H. TAINE

SA VIE

ET SA

CORRESPONDANCE

TOME II

Le Critique et le Philosophe

1853-1870

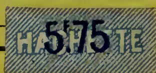
TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1908



(sur 4 vol.)

H. TAINE

SA VIE

ET SA

CORRESPONDANCE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Tite-Live; 8e édition. Un vol. in-16, broché. . . . Ouvrage couronné par l'Académie française.	3 fr. 50
Essais de critique et d'histoire; 11e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Nouveaux Essais de critique et d'histoire; 8e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Derniers Essais de critique et d'histoire; 3e édition. Un vol. in-16, broché	3 fr. 50
Histoire de la littérature anglaise; 12e édition. Cinq vol. in-16, brochés..	17 fr. 50
La Fontaine et ses fables; 18e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Les Philosophes classiques du xixe siècle en France; 9e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Voyage aux Pyrénées; 17e édition. Un vol. in-16, broché. . .	3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché.	4 fr. »
Notes sur l'Angleterre; 13e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché..	4 fr. »
Notes sur Paris, vie et opinions de M. Fréd.-Th. Graindorge; 16e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Carnets de voyage : notes sur la province. Un vol. in-16, br.	3 fr. 50
Un Séjour en France de 1792 a 1795; 6e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Voyage en Italie; 13e édition. Deux vol. in-16, brochés . . .	7 fr. »
Le même, avec gravures. Deux vol. in-16, brochés.	8 fr. »
De l'Intelligence; 11e édition. Deux vol. in-16, brochés . . .	7 fr. »
Philosophie de l'art; 12e édition. Deux vol. in-16, brochés..	7 fr. »
Les Origines de la France contemporaine; 25e édition. Douze volumes	39 fr. 50
1re partie. — L'Ancien Régime. Deux volumes.	7 fr. »
2e partie. — La Révolution. Six volumes. . . . . *L'Anarchie*. Deux volumes. *La Conquête jacobine*. Deux volumes. *Le Gouvernement révolutionnaire*. Deux volumes.	21 fr. »
3e partie. — Le Régime moderne. Trois volumes. . . . . . *Napoléon Bonaparte*. Deux volumes. *L'Eglise*, *l'Ecole*. Un volume.	10 fr. 50
Table analytique. Un vol.	1 fr. »
Correspondance. 3e édition. Quatre volumes. Chaque volume	3 fr. 50
Du Suffrage universel et de la manière de voter. Brochure in-16.	» 50

61812. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris. — 5-1908.

H. TAINE

SA VIE

ET SA

CORRESPONDANCE

TOME II

Le Critique et le Philosophe

1853-1870

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1908

AVANT-PROPOS

Le tome Ier de la Correspondance contenait les lettres de M. Taine, jusqu'à la soutenance de ses thèses. Celui-ci embrasse la période de dix-sept ans, qui s'est écoulée de 1853 à la guerre franco-allemande : c'est l'époque où furent écrites toutes ses œuvres de critique et de philosophie. Le troisième volume comprendra la correspondance de 1870-1871 et celle des vingt dernières années de la vie de M. Taine, consacrées exclusivement aux Origines de la France Contemporaine.

Comme pour le volume précédent, nous nous faisons un devoir de témoigner ici notre gratitude aux personnes qui ont bien voulu nous faciliter notre tâche, notamment à celles qui nous ont communiqué des lettres de M. Taine : Mmes C. Coignet, G. Guizot, Écoffey, Marc-Monnier, Psichari[1], Conrad de Witt[2]; MM. A. Delzant[3], Émile Deschanel, John Durand, Louis Havet, Gabriel Monod, le

1. Lettres à Ernest Renan.
2. Lettres à M. F. Guizot.
3. Lettres à Paul de Saint-Victor.

vicomte Spoelberch de Lovenjoul[1], *le prince Stirbey*[2], *les enfants de M. Cornélis de Witt. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance particulière à M. Victor Giraud, dont l'excellent travail de bibliographie nous a été d'un si précieux secours*[3].

1. Lettres à Sainte-Beuve.
2. Lettres à J.-J. Weiss.
3. Bibliothèque de bibliographies critiques : *Taine*. Librairie Alphonse Picard et fils.

H. TAINE

SA VIE ET SA CORRESPONDANCE

CHAPITRE I

(1853-1854)

Préparation de l'Essai sur Tite-Live. — *Traité de la Connaissance.* — Études scientifiques. — Maladie du larynx. — Projet de voyage aux Pyrénées. — Échec de Tite-Live à l'Académie Française. — Correspondance.

Hippolyte Taine, après la soutenance de ses thèses[1] et un court voyage dans les Ardennes pour le mariage de sa sœur aînée[2], reprit à Paris le cours de sa laborieuse carrière. Il donnait quelques leçons particulières pour assurer son existence; il faisait des recherches aux bibliothèques pour son *Essai sur Tite-Live,* auquel il consacra ses vacances : « Mon travail avance plus vite que lorsque tu étais là » écrivait-il à sa mère le 4 septembre 1853, « et cependant encore avec assez de peine. J'y passe ma journée, sortant pour les repas ou pour aller serrer la main à Suckau[3] ou à Planat[4]. Rien de neuf absolument, tout est calme plat. Les

1. Voir t. I, p. 334 et suivantes.
2. *Ibid.*, p. 12, note 2.
3. *Ibid.*, p. 137, note.
4. *Ibid.*, p. 13, note 3.

seuls événements sont de passer de la page 120 à la page 121 et de Scipion à Paul-Émile. » — Le livre fut terminé pour la fin de l'année.

Mais le désir de savoir du jeune docteur n'était pas satisfait par les acquisitions littéraires, philosophiques et scientifiques de sa studieuse jeunesse et, dès la rentrée de 1853, il revint s'asseoir sur les bancs des Écoles[1]. Il poursuivit jusqu'en 1857 ses études de physiologie et de sciences naturelles, à l'École de médecine, à la Sorbonne, au Muséum, à la Salpêtrière. Il assista successivement aux cours de MM. Duchartre[2], Bérard[3], Milne-Edwards[4], Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire[5], Balard[6], Sainte-Claire Deville[7], Valenciennes[8], Baillarger[9], Brongniart[10].... Il complétait par de nombreuses lectures les leçons de ses maîtres et analysait les œuvres de Cuvier[11], Mueller[12], Milne-Edwards[13], Bur-

1. Voir t. I, p. 308-309.

2. Duchartre (Pierre-Étienne-Simon), 1811-1894, membre de l'Institut, professeur de botanique; il remplaçait M. de Jussieu à la Sorbonne en 1853.

3. Bérard aîné (Pierre-Honoré), 1797-1858, professeur à l'École de médecine; cours de physiologie suivi en 1854.

4. Milne-Edwards (Henri), 1800-1885, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne; cours d'anatomie et physiologie comparées, suivis en 1853-1854.

5. Geoffroy-Saint-Hilaire (Isidore), 1805-1861, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne; cours de zoologie, suivi en 1853.

6. Balard (Antoine-Jérôme), 1802-1876, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne; cours de chimie, suivi en 1855.

7. Sainte-Claire Deville (Henri-Étienne), 1818-1881, membre de l'Institut, suppléant de M. Balard, à la Sorbonne, en 1855.

8. Valenciennes (Achille), 1794-1865, membre de l'Institut, professeur de zoologie au Muséum; cours suivi en 1856-1857.

9. Voir t. I, p. 309, note 3.

10. Brongniart (Adolphe-Théodore), 1801-1876, membre de l'Institut, professeur de botanique au Muséum; cours suivi en 1854. Voir lettre du 8 mai 1854, p. 40.

11. *Anatomie comparée. — Règne animal.*

12. *Manuel de la physiologie de l'homme.*

13. *Éléments de zoologie.*

dach[1], Serres[2], Béclard père[3], Grisolles[4], Piorry[5], Chomel[6], Dugald Stewart[7], Flourens[8], Esquirol[9], Abercrombie[10], Leuret[11], Charma[12], de Jussieu[13], Auguste Saint-Hilaire[14], Brongniart[15], etc. — A l'École de Médecine, il suivait, en outre, l'enseignement pratique et disséquait avec les jeunes étudiants.

Toute cette culture scientifique lui fournit les éléments de ce qu'il appelait sa « grande pâtée philosophique », cette *Théorie de l'Intelligence* à laquelle il travaillait toujours parallèlement à ses œuvres littéraires. A cette époque, il lui donnait le titre de *Traité de la Connaissance*; il y revenait sans cesse, remaniait d'après ses recherches récentes sa thèse refusée en 1852 sur les *Sensations*, et édifiait sur un plan nouveau[16] le monument qui ne parvenait pas à satisfaire sa conscience philosophique. En 1856, lorsque sa santé fléchit tout à fait sous l'effort du travail accompli, il renonça provisoirement à cette grande entreprise; ce ne fut que onze ans après qu'il reprit et mena à bien, avec des études

1. T. V.

2. *Anatomie des dents. — Lois de l'ostéologie.*

« M. Serres, dit une note de M. Taine, est le seul qui tienne un milieu entre les constructions hypothétiques allemandes et l'énumération pure des faits française. »

3. *Anatomie générale.*

4. *Traité élémentaire et pratique de pathologie interne*

5. *Pathologie médicale.*

6. *Éléments de pathologie générale.*

7. *Philosophie de l'esprit humain.*

8. *Instinct et intelligence des animaux.*

9. *Des maladies mentales.*

10. *Inquiry into the intellectual powers.*

11. *Fragments philosophiques.*

12. *Du sommeil.*

13. *Éléments de botanique.*

14. *Morphologie végétale.*

15. *Classification des champignons. — Histoire des végétaux fossiles.*

16. Voir ce plan à l'appendice I, p. 377.

nouvelles et un cadre modifié, le livre qu'il considéra toujours comme son œuvre principale et le but suprême de sa vie : L'*Intelligence*.

Déjà, en 1853, ce labeur démesuré des années de jeunesse[1] commençait à épuiser les forces d'Hippolyte Taine ; dans le courant d'octobre, il fut atteint d'une laryngite granuleuse dont il souffrit pendant plusieurs années. Malade, presque aphone, il dut s'enfermer dans sa petite chambre solitaire, ne sortant que pour donner les quelques leçons indispensables à l'équilibre de son modeste budget, et, ce qui lui était plus cruel que tout le reste, il se vit forcé de limiter ses heures de travail et de lectures. Il acceptait ces épreuves avec sa résignation habituelle et écrivait à sa mère le 10 janvier 1854 : « Personne n'est heureux : mais quand on n'a pas de pertes de cœur, de misères d'argent, de blessures d'honneur, il faut supporter la vie. » Pendant qu'il subissait cette atteinte à sa santé, les difficultés de sa carrière ne semblaient pas s'aplanir. Les leçons étaient rares ; il avait dû renoncer au cours qu'il faisait à l'institution Jauffret[2], par suite d'exigences administratives : défense était faite aux professeurs de l'Université de donner des leçons dans les pensions privées ; le ministre de l'Instruction publique, M. Fortoul, dans une audience personnelle du 17 janvier 1854, lui fit espérer comme compensation à ce sacrifice un traitement de disponibilité qui ne fut jamais accordé. — Hippolyte Taine voulut alors faire argent de sa plume et sacrifier à quelques travaux alimentaires une partie de ses forces intellectuelles ; mais partout la place était prise[3], et c'est en 1855 seulement que ses relations avec la librairie

1. Voir t. I, *passim*.
2. Voir p. 22 et suivantes les lettres du 3 décembre 1853, 25 et 30 janvier 1854.
3. Voir p. 49, lettre du 21 mai 1854.

Hachette lui ouvrirent l'entrée de la *Revue de l'Instruction publique*. — Le mauvais état de sa santé dura tout l'hiver de 1854; au printemps, le docteur Guéneau de Mussy, l'excellent médecin de l'École normale resté son ami, lui conseilla vivement d'aller passer ses vacances à Saint-Sauveur, pour soigner sa gorge malade. La dépense était lourde et l'avis difficile à suivre; heureusement, M. Louis Hachette, sur le conseil de M. Jules Simon qui avait entendu parler de ce projet de voyage, voulut bien confier à Hippolyte Taine la rédaction d'un petit *Guide* aux Eaux des Pyrénées. Ce fut le début des relations de M. Taine avec la librairie Hachette, relations pleines d'affection et d'estime réciproque, qui ne furent rompues que par la mort. — Au retour, quand M. Hachette lut le manuscrit de M. Taine, il trouva le mot « Guide » trop modeste pour une œuvre aussi littéraire, et la première édition parut au mois d'avril 1855 sous le titre de *Voyage aux Eaux des Pyrénées*[1].

Au commencement de 1854, M. Taine présentait son *Essai sur Tite-Live* au concours de l'Académie Française; M. Guizot s'en était fait le parrain avec sa bienveillance habituelle, et avait intéressé à la cause du jeune écrivain un certain nombre de ses amis de l'Académie[2]. — Cette fois encore l'incontestable talent de l'auteur ne put triompher des méfiances qu'inspiraient sa méthode et ses doctrines, et il devait être de nouveau déçu dans ses espérances : le prix ne fut pas décerné, et le concours fut reporté à l'année suivante. Le rapport du secrétaire perpétuel, M. Villemain, contenait cette mention :

« L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix à dé-

1. La 2e édit. in-16 (1858), refondue et récrite presque en entier, porte comme les suivantes le titre de *Voyage aux Pyrenées*. — En décembre 1859 parut la 3e édit., in-8°, illustrée par Gustave Doré.

2. Voir p. 59, lettre du 7 juin 1854.

cerner en 1854 une étude critique sur le génie de Tite-Live. Elle n'a distingué que le mémoire dont l'épigraphe était : *In historia orator,* auquel il a manqué, pour mériter le prix, un peu d'enthousiasme chaleureux pour l'historien dont il s'agissait de faire ressortir la valeur. »

On trouvera retracées dans les lettres qui suivent[1] les péripéties de cette lutte académique, les hésitations de M. Taine lorsqu'il s'agit de refondre son ouvrage, et enfin le succès final qui, en 1855, couronna son travail.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 24 juillet 1853

Mon cher de Witt, les lauriers de Miltiade ne me laissent plus dormir. Cet illustre Athénien[2] est persuadé, j'espère, du plaisir que m'a fait sa victoire, et tu me l'avais fait prévoir en me montrant une page de son manuscrit. Pour moi, mon ami, j'ai lu une cinquantaine de volumes, plus les quinze cent soixante-dix-sept pages de Tite-Live, j'ai un paquet de notes, mon plan fait, et demain je commence à pondre mon œuf; cela durera six semaines ou deux mois, j'imagine. Par excès de vertu, j'y emploie mes vacances; ce sera le moyen de ne pas avoir le spleen, et de livrer en octobre à la Faculté de médecine un cœur libre et dégagé de toute

1. Voir p. 56 et suivantes les lettres des 3, 7 et 19 juin 1854.

2. M. Guillaume Guizot, beau-frère de M. de Witt, dont l'étude sur Ménandre venait d'être couronnée par l'Académie Française.

préoccupation humaine; car je compte bien habiter encore l'an prochain parmi les plâtres du quartier Latin; mon cher et excellent médecin, à qui j'ai offert ma thèse, me gratifiera en échange d'une petite provision nouvelle de tubercules pulmonaires, dûment certifiés sur papier-ministre, qui donneront à ton vieux camarade le droit et le plaisir de causer avec toi tout l'hiver.

Voici mon Tite-Live en abrégé. Trois parties : 1° biographie de Tite-Live, et son temps (il reste deux phrases et demie sur son compte, et le coquin ne dit pas un mot de lui-même dans ses 1500 pages); 2° l'histoire considérée comme une science : au point de vue de la vérité des faits (Tite-Live, Beaufort, Niebuhr), au point de vue des généralisations (Tite-Live, Machiavel, Montesquieu); 3° l'histoire considérée comme un art : caractères des nations et des individus — narrations et discours — style et langue. C'est exactement le plan du programme.

La difficulté pour moi, dans une recherche, est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel tout peut se déduire géométriquement, en un mot d'avoir la formule de la chose. Il me semble que celle de Tite-Live est la suivante : un *orateur* qui se fait historien. Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela. C'est un orateur fait pour la vie publique qui, au moment où la vie publique est con-

fisquée, se rejette dans le passé et le plaide, à défaut du présent. Précisément parce qu'à ce moment l'éloquence cesse et n'est plus pratiquée que dans les Écoles, elle devient une rhétorique; et l'éloquence de Tite-Live incline à la rhétorique. A titre d'orateur, il manque de cette curiosité philosophique, de ce besoin du vrai absolu et des généralisations vastes; il est plus pratique, d'un esprit plus moyen, mieux équilibré, il va au but, à la morale, il donne des leçons de vertu. Il ne s'occupe pas de connaître les vraies origines, les vieilles mœurs; il prend la plus belle tradition, et la développe avec majesté. A titre d'orateur encore, il n'est pas artiste dans le sens propre du mot. Il ne cherche pas à reconstruire des caractères, à voir le laid et le beau d'une nation ou d'un personnage, à saisir les particularités expressives ou caractéristiques, à peindre pour peindre, à laisser des figures et des traits arrêtés dans l'imagination du lecteur. Il ne songe qu'à plaider, à démontrer le courage de telle armée, la prudence de tel général. On le croirait toujours au Tribunal ou au Forum. Il connaît en habile orateur les grandes passions humaines, et les fait agir d'une grande manière, avec le souffle d'un Romain et le talent d'un Grec; son histoire est pleine de mouvement et d'intérêt, et il a admirablement raconté les agitations de la place publique et les luttes des orateurs et des partis. Mais il n'a connu ces passions que d'une manière générale; il les représente pareilles dans Romulus et dans Paul-Émile; il connaît l'homme et non les hommes, il est

psychologue plus qu'historien. Il a la plus grande ressemblance avec nos deux auteurs dramatiques du XVIIe siècle; il est noble, régulier, raisonneur, analyste comme eux, mais comme eux il développe et raisonne toujours; il n'a pas cette inégalité, cette vivacité de l'imagination vraie. En un mot, c'est un esprit moyen entre la perfection et les grands défauts, mais sérieux, élevé, honnête, éloquent, et souvent grandiose, quand il songe à cette immense Rome qu'il voit autour de lui et à l'Univers conquis. Ce n'est ni Thucydide, ni César, ni Tacite, mais c'est plus que Polybe, Xénophon et Salluste.

Je m'aperçois que je m'oublie et que je t'oublie. C'est mon trop plein qui dégorge, et je n'ai rien dit encore. Sois tranquille, je n'ai plus de papier et je t'épargne. Un dernier service pourtant : on m'a donné diverses versions sur la manière de corriger. Les uns disent que c'est une commission, les autres toute l'Académie. Tu comprends quelle importance cela aurait. M. Guillaume, couronné dans le sérail, en connaît les détours. Peux-tu par lui ou autrement me donner un mot de renseignement là-dessus? Merci de ton aimable et trop flatteuse lettre, quoique tu m'y appelles serpent, et que tu parles de mon *fiel*. Hélas! mon cher, on dormirait en France, si on ne médisait pas; et La Fontaine était de dangereuse compagnie. Tite-Live m'ôtera le venin.

La lettre de M. Guizot est bien encourageante, c'était déjà beaucoup d'avoir lu ma bluette[1]; c'est plus encore

1. La thèse sur les fables de La Fontaine.

d'en parler comme il m'en parle. Je ne puis que l'en remercier du fond du cœur.

Heureux Tityre, qui vois les arbres et les prés de ta fenêtre! Quelle odeur de bibliothèque moisie cette pauvre lettre doit t'apporter!

A MADEMOISELLE SOPHIE TAINE

Paris, 17 septembre 1853

Je suis bien ici, même seul, mieux que je n'ai jamais été, et une preuve que je suis raisonnable en fait de travail, c'est que je ne passe jamais la limite et que depuis dix ans je n'ai pas été malade. — Que je suis aise d'être hors de l'Université! (à propos, j'ai mon congé). M. de Suckau père, un des hommes les plus connus dans l'enseignement de l'allemand, auteur de cinq ou six ouvrages classiques, professeur depuis vingt-six ans à Saint-Louis, est déplacé, envoyé à Caen, ce qui équivaut à une destitution. Il restera à Paris en tous cas, mais sans place peut-être. Voilà ce que c'est que l'administration. Simple commis à gage, valet, on vous renvoie avec ou sans prétexte; j'ai gagné, en sautant à la mer, sécurité et liberté.

Je serais heureux de me remettre au piano sous ta conduite. Mon détestable Tite-Live use toute ma volonté, et je n'ai pas le courage, pour me refaire les doigts, de passer une heure chaque jour à lever et baisser le

quatrième doigt. Je ne fais plus guère de musique que d'idée; ajoute Beethoven (quel malheur qu'il soit si difficile et moi si peu fort!), c'est le seul vraiment original et sans cesse inventeur. Peut-être vais-je en jouer un peu ce soir.

Au reste tout est parfaitement plat et sans intérêt; mes camarades qui sont en province sont venus me voir; ils ont passé là leurs journées à donner des leçons (tout le monde se fait machine à pièces de cent sous), à lire le journal au cercle, à faire des promenades; ce n'était pas la peine de passer trois ans à l'École pour finir en épicier. Si Dieu et l'école de dissection me sont en aide, j'essaierai l'an prochain de sortir de cet air lourd d'Académie et de Sorbonne et d'écrire quelque chose à ma guise. Cela vaudra-t-il la peine d'être lu? Cela sera-t-il lu? Deux questions sans réponse; mais il faut risquer pour avoir.

A MADEMOISELLE SOPHIE TAINE

Paris, 4 octobre 1853

On s'habitue vite aux choses douces : je n'étais pas gai samedi matin[1] quand, en me réveillant, j'ai vu mon bureau et mes rideaux jaunes. Je déloge le 15; après cent courses j'ai arrêté une chambre, 54, rue Ma-

1. Au retour d'un voyage de dix jours à Vouziers.

zarine, au débouché de la rue Guénégaud; il y a (en plus) un grand cabinet avec un lit et une fenêtre; elle est isolée dans l'hôtel, un peu plus magnifique que celle-ci, plus à portée de mes occupations. J'ai couru comme un loup pour tout cela et pour mes leçons. J'ai peur d'une chicane à l'Institution[1]. Le chef dit que son mandataire s'est trompé et il veut me faire venir cinq fois au lieu de quatre. S'il ne tient pas ses conditions, je me dégage; je vaux bien quatre francs par heure. Ma vie est un peu une chasse et le gibier est toujours incertain.

Depuis trois jours mon travail avance à force, ces dix jours de famille m'ont refait le cerveau. — Je me suis remis à la musique, j'en fais dans les intervalles de mon travail; je vais relire tous les morceaux que j'ai joués, c'est un voyage, une course suivie et toujours amusante. Tu devrais en faire autant.

Tous les élèves sortant de l'École cette année sont en sixième[2], excepté deux; quelques-uns ne sont même que professeurs adjoints. Beauvallet[3] est en sixième, non en quatrième. Ceci prouve que j'ai bien fait de partir; on commençait à appliquer le système sur moi; il s'agit maintenant de faire passer le professeur, comme un caporal, par tous les grades. Or je ne veux être ni

1. L'institution Jauffret.

2. La promotion de 1850 comptait entre autres parmi ses membres MM. Accarias, Crouslé, Fustel de Coulanges, Ed. Tournier, etc.

3. Beauvallet (Léon), littérateur, né en 1829, mort en 1885, entré à l'École Normale en 1850.

caporal, ni sergent. Ajoute un long rapport publié par le Ministre[1] dans lequel il est violent à l'excès contre l'ancienne École normale. Il est clair que c'était une mauvaise note d'en sortir. J'ai un meilleur avenir. Avant dix ans, selon toute chance, je serai au-dessus du besoin de travail, j'aurai complété deux mille francs de rentes. Pendant ce temps, j'aurai fait un livre; s'il est bon, tout est sauvé et admirable. En attendant, j'aurai vécu à ma guise, sans tracasseries, parmi des gens intelligents, occupé de science élevée.

J'exige, mademoiselle Sophie, que vous m'envoyiez sur fin papier à lettre votre petit produit. Nous causerons littérature et cela nourrira nos lettres. Pour votre prochain travail, je vous prie de chercher dans Malherbe une ode à Louis XIII qui marche contre la Rochelle[2]. Vous me direz ce que vous en pensez, vous parlerez du tout, et vous ferez vos observations sur les vers ou les strophes qui vous paraîtront très bons ou très mauvais. Il doit y avoir une préface avec plusieurs traits sur la vie et le caractère de Malherbe qui vous aideront. Et d'ailleurs, au bout de La Harpe est un essai de M. Saint-Marc Girardin sur le XVIe siècle que vous lirez avec profit et plaisir.

J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, votre pédant affectionné.

1. M. Fortoul.
2. Voir p. 25, lettre du 21 décembre 1853

A MADEMOISELLE SOPHIE TAINE

9 octobre 1853

J'ai la tête cassée de mon Tite-Live. Je ne peux pas l'achever ; je maudis le temps que j'y ai mis, le jour où je l'ai conçu, le jour où j'en accoucherai. — J'ai fait beaucoup de visites. Je suis le reste du temps dans ma chambre, occupé à mon exécrable chose d'Académie.

Voyons ton œuvre[1]. Ta critique est très juste. Le Socrate est faux, ni historique, ni réel. Le pis est que M. de Lamartine l'abaisse ; d'abord par les vers que tu cites : à quoi servirait d'être honnête homme si l'on n'était pas récompensé?... Toute la philosophie et la vie de Socrate tendent à prouver que l'honnêteté, comme la santé, est un bien excellent par soi-même, non comme moyen, mais comme fin. — Ensuite par la faiblesse des preuves qu'il lui fait trouver : Socrate est un raisonneur très rigoureux, très subtil, qui traite la question en géomètre avec une netteté, une précision qui montrent le calme de son esprit. — Enfin par l'exaltation qu'il lui donne : être exalté, c'est être faible. Celui qui est brave parce qu'il est hors de soi n'est pas brave. Socrate a l'air de se battre les flancs pour mourir convenablement ; dans Platon il fait la chose tout simplement, comme s'il allait dîner ou dormir.

1. Un devoir sur la *Mort de Socrate* de M. de Lamartine.

Il fallait étudier davantage le style de M. de Lamartine; je le trouve long; les idées sont délayées dans les mots. Il y a une infinité de vers *chapeaux*, qui offrent le bras aux autres, les conduisent décemment, mais ne sont là que pour accompagner. On relit souvent pour comprendre, l'idée principale disparaît dans le cortège. On oublie de penser en le lisant; on écoute: c'est la harpe éolienne du style. — De plus il est très monotone. Au fond il est élève de Delille. Toujours le vers descriptif, l'épithète. Deux épithètes, deux substantifs, cela tinte comme des coups de cloche :

« Les rayons transparents de la douce lumière,...
« Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,...
« Les bruits harmonieux de l'amoureux zéphir... »

Cela endort presque, d'un très doux sommeil il est vrai. M. de Lamartine me semble moins un homme qu'un sylphe, un nuage, un souffle de vent, un rayon de lumière, quelque chose de vague qui se fondrait volontiers avec la nature, sorte d'eau molle qui reçoit toutes les formes. Il est hindou, il semble une émanation mal formée encore de l'Infini brahme, qui flotte entre le rêve et la vie, qui est tout, qui aime tout et qui, par conséquent, n'est rien de net et de vivant. — Il est même un peu commun, il a une provision de rayons qui tremblent sur les flots, de caps dont l'image ondule dans les eaux, d'abeilles, de fleurs, d'étoiles, etc., qu'il lâche sur le lecteur dès qu'il en trouve l'occasion. Dès qu'on voit paraître le premier, on est sûr que l'essaim va suivre : c'est un débordement et c'est toujours

le même débordement. — On l'a appelé depuis longtemps le poète monocorde. Regarde la *Prière*. Les vers que tu m'as envoyés s'y trouvent déjà. — Lis dans Delille les *Jardins* ou même les *Géorgiques* ; tu verras la ressemblance. La vraie invention, celle d'Alfred de Musset, manque. Si ce n'est pas un orgue de Barbarie, c'est un orgue oriental.

En général, quand tu juges un ouvrage, essaie de trouver dans le style, dans la manière de composer, etc., le portrait de l'auteur. Fais cela pour Malherbe.

Je déjeune demain avec About, qui reste à Paris et va écrire, d'abord des articles de revue pour vivre, puis son voyage en Grèce. C'est un plaisir et un encouragement d'être avec lui, tant il est gai, confiant, vivant.

A SA MÈRE

Paris, 12 octobre 1853

.... Il faut que je sois dans la violence du travail, parmi les cours, les leçons, les visites, les lectures, pour ne pas penser trop souvent à vous. Je ne suis pas assez ambitieux pour passer des heures dans des châteaux d'orgueil, ni assez amateur de plaisir pour aller en chercher comme les autres. J'ai mes leçons : six heures par semaine chez M. Jauffret, et rue des Capucines deux fois par semaine. J'attends la rue de Lille qui revient le 15. J'aurai donc trois ou quatre mille francs cette année.

Mes corrections sur Tite-Live seront achevées ce soir. Je suis un peu las ; je prendrai du bon temps en le recopiant. M. About est ici ; j'ai passé deux ou trois après-midi avec lui. Il quitte l'Université ; peut-être écrira-t-il ; peut-être, par les relations qu'il s'est faites, il entrera au ministère des Affaires étrangères. Je nous souhaite l'entrain, la gaieté, la force, l'espérance qu'il y a en lui et dans sa famille. Il ne voit jamais que le beau côté des choses, et est toujours prêt à tout. Nous sommes des instruments plus fragiles, qui rendons parfois un son triste. — Il concourt pour l'Académie sur un autre sujet que moi ; il m'encourage, il me donnerait des espérances si je n'en avais pas. Son entrain est contagieux ; d'où vient donc que j'en ai si peu, que je fais tout par volonté, qu'à peine de temps en temps il m'arrive une boutade de passion et une bouffée de force ? J'ai pourtant bien plus de sujets de gaieté cette année que l'an dernier : je suis docteur, ma thèse a réussi d'une manière particulière, ma chose d'Académie est toute prête, bonne, j'espère, j'ai de l'argent en abondance assuré.... Je vais à cinq heures donner la deuxième leçon chez M. Jauffret ; 24 rhétoriciens, cela est fatigant ; mais le métier de professeur l'est bien plus. Si l'on s'écoutait, on demanderait des élèves faits au tour, exprès à votre goût, sur un patron donné. Les à peu près sont déjà bien bons. Quel sort que celui d'un de mes pauvres camarades que j'ai rencontré ce matin et qui depuis deux ans est en sixième à Pau. — Suckau est plus heureux, on l'envoie à Dijon.

A SA MÈRE

Paris, 14 novembre 1853

Je vais beaucoup mieux, il me semble même ce matin que je suis presque guéri[1] ; le médecin qui viendra ce soir me dira si tout est fini. Depuis quinze jours, je me lève à neuf heures, je flâne devant mon feu, je vais chuchoter ma leçon rue de Lille, je fais du piano, et je lis à droite et à gauche, très disposé à chanter quand j'aurai recouvré la voix : « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire ». Il y a vraiment plaisir à s'acoquiner auprès du feu et à rêvasser. — En menant cette vie, je trouve peu de nouvelles à donner. M. de Witt est aux îles d'Hyères pour sa femme et y passera l'hiver. Le fils de M. Guizot est venu me voir, et semble désirer avoir des relations avec moi. Je lui montrerai mon Mémoire pour l'Académie, il vient d'avoir le prix. Je te dirai alors si je peux espérer.

Mon médecin, M. P., est déjà venu ici cinq ou six fois, il me fournit des livres, mémoires, etc., sur le somnambulisme. Je lui donne des renseignements sur le sommeil, pour l'Académie. — Le pauvre homme m'a parlé de ses luttes. Il est médecin depuis treize ans. Il a été médecin de la mairie, etc., et a exercé une foule d'offices gratuits ; il est en relation avec toutes sortes de savants, travaille en dehors de ses occupations à des

1. De sa laryngite.

publications de botanique, passe les nuits, est décoré, et voilà seulement un an qu'il a une clientèle suffisante. Réussir ici est une difficulté énorme.

Planat se rétablit par le repos ; décidément, c'est ce dont nous avions tous besoin....

J'ai corrigé mon La Fontaine et signé un petit traité avec l'éditeur. Il l'a pris à ses frais, se rembourse sur les premiers bénéfices, et nous partageons le surplus par moitié. Tout en tisonnant mon feu, j'esquisse le plan de cette psychologie[1] pour laquelle je suis à Paris; je rassemble mes notes, je mets en ordre tout ce qu'il y a dans les cases de mon cerveau ; c'est une nouvelle maison où je vais vivre pendant deux ou trois ans, j'en regarde tous les coins, j'essaie de m'habituer aux êtres du logis. Peu à peu je m'y oriente, et je commence à voir se dessiner dans un lointain obscur un volume de cinq ou six cents pages, avec une certaine mine que je tâcherai de rendre le moins désagréable possible. Pour la première fois, je vais parler librement, avec la forme qui me conviendra, sans les entraves de la Sorbonne ou de l'Académie. Là est mon avenir. Si l'ouvrage est bon et se lit, tout est sauvé. — Probablement dans l'intervalle, je ferai quelques articles de revue et je tâcherai de les faire insérer. Il faut absolument qu'au moment où le livre sera fini, j'aie assez de relations pour pouvoir le faire trompéter. Sans grosse caisse, le public ne vient pas, il se trouve qu'on a écrit pour les étoiles,

1. Le *Traité de la connaissance.*

auditoire poétique, mais insuffisant. — Mon ami Edmond About veut travailler pour le théâtre ; je doute qu'il ait ce genre de talent ; en même temps, il me paraît qu'il ne songe pas assez au positif et ne se demande pas : comment paierai-je mon tailleur? — Savez-vous que votre philosophe rêveur n'est pas si incapable en affaires que vous voulez bien le dire : la preuve est que je gagne de l'argent jusqu'à faire des économies....

Depuis un mois je n'ai pas prononcé six phrases à voix haute.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 29 novembre 1853

Cher ami, je t'envie ton beau climat, et j'espère que la santé de Madame de Witt est plutôt une occasion qu'une raison de passer l'hiver à Hyères. Je suis resté dans ce sale Paris toutes les vacances, sauf dix jours, et je le regrette d'autant plus qu'en ce moment j'ai la sottise d'être malade. Mes misères, comme dit Pascal, me prennent à la gorge, c'est-à-dire au larynx. Depuis un mois, je suis muet ; je garde la chambre, je bois toutes sortes de choses, on me brûle l'intérieur de la gorge, et

J'imite de Conrart le silence prudent.

Il faut être obligeant comme M. Guillaume Guizot pour venir voir un être aussi peu amusant que moi, et

je te charge de l'en remercier à distance. Cependant j'enrage à part moi. O heureux chiffonniers, vendeurs d'habits, marchands de légumes qui criez avec une si belle voix le matin par le brouillard! Le temps où je parlais me semble un mythe. Le pis est que le médecin m'ordonne de ne rien faire sous prétexte que cette inflammation vient d'un échauffement. Je passe le jour à regarder brûler mes bûches, et à ne pas bénir l'enchaînement des causes secondes.

Tu comprends que dans un pareil état mes coursiers, non, mes élèves oisifs ont oublié ma voix. Voici un nouveau malheur qui me tombe sur la tête. C'est toujours l'Université, notre bonne mère, qui me poursuit. Ordre est venu d'opter entre l'emploi de maître de conférence dans les institutions libres, et le titre de membre de l'Université. Mon choix serait vite fait, car je ne tiens guère à conserver le haillon qui me reste de ma triste robe. Mais il faudrait, si je donne ma démission, payer les trois ans de pension à l'École normale. J'essaie de négocier en ce moment, leur représentant que je ne suis titulaire d'aucune chaire, que je ne touche aucun traitement, que je suis en congé sur des attestations de médecin, qu'il faut bien que je gagne ma vie si je veux vivre, etc. Je désespère de gagner ma cause. Il paraît qu'on veut faire rentrer dans le giron inhospitalier tous ceux qui s'y sont trouvés mal, et ont préféré la liberté sur la montagne (Sainte-Geneviève). Mais, quoi qu'il arrive, j'en jure par les dieux immortels, je ne rentrerai pas.

Mon Tite-Live est fini depuis un mois. Je n'ai pas encore osé le relire. M. Guillaume me promet son Ménandre, j'y trouverai les meilleurs conseils possibles, c'est-à-dire un modèle heureux. Tout ce que je puis te dire, c'est que j'ai mis six mois à faire mon bouquin, et tu sais que je travaille un bon nombre d'heures par jour. Je suis toujours des cours d'histoire naturelle et, en tisonnant mon feu, je fais le plan de cette psychologie dont je t'ai tant parlé et à laquelle je travaille depuis trois ans.

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?

Tu as le soleil, la famille. Autour de moi les choses sont noires ou grises. C'est pourquoi j'essaie de vivre en dedans. Cela est plus vrai que tu ne penses. Je travaille plus pour occuper le présent que pour préparer l'avenir. Mon travail vaut-il quelque chose? J'en doute. Mais je sais bien qu'il m'est un remède contre mon ennui.

J'ai lu Macaulay que j'admire infiniment. Merci de cette idée. J'espère que tu me répondras plus longuement que tu n'as fait; et sur ce je te serre la main, te souhaitant pour tout l'hiver « ton rosier fleuri ».

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 3 décembre 1853

Cher Ed, j'attendais pour te répondre une décision; je suis allé chez M. Baroche fils, mon ancien camarade,

qui fait demander pour moi une audience au ministre par son père. Peut-être obtiendrai-je quelque chose. Sinon, je renonce à M. Jauffret, car j'ai acquis la certitude qu'on me ferait payer les 3000 francs de l'École normale. C'est une affaire d'arithmétique et rien de plus. Mieux vaut perdre 1200 francs que 3000

M. Guéneau de Mussy me cautérise le dedans de la gorge depuis quinze jours, je n'obtiens ainsi qu'un soulagement assez faible. J'ai cessé le travail, je passe la journée à tisonner, et à rêver à l'unité de composition de Geoffroy-Saint-Hilaire. Je suis pourtant le cours de Milne-Edwards, qui est intéressant pour la physiologie comparée des classes inférieures. C'est un vrai chaos que la science de la vie. Ici M. Serres, ici M. Longet, etc. Les médecins de Paris ne sont que des médecins. J'en sais assez pour voir que ni Cuvier, ni Geoffroy-Saint-Hilaire n'ont raison. — Si tu connais des faits que je ne sache pas sur les organes rudimentaires et inutiles, surtout chez les invertébrés, envoie-les-moi. Je dresse des tableaux, pour me débrouiller l'esprit et trouver des lois.

About demeure dans mon hôtel et donne ma leçon chez M. Jauffret. Il fait un ouvrage pour Hachette, sur la Grèce, à cent francs la feuille. — Prévost imprime le sien.

Cher Ed, je t'admire, tu travailles comme plusieurs hommes; je te blâme pourtant. Garde ta santé, tu vois où en est Libert. Pourquoi mener tout de front, classes, doctorat, licence ès sciences naturelles, droit? Tu feras

une maladie à la fin de l'année, et quand tu seras dans ton lit ou dans ta chambre, tu feras des réflexions sur les exigences du moi étendu. Je ne sais d'ailleurs si l'on peut vraiment profiter en se dispersant partout à la fois.

Te voilà enfin sorti des bas-fonds universitaires, et parmi des gens pensants, dans une ville habitable. Ta carrière sera aisée, tu arriveras vite, les titres dont tu vas te charger t'ouvriront avant trois ans une faculté, et j'irai suivre un jour ton cours de psychologie à Paris. Je dis à Paris, parce que je suis décidé à ne pas quitter. J'ai appris de nouveau et de source très certaine que M. Lesieur a contre moi une malveillance particulière. Il voulait cette année me nommer quelque part, et me forcer à partir ou à donner ma démission. Tu comprends que, les bureaux étant souverains en France, avec un pareil chef de bureau ce que je puis faire de mieux, c'est de rester dans ma chambre, rue Mazarine.

Je vois dans ta lettre que tu suis un cours d'anatomie comparée. Aie l'obligeance de m'envoyer tous les faits philosophiques. Vous explique-t-on seulement l'ostéologie? L'homme est-il généralisateur?

Le plan de ton Marc-Aurèle me paraît fort bien suivi. Mets-y deux mois de plus, ne le finis qu'à Pâques et fais-le littéraire. Au fond, il n'y a de livres que les livres amusants; les autres sont des planches de bibliothèque; et il faut du temps pour faire un livre amusant. J'ai relu une partie de mon Tite-Live, qui ne l'est guère. Ce sera bien ennuyeux d'avoir travaillé six mois pour rien.

Trouves-tu bien nécessaire de mettre cette conclusion : « De quelle utilité peut être l'exemple de Marc-Aurèle? » J'éviterais de faire comme nos illustres qui, professant l'histoire de la philosophie, se croient obligés à la fin de chaque système de dire : « Ceci est vrai, la philosophie doit en profiter, » etc.

M. P. est un homme aimable et savant; mais il n'a pas l'esprit scientifique. Il se disperse, et je n'ose pas lui dire qu'il est incapable de bien traiter la question du sommeil. Il n'a pas même idée de la méthode. Il faudrait qu'il sût la psychologie. Je lui ai donné tous les renseignements que j'ai pu.

Mon cher bonhomme, je t'en prie, n'use pas ta machine : depuis un mois et demi je me repens d'avoir malmené la mienne. Je suis peu gai d'ailleurs; écris-moi et parlons de science. Si c'est un hochet, c'est le plus innocent.

A MADEMOISELLE SOPHIE TAINE

Paris, 21 décembre 1853

... Mon remède c'est de me taire, par conséquent d'être seul. Il me faut donc mes livres, les bibliothèques pour distraction, et si mon mal dure encore plusieurs mois, j'ai besoin de gagner ma vie. Mes leçons ne me fatiguent pas. C'est un métier de machine; je fais lire et expliquer devant moi. Le mardi et le vendredi, dans l'intervalle de deux leçons, je vais au cabinet des

Estampes; le mardi et le samedi, je suis un cours de physiologie comparée. Du reste, je ne sors pas et ne vais voir personne.

D'où diable as-tu pensé, ma chère Sophie, que je critiquais fort ton dernier travail? Il y a un défaut, mais beaucoup de mérites, et des endroits tout à fait bons; je voudrais que mes élèves en fissent de pareils, et c'est un plaisir de faire le cuistre avec toi.

Voici mes critiques[1] :

Tes observations sur le rythme sont excellentes, d'une vraie musicienne.... Je suis de ton avis. Seulement il fallait ajouter plusieurs choses sur le genre de talent de Malherbe. La *familiarité* d'abord : « Pue encore de la foudre.... — Pour te rendre content.... — Font plus d'impiétés.... » etc. — La *simplicité* comme Corneille. Compare cela aux stances de Polyeucte. Il y a des strophes qui sont de la prose pure, où la force de la pensée fait seule la poésie : « Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie qu'il ne sache guérir. » — La *brièveté brusque* : « Syrtes et Cyanées seront hâvres pour toi. » — L'*invention* et la *création* d'expressions nouvelles et vives : « Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte, ton heur et ta vertu. » — « Et le met de la barque à la table des dieux. »

Tout cela fait revoir le vieux soldat des guerres de la Ligue, qui écrit sans modèles français, obligé de tout

1. Il s'agit d'un devoir sur l'*Ode au roi Louis XIII* de Malherbe. Voir p. 13, lettre du 4 octobre 1853.

créer, franc, hardi, libre et familier de langage comme un homme d'action qui écrit avec la pointe de son épée. Son style est net et nerveux, comme le corps maigre et robuste d'un vieux capitaine coureur d'aventures guerrières. La vanterie convient au métier et au siècle. L'imagination est rare, mais ce sol sec et âpre la fait exquise quand il la produit. Vois cette strophe : « Que sa façon est brave, » etc. Le second vers est digne de Rubens. Cela est chatoyant et resplendissant. Toutes les teintes se sont adoucies et effacées sous Boileau. Ici il y a encore la verdeur et le soleil du XVI[e] siècle. — Ce sont des hommes, non des courtisans. Vois sa lettre sur la mort de son fils; quel ton, et c'est au roi! Rien n'est plus beau que cette indépendance, cette franchise. Ils parlent haut et ferme et n'ont point peur d'être inconvenants, quand les salles du Louvre retentissent de leurs voix et sous leurs éperons.

A SA MÈRE

Paris, 25 janvier 1854

La gorge est bien longue à guérir; je reste auprès du feu et je ne suis guère gai. Impossible de travailler avec un peu d'application, j'ai tout de suite des maux de tête. Je perds misérablement mon hiver; espérons dans le printemps, le beau, le doux printemps qui sera notre médecin.

Je suis depuis deux mois une affaire d'université qui vient de se terminer d'une façon supportable. — Par un arrêté général, le Ministre a défendu aux membres de l'Université de donner des leçons dans les pensions. J'ai vu M. Baroche fils, mon ancien camarade de collège, et j'ai fini par obtenir du Ministre une audience. Je lui ai dit ma situation, que je n'avais ni titre, ni place dans l'Université, que j'étais malade, que c'était me supprimer mon gagne-pain. Il a répondu que sa mesure ne souffrait pas d'exception, de sorte que je suis obligé de renoncer à M. Jauffret. Mais en même temps il m'a promis un traitement de disponibilité, et m'a dit de lui en adresser la demande. Le malheur n'est donc pas fort grand, puisque je ne pourrai pas encore de sitôt recommencer mon cours chez M. Jauffret. Je toucherai de l'argent sans travail.

Je vais tout à l'heure prendre une voiture pour aller à l'Institution annoncer que je suis obligé de quitter. Probablement je repasserai par le Jardin des Plantes. Comme un badaud que je suis, j'irai voir les collections. Que la vie est bête, et quelle misère d'être obligé de l'user ainsi! et cela est un bonheur, si l'on se compare à ceux qui sont obligés de travailler tout le jour pour payer leur dîner.

Je suis paresseux, j'ai des boutades de piano, puis je reste sans y toucher, je n'ai pas le courage de faire des exercices. On devrait tout savoir en naissant. Que de peine on prend pour écorcher un morceau!

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 30 janvier 1854

Cher Ed, le stoïcien t'enlève à mon amour! Hein! quelle force poétique tu as à distance! Dieu me pardonne, tu me fais parler en vers. Sérieusement, où en est Marc-Aurèle? Tu y es bien plongé, puisque je n'ai pas un mot de toi depuis un mois. Écris, écris vite, et console-moi d'Edmond[1] qui est parti. Le voilà rue de Fleurus, 1, avec sa famille, dans un petit logement splendide que je n'ai pas vu, et que j'irai voir sitôt que je serai guéri. Car je me guéris, mon cher, je n'en suis pas encore quitte, mais j'entrevois la santé dans le lointain. Je vais recommencer à travailler; mes facultés sont engourdies, la machine joue mal, les pièces ne glissent plus les unes sur les autres, je me sens lourd et paresseux, je vais tâcher de me réveiller; j'essaie de faire un petit article sur les *Jeunes Gens de Platon*[2] : affaire de style et de traduction; nous verrons ensuite si une Revue veut l'accepter.

Vas-tu dans le monde? Peu, j'imagine. Edmond y va pour nous. Son beau-frère me disait hier qu'en une nuit il allait souvent à trois soirées. Sera-ce un Rastignac? Quel papillon! Et quelles tranquilles chenilles nous faisons, souterraines et rongeant les livres. Un sa-

1. About.
2. Voir p 88.

vant allemand m'a prêté la *Logique* de Trendelenburg[1]. C'est une métaphysique et une critique de Hegel. Voici le fonds en deux mots : l'élément primitif, irréductible, qui seul compose toutes les idées et toutes les formes d'existence, est le Mouvement. Avec cela il construit le monde. — Son livre est clair, et ne casse pas la tête comme le monstre que j'ai mis six mois à digérer à Nevers[2]. Mais cela n'est pas gigantesque comme le monstre. — Les Allemands unissent toujours logique et métaphysique et, depuis Kant, subordonnent toute question à cette recherche : prouver que la Connaissance est certaine et possible.

J'ai vu enfin le Ministre, pendant quatre minutes et demie. Défense de rester chez M. Jauffret, toutes mes raisons n'ont fait que blanchir. Mais il m'a dit de lui adresser une demande en traitement de disponibilité. La demande mourra-t-elle dans les bureaux, interceptée par M. Lesieur ? Si je n'obtiens rien, il sera toujours assez temps de reprendre une pension, et de me faire destituer l'an prochain. Edmond hier a quitté M. Jauffret. Cela le gênait pour ses soirées, il n'aime pas à être asservi. Là-dessus je me demande si nous sommes des imbéciles, nous qui faisons tout le contraire. Dans dix ans on verra qui aura raison et, sur ma foi, je ne sais qui l'aura. Au fond, cela est nécessaire, on ne contrarie pas sa nature. Nous suivons notre pen-

1. Trendelenburg (Frédéric-Adolphe), philosophe allemand, 1802-1872.

2. La logique de Hegel.

chant en restant au coin du feu, lui le sien en allant au bal.

Le pauvre M. Guéneau de Mussy part aujourd'hui. C'est l'homme le plus aimable que je connaisse, franc, gracieux, poli, instruit en tout, souffrant la contradiction, artiste, avec ce mélange de tristesse et de gaieté qui fait l'esprit. La maladie tombe sur lui, quand elle laisse vivre et s'ébattre tant de coquins et d'imbéciles. Ce qui prouve la Providence.

On recopie mon Tite-Live. — Voilà, mon cher, toutes les nouvelles diverses. Je reste au coin du feu, je suis allé une seule fois au théâtre (*le Barbier*, aux Italiens) par imprudence; le dimanche j'écoute les concerts de Séghers. Je suis sorti une fois pour voir Libert, qui a des accès de fièvre, pauvre garçon, et ne peut presque plus lire. — Rien de Prévost; M. Gerusez que j'ai rencontré m'a dit que son père est assez malade.

Crois-tu, franchement, que mes *Jeunes Gens de Platon* pourront fournir à une Revue un article acceptable? Je vais tout à l'heure aux Estampes, voir les peintures d'Herculanum et les médailles grecques. Il y a au Musée trois ou quatre corps que j'adore, l'Apollon Sauroctone, les deux jeunes athlètes, le beau jeune homme debout dont Prévost a la tête. Cela sera mon commentaire. Mais, mon Dieu! Il y a si longtemps que j'ai écrit, que j'y vais comme un enfant au fouet.

J'ai fini d'écrire en baragouin mes idées sur l'animal

en général[1]. — Pour le système nerveux, on peut démontrer, je crois, que dans la sensation il n'y a point transmission de mouvement, ou passage de fluide du bout nerveux au cerveau. C'est certainement une action à distance. — Quant aux nerfs moteurs, je ne vois aucune raison, ni pour ni contre. — Je t'écrirai là-dessus, si tu veux.

Réponds-moi sur ceci, toi qui es savant. Les madrépores, les animaux qui vivent soudés, le sont-ils simplement par une union extérieure, par l'encroûtement réciproque de leur test, gardant ainsi chacun leur distinction individuelle? Ou le tout a-t-il une vie générale, des organes généraux, est-il un individu comme la plante totale?

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 17 février 1854

Mon bon et cher Édouard, je t'écris aux Estampes, sans plume comme tu vois. — J'y passe une heure et demie, deux fois par semaine, entre deux leçons. Quel ennui de te savoir souffrant! La bête se venge, cher ami, et, comme dans le mariage, c'est le conjoint qui souffre des sottises de l'autre.

1. Une Introduction pour le *Traité de la Connaissance*, intitulée : *De l'Individu animal.* — Voir appendice n° I, page 377.

Soigne-toi, je fais aussi tout pour me guérir, sans y réussir beaucoup. Il faudra que décidément nous exécutions ces vacances ou aux vacances prochaines notre ancien projet de voyage à pied, le long du Rhin ou ailleurs. Nous vivrons en bêtes, nous donnerons pâture à la matière. Peut-être elle s'apaisera et nous retrouverons notre santé d'École. C'est cela qui te rend triste et incertain. Quand on est bien portant et qu'on a un travail, on a l'esprit rempli, on fait effort toute la journée vers un même but, on attrape onze heures du soir ou minuit et l'on se couche. — Quand on est malade, on passe sa vie à se ronger.

Mes cours, ou plutôt mon cours n'est guère intéressant, quoique tu dises. — Prends le petit livre de Milne-Edwards, *Introduction à la Zoologie générale*; tu verras tout ce qu'il a dans le ventre. Cela pris, c'est un homme vide. — On devrait définir l'animal humain, un être caractérisé par l'absence d'idées. M. Bérard[1], que je vais voir quelquefois, fait un cours tout pratique, avec des détails si minutieux, une érudition si accablante, que pour trouver un fait important il faut déblayer une montagne d'inutilités. — Le courage me manque aussi parfois. Pour qui diable est-ce que je travaille? Qui lira un livre de psychologie, excepté toi qui n'en as pas besoin? Je commence à estimer les gens qui jouent aux échecs et pêchent à la ligne. Nous faisons à peu près la même chose. Partout où je regarde, je ne vois que des

1. Voir p. 2, note 3.

gens faisant des choses infiniment peu utiles. — J'enrage d'être un atome et, si je n'étais pas dégoûté d'être *les autres*, je serais dégoûté d'être *moi*.

Je n'ai pas remplacé la leçon Jauffret, parce que je suis muet et que je veux gagner juste ce qu'il me faut pour vivre.

Je n'ai encore rien du Ministère. Prévost va faire ses thèses, et rentrera peut-être dans l'Université l'an prochain. — Edmond achève sa comédie. — Adieu, et écris.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 14 mars 1854

Mon cher Edouard, comment vas-tu? Tu ne m'as pas répondu, et il y a un mois que j'ai reçu ta dernière lettre. Je suis comme toi, mon ami, c'est-à-dire bien patraque. Mon gosier ne se guérit pas, je serai probablement obligé d'aller prendre les eaux et passer l'hiver dans le Midi; chose peu amusante au moment où ma mère vient s'établir à Paris; de plus c'est perdre mon gagne-pain, et me mettre dans la nécessité de me refaire une position. Voilà la deuxième fois que mon métier me crève entre les mains. Pour comble d'agrément, j'ai la tête si malade que je ne puis m'appliquer une heure, et en outre des accès de fièvre. Par-dessus tout, le spleen; tu vois que nous pouvons nous donner

la main, et chanter toi à Dijon, moi ici, un chœur d'Eschyle :

τω τω τω τω τω τω τω
οτο το το το το το το τοι τοι δα!

J'ai conservé juste assez de leçons pour payer mon dîner et ma chambre ; le reste du temps j'essaie d'occuper ma cervelle qui, malgré toute ma bonne volonté, s'amuse à me peindre l'avenir couleur de suie. Le cours de M. Milne-Edwards m'a distrait quelque temps. Je ne le suis plus que par vertu, heureusement il va finir. Il a bien décrit la circulation et la respiration. Le reste était au-dessous d'un mauvais manuel. Je me raccroche à M. Bérard, qui dit de temps en temps quelques choses intéressantes. Mais le manque de conversation et de travail me ronge.

J'ai voulu lire ton ami Lyell. Naturellement, il n'est pas dans la bibliothèque de l'École de médecine, ni dans les autres. Il y a longtemps que j'ai reconnu la vérité de l'axiome : Voulez-vous ne pas trouver un livre? Demandez-le aux bibliothèques.

Edmond a remis sa pièce de vers à l'Académie et sa comédie aux Français. Il a toujours l'air heureux comme plusieurs hommes heureux ; je lui porte envie ; il paraît que c'est dans le tempérament. A l'École, j'avais tout ce qui convenait à mes goûts, et de plus l'espérance ; et pourtant, tu t'en souviens, nous faisions des élégies ensemble, et je m'ennuyais comme une collection d'hippopotames empaillés. Hélas! Pauvres bêtes ! Je suis allé

les voir dernièrement. Ils sont au bout des madrépores et des helminthes, dans une galerie glaciale; ils ont l'air si morne! Et dire qu'ils nageaient en Abyssinie, dans l'eau tiède, et dormaient à plaisir sur l'herbe et dans la vase! Le destin s'est trompé. Je devais naître huître au fond de la mer Rouge; tu sais que c'est le sort où aspiraient tous mes rêves. Je serais presque tenté de croire l'âme immortelle, pour espérer qu'un jour cela sera....

J'imagine que tu vas voir la campagne. L'air bleu est d'une beauté extraordinaire; si je n'avais pas cette fièvre sourde et cette tête si souffrante, je passerais la journée au soleil.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 8 mai 1854

Cher Ed, *De profundis, clamavi ad te, Domine.*

Comment te portes-tu mon ami? Tu t'ennuies, je m'ennuie, on s'ennuie, nous pouvons conjuguer le verbe. Voici l'état des choses, circonstances et situations généralement quelconques à mon égard.

Ma gorge va mieux, l'homéopathe me fait prendre du phosphore qui me guérira peut-être; j'ai entendu le son de ma voix, elle commence à s'éclaircir, cependant on dirait encore un rhinocéros enroué. L'emménagement est à peu près achevé.

Voici le mal : mon pauvre Tite-Live est bien malade.

Notre Edmond toujours *forward* avait vu en beau les nouvelles qu'on m'en donnait. M. Guizot le trouve bon Mais M. de Salvandy, etc., etc.... — J'intrigue, j'essaie de me faire recommander à droite, à gauche. Là, comme en tout, c'est une question de voix et de bon vouloir. Les mérites ou défauts de mon bouquin ne signifient rien en soi, ce ne sont que des arguments que les membres de la commission se jetteront à la tête. On saura la décision à la fin du mois.

About a fait, avec le jeune de Varennes[1], le scénario d'une grande pièce de circonstance en sept tableaux, *Schamyl*. C'est tragique et terrible. Il y a un traître, un sous-traître; une jeune héroïne tue le traître d'un coup de pistolet. Le fils de Schamyl, élevé en Russie, passe au parti de la patrie et de son père. La couleur est des plus locales possible, le knout, les dilapidations des intendants russes, les montagnes blanches; à la fin, les Français et les Anglais arrivent et délivrent Schamyl, pris entre deux corps russes. Il y a de quoi fourrer trois cents uniformes sur la scène, chatouiller l'amour-propre national, offrir un morceau de cosaque à tous les appétits français. — Sérieusement, je ne sais ce que sera la pièce une fois écrite. Mais elle ne me semble ni très bien tissée, ni très originale. J'en reviens toujours à ma marotte. Voltaire n'était pas un poète dramatique. Edmond l'est-il ?

Je lis, pour user le temps, toutes sortes de livres

1. Le marquis de Goddes de Varennes.

italiens : Benvenuto Cellini, Vasari, Boccace, Machiavel, sans savoir si je tenterai le petit livre en question [1]. Cela m'éclaircit les tableaux. Cette société italienne du XVI[e] siècle est un assemblage de brutes féroces, à imaginations passionnées. Les laquais d'aujourd'hui ne voudraient point de la société du duc et de la duchesse de Ferrare, des papes Paul III, Jules II, Borgia, etc. Pas d'esprit, point de grâce, d'aisance, d'amabilité, de douceur; point d'idées, de philosophie. Du pédantisme, de la superstition grossière, le danger à chaque instant, la nécessité de lutter à chaque coin de rue pour sa vie et sa bourse, le sodomisme, les filles de joie, tout cela avec une crudité, une brutalité incroyable. C'est pourquoi l'invention dans les tableaux est pauvre, la composition nulle, les grandes idées dont Delacroix est si prodigue sont toujours absentes, les types très éloignés de la noblesse et de la beauté grecques. Ces hommes sont des ouvriers qui depuis trois siècles font des corps, des teintes et des poses; ils les font avec une perfection admirable, mais n'inventent rien au delà. La perfection pour eux est un corps bien dessiné, d'une couleur vraie. Vasari qui raconte au long leur vie et décrit leurs ouvrages, n'y voit rien autre chose. Il est contemporain et montre ainsi quel but alors l'art se proposait. Il avoue que Raphaël le premier découvrit, qu'outre le corps et l'anatomie humaine, il y avait des animaux, des plantes, des paysages, des effets de nuit, etc. Évi-

1. Un livre sur le Louvre auquel il renonça. Voir p. 53, lettre du 21 mai.

demment ces gens-là ont l'esprit restreint. Cellini, par exemple, croit trouver une idée admirable en entortillant dans un groupe les jambes de la Terre et celles de l'Océan, parce que, dit-il, la mer et la terre s'avancent l'une dans l'autre. Michel-Ange, le plus puissant créateur qui ait paru au monde, n'est pas sorti de son anatomie. Il sait faire des corps sublimes, d'une force prodigieuse, avec un relief saisissant, une violence et une variété d'attitudes extraordinaires ; mais rien de plus. Un empilage de bonshommes fait son jugement dernier. Vois par contre celui de l'Anglais Martyn. — Martyn, élevé en moderne, philosophiquement, part de l'idée générale à laquelle il est habitué : Qu'est-ce que le Jugement dernier? Ce qui se présente à son imagination c'est une image vague, l'espace sombre et infini coupé de lumières livides, des groupes fantastiques et incertains, demi-cachés, qui se plongent ou font saillie dans toutes les parties, un monde entier. Les personnages sont effacés, une seule chose est dominante, l'idée du Jugement dernier; ils ne sont là que comme moyens, ils ne servent qu'à exprimer l'idée de la terreur et du grandiose. Michel-Ange part de l'idée déterminée d'un homme nu, en vertu de son éducation de sculpteur ; il n'a dans la tête qu'une image parfaitement précise et sensible. Son moyen d'exprimer la terreur n'est pas d'accumuler et d'effacer les personnages, de les noyer dans les profondeurs du vague et de l'Infini, mais de faire ressortir avec une violence passionnée leurs muscles, leurs os, d'enfoncer le crayon sur

leurs rides, de les tordre en attitudes audacieuses, etc. Bref mon idée principale est ceci : la masse énorme d'idées générales, philosophiques, jetées dans les cerveaux depuis trois siècles a transformé l'imagination. De là, un idéal nouveau, une distribution nouvelle des personnages, un autre choix de sujets, d'autres attitudes et expressions. Il est arrivé la même chose en peinture qu'en littérature. Nos maîtres n'étudient plus la langue, les alliances de mots, la justesse du détail, l'ordre régulier et lumineux de la composition comme sous Boileau, Malherbe et Balzac. Aussi nous écrivons comme des chaudronniers, comme saint Jérôme, comme saint Augustin. Mais les idées de Boileau, etc., feraient aujourd'hui bâiller un écolier de seconde. Même chose encore en musique quand je compare, par exemple, Haydn et Paesiello à Mendelssohn ou à Meyerbeer. La domination des idées générales, l'agrandissement et la complication des pensées, l'invention plus riche, plus piquante, plus hardie, l'exécution moins parfaite, la science des détails presque perdue, la justesse et la vérité très souvent absentes quand on regarde de près avec attention, je vois partout le même caractère, et il me semble que j'ai de quoi expliquer presque tout; (ceci en général, bien entendu ; reste à observer Venise par opposition à Rome.)

Ouf! Quelle tirade! Comme je ne cause pas, par la faute de mon gosier, je me répands dès que je trouve une occasion.

Je suis Brongniart au Jardin des Plantes, sans pren-

dre de notes. C'est du Jussieu clarifié. Mais il faudrait avoir du temps, des jambes, du courage, et courir les champs pour herboriser. J'ai voulu écouter M. Claude Bernard à la Sorbonne : des banalités dites péniblement par un homme qui ne sait pas parler. M. Geoffroy-Saint-Hilaire et les autres se copient régulièrement tous les ans. Et ils ont raison par Dieu ! C'est un bonheur suprême que devenir cheval de meule et tourner sans plus rien chercher ni inventer. Je suis bien dégoûté de tous les gens, mon cher Edward. Les Allemands font des hypothèses intolérables, les Français n'en font pas, les Anglais ne soupçonnent pas qu'on puisse en faire. J'écoute des faits; qui m'exposera la science? Je disais tout à l'heure que nous regorgions d'idées générales. Ah! Je me rétracte de bon cœur, je ne vois personne qui en cherche ou qui en veuille. Mon pauvre petit La Fontaine m'en est une grosse preuve. Croirais-tu que de tous ceux qui m'en ont parlé, toi et Prévost excepté, deux personnes seulement ont compris que j'avais cherché les lois générales du beau, et quelles étaient ces lois ! C'est bien la peine de s'épuiser à donner deux cents pages d'exemples et d'éclaircissements pour ne pas même être entendu. Conclusion : que Marc-Aurèle soit une biographie.

Je n'ai pas vu Prévost, je ne sais rien de son livre. Il pleut, on ne sait que faire, je n'ose pas trop me remettre à travailler, j'ai peur que ma bête ne regimbe; je lis Voltaire, c'est avec Beyle le seul homme dont je ne me lasse pas. Ajoute que je me trouve vieillot, usé;

je suis las à propos de tout; il me semble qu'il y a quelque chose de détraqué dans ma machine morale, et que le rouage cassé, c'est l'Espérance. Quand je touche aux sciences, tout me semble limité, ou incertain. Incertain surtout. Quelle est la certitude de l'Histoire? Quelle est celle des Sciences naturelles? Comme à chaque instant leurs lois sont corrigées, les expériences démenties! Dans ma Psychologie, ce sont tous les jours des erreurs à effacer, des points de vue nouveaux. Que de choses me semblaient solides au premier aspect, qui aujourd'hui me paraissent devoir être essayées et tâtées de nouveau! J'ai sauté d'un bond par-dessus le scepticisme. Le voilà qui revendique sa part et qui me dit que, hors les mathématiques, nos sciences ne sont que des probabilités.

Mon pauvre Ed, pardon, je suis muet, donc bavard. Écris-moi aussi tout au long, je t'embrasse.

A M. HATZFELD

Paris, 12 mai 1854

Mon cher monsieur, merci d'avoir songé à moi. Mais le jeune homme est tombé malade aujourd'hui, de sorte que la leçon paraît s'envoler sur les ailes de la fièvre, sans dire si elle reviendra. Voulez-vous m'indi-

quer l'adresse de M. Franck, je lui dois une carte pour le remercier d'avoir donné mon nom.

Votre résumé sur Tite-Live et les autres écrivains était que j'admire trop peu. Il est vrai, mais c'est que j'admire autre chose.

Ne croyez pas que la faculté d'être touché par une belle chose soit affaiblie en moi. Il y a tel livre moderne que j'ai lu soixante à quatre-vingts fois depuis six ans, et que je relirai demain avec plaisir. Il y a tel poème d'Alfred de Musset que j'ai appris par cœur, involontairement, sans m'en douter, ce qui ne m'est jamais arrivé pour les vers d'un autre poète; il y a telle scène de *Faust* (la dernière de la 1re partie, par exemple) qui m'a donné la dixième fois le même degré d'émotion que la première.

Je trouve les modernes inférieurs aux anciens pour le style. Nous ne savons pas notre langue; le sens profond des termes, la force des tours, tout ce qui a rapport au détail et à l'exécution est perdu. Nous faisons comme Delacroix qui fait des bras trop longs, des jambes démanchées, et dont tous les personnages ont l'air roussis dans le beurre. Nous esquissons, nous ne dessinons plus; mais nos artistes ont de plus grandes idées et leurs œuvres ont plus de vie. Vous voyez que j'oppose au XVIIe siècle, au siècle d'Auguste, à tous les auteurs qu'on appelle classiques, ceux qu'on nomme romantiques. C'est une vieille querelle; il est ridicule en 1854 de revenir à 1828. Mais il s'agit de deux genres entièrement opposés, partant de deux théories litté-

raires. Je crois différer de vous, non parce que j'admire moins les grands hommes, mais parce que je donne une autre définition de la beauté.

J'ai essayé de la donner dans mon La Fontaine. — Nous accordons tous les deux qu'une des conditions du Beau est l'Unité, que toutes les parties d'un ouvrage doivent se diriger vers un seul but, qu'un artiste n'est pas un daguerréotype. Je crois me séparer de votre opinion lorsque j'ajoute que l'artiste doit chercher, non seulement la vérité des traits généraux, mais encore celle des traits particuliers, que le personnage qu'il crée doit être marqué d'une empreinte personnelle, incommunicable, originale, que la vie consiste précisément dans ce caractère qui distingue un homme de tous les autres, qui fait que tous ses mouvements, toutes ses idées, toutes ses actions appartiennent à lui seul, qui l'oppose aux idées pures, aux types communs, aux froides allégories. C'est là bien certainement le point de notre différend.

Cette *caractéristique*, comme on la nomme en Allemagne, n'est pas la couleur locale. Les personnages de Shakespeare sont tous des Anglais ou plutôt des hommes du XVIe siècle, et non des Romains, des Barbares, des Italiens. De même pour ceux de Rembrandt, celui des peintres que j'aime le plus. Mais ils ont cette figure originale et caractérisée que je cherche ; ils sont vrais et vivants ; ce sont des êtres complexes et réels, et non des idées. Quand je lis Racine et Corneille, j'entends des plaidoyers, je suis frappé de la grandeur de cer-

taines réponses, ou de la grâce de certaines analyses. Mais je vous avoue que je ne vois pas des hommes. Ce sont des passions générales qui discutent, raisonnent et luttent. Je vais exagérer pour mieux m'expliquer : il me semble qu'on pourrait mettre en tête des réponses : le roi, la reine, le confident, l'amoureux, l'amoureuse, etc., et qu'on pourrait se passer des noms. Je n'ai jamais d'illusion en les lisant ; il ne m'est jamais arrivé d'oublier mon livre et de croire, par exemple, que j'avais là auprès de moi des hommes en danger, saisis de douleur, agités de passions vraies. Cela m'arrive à chaque instant quand je lis *Othello*, *Hamlet*, *Coriolan*, *Henri IV*. Cela m'est arrivé souvent quand j'ai lu Gœthe, Byron, Beyle, Balzac, Musset. Chaque mot est comme un coup dans le cœur. Ce qu'il y a de brusque, de déchirant, de mobile dans les passions, tout le trouble, toute la folie, toutes les singularités, toutes les profondeurs des émotions humaines, je les ressens alors, non pas après une étude, par réflexion, comme lorsque je lis les autres, mais d'abord et malgré moi. Je suis pris, et quand j'ai quitté le livre l'impression dure, et deux heures après, en marchant ou en dînant, je retrouve l'image qui revient par saccades et m'agite le cerveau. — Les belles œuvres régulières des grands siècles me paraissent ternes, à force de majesté régulière et, les Grecs exceptés, j'en reviens toujours malgré moi aux écrivains que je vous ai cités.

Voici deux tableaux qui vont peut-être éclaircir ceci.

Prenez une œuvre de Raphaël, n'importe laquelle, en tableau ou en gravure. Mettez à côté la gravure de Rembrandt, *le Christ aux cent florins*. Le bouge où est le Christ est ignoble, soit; on lui apporte des malades avec des linges infects, roulés dans des haillons affreux, les chairs pendantes, pleins d'ulcères, une pourriture d'hôpital; soit. Les Pharisiens incrédules à gauche ont les figures les plus cruelles et les plus viles qu'on puisse imaginer; soit, et peu importe! Je n'ai jamais pu, une seule fois, me demander si ce tableau était laid. Je ne peux plus juger en critique; quand je le regarde, le raisonnement me tombe des mains; je suis comme un chirurgien qui, au moment de disséquer un homme, sentirait la chair frémir sous son scalpel. Ces yeux, ces poses, ces bras tendus vers le Christ, cette expression amère et pleine d'espérance de ces visages tourmentés, la compassion infinie du Christ! Cela est poignant, c'est la vie elle-même, mais condensée, ramassée; toutes les douleurs d'un hôpital et de l'humanité dans douze mètres carrés. On ne voit plus ni les chairs, ni les lignes, si tel pied est bien posé, si tel arrangement est harmonieux, si cet air de tête est noble. Les corps sont transfigurés, l'âme perce son enveloppe, ce sont les passions et les sentiments humains les plus pénétrants, les plus puissants, qui prennent le cœur par une contagion invincible. Cela est au-dessus de l'art; c'est le génie même, la chose qui ne s'apprend pas, ne s'analyse pas, ne peut pas se discuter. C'est là, selon moi, la beauté divine de Rembrandt et de Shakespeare.

Même génie, mêmes erreurs; et tous les deux font l'application et la justification la plus claire de mon principe : L'art, c'est *une idée générale devenant la plus particulière possible.* — Et Rembrandt est des deux le meilleur docteur. Prenez une passion ; exprimez-la par un geste et un air de visage : il n'y a qu'un moment indivisible dans ce geste qui soit expressif. Dans toutes les contractions de muscles par lesquelles va passer le visage, dans toutes les gradations de teintes qu'il va prendre, il n'y a qu'une teinte et qu'une disposition de muscles qui soient expressives. L'attitude dure deux secondes; un seul instant dans ces deux secondes peut rendre la passion. Cet éclair, Rembrandt le trouve; les peintres savants et ordinaires jugent que chacun des instants qui composent les deux secondes est propre à exprimer leur idée; je connais des tableaux du Poussin, de Raphaël même, où la pose copiée semble avoir duré six minutes. Rembrandt et quelques autres, au contraire, ont saisi ce mouvement au passage. De même les poètes. Au lieu de la couleur et du trait si particuliers et si exclusivement propres à une idée donnée, ils ont un mot, une métaphore, un son, une coupure, un tour de phrase, un détail psychologique qui ne peut se retrouver nulle part ailleurs, et ne convient qu'à ce moment. Voilà, selon moi, ce qui fait la vie d'une œuvre d'art. Entre autres choses qui me semblent vivantes, je vous citerai Platon, La Fontaine, le *Traité de la Concupiscence* de Bossuet. Dans les modernes, *Rolla* et *la Nuit d'Octobre* d'Alfred de Musset, *les Fan-*

tômes et *le Chant du cirque* de Victor Hugo, presque tout *Faust*, une infinité de petites odes de Gœthe; bien des œuvres de nos poètes inférieurs, bien des petites pièces du XVIe siècle, etc.

Suis-je hérétique à vos yeux? Je le crains. J'avoue que notre littérature me semble non une corruption, mais une transformation, que si nous avons perdu, nous avons gagné, et que, somme toute, nous avons peut-être plus gagné que perdu. Pour l'éducation, rien de mieux que l'étude des classiques. Ils ont seuls l'expression parfaite, et peuvent seuls nous apprendre à analyser et à éclaircir nos idées. Pour l'art, c'est autre chose. La littérature classique, n'ayant pour personnages que des passions ou types généraux habillés en hommes, ne pouvait fournir beaucoup d'excellents ouvrages, parce qu'il n'y a pas beaucoup de passions ni de types. Après Corneille et Racine, c'est-à-dire après douze bonnes pièces, la Tragédie n'a rien produit de nouveau; c'est un moule usé, que Voltaire a essayé de remplir en le gâtant. — La littérature qui peint le réel particulier, au lieu de peindre l'idéal et le général, a un avenir illimité. Chaque changement de la société le renouvelle. Dans cinquante ans, nous pourrons avoir un autre Beyle et un autre Balzac.

Je vous note toutes ces idées au courant de la plume; regardez ma théorie, et excusez mes phrases; je ne vous demande pas de la franchise, vous êtes presque le seul qui m'ayez toujours fait l'honneur de m'en montrer. Soyez certain que je serai toujours heureux d'être

traité en homme, et que rien ne me fait plus de plaisir qu'un argument, me fût-il contraire, quand il vient de vous. J'espère que vous voudrez bien me parler de votre cours, et de vos affaires. Quant à moi, lorsque je n'ai pas mal à la tête, j'écris des recherches de psychologie.

Je suis des cours de Botanique; je cherche ou je donne des leçons. Ayant perdu toute espérance d'avenir et de rang social, je ne songe plus qu'à gagner ma vie, à regarder en curieux les livres et les choses, et je compte pour une bonne fortune les moments où vous me permettez de causer avec mon ancien maître qui est mon ancien ami.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 21 mai 1854

Est-ce Marc-Aurèle ou le bal qui te rend muet? Pour te punir je vais t'écrire une épître toute philosophique. Je suis à quia depuis quinze jours, sans pouvoir trouver de réponse. *Illumina cor meum, Domine, secundum verbum tuum.*

« Édouard de Suckau est un niais, un hypocrite et un poltron. »

Tu sautes en l'air, j'imagine, et moi aussi à ta place. Tant mieux, voilà l'expérience faite. Maintenant voici ma question :

Il est clair pour moi qu'en lisant cette phrase, tu n'as point aperçu les actions dont ces trois belles épithètes

sont le résumé. Il est encore clair pour moi que tu n'as pas même aperçu une seule de ces actions, ni quoi que ce soit d'analogue. Tu n'as aperçu que des signes qui t'ont fait prononcer intérieurement trois sons. Quant au *sens*, ton imagination, habituée à associer ces sortes de sons à toutes les sortes de sons qu'on appelle substantifs, n'a éprouvé aucun choc en faisant cet assemblage; tu as senti, comme on dit, que cela *allait*, que ces signes te *convenaient*, etc. Pour preuve, regardons le cas contraire, mettons une phrase sans aucun sens : « Édouard est une paire de lunettes »; nos habitudes d'imagination seront choquées, et le non-sens ne consistera que dans ce choc. — Bref, comme on peut le voir dans une proposition d'arithmétique ou d'algèbre, $64 = 32 \times 2$, le sens des mots abstraits ou des signes abstraits, dans les opérations rapides et ordinaires, n'est rien que l'aisance des associations. Je dis dans les opérations rapides; car si je m'appesantis sur le mot abstrait « hypocrite », je verrai au bout d'un instant toutes sortes d'images, un séminariste au cou tors, un ingrat, Tartufe, etc., et le mot me paraîtra associé et attaché à chacune de ces images, de manière à ne faire qu'un avec elles. Mais dans les opérations promptes et ordinaires, les Images manquent, et rien n'existe dans l'esprit que des Images et des habitudes d'association. Si tu en veux des exemples convaincants, prends la plus petite équation d'algèbre, six phrases d'un livre philosophique. Tu verras que nos opérations supérieures ressemblent fort à celles d'une machine arithmétique, que nous ne

faisons que substituer des signes à des signes, et que nous n'apercevons jamais les qualités générales dont ces signes sont les représentants. Je pose donc comme un point qui me semble évident : le sens d'un mot abstrait est la propriété qu'a ce signe de s'associer aisément et naturellement à telles et telles classes de signes, et dans les opérations ordinaires et rapides, il n'y a rien de plus dans l'esprit que ce signe et cette aisance d'association.

Or, il est prouvé par la phrase qui t'a fait sursauter, qu'un mot abstrait lu vite développe en nous une passion, c'est-à-dire une douleur. Et toute douleur (Spinoza) n'est que le passage du plus au moins.

Mais ce n'est pas le son ou signe en lui-même qui est un passage du plus au moins. C'est donc cette facilité d'association, ce qui est absurde. Voilà ma difficulté.

Je comprends bien que si je me représente un homme vivant et un instant après ce même homme mort, je devrai souffrir. Car une qualité positive qui se trouvait dans la première image, manque dans la seconde. La vue intérieure fixée sur cette image agissait plus dans le premier cas que dans le second : donc diminution d'action, donc tristesse. — En supposant, avec Spinoza, que toutes les idées sont des opérations comme celle-là, rien de plus simple que d'expliquer la douleur que causent les idées abstraites. — Mais il n'en est pas ainsi Les images manquent souvent; elles ne se présentent que dans les moments poétiques. Les trois quarts du temps, quand nous réfléchissons, nous avons

des pensées pures, comme dit Descartes. Et l'on peut aisément se convaincre que les pensées pures ne sont que des signes diversement combinés, dont certaines classes ont des affinités pour d'autres classes. Je ne le croyais pas d'abord, je m'étais moqué de Condillac qui ne donne pas de preuves; mais cela est de toute évidence en arithmétique, en algèbre, etc. Quand tu prononces cette phrase : $84 = 42 \times 2$, tu n'aperçois point les 84 unités contenues dans 84, ni même celles qui sont dans 42 ou dans 2; tu vois seulement qu'on pourrait transporter chacune de ces expressions à la place de l'autre; ou faisant l'opération, tu vois à la place du 2 de 42 naître un 4, et à la place du 4 un 8, ce qui donne 84. Dans ces deux cas, tu n'aperçois en aucune façon les objets signifiés, c'est-à-dire les unités représentées. — Examine de même la phrase suivante : « Les animaux sont des êtres sensibles; or les vertébrés sont des animaux, donc les vertébrés sont des êtres sensibles », etc. En un mot, les idées ne sont que des signes, chaque signe ayant diverses aptitudes d'association. Comment un signe peut-il blesser comme une idée? Par quel hasard telle association en soi intelligible, c'est-à-dire facile et naturelle, est-elle une diminution d'Être? Je ne m'explique cela d'aucune façon. J'ai cru d'abord que l'image sensible souvent associée à l'idée est la seule cause du plaisir et de la douleur; par exemple, quand on dit : *ignoble*, le son nasal produit le geste du dégoût; ou bien : c'est *un homme souillé*; l'image de la boue, etc. Mais les images ne font

qu'ajouter à l'impression, elles ne la constituent pas. — Réfléchis, surtout à cette définition des idées abstraites, dont nous n'avions pas causé et qui me jette dans cette obscurité; puis réponds-moi.

Voilà deux lettres, dont une immense; tu me dois au moins douze pages d'écriture. O propriétaire! vas-tu dire.

Déplaisantes nouvelles en général. Mon mal de gorge m'a repris. — Mon travail sur le Louvre[1] m'est coupé sous le pied, on est en train de le faire chez M. de Nieuwerkerke. — Je voulais faire un petit livre sur Montluc pour les chemins de fer : la Bibliothèque des Chemins de fer est suspendue. — D'après le conseil de Simon, j'ai proposé à Hachette un petit livre sur les Pyrénées; il est déjà donné à un autre. — Des traductions, etc., grecques et latines; sa collection est à peu près complète, et il a des gens à gages qui veulent garder leur pain quotidien. — Des traductions d'anglais ou d'allemand; il y a cinquante pauvres diables qui ont la priorité. — J'avais trouvé un élève, il tombe malade. — J'irai aux eaux sans grande espérance; elles guérissent tout, donc rien, et je suis vexé en songeant que l'hiver prochain je n'aurai point de travail de plume et que je ne pourrai gagner ma vie avec des leçons. Cherche-moi dans les illustres maisons de Dijon une place de valet de chambre.

Lis le voyage en Italie d'un Dijonnais, De Brosses, 1739.

1. Voir p. 37 la lettre du 8 mai.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 27 mai 1854

Mon cher de Witt, j'ai eu le regret mercredi dernier de ne point rencontrer M. Guizot; jeudi, j'ai craint d'être importun la veille d'un départ, et je n'ai pu lui dire combien j'étais heureux de son approbation et reconnaissant de son appui. Je vois par ta lettre ce que je savais d'avance, que son suffrage est pour 80 pour 100 dans mon succès[1]. Guillaume a été excellent pour moi; partout où je me tourne, j'ai des remerciements à faire, et je les fais de grand cœur, à toi tout le premier. J'espère que tu m'aideras pour les autres. Je n'étais plus accoutumé à rencontrer de la bienveillance. Celle-ci me dédommage et au delà de tous les ennuis que j'ai subis.

Je partirai à la fin de juin probablement, je ne sais encore pour quelles eaux; le médecin décidera. J'ai quitté mon homéopathe qui m'ennuyait, et je crois que le mieux que je lui attribuais vient de l'été et de la présence de ma mère. Bien des médecins sont sceptiques en médecine, j'en vois qui ne croient qu'au quinquina et à la chirurgie. Cette vérité ressemble peut-être à tant d'autres qui se fondent entre les doigts quand on

1. M. Guillaume Guizot avait cru pouvoir annoncer à M. Taine le succès de Tite-Live à l'Académie. — Voir les lettres des 3 et 7 juin.

les presse. Je vais laisser faire la nature, elle fera mieux que les médicaments.

Il me semblait que Thucydide ressemble à la nouvelle histoire dont nous parlions[1] par la sévérité, l'énergie et la précision. Tous deux donc racontent les événements sans y intervenir; ils s'effacent, les faits parlent d'eux-mêmes, sans avoir besoin d'interprète; il semble qu'on soit face à face avec le passé. Dans les jugements, même gravité et même force; on sent le poids d'une réflexion intense et impartiale, qui ne vous demande pas un assentiment, mais vous impose une conviction, et parle comme si elle était en face non d'un public, mais de la vérité. — Je reconnais comme toi de grandes différences. Thucydide est le premier Grec qui écrive sur la politique. Il accumule les idées dans ses discours au point d'être fatigant. Ajoutez que son récit est un journal, et que l'ordre chronologique empêche de voir le grand mouvement et la marche dramatique des événements. Les anciens composent moins bien que les modernes. Il n'y a point de philosophe chez nous dont les ouvrages soient aussi peu suivis que ceux d'Aristote. — Pour les réflexions morales, tu verras un morceau bien beau et bien triste après les séditions de Corcyre. J'imagine aussi que tu es encore dans le premier livre, lequel est occupé en grande partie par un exposé de l'ancien état de la Grèce. Au reste, tu reconnaîtras, je crois, que nul historien ancien n'a plus de ressemblance avec celui

1. L'œuvre historique de M. Guizot.

dont il s'agit. A vingt siècles de distance, on ne peut comparer que les traits généraux.

L'Académie, m'a-t-on dit, donnera sa décision jeudi prochain.

A GUILLAUME GUIZOT[1]

Paris, 3 juin 1854

Mon cher Guillaume, il paraît, non pas que je vous ai remercié trop tôt, mais que vous m'avez félicité trop vite. Tite-Live est retourné dans les futurs contingents. Grande discussion hier jeudi, non terminée et renvoyée à mardi. J'ai vu M. Patin qui a eu l'obligeance de me défendre ; mais on me reproche :

Trop peu de respect pour Tite-Live et les grands hommes en général ;

Un style trop peu grave ;

Manque d'élégance dans les traductions ;

Inclination trop forte pour les idées modernes en fait d'histoire, etc., etc.

Mon impression est que j'ai encore deux chances sur cinq. Je vous écrirai mercredi la décision. Merci, quoi qu'il arrive, de votre ancienne, présente et future sympathie :

Non ignare boni miseris succurere nosti.

Dans ces grandes vicissitudes de la fortune, je fais

1. Guizot (Maurice-Guillaume), fils de M. F. Guizot et professeur au Collège de France, 1833-1892.

comme vous, je lis Henri Beyle ; cela distrait de tout ; je m'amuse même à prendre des notes sur *Rouge et noir* ; je voudrais me rendre compte de cette manière étonnante. Par quel hasard un homme peut-il se faire relire un si grand nombre de fois? A la première impression, on est frappé, enchanté, pénétré, mais rien de plus.

Maintenant je commence à comprendre la liaison de toutes les parties de la vie et du caractère de Julien. Jamais personne n'a vu la nature et la logique des idées et des passions avec cette profondeur.

Si votre maison est encore debout en novembre, j'irai y chercher sous vos papiers mes *Jeunes Gens de Platon* que nous y avons oubliés. Quelqu'un m'avait fait penser que vous disiez adieu à vos amis le jeudi soir, et j'avais fait prier Edmond, si cela était, de me prendre. Cela n'étant pas, j'ai pensé que vous emballiez des livres et j'ai respecté cette sainte occupation.

Si Washington ou tout autre Américain n'est pas trop absorbant, priez de Witt de songer quelquefois à m'écrire. J'espère que vous voudrez bien présenter à M. votre père l'expression de toute ma reconnaissance pour tant de bons offices. Je puis mesurer par les difficultés que j'éprouve tout ce qu'il a fait pour moi.

A PRÉVOST-PARADOL

Paris, 3 juin 1854

Mon cher ami, je suis sur le point de tomber sur le nez de la façon la plus ridicule. J'ai vu ce matin M. Patin, un des juges. Hier, l'Académie a discuté longuement sur le rapport de M. Guizot, pour savoir si l'on me donnerait le prix. On a remis l'affaire à mardi, et la décision est fort douteuse. M. Guizot est à la campagne, et je n'ai plus mon meilleur allié. Peux-tu me procurer l'aide de M. Mignet ? La voix d'un historien comme lui serait très puissante en matière historique.

On me reproche :

Une phrase peu respectueuse pour Bossuet. « Bossuet n'avait guère ajouté à Tite-Live. Il résumait l'histoire avec un grand sens et dans un grand style, mais pour un enfant, et la parcourait à pas précipités. » Trop peu de respect dans mes critiques de Tite-Live et en général des grands hommes. Trop d'inclination pour l'école historique moderne et, parfois, un manque de gravité.

D'ici à mardi, je vais travailler des pieds et des mains pour ce dernier combat. Je t'ai dit qu'il y avait deux membres de la commission pour l'ajournement, et pourquoi. M. Patin m'a dit qu'il m'avait défendu. Mais imagine quel doit être le soutien d'un adorateur du latin, tout académicien !

Ainsi, si tu le peux sans indiscrétion auprès de M. Mignet, donne-moi un coup d'épaule, mon cher bon-

homme. Combattons contre les Philistins. Il y a si longtemps que je n'ai été vainqueur que j'emploierais contre eux une mâchoire d'âne. Juge si j'ai envie d'employer toi et M. Mignet.

Je te causerai un de ces jours de ton gros livre[1] qui non seulement est grave, modéré, bien écrit, bien composé, d'un beau style comme tout le monde te l'a dit, mais vivant et amusant.

Si tu jugeais à propos de voir, ou emporter mon manuscrit, il sera à ta disposition demain jusqu'à midi chez moi (9, rue du Dragon). Je pars après pour la campagne, pour voir si je ne pourrai pas saisir au collet un juge ou deux. — Yours.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, 7 juin 1854

Mon cher Guillaume, le prix est ajourné à l'an prochain. Vous reconnaissez la fortune de Carthage. Au reste quand vous m'avez annoncé la réussite, j'étais tout étonné faute d'habitude. Il me semblait que le hasard s'était trompé en ma faveur. Vous voyez qu'il a vite corrigé sa maladresse.

On se frotte le dos, on s'y fait par degrés. Tout n'est pas perdu pour moi, puisque dans cette affaire j'ai

1. *Revue de l'Histoire universelle.*

encore éprouvé la bienveillance de M. votre père, et que je viens d'ajouter quelque chose à tout ce que je lui devais déjà.

Voici les détails de cette aventure : je les tiens d'un académicien.

Un membre de la majorité s'est levé et a avoué que, malgré son vote, il lui restait quelques petits scrupules ; quand cette conscience a été bien déchargée, M. Cousin a pris la parole avec sa passion ordinaire et a demandé lecture. Le passage sur Montesquieu a fait pousser des cris. On n'a pas admis qu'il y eût une autre philosophie de l'histoire, ni surtout qu'elle pût être tirée des contemporains, et qui pis est, des Allemands. Tout cela se passait jeudi. Dans l'intervalle des deux séances, j'ai vu plusieurs membres amis et hostiles. M. Cousin m'a dit qu'il ne savait pas que le mémoire fût de moi. M. de Vigny, M. Vitet, M. Saint-Marc Girardin m'ont défendu[1] Je vois par votre lettre que M. Guizot avait intéressé plusieurs personnes à ma cause :

... Si Pergama dextrâ
Defendi possent....

A votre retour, je vous demanderai des éclaircisse-

1. Lettre de M. Villemain à M. Guizot :

« Mon cher ami, vos armes ne sont heureuses que dans vos mains. Nous avons été battus sur le prix de Tite-Live, après une longue séance où j'ai dit de mon mieux de bonnes raisons, et où M. Vitet, qui avait lu l'ouvrage, a parfaitement discuté. Du reste, en regrettant ce résultat, je crois, comme on l'a dit éloquemment de tous côtés, que c'est pour le bien de l'auteur, dont l'ouvrage, facilement amélioré, sera couronné l'an prochain.... »

ments sur certains doutes. Quelques mots échappés me font croire que votre conjecture est vraie[1].

Remanierai-je mon mémoire? J'ai causé avec plusieurs de mes adversaires, et si je les entends bien, il faudrait supprimer tout ce qui vaut la peine d'être conservé. Suis-je même assez flexible pour réussir dans cette voie? Autrefois je l'aurais pu; j'eus une fois un prix de version parce que, pour plaire au professeur, j'étais parvenu à mettre trois sens dans chaque phrase de la traduction. Je me laissais conduire à cet aimable guide. Cet heureux temps n'est plus. D'ailleurs j'aurais peur de choquer l'un en contentant l'autre. Tel juge m'a dit que ma première page sur Montesquieu était excellente, tel autre qu'elle était ridicule. Mes philosophes d'Allemagne enseignent bien la doctrine de la conciliation des contraires. Je ne sais si je serai capable de l'appliquer.

Vous êtes bien l'homme selon mon cœur avec vos grandes lettres. Et sur Beyle encore! Vous me gâtez et j'ai peur de vous répondre; je vous répondrais trop. Là-dessus je suis comme Nestor; je parlerais un an,

1. Lettre de M. Guillaume Guizot, du 5 juin 1854 :

« Je soupçonne qu'il pourrait bien y avoir quelque ingrédient venu du Ministère de l'Instruction publique, dans la pilule amère que certains cherchent à vous administrer. M. Fortoul, n'ayant pas été nommé l'autre semaine [à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres] doit avoir de la rancune contre le parti libéral de l'Institut, contre mon père entre autres; et comme il vous connaît d'autre part (Voir *Correspondance*, t. Ier, p. 230), il aura peut-être engagé ses amis à le venger sur votre dos de sa propre défaite. »

ou même deux ans de suite, en vous lassant sans me lasser. Permettez-moi seulement de répondre à votre principal reproche. Il ne sera jamais populaire, et par sa faute, vous avez raison. Mais est-ce une faute? Le but d'un artiste est-il d'être lu? Oui, s'il cherche la gloire, l'argent, l'utilité publique; non, s'il aime le beau purement et uniquement. Beyle a écrit pour se faire le plus grand plaisir possible, abstraction faite du public; j'aime cette abstraction; ce n'est point insolence (du moins dans *la Chartreuse* et Julien), c'est théorie et vivacité de conception. Lisez comme preuve sa lettre à Balzac. — Pourquoi les artistes se considéreraient-ils comme précepteurs du genre humain ; ils adorent une idée et non la foule ; c'est à nous, commentateurs, à introduire chez eux le public. Si le but d'un écrivain est d'intéresser et d'instruire un grand nombre de lecteurs, *l'Oncle Tom* est le premier des chefs-d'œuvre. Je suis là-dessus bien plus aristocrate que vous, en fait de science comme en fait d'art. Croyez-vous qu'Aristote écrivant sa Métaphysique, ou Spinoza son Éthique, espéraient des lecteurs? L'un montrait ses notes à Eudème ou à Théophraste, l'autre envoyait ses théorèmes à Louis Meyer, tous deux parfaitement persuadés que leurs analyses ou leurs déductions ne changeraient pas la plus petite chose aux affaires humaines, fort certains d'être défigurés, oubliés ou vilipendés pendant longtemps : ce qui est arrivé. Au sommet des idées, on vit solitaire, c'est tant pis pour ceux qui sont en bas, non pour celui qui est en haut. Je cite à un ami du

grec un mot d'Aristote : « Plus une science est inutile et impopulaire, plus elle est précieuse ».

Je pense comme vous sur mes *Jeunes Gens de Platon*; je m'étais fait Grec en les étudiant, j'avais oublié l'indécence; c'est la même faute pour les traductions. Le Platon élégant de M. Cousin ne ressemble pas du tout au Platon négligé, presque enfantin, toujours naturel, qui est le vrai. Il serait choquant s'il se montrait tel qu'il est. C'est toujours la même règle. Il faut habiller les idées, sinon un commissaire arrive, les juge immorales et les met en prison.

Serez-vous assez obligeant pour me consoler de ma déconfiture? Le moyen est aisé, écrivez-moi le plus souvent et le plus longuement possible, et croyez-moi votre très affectionné camarade.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, mardi 18, 19 ou 20 juin 1854

Je commence par votre fin, mon cher Guillaume : *Rouge et Noir* s'appelle ainsi parce qu'il devrait s'appeler autrement.

Pour l'autre question, referai-je mon mémoire? Vous êtes si aimable que j'en passerai par où il vous plaira. M. Guizot, dites-vous, me marquerait mes fautes? Ce serait double profit, et je ferais le travail pour obtenir les corrections. Ne croyez point que j'aie hésité par

tendresse paternelle. Je sais trop que mon pauvre enfant est boiteux; mais si j'ai bien compris les objections, il faudrait lui casser l'autre jambe. Je vous fais, je vous jure, ma confession en toute bonne foi. Je l'ai relu et trouvé ennuyeux; je tournais les pages par volonté, non par attrait. Le plan seul est bon, le reste est de cette médiocrité honnête qui me déplaît dans les autres et que je déteste en moi. Sauf quelques phrases et une ou deux pages entières où le diable m'a poussé, la verve manque; il n'y a pas d'entrain, l'œuvre n'est pas vivante; les idées n'intéressent point, l'expression n'est pas frappante. On dit : « Bien, régulier, convenable, bon devoir, passons à un autre ». Voilà mon impression sincère. Jugez si j'ai envie de le corriger à rebours. Je le trouve terne, ordinaire, monotone, et l'on me dit qu'il est brutal, rempli de singularités, de paradoxes, d'idées choquantes, qu'il faut l'adoucir, le tempérer, changer les couleurs en nuances. Cela est vrai, peut-être. J'ai eu si souvent tort que je n'ose plus me donner raison; mais je sens ainsi; vous savez comme on est maladroit quand on va contre son sens intime. Imaginez un pauvre animal qui se brosserait lui-même à rebrousse-poils.

About achève son *Voyage en Grèce*, ce sera très joli. Prévost, que vous avez connu au collège, vient de publier une *Revue de l'histoire universelle*, excellent livre, d'un beau style quoique un peu noble, très modéré, très bien composé et éloquent.

Nous sommes donc en guerre sur Beyle? Eh bien,

faisons un traité. En voici les conditions, dites-moi si elles vous déplaisent : je vous accorde qu'on écrit pour être compris. M'accordez-vous qu'on écrit pour faire une belle chose? — Maintenant lequel des deux buts est le principal? C'est le second, selon moi. Avant tout la beauté; aussitôt après, la clarté. Que l'artiste tâche d'avoir les deux mérites; mais s'il faut sacrifier l'un, que ce ne soit pas la beauté; il vaut mieux bien faire qu'être populaire. La statue parfaite, enfermée dans l'atelier, est préférable à la statue ordinaire exposée au grand jour. Vous direz que je ne donne pas mes preuves; c'est que telle est la définition même de l'art.

Mais peut-être j'invente un cas impossible? Non, car vingt exemples prouvent qu'il faut souvent choisir entre la beauté et la clarté. D'abord certains sentiments sont si élevés ou si singuliers qu'ils sont fort difficiles à entendre et que des hommes même supérieurs doivent au préalable les étudier longtemps. Il y avait bien des gens d'esprit au xviiie siècle : Voltaire, Montesquieu, par exemple. Qui d'eux a compris Hamlet? De nos jours, on l'a beaucoup loué. Si vous avez lu la critique de Gœthe (*Wilhem Meister*), vous savez combien peu de ces louanges ont été intelligentes. Il n'y a pas de meilleurs dessinateurs que Léonard et Raphaël. Saisit-on du premier coup d'œil la divine beauté des Madones, par exemple de la Belle Jardinière ou du Jésus de la Cène, etc.? Je conclus que certaines œuvres, soit par leur forme propre, soit par la nature de leur sujet, sont

difficiles à entendre, sans qu'on puisse faire un crime à l'auteur de cette difficulté.

Appliquons ceci à Julien[1]. Julien est Beyle; je le prouverais par mille traits du roman, de la biographie, par dix anecdotes que j'ai recueillies ailleurs. Seulement il s'est peint en laid et a supposé les circonstances qui révoltent l'homme contre la société, et lui font considérer la vie comme une guerre. Or, Beyle est un esprit supérieur et original, c'est-à-dire très élevé au-dessus de l'ordinaire et très éloigné de l'ordinaire. Ce sont donc toutes les difficultés réunies. Une preuve qu'elles sont énormes, c'est que Beyle lui-même a passé pour une énigme. Je connais un de ses amis, homme distingué, j'ai lu l'écrit de M. Colomb; aucun d'eux ne le comprend le moins du monde, et ils l'ont vu dix ans tous les jours. Donc Julien-Beyle doit être longtemps étudié avant d'être compris.

Autre excuse : Beyle raconte ; or, un récit doit noter les faits, tous les faits, en détail, mais les montrer tout nus. Il ne faut pas que l'auteur intervienne et lance toutes les vingt lignes une tirade, comme Balzac. Il doit disparaître ; je déteste un peintre qui se tient toujours devant son tableau. Beyle évite donc les réflexions, les commentaires. Ce mérite produit de l'obscurité. Le lecteur doit saisir, sans qu'on les lui explique, les liaisons et contre-coups de sentiments si délicats, si forts, dans des caractères si originaux et si grands. Quand il

1. Dans *Rouge et Noir*.

ne les saisit pas, doit-on blâmer l'auteur? Il est artiste et non cicerone, ne demandez pas à un écrivain d'être commentateur. Un seul exemple : Chapitre 46; Julien imite le parler créole : « Ah! que cet homme est digne de mon amour, pensa Mathilde. » Mettez là une explication et tout languira. Ce récit nu, cette absence perpétuelle de l'auteur, donne au style une force et une rapidité incroyables. Chaque mot porte coup et les coups tombent comme la grêle. Je conclus que pour donner de la clarté, il faudrait ôter au caractère de Julien sa profondeur et son originalité, ou ajouter des dissertations au sujet, bref gâter les idées ou la forme. J'aime mieux me condamner à relire l'ouvrage deux fois.

Encore un mot : une preuve qu'il a songé à la clarté, c'est sa réponse à Balzac à la fin de la *Chartreuse*. Il parle des obscurités du style de Madame Sand, etc., et ajoute : « Si je ne suis pas clair, tout mon monde est anéanti. »

Je suis bien entêté, n'est-ce pas? mais j'ai lu les romans soixante à quatre-vingts fois chacun et je les relis. Prenons un arbitre. Cet arbitre sera vous-même, mais quand vous aurez lu le livre trois fois.

Je serre la main à notre ami le maçon[1]. Ne lui dites pas que je suis si fort épris de Beyle. Il dirait que j'ai sucé le venin du XIX[e] siècle; c'est son mot sur moi; dites-lui, pour m'excuser, que je lis en ce moment

1. M. de Witt.

sainte Thérèse, pour prendre le goût des quatre espèces d'oraison et des calembours.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 26 juin 1854

Mon cher, la génération manque dans Milne-Edwards. Selon l'usage, il promet de faire le cours en trois ans, et chaque année il recommence la nutrition. Mais prends Longet, II, *Physiologie*. Excellent résumé de Coste et de tout ce qu'on sait.

J'ai eu neuf voix contre dix à l'Académie. Je dois tout à M. Nisard, qui avait voté pour moi dans la commission, et qui avait dit à son frère que mon ouvrage était bon! Conséquences claires : ce revirement vient d'en haut. Mais Prévost me relit, je veux tenter l'aventure jusqu'au bout, pour satisfaire ma conscience.

Je vais plus mal depuis quelques jours. Je partirai au milieu de juillet[1]. Je lis sainte Thérèse pour me distraire. Heureux homme qui prépare un examen! L'ennui et la nécessité de ne rien faire, la vue de barrières infranchissables de quelque côté que je me tourne, la perspective de six semaines d'oisiveté sous un soleil cuisant, sans distraction que de boire de l'eau

1. Pour Saint-Sauveur.

d'œuf pourri ; ah ! mon Dieu, quelle sottise vous avez faite en me mettant au monde ! Quel besoin aviez-vous, Seigneur, de loger une pensée dans une gouttelette de lymphe, qui aurait si bien pu circuler et s'évaporer avec les autres !

Sainte Thérèse traduite par d'Andilly m'amuse. Ce sont tour à tour des accès de dégoût et d'enthousiasme, comme chez tous les gens qui vivent d'imagination. Elle a commencé par une longue maladie nerveuse qui contractait tous ses membres. Son livre est le commentaire des Leuret, Lélut, etc., que j'ai lus à la Bibliothèque. De notre temps, elle eût fait une George Sand.

Tu es un peu plus que plaisant avec tes discours de distributions de prix. Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin. Tu verras, si tu veux, dans le journal d'Hachette[1], l'indication d'un recueil de ces discours. Je ne doute pas que, selon ton expression, ta harangue ne soit de l'or, et je consens à l'embellir en t'indiquant des contes, historiettes et légendes : d'abord il y a celle de Turenne qui, par émulation, dormit à douze ans sur un canon et y gagna des rhumatismes. Ensuite, il y a celle de Sésostris qui fut élevé avec les dix-sept cents jeunes garçons nés le même jour que lui et, par émulation, devint le plus grand conquérant du monde ; enfin, il y a celle des chiens babyloniens ou indiens présentés à Alexandre qui, par émulation, devenaient si gros et si grands qu'ils terrassaient un lion et

1. La *Revue de l'Instruction publique.*

même un éléphant. Exhorte tes élèves à imiter ces molosses, prouve-leur qu'ayant reçu du ciel le don sacré de la raison, ils doivent faire autant que des animaux déraisonnables; avec quelques diamants semblables enchâssés dans l'*or* de ton discours, tu éblouiras les parents, ou je donne ma langue aux chiens.

About termine son Hachette[1]; il voulait finir en conseillant aux puissances de mettre à la porte ce tonton d'Othon, et de faire gouverner le pays par deux résidents, l'un Anglais, l'autre Français. Je lui ai représenté le danger des divisions de ménage, et je l'ai engagé à rendre la Grèce aux Turcs. Tu vois comment nous disposons des peuples. Il prend pour épigraphe :

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Il a fait une autre petite pièce, spirituelle (je le défie bien de faire autrement), mais du même genre que la première. Il est toujours Edmond.

Bonsoir, bon Ed, tu es bien bon de dire du mal de St-Médard et de son maître. Mais cela ne nous guérit pas. La pluie est comme la vie, on la méprise, on la maudit, on la subit.

1. *La Grèce contemporaine*, éditée chez Hachette.

A M. HATZFELD

Paris, 2 juillet 1854

Mon cher Monsieur, je vous demande pardon, j'avoue que j'ai été horriblement paresseux. Le médecin m'a défendu toute espèce de travail; je suis une pauvre machine assez disloquée, et je dois partir dans une quinzaine de jours pour les Eaux. Je n'ai pas le courage de discuter, surtout de loin, par écrit. Une lettre en dit si peu! Enfin, je ne me sens pas capable de mieux m'expliquer que je ne l'ai fait dans la longue épître dont je vous ai assommé[1]. Je ne sais même si des opinions aussi opposées que la mienne et la vôtre peuvent jamais se rapprocher. Je vous ai cité les écrivains et les paysages qui produisent en moi la sensation à laquelle je reconnais le Beau. Cette sensation est produite en moi, lorsque l'auteur peint son personnage par des traits *nombreux* et *uniquement propres à celui-là*. A cette condition seulement j'oublie que j'ai un livre sous les yeux, et je crois voir vivre un homme; et vous ne pouvez nier que cette condition ne soit dans la nature, puisque tout homme et tout objet possède une multitude de qualités qui lui sont absolument personnelles. D'où je conclus que Polyeucte, Horace, etc., sont des Idées qui prononcent des Discours, tandis que Coriolan, Hotspur, Othello, beaucoup de personnages de Balzac

1. Voir p. 42, lettre du 12 mai.

et de Beyle sont des hommes réels. Toute ma théorie s'arrête là ; je ne puis que dire à mon adversaire : avez-vous la sensation en question, quand les conditions en question sont réunies? S'il me dit non, je n'ai qu'à me taire. Nos imaginations sont fabriquées diversement; je vois rouge, il voit bleu, et voilà la discussion finie.

La Beauté dans un objet est la propriété de faire naître en nous cette sensation agréable très élevée et très noble, indépendante de toute vue intéressée, et qui est la simple augmentation de notre action pensante. Mais les cerveaux étant différents, la même sensation a pour les différents cerveaux des causes différentes. Il faut des métaphores furieuses à un Hébreu ou à un Arabe, de longs discours à un Grec, etc. On ne peut faire qu'une chose : donner la formule de son goût, c'est-à-dire exprimer la condition nécessaire et suffisante de son plaisir. Vous avez la mienne, dites-moi la vôtre, et là-dessus serrons-nous la main.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Eaux-Bonnes[1], 15 août 1854

....J'ai quitté Saint-Sauveur qui ne me guérissait point, et je suis aux Eaux-Bonnes, qui sont aussi effi-

1. Pendant ce premier séjour aux Pyrénées, M. Taine écrivait à sa mère et à ses sœurs de longues lettres de descriptions. Nous n'avons pas cru devoir les publier parce qu'il en a extrait lui-même la substance pour son *Voyage aux Pyrénées*.

caces que Saint-Sauveur. M. Guéneau de Mussy y est et me dit du mal de la Philosophie, je lui dis du mal de la Médecine. Cet échange de compliments me fait passer une heure tous les trois jours. Le reste du temps, je regarde tomber la pluie, je fais la guerre aux mouches, mes persécutrices, je lis Faust et un manuel de Botanique; je n'ai le courage de rien écrire. A propos, songe que tu me dois deux lettres, la réponse à celle-ci d'abord, puis la réponse à une autre épître, que vous avez reçue à Dijon, monsieur, et que vous avez traitée, avec un mépris digne d'un ministre ou d'un bachelier en droit. Quelle différence avec nos anciens bavardages! Il y a trois ans, je t'aurais déjà écrit six fois depuis que je suis aux Eaux, et toi de même. A l'École, je n'avais pas assez des devoirs, de mon travail particulier, de ma correspondance, de nos conversations, il me fallait un journal. Aujourd'hui je me passe d'écrire, de causer, de penser, presque sans regret. Je suis un champ stérile, où rien ne veut plus pousser.

Donne-moi des nouvelles de Prévost. Sa résolution est inexplicable, et je le lui ai dit; mais c'est le contrarier que de toucher cette question. Il ne faut pas chercher à le convertir, mais à le comprendre. Ce n'est pas une aisance qu'il a en vue; avec M. X... et 1800 ou 2000 francs d'appointements, il sera plus gêné qu'ici où il a ses meubles, et où l'on n'a pas de représentation; ce n'est pas espérance d'arriver vite et haut dans le métier : il dit qu'il est mal noté au ministère, et doit sentir que sa nature électrique va blesser tous

les escargots inquisiteurs et administrateurs de province. Ce n'est pas le changement d'occupations : faire une classe selon un programme, sous une surveillance, agir en maître d'études pour obtenir des devoirs et le silence, c'est plus désagréable que donner des leçons libres à des enfants polis. J'ai beau chercher, admettre même la supposition que tu suggérais, je ne vois pas en quoi le séjour de province lui serait utile. En tout cas, si le sieur Lesieur lui a fait réponse, écris-le moi.

T'ai-je dit que je suis aussi l'un des garçons de la maison Hachette? Je lui ferai trois cents pages sur les Pyrénées. Je prends des notes, et parmi les brouillards de novembre, j'aurai le plaisir de me rappeler le soleil et la couleur des montagnes. J'ai eu vraiment du plaisir pendant les beaux jours; mais il pleut souvent, et une conversation intime avec votre chaise et votre table est la seule ressource qui vous reste. Saint-Sauveur était plus sauvage. Bonnes est civilisée horriblement, on n'y rencontre que femmes bien mises, chevaux, valets, gentlemen, mendiants et musiciens ambulants. Il y a 200 maisons et 200 auberges ou hôtels, alignés avec des files de fenêtres d'une régularité désespérante; on sent partout l'odeur de la broche, et l'on n'entend que le son des pianos. Sur ce dernier point je me résigne; je suis puni par où j'ai fait souffrir les autres. — Si tu vois nos amis d'École pour l'agrégation, serre-leur la main, et écris-moi un paquet de nouvelles; souviens-toi que je suis seul, muet, non guéri, non guérissable, et aie pitié de ton vieux Cac.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 9 octobre 1854

Rose, l'intention de la présente
Est pour s'informer de ta santé.

La jolie chose que la poésie, qui me permet de te faire des compliments et de t'appeler Rose! Pour ma question, cher ami, elle est très sincère; depuis que je suis malade, j'imagine que tout le monde l'est ou doit l'être, et quand quelqu'un parle haut, j'ai toujours envie de lui demander grâce pour son gosier. Le mien va mieux, et si j'en crois les médecins, race peu croyable, il ira mieux encore dans un mois, les eaux n'agissant qu'à distance. Pendant que tu pâturais en plein bonheur de Normandie, j'ai mené la vie d'une chèvre pythagoricienne. Je suis devenu l'animal le plus muet et le plus grimpant des Pyrénées. J'ai vu des rocs rouges, gris, noirs, jaunes, en profusion; je me suis trouvé l'ami des lézards et des chèvres; j'ai fait des études sur les cochons roses et noirs. O heureuses bêtes, Épicuriens à quatre pattes, que votre béatitude insouciante fait honte à l'homme, et que je suis de l'avis de l'oie de Montaigne, lorsqu'elle prétend être le but de la création! De toutes ces liaisons et pérégrinations va naître un petit livre qu'Hachette me demande sur les Pyrénées. Je referai le voyage de souvenir, et j'aurai encore plus de plaisir à celui-ci qu'à l'autre.

Quand reviens-tu? Il me semble avoir écrit en août

une petite lettre à Guillaume, mais il voyageait sans doute en Bretagne et ne m'a pas répondu, de sorte que, depuis trois mois, je suis sans nouvelles de toi. A ton retour, j'irai te serrer la main, et demander à M. Guizot les conseils et les corrections que Guillaume m'a fait espérer. Je vais rhabiller mon pauvre enfant tombé et le redresser tant bien que mal. Souhaite au fils un destin plus heureux, et conserve au père ta vieille amitié de collège. C'est ce que je puis demander de mieux pour lui.

A MADAME LETORSAY

Paris, octobre 1854

Je fais des descriptions, des dialogues, des contes bleus, des légendes fantastiques, pyrénéennes, diaboliques pour mon livre d'Hachette[1]. Il me semble que mon esprit est habillé en masque, quelquefois le déguisement est amusant, le plus souvent il fait mal à la tête; je reste enfermé dans ma chambre, assez mal guéri, ne travaillant guère.

Que mon voyage me semble beau de souvenir! Il en est ainsi de toutes choses, c'est le lointain qui les rend agréables; elles ne plaisent que dans l'avenir ou dans le passé. Présentes elles ennuient, il faut ne pas les avoir pour les désirer. Je vois toujours la vie avec les

1. Le *Voyage aux Pyrénées*.

mêmes yeux, j'ai toujours mes lunettes grises ; pourtant un paysage, un bon livre sont de bien douces choses. Quand je n'ai pas mal à la tête, des sensations charmantes me reviennent en foule, non pas tant des Pyrénées, qui ne sont grandioses qu'en deux ou trois places, mais d'un ruisseau, d'un effet de soleil, d'une ferme sur la route, d'un clocher au bout d'une plaine. Je suis peintre de genre et d'intérieurs, mais inédit. — Ce maudit livre me donne bien du mal. Je n'ai fait toute ma vie que des raisonnements, je suis habitué aux abstractions, il faut que je sorte de moi-même, que je change toutes les allures de ma pensée, que j'apprenne le style descriptif. Un autre malheur est la monotonie du genre; décrire et puis décrire, cela fatigue au bout de dix pages, j'en dois faire trois cents. Je suis obligé de chercher des incidents, etc., et de les enchâsser comme je peux, pour me faire lire. — Mon camarade About est plus heureux que moi. Son genre d'esprit est *monnayable*. Il est homme du monde et de conversation ; cela s'adresse à tous les lecteurs. Le mien ne convient qu'à trois ou quatre gratteurs d'idées silencieux, épars en France et en Allemagne.... Je ne suis pas moi-même homme du monde, et j'avoue que de jour en jour je me sens plus de dispositions à faire l'ours. Paris me plaît parce qu'il en donne le droit; on n'y dépend pas de l'opinion publique, on ne traîne pas après soi sa réputation, comme un chat la casserole pendue à sa queue. Je vous plains de toutes vos tracasseries de société : quand on ne vit pas seul dans un

trou, il faut s'attendre à être mordu par cette masse d'animaux malfaisants et imbéciles qui infestent la vie humaine, et pullulent en province plus qu'ailleurs. Je crois pourtant qu'on s'accoutume à tout; beaucoup d'ennuis finissent par ne plus être sensibles. Tout le monde est Werther à vingt ans, à trente on est réconcilié avec la vie; on est comme dans une diligence, froissé d'abord et foulé; on finit par se tasser, et être à l'aise. La misère de tout cela est qu'on doit partir, au moment où l'on commençait à se trouver bien.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 1er novembre 1854

Mon cher de Witt, nous voilà donc tous enfoncés dans le métier littéraire! Mais tes œuvres, cher ami, sont des actions et de la politique. Je te félicite bien de ce beau sujet. Mais pourquoi veux-tu commencer si tard? Il n'y a rien d'admirable comme le commencement de la Réforme en France; Jeanne d'Albret, Coligny, d'Aubigné, La Noue, la fière noblesse calviniste. C'est l'époque des martyrs, des héros et des bandits, ajoute que c'est au seizième siècle, le plus original, le plus énergique et le plus vivant de tous. J'ai lu l'an dernier toutes sortes d'histoires et de mémoires de ce temps-là, je t'assure qu'il n'y a rien de plus dramatique, ce sont les plus belles mœurs que puisse trouver un historien.

Ils jouaient une grande partie, il s'agissait de gagner la France; après l'Édit de Nantes, ils ne peuvent plus songer qu'à vivre. Tu couperas la plus belle page de ton livre, si tu mets celle-là en introduction. Note bien que ces mœurs-là ne sont pas connues, que les maudits romans de M. Dumas les ont défigurées dans l'esprit du public, que si l'on sait les faits, on ignore les âmes, que les sentiments qu'il faudrait interpréter sont les plus grands et les plus éloignés de nous. Je t'en prie, au nom de ton plaisir, de ton succès et de l'histoire, lis les actions de ces gens-là, et tu voudras les mettre dans ton récit.

J'imagine que tu as des documents curieux sur la Révocation de l'Édit de Nantes. M. Depping vient de publier un volume qui en contient beaucoup, et de si forts, dit-on, que le Gouvernement interdirait la publication s'il les voyait.

Pour ce qui est du dogme, il me semble qu'il fait partie des mœurs; la terrible théologie de Calvin a trempé des âmes comme celle de Jeanne d'Albret; et les théories sur la grâce sont très intéressantes; peu de livres m'ont fait plus de plaisir que la *Prédestination* de saint Augustin. Les idées font les passions, et par conséquent les actions. Est-ce qu'il ne faut pas aussi que tu apprennes aux Français catholiques que Jarrige répondait fort bien à Bossuet, qu'on pourrait rétorquer contre notre Église *l'Histoire des Variations*, et qu'à un point de vue, il y a autant de stabilité et un dogme aussi fixe chez vous que chez nous?

Tu as beau dire, tu vas devenir théologien et romancier, confrère de saint Paul et de Walter Scott. Voilà ce que c'est que l'histoire : « Les rendez-vous de noble compagnie se donnent tous dans ce charmant séjour », ainsi parle M. Scribe, autre théologien.

Pour moi, mon cher, je continue à tirer des descriptions de ma cervelle malade; j'attends ton retour et les lumières que tu me promets pour purger Tite-Live, et je serre la main à Guillaume, à toi, et à Chambolle, s'il est encore au Val-Richer.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 5 novembre 1854

Cher Ed, causons science, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait; je suis comme toi, quoique à Paris. Depuis deux ans, je n'ai entendu ni hasardé un mot de philosophie. Mes anciens maîtres n'inventent plus et quand je les vois, je leur dois au moins la politesse de ne pas les contredire. Nos amis sont occupés d'affaires, j'accroche avec eux quelques mots de littérature, et c'est tout. D'idées générales, de théories abstraites, de hautes spéculations, personne n'en veut. Je n'éprouve plus le besoin d'en parler, ni même de parler. Un silence d'un an m'a déshabitué de causer; tu es ma dernière espérance, si quelqu'un me ranime, ce sera toi; et encore tu auras bien de la peine; je suis jusqu'au cou

dans les questions d'argent, je cours après les leçons comme un lièvre, je n'en trouve pas; mes gens de l'an dernier sont toujours en voyage; mon Hachette me casse la tête[1]; j'ai trop de littérature pour ne pas sentir ce qui est bien, et trop peu de talent pour bien faire; je suis né pour classer et analyser, et je fabrique de l'imagination à cent francs le mètre carré, mieux vaudrait faire des sabots. Ajoute que tout le monde est souffrant chez moi, et que je ne guéris pas. Garde ta santé, mon cher bonhomme; quand elle s'en va, ne sait quand reviendra. Le pauvre M. Guéneau est de retour et traîne la patte. Je t'envie ton Marc-Aurèle, voilà une consolation et une conversation.

Veux-tu que nous causions de psychologie? J'y reviens toujours malgré moi; là sont les vraies conclusions pratiques; la construction mathématique et le jeu fatal de la machine humaine, la nécessité du cerveau pour la pensée, l'impossibilité absolue d'une intelligence pure, par exemple du Dieu des chrétiens, et surtout le gouvernement des idées sur les passions. Je voudrais que nous missions en commun ce que nous avons d'idées sur ce dernier point. J'ai refondu mes classifications de l'École; j'aperçois de nouveaux points de vue et de nouvelles questions.

Soit par exemple une passion ou inclination naturelle donnée, comme l'avarice, la vanité, la bonté, l'ambition, le penchant au mysticisme, bref tous les penchants

1. Le *Voyage aux Pyrénées*.

ou toutes les facultés primitives de Gall. Cette passion est la présence et la prédominance habituelle d'une certaine classe d'idées, lesquelles causent à l'individu en question un plaisir plus grand que toutes les autres, et par conséquent maîtrisent et dirigent sa vie. Il s'agirait de déterminer quelle modification originaire des facultés intellectuelles donne cette pente aux facultés actives.

Ainsi la vanité, ou habitude d'avoir dans la pensée l'opinion des autres. Comment se fait-il qu'un individu ou un peuple ait, naturellement et indépendamment de l'éducation, un penchant à regarder hors de soi, ne puisse se voir et se juger lui-même qu'en se contemplant dans les yeux d'autrui? Qu'est-ce qui fait que les yeux de son âme sont originairement tournés en dehors, au lieu d'être tournés en dedans?

Je ne demande pas quelle est la cause cérébrale, par quel arrangement de fibres, par quel dosage chimique. On ne le saura jamais, et quand on pourrait le savoir, je ne m'en soucierais guère. Je demande la cause intellectuelle, c'est-à-dire le mode irréductible et primitif de penser duquel dépend cette habitude innée.

Par exemple, ne serait-ce pas la cause suivante?

Soit un Français; il est certain qu'il diffère des autres peuples par la vivacité et la légèreté de ses conceptions; elles naissent et puis aussitôt s'envolent; comparée à la pensée anglaise ou allemande, sa pensée est un éclair. — C'est pourquoi quand il veut connaître les objets, il a besoin d'un miroir qui les fixe; il les

regarde dans la pensée d'un autre, faute de pouvoir les contempler assez longtemps dans la sienne; incapable de l'attention concentrée qui forme les opinions originales stables et personnelles, il n'a pas d'opinions personnelles, il prend celles du public. L'attention et la concentration produisent l'orgueil, la fermeté, l'égoïsme, la ténacité, la prudence, l'esprit d'affaires, l'esprit anglais. Le manque d'attention et de concentration produit la sociabilité, la vanité, l'inconstance, la sympathie, la témérité, l'esprit de conversation, l'esprit français.

Mais qui produit l'instabilité et la légèreté de la conception?

Il faudrait remonter ainsi, jusqu'au point où commencent les explications physiologiques, chimiques, etc., et prouver qu'alors il ne reste plus que ces explications.

Cela fait, il faudrait, par une table générale des inclinations réduites à leurs causes, determiner celles qui s'excluent et celles qui s'entraînent. On arriverait ainsi à connaître quels sont les caractères possibles et quels sont les impossibles, et l'on aurait la Dynamique morale.

Si Hachette accepte mon livre sur Shakespeare, je m'enfoncerai dans ces questions-là. — As-tu quelque chose là-dessus? Que dis-tu de cette recherche? Tu vois que ceci est en dehors des classifications que nous avions faites, et du principe général que nous empruntions à Spinoza. C'est une recherche nouvelle qui

pourrait s'appeler ainsi : Étude sur les causes primitives des passions innées, sur leurs liaisons, et sur leurs incompatibilités.

Causons, et oublions notre métier de gâcheur de plâtre.

A M. HATZFELD

Paris, 16 décembre 1854

Mon cher Monsieur, qu'avez-vous pensé de moi en me voyant rompre la discussion que vous me proposiez si obligeamment?[1] Ce qu'il fallait en penser sans doute, c'est-à-dire que j'étais malade, dégoûté, fatigué, et que j'avais plus besoin de remuer mes jambes que mes idées. C'est la vérité; j'ai passé près de trois mois aux Pyrénées dans l'oisiveté la plus complète, essayant de refaire ma cervelle malade, et de guérir mon gosier. Il va mieux, mais je serai obligé d'y retourner l'an prochain. Tâchez de n'être jamais malade; vous n'avez pas cette mauvaise habitude, et j'espère que vous ne l'avez pas prise là-bas.

Du reste, ce que je vous écrivais me paraît encore vrai. La sensation du Beau, comme toute sensation, est au-dessus de la discussion. C'est un fait que chacun peut chercher à formuler, voilà tout; telles causes la pro-

1. Voir p. 71, lettre du 2 juillet.

duisent en moi, telles autres en vous; si le même objet la produit en vous et en moi, c'est qu'en ce point nos deux esprits sont semblables. Tout ce que nous pouvons conclure, je crois, c'est que la vôtre vous rapproche plus du XVIIe siècle et la mienne du XIXe. Il y a dans un petit livre d'un homme que vous n'aimez pas, Stendhal, deux chapitres sur le Beau idéal en peinture, qui, à mon avis, mettent cette opinion hors de doute. Comme ils sont fort spirituels, vous aurez en les lisant toutes mes raisons, et mieux dites que si je vous les écrivais.

Avez-vous remanié votre mémoire pour l'Académie? Je corrige le mien dans le sens que les membres de la commission m'ont indiqué, et je vais tenter de nouveau la fortune. J'ai fait un petit livre sur les paysages des Pyrénées pour Hachette. Je continue à écrire des observations de psychologie; je cherche des leçons, M. de X. étant resté à la campagne. Voilà le bilan de mon temps. Quel est le vôtre? M. Franck m'a dit que les places de Faculté étaient des places de chanoines, et je le crois, surtout pour vous qui êtes habitué à travailler tant et si vite. J'imagine donc que vos loisirs et vos cours nous donneront quelque chose et que bientôt j'aurai à vous lire le plaisir que vous savez.

On ne cause ici que de la guerre. Je n'entends plus parler de philosophie, de sciences, à peine de littérature. Les lettres se sont-elles réfugiées à Grenoble? Je le souhaite pour vous et pour elles, et j'espère qu'un de

ces jours, trouvant sur votre bureau une feuille de papier à lettre, vous me le direz.

Croyez, mon cher Monsieur, à la vieille amitié et aux sentiments bien dévoués de votre premier élève. Je ne l'oublie pas et je compte que vous ne l'oublierez pas non plus.

CHAPITRE II

(1855-1856)

Premiers Essais de critique et d'histoire. — Premières études sur la Littérature anglaise. — Premiers articles sur les Philosophes français. — Publication des premiers livres. *Voyage aux Pyrénées* (1855). — *Essai sur Tite-Live* (1856). — *Les Philosophes français du* XIXe *siècle* (1857). — Correspondance.

M. Taine était revenu encore très souffrant de son premier voyage aux eaux des Pyrénées[1]; les leçons étaient difficiles à trouver et fatiguaient son larynx malade. Heureusement les relations récemment établies avec la librairie Hachette assuraient un premier débouché à ses travaux littéraires, et il put renoncer peu à peu au professorat. Il débuta le 1er février 1855 dans la *Revue de l'Instruction publique* par un article sur les *Caractères de La Bruyère*[2], bientôt suivi de beaucoup d'autres sur les sujets les plus variés : *Histoire de la Floride*, du capitaine Landonnière[3]; la *Renaissance*, la *Réforme* et l'*Oiseau* de M. Michelet[4]; l'*Histoire de*

1. Il y retourna en 1855 et en 1856.

2. Recueilli dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, éd. 1865 et suivantes, et replacé à son rang dans les *Essais*, éd. définitive.

3. *Revue de l'Instruction publique* 15 fév. 1855, non recueilli.

4. *Id.* 22 février et 19 juillet 1855, 27 mars 1856. Recueillis

Washington, par Cornélis de Witt[1]; les *Maximes morales* de La Rochefoucauld[2]; *Critical and historical Essays*, et *Histoire d'Angleterre* de Macaulay[3]; *Tolla*, par Edmond About[4]; *Ménandre*, par Guillaume Guizot[5]; *les Jeunes Gens de Platon*[6] qui sont une refonte de sa thèse latine; *Histoire de la Révolution d'Angleterre* par M. Guizot[7]; l'*Anabase* de Xénophon[8]. — La *Revue de l'Instruction publique* était une excellente tribune pour les jeunes : elle comptait parmi ses collaborateurs : MM. Quicherat, Sainte-Beuve, Victor Duruy, Nisard, Gérusez, etc. Beaucoup des camarades de M. Taine y débutèrent comme lui : MM. Prévost-Paradol, About, Gréard, Caro, Challemel-Lacour, E. Bersot, Gustave Merlet, Hippolyte Rigault, J.-J. Weiss, É. de Suckau, Édouard Hervé l'y précédèrent ou l'y suivirent; ils faisaient là leurs premières armes comme critiques et d'autres portes s'ouvraient bientôt devant eux, à l'exemple de l'hospitalière maison. C'est ainsi que M. Taine publia le 1er août 1855 son premier

dans les *Essais de critique et d'histoire* sous ce titre : *M. Michelet*. V. page 131, lettre du 20 avril 1856.

1. *Revue de l'Instruction publique* du 12 avril 1855, non recueilli en volume.

2. *Id.* 19 avril 1855, non recueilli.

3. *Id.* 15 et 22 mars 1855 et 17 avril 1856. — Recueillis dans la 1re édition des *Essais de critique et d'histoire* (1858), ces trois articles formèrent ensuite le chapitre III du dernier volume de l'*Histoire de la Littérature anglaise* : *Les Contemporains*. C'est le premier travail publié par M. Taine sur la Littérature anglaise.

4. *Id.* 3 mai 1855, non recueilli en volume.

5. *Id.* 10 mai 1855, non recueilli.

6. *Id.* 13 septembre, 18 octobre 1855, recueilli dans les *Essais de critique et d'histoire*.

7. *Id.* 5 juin 1856, recueilli dans les *Essais de critique et d'histoire* sous le titre *M. Guizot*. Voir p. 136, lettre du 8 juillet 1856.

8. *Id.* 3 et 10 juillet 1856. Ces deux articles ne furent recueillis que dans la 2e édition des *Essais de critique et d'histoire*, en 1866, sous le titre : *Xénophon*.

article dans la *Revue des Deux Mondes*, sur *Ciel et Terre* de Jean Reynaud[1]. Un an plus tard, il donnait au *Journal des Débats* une étude sur les *Mémoires du duc de Saint-Simon*[2] et une autre sur les *Grands Jours d'Auvergne* de Fléchier[3], qui furent les débuts d'une collaboration ininterrompue jusqu'à la fin de sa carrière.

Ces travaux un peu dispersés comptaient à peine dans la vie laborieuse d'Hippolyte Taine; il avait terminé à la fin de 1854 son *Voyage aux eaux des Pyrénées*[4]; et l'*Essai sur Tite-Live*, remanié selon les desiderata académiques, avait été déposé sur le bureau de l'Institut[5]; libre de ces entraves, il avait entrepris deux séries d'études dont la première devait l'occuper pendant plusieurs années : l'*Histoire de la Littérature anglaise* et les *Philosophes français du* XIXe *siècle*. Nous venons de voir que l'article sur Macaulay fut écrit au commencement de 1855; à cette époque, M. Taine songeait seulement à faire une étude de psychologie sur Shakespeare[6], en s'entourant de tous les documents capables de l'éclairer sur les caractères dominants de cette forte race anglaise d'où était sorti le grand dramaturge. Mais ses recherches l'entraînèrent plus loin qu'il n'avait cru tout d'abord et dès le mois de janvier 1856 il avait conçu le plan général de l'*Histoire de la Littérature anglaise*; elle

1. L'article fut recueilli dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire* sous le titre : *Philosophie religieuse; M. Jean Reynaud*. Il en a été retranché à partir de la 8e édition pour prendre place à son rang dans les *Essais de critique et d'histoire*.

2. *Journal des Débats*, 31 juillet, 3 et 6 août 1856; recueilli dans les *Essais de critique et d'histoire*.

3. *Id.* 13 novembre 1856, recueilli dans les *Essais de critique et d'histoire*.

4. Voir p. 5. Le livre parut en avril 1855.

5. L'*Essai sur Tite-Live* fut couronné en 1855 et publié à la librairie Hachette en avril 1856.

6. Voir p. 80, lettre du 5 novembre 1854.

est annoncée en note dans un premier article sur les *Anglo-Saxons*[1], du 17 janvier 1856. Bientôt après parurent les études sur *Charles Dickens*[2], *son talent et ses œuvres*; sur *L'esprit français importé en Angleterre*[3]; sur *Jeffrey Chaucer*[4] et enfin l'article sur *Shakespeare*[5], qui devait primitivement être son sujet principal. Il publia encore, pendant les derniers mois de 1856, les *Causes de la poésie anglaise au* XVI[e] *siècle*[6], le *Voyage du pèlerin* de John Bunyan[7] *Ben Jonson*[8] et *Spenser*[9].

Mais la littérature ne pouvait arracher tout à fait M. Taine

1. *Revue de l'Instruction publique*, 17 et 31 janvier 1856. *De la Littérature chez les Barbares : Angles et Saxons.* — Ces articles ont été refondus dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, livre I, chapitre I. Les Saxons. (Toutes les indications relatives à la *Littérature anglaise* sont données d'après l'édition in-16.)

2. *Revue des Deux Mondes* du 1[er] février 1856; recueilli d'abord dans la 1[re] édition des *Essais de critique et d'histoire*, puis dans le tome V de l'*Histoire de la Littérature anglaise* (in-16) dont il forme le 1[er] chapitre. Voir p. 111, lettre du 19 octobre 1855.

3. *Revue de l'Instruction publique*, 28 février 1856, refondu dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome I, chapitre II : *Les Normands.*

4. *Id.* 13 mars 1856. — Refondu dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome I, livre I, chapitre III : *La Nouvelle langue.*

5. *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1856. — L'article, très transformé, est refondu dans le chapitre IV du livre II, tome II de la *Littérature anglaise.*

6. *Revue de l'Instruction publique*, 30 octobre et 6 novembre 1856, refondus dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome I, livre II, chapitre 1[er] : *La Renaissance païenne. — Les Mœurs.*

7. *Journal des Débats*, 4 novembre 1856; refondu dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre V : *La Renaissance chrétienne.*

8. *Revue de l'Instruction publique*, 20 et 27 novembre 1856; refondu dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre III.

9. *Id.* 18 et 25 décembre 1856, refondu dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome I, livre II, chapitre I : *La Renaissance païenne. — La Poésie.*

à la philosophie, et cette fois il s'y rejetait avec la fougue de son tempérament de critique. Le premier article sur les *Philosophes du* XIXe *siècle : La Romiguière, leçons de philosophie*, parut le 14 juin 1855[1]; il fut bientôt suivi de la célèbre étude sur *M. Cousin*[2], puis d'autres sur *Royer-Collard*[3], *Maine de Biran*[4], *Jouffroy*[5], et de deux articles de conclusion sur *le succès de l'Eclectisme*[6].

Ces articles eurent un grand retentissement dans le monde philosophique et littéraire. Les penseurs indépendants qui depuis longtemps subissaient le joug de la philosophie officielle, applaudirent avec joie aux attaques vigoureuses de M. Taine. M. Vacherot n'hésita pas à se reconnaître dans le « M. Paul » des dernières études. « J'ai un peu de tout ce que votre plume si riche m'a prêté, écrivait-il à M. Taine le 12 octobre; peut-être mériterai-je un peu plus l'honneur que vous me faites quand j'aurai publié le livre que je dois terminer cet hiver. Et encore, à

1. *Revue de l'Instruction publique* et *Philosophes classiques*, chapitre Ier.
2. *Id. Le style de M. Cousin*, 8 novembre. — *M. Cousin historien et biographe*, 15 novembre. — *M. Cousin philosophe*, 22 novembre. — *Théorie de la Raison, par M. Cousin*, 6 décembre. — *M. Cousin érudit et philologue*, 13 décembre. — Ces articles forment les chapitres IV à VIII des *Philosophes classiques*; le titre du premier a été modifié dans le volume, où le chapitre IV est intitulé *M. Cousin écrivain.*
3. *Id.* 8 mai 1856, et *Philosophes classiques*, chapitre II.
4. *Id.* 31 juillet 1856, et *Philosophes classiques*, chapitre III.
5. *Id. M. Jouffroy : L'Homme*, 14 août. — *Le Psychologue*, 21 août. — *Le Moraliste*. 28 août; et *Philosophes classiques*, chapitres IX, X et XI.
6. *Id. L'analyse*, 4 et 11 septembre. — *Le Système*, 9 octobre. Ces articles forment les chapitres XII, XIII et XIV des *Philosophes classiques*: les titres ont été modifiés. Le chapitre XII porte comme titre : *Pourquoi l'Éclectisme a-t-il réussi?* Les chapitres XIII et XIV : *de la Méthode*, traitent, le premier de *l'analyse*, le second du *système*.

part les doctrines, je me croirai toujours fort indigne de figurer dans la galerie des hommes illustres que votre critique, si nette et si sagace, pourrait traiter avec moins de rigueur. Je vous trouve un peu dur pour Maine de Biran et Jouffroy dont les analyses me semblent avoir plus de valeur que vous ne leur en attribuez....

« Qui donc est M. Pierre? Je serais curieux de le savoir. Quant à vous, mon cher ami, si vous étiez moins prévenu en faveur de votre maître et ami, je vous dirais que vous serez, dans la période philosophique qui s'ouvre, M. Pierre et M. Paul tout à la fois, c'est-à-dire que vous seul pouvez faire de l'analyse et de la synthèse, avec l'étendue et la précision de vos connaissances....

« Vous publierez certainement vos articles en un petit volume. Ils ont fait sensation et ils gagneront encore à être réunis. Soyez sûr que vous répondez à un besoin et à une disposition nouvelle des esprits. On ne veut plus nulle part de philosophie littéraire.... C'est par la science seule que nous gagnerons les savants.... »

Quand le volume parut[1], la critique s'en empara avec pas-

1. La 1re édition des *Philosophes français du* XIXe *siècle* est de janvier 1857. Elle est précédée d'un court *Avertissement* ainsi conçu :

« Plusieurs philosophes contemporains ne sont point dans ce livre; on n'a voulu y comprendre que ceux dont la vie est achevée ou dont l'œuvre est complète. On s'est tu devant les autres; on a voulu attendre pour décrire leur pensée qu'ils l'aient exposée tout entière. On a évité d'interrompre des gens qui parlent, surtout des gens qui parlent très bien. En attendant, on les écoute, on jouit de les écouter, et l'on espère que personne ne prendra pour de l'oubli ou de l'indifférence cette réserve et ce respect. »

La *préface* des éditions actuelles ne fut écrite que pour la 2e édition (1860), où elle remplaça l'avertissement ci-dessus. Enfin en 1868 l'ouvrage, revu et corrigé, changea son titre primitif en celui de *Philosophes classiques du* XIXe *siècle en France*.

sion. Vapereau[1], Cournault[2], Gustave Planche[3], Caro[4], Schérer[5] et beaucoup d'autres à leur suite, discutèrent à des points de vue divers les idées du jeune maître, et, par leurs critiques autant que par leurs louanges, ils le firent passer tout à coup au rang de chef de la nouvelle École. Enfin Sainte-Beuve consacra son succès par deux grands articles[6] publiés dans le *Moniteur* des 9 et 16 mars 1857, où il signalait au public, outre le volume des Philosophes français, la thèse sur les Fables de La Fontaine, le Voyage aux eaux des Pyrénées, l'Essai sur Tite-Live, et les principaux articles de critique et d'histoire littéraire dont nous avons parlé plus haut. Lui aussi reprochait à M. Taine sa sévérité envers Maine de Biran et Jouffroy; il semble qu'il se soit plus aisément résigné aux attaques contre M. Cousin.

Beaucoup de personnes ont voulu voir, dans les traits acérés que M. Taine lançait à la philosophie éclectique, une vengeance contre ses adversaires et la revanche d'un passé douloureux : ce serait méconnaître son caractère et les exemples de toute sa vie que d'attribuer à de semblables motifs une vivacité qui était seulement une arme au service de ses opinions; tout au plus les persécutions dont il avait été l'objet auraient-elles pu le délier de ses scrupules envers des maîtres qui transformaient leur doctrine en dogme intangible et qui convertissaient la grande Alma Mater en tribunal de l'Inquisition. — Dans les éditions suivantes des Philosophes, il fit cependant quelques concessions aux opinions de ses amis et le ton de certains passages fut sensiblement adouci.

---

1. *Revue de l'Instruction publique*, 5 février 1857.
2. *Correspondance littéraire* du 5 mai 1857.
3. *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1857.
4. *Revue contemporaine* du 15 juin 1857.
5. *Bibliothèque universelle*, 1858.
6. Parus dans *le Moniteur universel*, 9 et 16 mars 1857; et *Causeries du Lundi*, tome XIII.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, janvier 1855

Mon cher Édouard, tu mérites de grands reproches. Tu aurais bien dû venir me voir au jour de l'an. Je n'ai pu aller chez toi, j'étais malade. Névralgies, fluxions, clous énormes sur les nerfs du cou, je suis depuis un mois tout éclopé. J'étudie l'influence du physique sur le moral, cher ami, et j'en suis à me demander quelle est l'utilité des nerfs sensitifs, non sensoriels, si abondamment répandus dans notre machine, sinon à nous faire souffrir inutilement, pour la plus grande gloire de Dieu.

Comme distractions, j'ai écrit un grand article dans le journal d'Hachette[1] que tu verras jeudi ou vendredi. J'en vais faire quelques-uns afin de me conserver une porte ouverte de ce côté. Aussitôt ma machine un peu remise, j'irai frapper à celle de la *Revue des Deux Mondes* avec deux articles, mais avec à peine un grain d'espérance[2]. Je tente toutes les chances, afin de bien me persuader qu'il est inutile d'agir, et que le mieux est de tisonner mon feu, et de fabriquer des bacheliers quand la matière donnera. Il a passé devant mes yeux comme qui dirait l'espérance d'un livre[3] valant la peine d'être fait. J'en suis fâché. Ces illusions momentanées

1. Voir p. 87, note 2.
2. *Id* p. 89, note 1
3. Sur Shakespeare; voir la lettre du 5 novembre 1854.

réveillent l'animal passionné que je croyais assoupi ou dompté, et puis après, je retombe dans le réel avec plus de tristesse. Il faut alors pour m'apaiser une avalanche de raisonnements froids comme neige; du reste, j'espère avec le temps tuer l'ancien moi et ne laisser subsister que la machine. Je me répète tous les matins la phrase suivante : une morue contient quatre millions d'œufs, deux cents arrivent à l'état d'adultes. Il est naturel que je sois dans les trois millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cents autres. Cette phrase une fois bien appliquée et infusée dans une décoction de Spinoza, on devient une bête raisonnable et convenable, en paletot, lunettes et cravate noire, faisant régulièrement son service à la façon des chevaux de moulin, estimée dans le monde, utile à l'ordre social, et parfaitement digne d'être portefaix ou ministre.

Cher Ed, te voilà libre, Marc-Aurèle va revenir sur l'eau; écrire des phrases françaises sur un pareil homme est un bonheur que je t'envie; la sensation du sublime vrai est si rare qu'on ne l'éprouve pas une fois par an. Console-toi de ton métier, tu vas certainement arriver aux Facultés. Nourrisson y est déjà, à Clermont je crois, et plusieurs autres. Voilà ta génération qui monte, tu n'as qu'à acquérir des titres, paraître sage, faire innocemment ton métier. La marée te porte, et une fois placé là, tu auras, sinon un plaisir de philosophe, du moins un plaisir d'artiste à bien composer une leçon et à bien parler.

Si tu refais un peu de psychologie, ne m'oublie pas. Dans l'intervalle de mes névralgies, je me suis amusé à analyser les sentiments agréables ou désagréables donnés par une forme, un son, un système de sons, etc., et j'ai trouvé plusieurs faits que je ne soupçonnais pas[1]. Mon reste de papier est trop court pour que je t'en parle. Je te dirai seulement que le point qui m'a paru le plus remarquable, c'est la différence entre la manière dont l'artiste éprouve le plaisir en *sentant* l'harmonie de la forme, et celle dont le philosophe éprouve le même plaisir en comprenant cette harmonie. Il m'a paru entre autres choses que sentir un air, par exemple, c'est non pas apercevoir la loi qui lie les notes, mais éprouver une tendance à produire les notes dans l'ordre systématique donné, les images cérébrales ayant des affinités et attractions réciproques correspondantes aux affinités des formes et sons extérieurs, dont la satisfaction est un plaisir. Cette sorte de faculté est un instinct, comme celui des oiseaux, comme celui de cette folle idiote dont parle Esquirol et qui comprenait le jeu de Liszt.

Tout ceci est fort abrégé et énigmatique, c'est la faute du papier qui ne me laisse de place que pour te serrer la main.

David Copperfield est plein d'imagination. — Je lis des Mémoires du XVIe siècle.

1. *Traité de la connaissance*, 2e partie, livre I : des Passions

---

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 2 mai 1855

... Mes vertus consistent principalement dans la patience; j'en fais, faute d'en avoir. L'Académie a de grosses affaires, et va présenter une jolie protestation à Sa majesté; je languis dans les cartons[1], et j'ignore quand j'en sortirai; je n'ose aller chez Buloz de honte, je ne sais s'il prendra encore mon article, je suis tout enrayé. Je pioche ferme dans les Anglo-Saxons et Normands-saxons[2], lesquels sont bien les plus plats gredins qu'on puisse rencontrer. Des moines qui traduisent en mauvais vers des homélies. Shakespeare me ranime un peu. J'entrevois les masses, je commence à sortir du bourbier des détails; mais le travail est énorme, et à peu près gratuit; si je n'avais pas une leçon, je n'aurais pas là de quoi vivre. — Je suis à la Salpêtrière un cours[3] sur les fous qui m'enchante; je le rédige sur place, je te le donnerai à ton prochain voyage. Entre autres faits, en voici un curieux. D'une série de mesures prises par M. Lélut, il résulte que le cerveau d'un idiot diffère en moyenne d'un cerveau sain par la dépression non de la partie antérieure, mais de la partie postérieure contenue sous l'occipital, et que la

1. L'*Essai sur Tite-Live*, retouché, avait été présenté de nouveau aux suffrages de l'Académie Française.
2. Voir p. 90, note 1.
3. Le cours de M. Baillarger.

courbe qui mesure cette région de la tête est de vingt et un millimètres moins grande chez l'idiot que chez l'homme sain. On nous montre les folles, une à une; j'écris leurs réponses.

Je sors d'une séance de magnétisme, où j'ai vu quelques faits curieux de convulsions, contractions, frissonnements, puissance exercée sur les membres directement; mais le bon baron Dupotet[1] parle de communication avec les habitants des étoiles, ce qui me dégoûte.

A propos, fais donc à M. Spiers ou à M. Fleming la demande que tu m'as promise: quelle est la meilleure Histoire de la littérature anglaise. Ton père a eu l'extrême bonté de m'apporter lui-même Lingard, et j'ai eu l'impolitesse de ne pas être encore allé le remercier. Fais-le de ma part, en attendant; je suis absorbé, je passe mes journées à la bibliothèque, et mes soirées à lire les livres empruntés à la bibliothèque.

About a un article sur Guillaume Guizot dans la *Revue contemporaine* de ce mois. J'en aurai un dans le journal d'Hachette de jeudi en huit. Prévost va bien, je l'ai questionné indirectement; il m'a dit être content.

Achète les deux volumes de Stendhal, *Correspondance*. Ils sont pleins d'idées admirables, de psychologie profonde. Entre autres l'analyse d'un trait de vertu[2]: un lieutenant Louaut qui se jette l'hiver à l'eau

1. Dupotet (Jules-Denis de Sennevoy, baron), magnétiseur, 1796-1881.

2. Stendhal, *Correspondance*, t. II, p. 81.

avec un rhumatisme pour sauver un imbécile qui se noyait, etc. Une foule d'idées sur l'Italie et l'Angleterre, sur tous les littérateurs de 1820; partout des paradoxes vrais, qui font crier le public, ou l'aveuglent. Cet homme est divin, il a autant d'esprit que Voltaire. Personne n'a inventé davantage. Mais il a écrit pour n'être pas lu, et ne sera pas lu.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 25 mai 1855

... J'écris tout le cours de la Salpêtrière, et notamment toutes les réponses des folles. Une d'elles, voisine de Donrémy, reproduit exactement les débuts de Jeanne d'Arc. Elle est venue quatre fois à Paris à pied, pour sauver la France des puissances étrangères. Elle veut aller à Sébastopol. Elle fait tout haut des prières enthousiastes à Dieu. Je te ferai lire son interrogatoire. Elle a un frère crétin. Il y aurait un livre curieux à écrire là-dessus: prendre les inspirés modernes, les Quakers, les prophètes des Cévennes, les hallucinés d'Amérique, enfin tous ceux dont on a les procès-verbaux authentiques, comparer point par point leur état à ceux des fous de la Salpêtrière et de Bicêtre, et en conclure rigoureusement l'état des fondateurs de religions. L'hallucination et l'extase étaient l'état normal pendant les trois premiers siècles après Jésus-Christ. — Il me sem-

ble que la folie a joué un très grand rôle dans le monde. A propos de Shakespeare, je viens de lire des documents sur les sorciers au moyen âge; dans notre siècle raisonnable, nous ne pouvons imaginer l'absurdité de nos prédécesseurs. Mes cours de physiologie m'enseignent l'histoire.

... J'ai le prix sur Tite-Live. Cela n'est pas annoncé officiellement, mais un membre de l'Académie m'a dit qu'on avait voté, comparé les devises aux billets cachetés, et que mon nom avait été glorieusement proclamé devant les quarante grands hommes. — Je vais négocier avec la prudence du serpent, pour vendre le bouquin en question. Vois sur quoi se fondent mes espérances : le libraire pourra le débiter comme ouvrage propre à être donné en prix ! Cela flatte l'orgueil, n'est-ce pas ?

Ma littérature anglaise m'assomme. C'est énorme. Pour ne pas être superficiel, ou inexact, il faut lire effroyablement.

Je doute que je puisse entrer à la *Revue des Deux Mondes*. Ils sont tyrans : « Cette phrase est trop louangeuse, celle-ci est trop sévère. Vous inquiétez ici la religion, l'accent de cette phrase alarme la philosophie, etc. » Ils voudraient être la main et le cerveau, et moi, la plume. J'ai fait sur Jean Reynaud les corrections qu'ils m'ont demandées, ils en veulent d'autres. Je ne leur proposerai plus d'articles que sur des sujets anciens, il est probable qu'ils me refuseront. Je vais me retourner d'un autre côté.

Tu verras de jeudi en huit un article dans la Revue

d'Hachette sur La Romiguière[1]. C'est mon premier coup de patte à M. Cousin, coup de patte bien doux et bien inoffensif. Encore j'ai peur de fâcher M. Simon. — On ne sait comment marcher, on rencontre à chaque pas un philosophe qu'il faut piétiner. Cela est désagréable faute d'habitude, et puis les gens crient. Comment faire, mon doux Teuton?

A SA MÈRE

Eaux-Bonnes, 26 juillet 1855

Je suis arrivé à deux heures, j'ai couché la nuit dernière à Pau; le reste du temps en voiture. Cela fait deux jours pleins de route; du reste la machine va bien. Point de place ici; l'impératrice est partie; on m'a offert des mansardes au 4me abandonnées par ses courriers. J'ai fini par trouver une chambrette au 3me; mais on y respire; point de bruit. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Je vais recommencer mes grandes courses et mes petites lectures, écouter mes voisins de table et regarder le ciel.

Rien du tout d'intéressant dans mon voyage. Mais le paysage me plaît toujours. Je dirai entre autres choses que j'ai vu deux effets de ciel superbes. Un peu après

1. Voir p. 91, note 1.

Tours, une plaque immense de marbre noir, massive, avec un terne reflet bleuâtre, frangée d'argent, et appliquée d'un bout à l'autre de l'horizon sur l'azur tendre et pur de l'ouest. Près de Libourne, au coucher du soleil, elle s'était fendue, brisée en mille petits cailloux orangés, roussâtres, purpurins, qui s'allongeaient en jolies traînées cuivrées et se détachaient avec un relief extraordinaire sur le fond pâle et souriant du ciel, comme une broderie épaisse et capricieuse sur un tissu de soie délicate et nuancée. Ces nuages bienheureux, quand le jour tombe, semblent nager dans l'air et se réjouir comme des oiseaux qui plongeraient leur ventre et leur dos dans la lumière. Ils planent immobiles; leurs contours sont si nets et leurs formes si vivantes, qu'on dirait une longue bande de flamants roses attardés au bord du ciel et contemplant une dernière fois leur cher astre avant qu'il ne s'enfonce dans l'air sombre et dans la vapeur.

Je trouve que, suivant l'axiome de Méry, j'avais décrit fort exactement les Landes sans les avoir vues. On traverse de longues forêts de pins, feuillés par le haut, au tronc nu, peu élevés, qui ont tué tout arbre et tout arbrisseau autour d'eux et qui laissent entrevoir des percées de lumière, à travers leur monotone colonnade. Puis viennent des plaines infinies, aussi plates que la mer, où végètent des fougères et des plantes marécageuses, où de loin en loin on distingue un pâtre sur ses échasses et quelques moutons à grosse laine épars dans les ajoncs. La ligne de l'horizon est unie, ronde,

sans une seule bosselure. Le ciel s'appuie sur la lande, comme une coupe entière dont rien n'aurait échancré ni mutilé le bord. Le chemin de fer est creusé et bâti dans le sable. Sitôt qu'on dépasse les rails, les pieds enfoncent. Point d'habitants, point de culture; c'est un désert. Le seul vestige de l'homme est la longue écorchure blanche que portent les pins. On les blesse ainsi tous les ans pour avoir leur résine. Les stations sont comme des sentinelles perdues dans une solitude. Point d'eau courante. Quelques ruisseaux seulement, dans un lit récemment creusé, essaient de couler sur la pente à peine sensible qu'on a pu leur ménager. Il n'y a pas de contraste plus singulier que celui de la machine ardente, porteuse d'hommes et de pensées, et de cette lande morte, qui n'a pour habitants que des ajoncs et des pins.

De Dax à Pau, le pays est charmant; la vallée entre Orthez et Pau surtout. Les derniers flots de la tempête qui a soulevé les montagnes viennent mourir dans la plaine, en longues ondulations douces et hautes dont les belles lignes molles s'étalent et serpentent, couvertes de moissons, de prairies et de bois. Les creux sont d'un vert divin, ils s'étendent, ils se resserrent, ils s'allongent avec des replis si harmonieux et si aisés que je ne m'en rappelle pas de plus beaux. Il y a des moissons d'orge rougeâtre, d'une magnifique splendeur. La forêt des barbes hérissées et minces forme un fouillis où le vent creuse des sillons mouvants d'or fauve; tout le pays est comme agité et animé par le déroulement et

l'entre-croisement de ces collines. Cela manque à nos Ardennes.

Je commence à comprendre ce que c'est que la couleur; je finirai par être moins indigne d'une sœur peintre. Écoute mon explication, ma chère Virginie :

Je me suis longtemps demandé, en bourgeois que je suis, pourquoi on louait tant dans Titien, Véronèse, ou Delacroix, telle teinte plus rousse, ou plus noire ou plus rouge, que dans la nature; je trouvais fort aisé, un tableau fait, de passer dessus une brosse de vernis sombre et je me disais que moyennant cette brosse de quarante sous et ce vernis de six sous, on se trouvait grand peintre à bon marché. Or aujourd'hui, après avoir regardé la montagne derrière laquelle se couche le soleil, je découvre que c'est l'énergie de sa couleur noire qui donne à sa longue ligne brisée la vie qui me plaît tant. Précisément parce que cette noirceur est extrême, et s'accroît encore en s'enlevant sur le bleu pur et doux du couchant, la masse rocheuse *existe*. Elle sort de l'état commun et ordinaire. Elle prend une apparence menaçante; elle me semble invincible et inébranlable, elle attire seule mes yeux, elle écrase ce qui l'entoure; elle est au milieu de ce peuple de croupes ternes, comme un homme agité d'une passion violente au milieu d'un cercle de badauds et d'indifférents. La couleur est donc la *passion* des objets inanimés. Son intensité mesure à chaque objet l'intensité de son être et de son âme; non seulement elle réjouit par son heureux agencement, mais elle trouble encore

par ses contrastes; l'opposition des teintes fait non des bouquets, mais des tragédies.

Ce lieu commun que je ressasse ici est un coin d'une idée où je fais tous les ans des progrès, et que je finirai par bien posséder : c'est à savoir que les objets inanimés sont vivants. J'ai été élevé uniquement dans l'étude des idées et des sentiments, en pur psychologue. Je n'ai point eu cette éducation des sens qui est nécessaire aux artistes, et qui fournit l'interprétation du monde extérieur. Je commence à comprendre que tout objet, toute forme, tout ensemble de lignes, toute ligne est un être indivisible, et que chaque renflement et chaque cassure de la figure pourraient être notés en psychologie par un sentiment ou par une passion; je vois des joies d'espèces différentes dans la grosse rondeur du cercle bête et mathématique, dans la simplicité de l'élégante ellipse, dans les inflexions voluptueuses de la ligne sinueuse et irrégulière. Je vois de la souffrance dans les attitudes pénibles des rocs soutenus, dans les cassures multipliées des cimes ébréchées et meurtries, dans les hautes tranchées saignantes où le roc lisse se dresse comme un mur. Et j'en conclus ce que doit être la vue de la nature pour une âme d'artiste, pour Doré par exemple. Il est clair que toutes ces formes lui semblent prêtes à se mouvoir, qu'il doit avoir envie d'applaudir, d'injurier une maison ou un arbre, qu'un cep noir et tortu de vigne rampante le fait pleurer, comme ferait un corps étendu et souffrant, un pauvre vieillard impuissant et blessé; qu'il doit

crier de joie en voyant la poudre lumineuse de l'air danser dans l'ombre chaude et tranchée qu'un enfoncement de porte dessine au milieu d'un mur blanc. Bref, j'en devine assez pour conclure que je suis né imbécile et que je resterai tel....

A GUILLAMME GUIZOT

Les Eaux-Bonnes, 5 août 1855

Bonjour mon cher Guillaume, comment vous portez-vous? Voilà à peu près ce que j'ai de plus neuf et de plus intéressant à vous dire. Vous décrire des effets de ciel bleu et de nuages roses, ce serait outrer la cruauté littéraire et vous traiter comme le public. Vous faire le portrait des bonshommes avec qui je viens de voyager, ce serait pis encore ; d'ailleurs c'est empiéter sur Henri Monnier. Vous raconter le nombre des verres d'eau que je bois, le nombre de poulets que je démembre, le nombre d'excursions que je fais ou que je médite, ce serait vous faire bailler affreusement et j'ai pitié de votre mâchoire. Je n'ose pas trop vous envoyer une dissertation sur les cours de chimie et de folie que j'ai suivis cet été et qui, pendant mes deux jours de voyage, m'ont trotté dans la cervelle. Cela ne serait bon qu'un jour de pluie, et encore? Pluie sur pluie, n'est-ce pas? Que diable reste-t-il donc?

Un peu de politique, si vous voulez. Il y a quatre

jours, lorsqu'on ouvrit le dernier emprunt, il y avait queue dès huit heures du soir à la porte des mairies. Les gens apportaient des chaises et passaient la nuit pour arriver les premiers le lendemain matin aux bureaux. J'ai vu les queues: pour la plupart pauvres gens, ouvriers assez déguenillés; je suppose (chose peu probable) qu'ils venaient là pour eux-mêmes, afin d'avoir une inscription de 10 francs de rente et de 200 francs de capital; en revendant le lendemain leur coupon au cours de la bourse, cela leur fera un bénéfice de 4 francs au maximum. Passer une nuit et un demi-jour, faire cent courses et le métier d'agent de change, courir la chance d'être éliminé s'il y a trop de souscriptions, est-ce assez pour expliquer cela, d'un espoir de 4 francs? — Je suppose maintenant qu'ils venaient pour d'autres. Confierait-on à ces pauvres diables le premier dixième du capital qu'on doit verser aux bureaux pour recevoir son coupon? Je livre ce dilemme à votre sagacité. Y a-t-il là-dessous quelque imitation en grand des procédés Barnum? Dans l'Exposition de l'Industrie, celle-là manquait. A-t-on voulu ajouter une machine à tant de machines? Si cela est, la plante américaine aura richement fleuri et fructifié en touchant le sol français.

Un peu de peinture, s'il vous plaît. Un peintre de mes amis, revenant de sa première visite aux Beaux-Arts, me dit que le Salon n'était qu'un long cri d'impuissance et de douleur. Selon lui, le genre d'imagination propre à la peinture a péri. Il y a des gens qui

essayent de le retrouver en copiant, par exemple M. Ingres; — d'autres comme Delacroix qui essayent de le remplacer par l'imagination poétique, etc. Il voit des musiciens, des hommes d'esprit, des historiens, des élégiaques, des raisonneurs, des systématiques, mais plus de peintres. Je m'explique son idée de la façon que voici : depuis deux cents ans, une quantité effrayante d'idées abstraites, de formules générales, d'analyses psychologiques, s'est accumulée dans la tête des hommes. Lisez par exemple la vie de Benvenuto Cellini, celle de Michel-Ange ou des peintres flamands. Vous verrez le contraste de ces cervelles et des nôtres. Or l'imagination du peintre consiste à posséder intérieurement une sorte de toile où, à chaque instant, se dessinent avec tous leurs détails des paysages, des hommes, des corps, des formes et des couleurs. Par exemple, vous lui dites le mot « grande maison ». Immédiatement il a la vision de l'édifice, avec ses colonnes, ses portes, les ornements des fenêtres, les découpures d'ombres et de lumières, etc. De cette vision, il passe involontairement à une autre et ainsi de suite. Mettez un cerveau ainsi organisé sous la discipline de notre éducation. Nous lui apprendrons à analyser ses impressions, à découper parcelle par parcelle les tableaux qui naissaient dans son esprit, à noter par des mots exacts les différentes émotions que chacune d'elles lui faisaient éprouver tour à tour, à remonter à la formule abstraite qui classe et explique ses émotions, à raisonner, à prouver, c'est-à-dire à déchirer la toile intérieure qui

le faisait peintre. Michel-Ange voulut écrire un livre sur la statuaire et ne put pas. Il ne savait pas analyser ses idées. Comparez le *Jugement dernier* de Martyn et le sien. Martyn part d'une idée religieuse abstraite : le Dieu immense, inconnu, perdu dans l'infini, avec les myriades de damnés et d'élus, dans une plaine sans fin, sous des échappées de lumière flamboyante. Son tableau n'est que la traduction d'une idée, d'une formule psychologique, d'une phrase générale qu'il a entendue au dernier sermon, celle-ci si vous voulez : « Le Dieu terrible, environné d'éclairs, viendra avec la multitude de ses anges séparer la race des Élus du peuple innombrable des damnés. » Vous voyez la prédominance de l'éducation psychologique moderne.

Regardez au contraire la copie de Sigalon, ou plutôt pensez à l'original que vous avez vu, homme heureux ! Le fond de l'esprit de Michel-Ange, c'est la vision incessante du corps humain. Pendant que nous vivions dans des livres, il vivait devant des formes. Enfant, il habitait chez un sculpteur, il assistait à des mascarades, il passait ses journées chez Médicis devant des collections d'antiques ; il façonnait des statues de neige ; il passait douze ans sur des cadavres, amoureux du muscle, pour apprendre l'anatomie. Aussi son *Jugement dernier* ne correspond nullement à l'idée que nous nous faisons d'une pareille scène. Son Christ est si réel, si bien membré, d'un corps si solide et si terrestre, que nous ne voudrions pas mieux pour un portefaix. I n'y a rien d'infini ni de vague dans ses fonds. Il n'a

voulu faire qu'une masse de corps puissants et terribles ; la terreur et la colère qu'il ressentait en composant n'ont passé que dans les torsions des muscles et dans les contractions des visages.

... J'entends à table des dissertations les plus complètes sur la médecine, les médecins, etc. On se croirait dans le cabinet de M. Purgon. Il y a des scènes de mœurs assez plaisantes ; par exemple, j'ai retrouvé ici le chevalier de Beauvoisis.

Ne croyez pas que je vous marque ce nom pour recommencer notre guerre. La paix soit avec Beyle et entre nous ! Quelqu'un qui a lu *Julien* dernièrement m'a dit que c'est le livre le plus faux, le plus immoral, le plus misanthrope, le plus capable de détruire toutes les bonnes croyances ; ce quelqu'un a vécu et a beaucoup d'esprit. Mes admirations me sont renvoyées en malédictions.

Bonsoir cher touriste bretonnant, revenez avec des longs cheveux, des sabots et des mains noires, et dites-moi si, au fond, la civilisation vaut mieux que la barbarie. Un Espagnol qui a six sous dans sa poche refuse de l'ouvrage et va danser, dormir ou faire l'amour ; un Anglais riche vient faire respirer à son spleen le brouillard des Eaux-Bonnes. — Lequel vaut-il mieux être, et un Breton est-il plus heureux qu'un Parisien ?

A bientôt, n'est-ce pas ? Guéri ou non guéri, j'irai serrer la main de Cornélis et la vôtre.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, 19 octobre 1855

« Madame, un déménagement, la philosophie, M. Cousin, M. Hachette, les astres et diverses autres choses sont les causes de mon silence et de mon embarras. »

Sganarelle a répondu pour moi, mon cher Guillaume. Je suis allé chez vous en arrivant : maison vide, j'apprends que vous ne reviendrez ici qu'au 1er novembre. J'habite présentement une rue qui donne dans celle du Four-Saint-Germain, 5, rue du Sabot, triste nom s'il en fut. Ma troisième disgrâce est M. Cousin ; je me suis enterré dans cet homme depuis le 1er octobre, et j'ai écrit cinq articles énormes, qui paraîtront dans la *Revue de l'Instruction* [1]. On m'avait donné liberté entière, et j'en ai usé. Les leçons que j'allais reprendre se sont trouvées malades de la poitrine, et M. Andral vient de les envoyer à Pau. J'ai couru les toits et les gouttières pour en trouver d'autres, et sans en trouver d'autres.

Quid non mortalia pectora cogit
Auri sacra fames!

M. Hachette a lu mon manuscrit de Tite-Live, et me demande des corrections que je ne sais pas trop comment faire. Il s'agirait de l'écrire dans le style de mon *Voyage aux Pyrénées*, ce qui n'est pas très commode.

1. Voir p. 91, note 2.

Enfin M. Buloz m'a demandé un gros article sur Dickens, et je lis Dickens [1]. Vous voyez que l'occupation ne m'a pas manqué, heureux artiste, heureux lettré, qui regardez les vaches de Normandie, et cette belle herbe fraîche dont on aurait envie de manger ! J'en ai mangé, j'en mangeais, de cœur du moins et d'imagination, à Fontainebleau quand j'ai reçu votre lettre. Depuis dix ans, je n'ai pas passé de quinzaine aussi heureuse. Je partais tous les jours le matin à huit heures avec un sac de provisions sur le dos, et je rentrais à sept heures du soir, ayant fait six lieues, et les yeux remplis de paysages [2]. J'étais seul, je ne connaissais personne, je ne prononçais pas six mots par jour, jugez de ma félicité. Il y a là des graminées hautes de cinq pieds, qui partent par bottes de vingt-cinq d'une touffe d'herbes ; il y a des chênes de quinze pieds de tour, qui montent de cent pieds avant de s'étaler en branches. C'est un fond de mer, dévasté par les courants, jonché de blocs énormes, avec un sol de sable couvert partout de bruyères rousses et rouges qui sont d'une teinte sublime au coucher du soleil. Et personne, songez bien à ce mot, personne ! Cela faisait pousser des symphonies dans ma tête, j'écoutais intérieurement la pastorale de Beethoven, je sentais vivre la Grande bête éternelle, je songeais qu'un jour mon hydrogène, mon carbone et mon oxy-

1. Voir p. 90, note 2, et page 129, la lettre du 22 janvier 1856.

2. M. Taine a conservé jusqu'à la fin ce goût très vif pour la forêt de Fontainebleau et chaque année il faisait un séjour plus ou moins long à Barbison ou à Marlotte.

gène deviendraient graminées ou bruyères, et que j'aurais le bonheur d'être vert, luisant, splendide, lustré, tranquille, comme ces charmantes plantes sur lesquelles je me couchais. Que le rouge est beau ! que la lumière est belle ! Que Decamps est un grand homme ! Qu'il est vrai que les pierres, les arbres et les bêtes valent mieux que l'homme ! Je me tais ; si je continuais, je reverrais intérieurement le soleil entre les feuillées et les pieds noirs des chênes ; je vous ferais un dithyrambe, c'est-à-dire une divagation ; j'oublierais que ma lettre est toute positive, utilitaire, et que j'ai un service à vous demander.

Ce service, le voici : savez-vous si quelque livre ou quelque revue anglaise a publié la biographie de Dickens ou quelque chose d'approchant ? Indiquez-les-moi, et ajoutez un petit mot sur le genre d'effet que vous a fait Dickens.

J'ai quelque plaisir à préparer cet article. L'homme en question est un type et nous apprend une infinité de choses sur le goût anglais. Une sensibilité souffrante, jamais le ton du récit simple, partout des élégies ou des satires. Les personnages ne sont point aimés pour eux-mêmes, par goût pour la logique, par plaisir de développer une force, comme dans Balzac. Il ne fait jamais abstraction de la morale ; il blesse, il loue, il raille, il attendrit, il admire, il ne peint pas. Il n'a pas cette indifférence de l'artiste, qui produit le bien et le mal comme la nature et ne se soucie que de produire, de produire beaucoup, de produire de grandes choses ;

il n'aime pas les passions en elles-mêmes; il s'attache uniquement à développer les émotions du cœur, à rendre aimables la vie et les sentiments de famille; il fait, mais mieux, ce que font les tableaux anglais de l'Exposition. Ces gens ne se doutent pas que la peinture consiste uniquement dans l'amour du bleu et du rouge, de la ligne droite et de la ligne courbe, dans le bonheur de voir exister et vivre de grandes choses corporelles; et ils font de petits logogriphes moraux, ingénieux comme le Loup et l'Agneau, ou des vignettes froides comme Obéron et Titania. Ils blessent les yeux avec une cruauté atroce, et se croient agréables avec un charivari de couleurs. Ce genre est moins choquant en psychologie et en littérature, mais pourtant, en sortant de Dickens, on a les nerfs agacés; et l'on se repose avec Balzac ou George Sand, comme on se repose avec Rousseau et Decamps, en quittant les baigneuses chlorotiques de Mulready et les tableaux cadavéreux de M. Millais.

Aix-la-Chapelle vous a-t-elle guéri, et la baignoire de Charlemagne a-t-elle été une compensation suffisante pour les derrières proéminents des cordonniers prussiens, vos chers amis? Il paraît qu'ils n'ont pas tous l'air de cordonniers, plusieurs ressemblent à des perruquiers, témoin Hegel. Vous connaissez l'histoire : trompé par sa mine, un élégant pressé le raccroche. « Vite, coupez mes cheveux, je vais au bal. » — « Mais, je ne suis pas... » — « Allons donc, vous dis-je, montez. » — « Mais je n'ai pas... » — « Montez, j'ai des fers chez moi. » —

Hegel se résigne, prend des ciseaux et opère sur la tête qui lui est livrée, d'une façon toute philosophique. L'autre regarde à la fin et, tout éperdu, découvre que sa chevelure avec ses hauts, ses bas, ses cavités et ses touffes, ressemble à la mer agitée. « Je suis le professeur Hegel, répond son coiffeur, et je coupe aujourd'hui les cheveux pour la première fois de ma vie. » — J'ai appris l'allemand exprès pour lire ce coiffeur-là et je ne m'en repens pas.

Les Eaux-Bonnes m'ont laissé dans le *statu quo*. La foi m'a manqué, ici comme ailleurs, et je suis puni. Bonsoir, cher ami, je vous serre la main, puisque vous voulez bien accepter celle d'un sceptique. Je serre celle de de Witt, qui est aussi tolérant que vous. Je ne vous ai point porté mon petit livre, cela vous fournira une raison, ou un prétexte, pour venir causer dans mon trou.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 22 octobre 1855

Cher ami, pardonne-moi, j'ai des excuses. D'abord un déménagement. J'ai à peine fini de m'installer. De plus une tuile qui tombe sur ma tête. La sœur de ma leçon de la rue de... est malade de la poitrine. M. Andral l'envoie à Pau, toute la famille l'accompagne. Tu vois que toute médaille a son revers; l'État t'approvisionne d'élèves; moi je suis obligé de chasser aux leçons. J'ai

couru tout mon monde et, ma sœur Anne, je ne vois rien venir. Il faut pourtant que j'essaie de trouver, car l'argent que je gagne chez Hachette est hors de proportion avec le travail. Si l'on se respecte et qu'on veuille écrire des idées, et en français, c'est une duperie. La littérature ne peut être qu'un luxe ; il faut chercher ailleurs un gagne-pain.

Je lis ton Dickens, merci, bon Ed, d'avoir tout de suite songé à moi. Tu aurais bien dû m'envoyer en même temps tes idées sur lui. Cela est si différent de nos Français, que j'ai besoin de grands efforts pour le disséquer.

Tu n'es pas honnête homme avec moi. Tu me traites comme tout le monde : « Fort joli, charmant, etc. » Phrases, mon cher Ed, pures phrases ; j'en fais et j'en subis de pareilles avec les indifférents. J'en appelle donc de la tienne, ce qui signifie que j'exige un jugement détaillé, avec indication en chiffres des pages les meilleures et les plus mauvaises, etc. ; en un mot quelque chose dont je puisse profiter.

J'ai lu Prévost [1] ; ses trois derniers chapitres sont excellents, citations bien choisies, bien encadrées, naturels, sans noblesse continue, intéressants. Il y a au commencement du chapitre sur l'état de l'Angleterre, deux pages admirables d'ampleur et de solidité. Je trouve les trois chapitres sur l'Angleterre trop peu nouveaux. L'impression laissée n'est pas assez ori-

1. La thèse de M. Prévost-Paradol, *Élisabeth et Henri IV*.

ginale ni forte. Le premier chapitre du livre est lourd, trop noble, pas assez clair, à cause de la monotonie oratoire. Le livre me semble d'un politique, très capable d'être journaliste et député, ce qui explique les opinions de l'auteur et ses passions en fait de gouvernement.

Voilà, mon cher, un exemple de la critique que tu me dois, et que j'attends. Fais de même, je t'en supplie, sur tout ce que tu liras de moi, même sur mes articles. Songe dans quel océan de mensonges je vis; j'ai horreur du monde à cause de cela; la platitude et la monotonie de la comédie prévue que je vais entendre ou jouer m'assomment. Il n'y a que mes vrais amis qui puissent me dire vrai, et en détail. Hier, je suis allé à une soirée; d'ennui, j'ai fini par m'asseoir auprès du piano et oublier le reste en écoutant. A tout moment, j'étais tenté de dire : très bien, je sais cela d'avance et vous aussi, passons à autre chose.

On commencera à imprimer Tite-Live en janvier. Il y a engorgement chez Hachette. La chose d'ailleurs n'est pas encore faite. Il a lu mon manuscrit en vacances et le trouve trop scolastique. Il me dit que ces divisions exactes, cet engrenage méthodique qui empoigne le lecteur par un pied et l'engloutit jusqu'à la tête dans un étui de syllogismes, rebutera le public; qu'il faut être léger, aisé, écrire cela dans le style de mes Pyrénées; il se choque de ce que je prétends tracer un idéal à l'histoire ; de ce que je suppose qu'il y a une his-

toire universelle et un progrès, etc. Je ne sais pas encore comment je m'arrangerai.

Quant à ma Littérature anglaise, j'aurais envie de te battre. C'est le troisième compliment de ta lettre. Que le diable t'emporte ! tu m'as pris pour une de tes visites de rentrée.... D'ailleurs pense à l'effrayante masse de lectures qu'il me reste à traverser.

Je comprends que le Droit t'ennuie ; la philosophie t'amuserait. Je n'ose, cher Ed, désirer que tu en fasses. J'ai eu deux ou trois fois sur les lèvres l'idée de t'offrir mon Hegel, que tu n'as pas lu, je crois, tout au moins l'*Encyclopédie* ; je suis parfaitement certain qu'en quelques mois tu t'enfoncerais au plus profond de l'hérésie, et que l'attrait extraordinaire du sujet te ferait lâcher en classe des phrases imprudentes. Je n'ose même souhaiter que tu reprennes ta psychologie. Je sens que je ne pourrais plus enseigner avec la mienne. Je serais obligé d'en avoir deux, une officielle, innocente, en formules inflexibles, séparée par un abîme de ma vraie pensée. Et cela est presque impossible. On aime tant les idées qu'on trouve, qu'on ne peut s'empêcher de penser tout haut.

J'ai livré chez Hachette un cahier de quatre-vingts pages sur l'excellent M. Cousin. J'y ai inséré une réfutation de sa théorie de la raison. Dis-moi si elle te paraît nette et concluante pour le public. La moquerie me venait aux lèvres à chaque ligne. J'ai fini par raconter sa vie telle qu'elle eût dû être, le faisant naître au dix-septième siècle, prédicateur et théologien. — La chose passera-t-elle?

C'est Hachette qui l'a demandée. Mais peut-être il craindra de perdre les professeurs de philosophie, ses abonnés.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, 25 octobre 1855

Vous vous moquez de moi, mon cher Guillaume, et vous avez raison. Je m'en doutais un peu, c'est pourquoi j'ai coupé les ailes à mon dithyrambe. Du reste, un dithyrambe n'est pas une profession de foi. Distinguez, je vous prie, le *moi* scientifique, analyste, raisonneur de l'année scolaire et le *moi* sentant des vacances. Prenez mes folies pour ce qu'elles sont. Un instant j'ai senti tout haut, et je vous ai raconté les songes plus ou moins creux que me suggéraient les arbres. Je ne les impose à personne, et je ne les conseille à personne. A la réflexion je trouve que, s'ils me plaisent, probablement ils doivent déplaire aux autres. Le fond en est triste, et je l'avais oublié en vous les écrivant. Entre vingt et vingt-cinq ans, une corde s'est cassée dans ma machine; j'ai essayé en vain de la raccommoder. Elle est restée pendante, entortillée aux autres; et quand j'essaye de jouer de mon instrument, elle le fait détonner. Pardonnez-moi les sons désagréables. Ils me sont si naturels qu'ils sont involontaires; et quand vous les entendrez, songez à la maudite corde qui traîne et

que je n'ai pu rattacher. Le moi scientifique accorde de tout son cœur que l'homme vaut mieux que la plante; et il explique au moi sentant pourquoi les songes creux dont je vous parle lui font plaisir. Quand on se transporte ainsi et qu'on s'incarne dans une pierre ou dans une bruyère, on y transporte et l'on y incarne un animal sentant et pensant. Celui-ci jouit de la tranquillité du nouvel être qu'il habite, il est heureux par contraste et la sérénité de la nature pacifie ses idées et ses passions. C'est une illusion, je l'avoue, mais pourquoi la détruire? Je n'ai pas le courage de réfuter mon plaisir, et j'éprouve un contentement extrême en sentant le logicien que j'ai nourri en moi-même s'en aller, s'effacer, disparaître, et laisser la place à l'enfant.

Ne me croyez pas non plus aussi inconséquent que vous le dites. De ce que j'aime les plantes et les grands horizons, on ne peut pas trop conclure que je dois aimer le vin de Champagne. Les sensations qu'elles donnent ne ressemblent guère aux sensations qu'il fournit. J'aime la philosophie, la musique et la peinture de la même manière et pour la même raison que les teintes rouges des bruyères lointaines. Hegel, Decamps, Beethoven et les Pyrénées ne sont pour moi que des moyens de produire en moi un même effet, que j'appelle sensation faute d'un autre mot, que j'appellerai excitation ou émotion si vous voulez; il s'agit pour moi dans tous ces cas d'arriver à un certain état dans lequel, par exemple, lorsque je marche dans les

rues, je n'aperçois ni les maisons ni les voitures, et qui me rendrait capable de faire six lieues en trois heures sans sentir mes jarrets raidis. Vous voyez tout de suite pourquoi je reste dans ma chambre et pourquoi je ne bois guère de vin de Champagne. J'ai un piano, j'ai des dessins, le gardien du Louvre me laisse entrer au Louvre, j'ai des livres, je suis des dissections à l'École pratique ou des réactions chimiques à la Sorbonne. Cela me met dans l'état en question. Le vin ne m'y met pas. C'est pourquoi, quand j'en bois, je m'amuse à penser à autre chose. Je conclus contre vous que je puis concilier un grand amour des pierres et un médiocre amour du vin de Champagne, et que vous devez m'accorder le droit de rester chez moi.

Maintenant je me tâte la conscience et je me demande si je suis aussi immoral que vous le croyez. Pas tout à fait, et grâce encore à un distinguo. Chacun chez soi, c'est ma grande thèse. Dans la vie pratique, la morale est reine; je pense comme vous qu'il n'y a rien de plus beau que la justice; j'aime l'histoire parce qu'elle me fait assister à sa naissance et à son progrès; je la trouve d'autant plus belle qu'elle me semble le dernier développement de la nature. Partout, au-dessus et au-dessous de nous, est la force; des lois aveugles s'accomplissent dans un ordre fixé, et leur système inflexible construit le monde avec les misères et la mort des individus. Cette lumière du droit et de la justice, c'est nous qui l'allumons et la promenons à tra-

vers l'immoralité de la nature et les violences de l'histoire, et ce ne serait pas la peine d'être homme que d'être réduit à ne pas la voir et à ne pas l'aimer. Mais si je la vois et si je l'aime dans son domaine, je la repousse du domaine des autres. L'art et la science sont indépendants. Elle ne doit avoir aucune prise sur eux; jamais l'artiste avant de faire une statue, jamais le philosophe avant d'établir une loi, ne doivent se demander si cette statue sera utile aux mœurs, si cette loi portera les hommes à la vertu. L'artiste n'a pour but que de produire le beau, le savant n'a pour but que de trouver le vrai. Les changer en prédicateurs, c'est les détruire. Il n'y a plus ni science, ni art, dès que l'art et la science deviennent des instruments de pédagogie et de gouvernement. Voilà pourquoi vous me voyez si mal disposé contre les littératures qui s'érigent en institutrices et contre les philosophies qui s'érigent en gardiennes de l'ordre public. Je suis choqué de voir des romans parents des histoires de Miss Edgeworth, des Lettres édifiantes, de la Morale en action et des beaux traits des chiens fidèles et célèbres; et il me semble que M. Cousin ferait mieux de ne pas se poser en gendarme intellectuel. La gendarmerie n'est bonne que dans les casernes, et quand je le lis, je crois entendre le plaidoyer suivant d'un procureur général :

« Messieurs les jurés,

« L'accusé qui est devant vous est convaincu par des témoignages irrécusables et par son propre aveu d'avoir

assassiné et volé son ami. Il semble donc que je devrais arrêter ici mon discours, et vous laisser prononcer la sentence que l'évidence vous impose et le châtiment que la loi lui a réservé. Il n'en sera pas ainsi. Mon devoir est de vous faire remarquer le caractère scientifique du meurtre que je dénonce et les dispositions d'artiste du meurtrier que j'accuse. Ce meurtre, messieurs les jurés, a été commis avec un poignard triangulaire, aiguisé exprès le matin même, selon toutes les règles de la science, avec un soin dont un chirurgien serait jaloux. Il a été enfoncé dans le ventricule gauche du cœur, place qui, comme chacun sait, est la plus favorable. Il a traversé ce ventricule de part en part, ouvrant au sang un double écoulement et à la mort une double route. Le poignard était si aigu et le coup si sûr, que l'épanchement s'est fait à l'intérieur et que la victime n'a pas poussé un cri. Vous voyez, messieurs, que la Société de chirurgie protesterait tout entière si vous osiez condamner l'auteur d'une opération si parfaite. — D'autre part, regardez l'accusé. Cette noble tête, cette fière assurance, ce corps si agile, offrent un digne modèle à nos sculpteurs. Il n'a pas témoigné un seul remords. Avant l'action, il n'a pas ressenti une minute d'hésitation. Comme cet homme était depuis dix ans son ami, il a conclu avec une logique parfaite, mais malheureusement démentie par l'événement, qu'on ne l'accuserait pas de sa mort. Les témoignages vous ont prouvé qu'il a mené une vie aventureuse, que ses besoins ont été extrêmes, que ses passions sont

excessives, que son avidité et sa haine sont sans frein. Vous êtes convaincus maintenant que jamais plus beau type ne fut offert à un romancier; au nom de l'art et de la science, au nom des chirurgiens, des romanciers et des sculpteurs, j'abandonne l'accusation et je demande à la cour de rendre à la société un homme qui en est le plus bel ornement. »

Vous voyez, cher ami, que je vous envoie une apologie en règle. Quand vous viendrez rue du Sabot, je vous ferai celle de mes opinions en peinture, et nous nous contredirons. Il n'y a rien de plus amusant.

Merci de votre offre si aimable aux *Débats*. On ne commencera à m'imprimer qu'en janvier. Croyez que je n'écouterai pas Hachette. Je changerai tout au plus la table, et le premier chapitre sur le critique idéal....

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 23 novembre 1855

Probablement, cher ami, je fais une sottise en t'écrivant. Je n'ai que des idées gris sombre, et j'ai beau imaginer ta bonne et brave figure, je n'en deviens pas plus réjouissant. Des petites misères d'abord, de toute espèce : mes articles sur Cousin arrêtés (on a cru que j'attaquais la morale et on voulait me retrancher trois colonnes), j'attends le retour de M. Hachette qui est

absent. — Un retard à la *Revue des Deux Mondes*, avec l'incertitude de passer. Ils n'admettent pas que pour faire connaître le style de Dickens, je fasse des citations. Plus j'étudie la manière d'écrire de M. de Mars, mon juge, moins j'espère pouvoir lui faire accepter la mienne. — Un peu de fièvre, beaucoup de corvées, pas de leçons, etc. Tout cela est peu de chose en soi. Le mal, c'est que chaque petite contrariété, comme une petite pierre, remue le fond de vase noire philosophique où nous tripotions ensemble à l'École. Le trouble dure, et je repense à cette bienheureuse mer Rouge que tu connais.

J'ai essayé de suivre un cours de physique (M. Despretz)[1]. Misère sur misère! La première leçon était une description détaillée de la manière de construire les thermomètres. Drion[2] m'a dit qu'il n'existait pas en France, ni en Angleterre, ni à sa connaissance en Allemagne, un seul livre de physique philosophique. Nos savants ne sont que des contremaîtres d'atelier. Reste Hegel, avec ses abstractions déplorables, son habitude de voler à trois cents pieds au-dessus des faits. Comme consolation je me jette dans le travail brut et dans l'histoire. J'ai englouti depuis un mois une cargaison de livres anglais, chroniques, écrivains, etc. Mais quel voyage il faut faire avant de rencontrer une idée! Que

1. Despretz (César-Mansuete) de l'Académie des Sciences, professeur à la Sorbonne, 1789-1863.

2. Drion, élève de l'École normale, né en 1827, entré à l'École normale (sciences) en 1847, mort en 1862.

le nombre des moments de plaisir est petit! Que de maux d'yeux et de tête! Que d'heures de lecture machinale! Positivement je ne suis qu'une machine, machine dégoûtée d'elle-même. Mon ressort est une vieille habitude de travail et, par-ci par-là, une bouffée d'imagination, avec des velléités de vanité et d'orgueil. De raison, point. Tout calculé, le plaisir et la peine, je trouve au bout de la soustraction cent fois plus de peine que de plaisir. Du reste, il y a longtemps que j'ai renoncé à être raisonnable, et que j'ai pris mon parti de me trouver bête. Nous en sommes tous un peu là, je crois. Nous avons deux êtres en nous, une conscience sceptique et moqueuse, qui s'amuse à regarder et à railler les habitudes et les inclinations primitives. Les habitudes et les inclinations vont leur train, sous la grêle des moqueries. Et nous agissons sérieusement, sans nous prendre au sérieux.

Après avoir lu à la Bibliothèque de dix heures à deux heures, je descends aux Estampes et je regarde les maîtres du XVIe siècle, Jules Romain, Raphaël, Sébastien del Piombo, Marc-Antoine. C'est une langue que j'apprends; je commence à la déchiffrer couramment. Un pli de vêtement est une trace de passion comme une épithète. Je tâche de retrouver et de ressentir celles du XVIe siècle. Ce sont des mœurs de charretiers, des imaginations de poètes, et une morale de bandits. Ce que je n'imaginais pas, c'est la sensualité du temps, et entre autres celle de Raphaël. Le divin Sanzio est un vigoureux et magnifique sultan. S'il a aimé, il n'a

aimé que des contours, de la belle chair nue; ses immenses femmes nues ont une tranquillité d'impudeur sauvage, semblable à celle des cavales. Elles ont une liberté, une innocence et une pétulance de bêtes fauves. Je pense à la courtisane Impéria, morte à vingt-quatre ans, enterrée dans une église de Rome, avec désignation de son métier, éloge de sa beauté, le tout au milieu des tombeaux des Saints et des grands hommes. C'est la naïveté de la jouissance, la débauche vraiment pure et dans sa fleur.

Prévost m'a dit, je crois, que tu traduisais pour M. Simon un roman allemand. Vaut-il Jonathan Frock? Y a-t-il en Allemagne une littérature de romans qui vaille la peine d'être lue? Si oui, quel est son genre? Écris-moi, parle-moi de quelque chose; je ne vois personne, je ne cause plus que de la pluie et du beau temps; je prends tous les jours une horreur plus profonde de la conversation ordinaire; quand je veux ouvrir la bouche, je ne me sens rempli que d'idées choquantes. Aussi je ne l'ouvre plus. C'est pourquoi ouvrons-la entre nous, ouvre la tienne; choisissons s'il le faut un sujet quelconque. Reprenons nos discussions métaphysiques; dis-moi les nouvelles scientifiques qne tu apprends, ou les idées qui poussent dans ta cervelle. — M. Puel a eu le prix (partagé avec un autre). — J'ai essayé d'avoir le *Sommeil* par Lemoine[1], impos-

1. Lemoine (Jacques-Félix-Albert), professeur de philosophie, né en 1824, entré à l'École normale en 1844, mort en 1874.

sible. Du reste le compte rendu de X. m'en a ôté l'envie; cette indépendance de l'âme est si ridicule, qu'il faut laisser là ces niais, aveugles-nés. J'ai lu la Géologie de M. Lyell (traduction Meulen), j'ai bien de la peine à croire qu'une chaîne comme les Pyrénées ou les Apennins ait été soulevée insensiblement de deux ou trois pieds chaque siècle, comme la côte de Norvège. L'hypothèse d'une longue crevasse subite me paraît plus probable. Mais ce qui est important, c'est cette réfutation des auteurs qui admettent le feu central. Il prouve très bien que si la masse intérieure était en fusion, les marées de ce granit bouillant fondraient la croûte. Selon les lois de la dilatation, et de l'équilibre dans les liquides, la partie liquide la plus intérieure et la plus chaude viendrait à la surface, et ne laisserait rien subsister à l'état solide. — La *Revue des Deux Mondes* renferme quelques pages curieuses de Renan sur l'Histoire Juive. Il est bon de montrer à nos catholiques ce que la critique fait de Moïse et ce qu'elle pense de l'authenticité des Écritures. Ainsi, il explique très bien que la dernière rédaction du Pentateuque est du VIIIe siècle. Quel malheur que d'être obligé de gagner sa vie! Si About voulait, il y aurait là un livre charmant et utile. Il suffirait de mettre en bon français les recherches des savants d'outre-Rhin. Il y avait pensé en Grèce, au sujet de Strauss.

Souhaitons-nous réciproquement de réussir, mon cher Ed, cela nous fera supposer que c'est la peine de désirer réussir, et cette supposition est un bonheur et

une force. Nous en avons besoin. — Je n'ai pas vu Prévost depuis quinze jours.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 22 janvier 1856

Tu n'es guère fidèle à tes promesses, mon cher Édouard. Tu devais m'écrire le premier et j'attends ta lettre. Quelles nouvelles? Je n'ai rien reçu de Prévost. On me dit qu'il écrit un discours sur Vauvenargues pour l'Académie. C'est soixante pages et 2000 francs. Il a les traditions d'éloquence, et ce sera le pendant de son Bernardin de Saint-Pierre [1].

Je donne mécaniquement ma leçon. Depuis quelques jours je ne fais pas autre chose. Je me suis trouvé tout d'un coup impropre au travail. La tête est lourde, j'ai par instants un peu de fièvre, je ne suis plus capable de raisonnement ni d'attention. Je n'avance pas dans mon travail, je serai heureux de finir en trois mois ce que je comptais faire en un. J'ai fait, je crois, une sottise en prenant cette histoire de la Littérature anglaise. Le chemin est trop long pour arriver à la philosophie. C'est prendre par Strasbourg pour aller à Versailles. Je ne puis terminer avec la *Revue des Deux Mondes*. Je ne sais si elle accepte Dickens [2]. J'ai

1. Couronné par l'Académie Française en 1851.
2. Voir p. 113, lettre du 19 octobre 1855.

déjà fait tant de corrections que je suis excédé, et que par instants je voudrais l'envoyer promener. Pourtant elle a accepté un travail sur Spenser. Je reste accroché, mais avec l'envie de lâcher tout et de tomber n'importe où, même par terre.

On répète la pièce d'About. Il ne craint plus que les ciseaux de la censure. On le jouera probablement au Carnaval.

Je suis absolument vide de toute idée qui vaille la peine d'être écrite. Ou plutôt, si j'en ai, je n'ai pas le courage de te les écrire. Ma cervelle travaille dans l'omnibus, quand je vais d'ici au boulevard de Strasbourg, mais cela passe comme une fumée et ne laisse après soi que de la fièvre. Pardon de ces idées grises.

Je me demande s'il y a quelque chose d'utile, et si quelque chose mérite qu'on s'y applique avec ardeur. Je vois bien que chacun poussant un peu à la roue, les trente-six millions de mains feront avancer la machine. Mais chaque effort et chaque ouvrier est si imperceptible que tout au plus on peut pousser par conscience; il est absurde de pousser avec enthousiasme, et par espérance de voir un grand mouvement.

Regarde à ta bibliothèque si tu trouveras *Fairy Queen* par Spenser. Il n'y a pas d'anglais plus aisé à comprendre, plus coulant, plus abondant. Il n'y a nulle part un pareil assemblage de riches fictions, de visions bienheureuses, d'aventures merveilleuses. On vole en l'air suspendu, porté comme par un beau vol de cygnes. Il semble que le monde aérien et fantastique

est la patrie naturelle de l'homme. C'est un Arioste, mais sérieux, tendre, touchant, élevé, platonicien. Cela ne ressemble en rien à la féerie rapide, tourmentée, éblouissante de Shakespeare. Rien de plus calme, de plus épanoui et de plus doux. Je vais faire mes efforts pour montrer au public moderne, amateur de romans physiologiques, ce ravissement de l'imagination, cette folie de l'invention et de la poésie du XVI[e] siècle. Mais ma pauvre tête ne veut pas penser. J'aimerais bien mieux causer avec toi. Quand seras-tu professeur à Saint-Louis, habitant d'une chambre donnant sur le Luxembourg, et voisin de ton vieux camarade?

A PRÉVOST-PARADOL

Paris, 20 avril 1856

Mon cher ami, je ne sais quoi que ce soit qui vaille la peine d'être dit, ou qui t'intéresse. J'ai mal à la tête, je prends des douches[1], je travaille un peu, je cultive tes leçons, je viens d'achever mon Montalembert qui te mécontentera ; y a-t-il là dedans quelque chose qui t'amuse? M. Gérusez, chez qui j'étais dernièrement, m'a lu ta lettre ; tu es un politique et moi pas. Voilà le résumé universel. Je n'ai rien à te dire de politique, et partant rien d'intéressant.

1. M. Taine suivait à cette époque un traitement hydrothérapique à Bellevue.

Si, pourtant. M. Simon m'a traité d'homme peu instruit, quand je lui disais que l'élection de M. de Falloux paraissait une protestation en faveur de la Fusion contre l'Empereur. D'après lui l'Empereur est fort content de la chose, et l'élection est un soufflet aux républicains. Tire-t'en, si tu peux.

Mon volume va paraître. Comme M. Gérusez t'a présenté et a présenté About au public de la *Revue*, je lui ai demandé s'il voudrait en faire autant pour moi. Il a dit oui, mais avec restriction, craignant que le sujet ne soit trop historique ou philosophique, et au fond probablement aimant mieux écrire son histoire de la littérature du XIXe siècle. Si c'est non, accepterais-tu de t'en charger[1].

Je vais faire l'article sur les deux nouveaux volumes de M. Guizot[2]. Tu ne l'aimes pas. Pourtant c'est un bel animal à disséquer. Il y a de superbes phrases, d'une solidité et d'une majesté étonnantes; c'est un métaphysicien orateur. Malheureusement il abuse des sentences et des moralités.

As-tu vu les indignes saloperies couronnées par les prix Véron? Du ronronnement lyrique, de l'enthousiasme à froid, des vers rocailleux, des platitudes, des serinettes montées à deux mille francs l'air.

Il y a trois jours, on avait lu 31 Vauvenargues. Trois

1. C'est en effet Prévost-Paradol qui fit l'article sur *Tite-Live* dans la *Revue de l'Instruction publique* du 12 juin 1856.

2. *Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Voir p. 88, note 7.

surnageaient dont M. Poitou et le tien. On n'a pas encore examiné les manuscrits de l'*Éducation*.

M. Michelet m'a fait l'extrême honneur de me rendre visite, au sujet de mon *Oiseau*[1]. Il est jeune au possible. Quelle vigueur de vitalité! Très joliment vêtu, très propre, et un beau sourire. Je lui avais fait plaisir, principalement en faisant voir ses procédés littéraires, le chant de sa phrase, et en laissant sa collaboratrice dans une ombre discrète. Sa conversation est une épreuve de ses livres après la lettre. Il a gardé de sa chaire une habitude de hausser la voix à la fin de ses périodes qui donne un air de fausseté et d'emphase à ses idées. Il est fort acharné contre les moyens mécaniques qui firent la foi au concile de Trente, et la Ligue. Selon lui le peuple n'était point féroce et fanatique. Ce sont les curés qui, par les sermons furieux, incessants, le rendirent enragé. A Trente, le cardinal Contarini, le grand savant et le grand honnête homme du concile, proposa sur la grâce des doctrines fort voisines de celles des protestants. C'est le jésuite Lainez qui tira les pères en sens inverse, objectant qu'il fallait un abîme entre les dogmes et une ligne infranchissable de démarcation.

Je lis les écrivains protestants de la Réforme anglaise. Jérémy Taylor, le prétendu Bossuet anglais, est à mille pieds au-dessous du nôtre. Pas logicien, pas analyste, pédant, surchargé de citations grecques et latines, de divisions, etc., à demi enfoncé dans la boue du moyen

1 Voir p. 87, note 4.

âge. Du reste très rôtisseur et chrétien. Mais il y a cinquante pages au commencement de son *Holy Dying* qui sont sublimes de sentiment amer, douloureux, profond, de familiarité, de style vrai et éclatant. Ils sentent la mort supérieurement. La couleur anglaise de Milton, compagnie et successeurs, c'est rouge ponceau entouré de noir, avec un filet de lumière à la Rembrandt. Un homme curieux c'est Bunyan (*Pilgrim's progress*). C'est un conte d'enfant, une allégorie qui fait claquer les dents, en montrant l'horrible intérieur d'un de ces fanatiques : les gémissements, les invasions de l'esprit, la croyance qu'on est damné, la vision du diable, les scrupules. Oh ! cher ami, ne nous rends pas protestants, laisse-nous voltairiens et spinozistes. Une fois l'hallucination apaisée, il reste une rigidité, un lardoir moral dont on se picote incessamment, et dont on assassine les autres. Te voilà à demi-Italien parmi les orangers. Avoue que ce bleu est beau, que l'art, la jouissance, sont de bonnes choses, qu'il ne faut pas voiler les nudités peintes, qu'il vaut mieux regarder un Titien ou un large nuage que de lire la Bible et comment le Seigneur est un lion rugissant, et comment Ehu, ou tout autre, fendit avec un grand couteau les entrailles du roi, qui tombèrent à terre. Arrière les bouchers, les fanatiques, les trembleurs, les puritains, les inventeurs du *cant*. Gardons la moquerie, la hardiesse d'esprit, voire les licences de l'École. Toi surtout, platonicien, ami de Charmide, cher Grec professeur de morale, reste toi-même. J'aimerais mieux être condamné à une perpétuité

de Bonaparte, que perdre le droit de bavarder comme autrefois. La liberté de pensée vaut bien la liberté politique. D'ailleurs tu n'y feras rien, et nous ne nous convertirons pas.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, 3 juin 1856

Mon cher Guillaume, l'article sur Richard Cromwell et la Révolution d'Angleterre[1] a été retardé pour des raisons typographiques, vous le verrez jeudi. J'ai appliqué ma méthode, fausse ou vraie. Il s'agissait d'un monument. Je l'ai trouvé trop grand pour le louer simplement, j'ai essayé de le définir. Vous savez notre traité. Accomplissez vos engagements là-dessus, et franchement, à brûle-pourpoint, sans mettre de gants ni de manchettes. Je vous en promets autant à l'occasion.

Me voici peut-être votre collaborateur aux *Débats*. Un tiers m'a proposé de me proposer à M. de Sacy, qui m'a demandé trois articles sur Saint-Simon. Ils sont livrés, passeront-ils ? Si oui, j'en serai enchanté, ce sera une camaraderie de plus entre nous.

M. Buloz m'a accusé à ce sujet de concubinage. J'étais déjà ajourné, quoique imprimé, avec épreuves corrigées[2]. Je ne sais pas si je le serai indéfiniment.

1. De M. F. Guizot : voir p. 88, note 7.
2. Il s'agit de l'article sur Shakespeare. Voir les lettres du 8 et du 25 juillet 1856.

Vous voyez un malade qui vous dit vite adieu et vous serre la main. J'ai de grands maux de tête, je ne puis plus travailler, je vais dans un village quelconque aux environs de Fontainebleau ; je passerai un mois à marcher et à ne rien faire. Je vous invite.

Gardez votre tête mieux que je n'ai fait la mienne, et écrivez-moi, si vous pouvez ; d'ici on m'enverra vos lettres.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 8 juillet 1856

Mon cher Édouard, je me disposais à t'écrire une lettre d'amour, ou une lettre fulminante au choix.

Pourquoi ne me dis-tu rien de toi, de la manière dont tu passes ton temps, de tes lectures, etc. ? Si tu n'étais pas nommé élève à l'École[1], resterais-tu à Rouen ?

Chacun prêche pour son saint. Tu ne vois que les roses de mon métier, mais chaque rose est au bout d'un fagot d'épines : Buloz a suspendu mon Troplong-Montalembert[2] d'abord par crainte du gouvernement (rien de plus innocent que l'article), ensuite à cause d'un procès, pour ne pas indisposer les juges.

Un autre grand article sur Shakespeare a été imprimé, il y a deux mois, en placard. Il l'a suspendu

1. A l'École d'Athènes.
2. L'étude ne put en effet passer à la *Revue des Deux-Mondes* Voir page 151.

aussi, sous prétexte d'autres articles pressés et aussi par mauvaise humeur de ce que j'entrais aux *Débats*. Il vient de le lire, le trouve trop chargé de faits particuliers, trop vide de généralités. Je ne sais si j'en sortirai.

Aux *Débats* j'ai fait trois articles sur le Saint-Simon de Hachette. Depuis cinq semaines j'attends et j'y vais. On me promet les épreuves qui n'arrivent pas; quand elles seront venues, il me restera encore à m'accommoder avec M. de Sacy, qui est partisan en diable du XVIIe siècle.

Si tu savais la quantité horrible de démarches que m'a coûtée la simple impression de *Tite-Live*, je ne dis pas la conquête du prix, tu rirais, et tu te mettrais en colère.

Les *Xénophon*[1] que tu lis ont été refusés par Hachette il y a un an. J'ai refait le préambule, et j'ai profité d'une occasion.

J'ai fait *Maine de Biran*[2]; j'écris le second article *Jouffroy* (il y en aura trois[3], plus trois de conclusions[4]). Je compte donner le mois d'août à mes Anglais. Je lis les œuvres en prose de Milton.

J'ai passé trois semaines à Fontainebleau pour me refaire la tête. Elle n'est qu'à moitié refaite. Depuis huit mois, je passe la moitié de la journée à avoir la migraine, et à ronger mon cœur, comme Bellérophon.

1. Voir p. 88, note 8.
2. Voir p. 91, note 4.
3. *Id.* note 5.
4. *Id.* note 6.

J'ai remercié Prévost de son obligeant article[1]. Critiques ou louanges, cela m'est égal. L'essentiel c'est de faire jouer un peu de trompette. Quand on sait comment s'obtiennent les articles, on devient parfaitement insensible. Il n'y a point de place pour la vanité. Mon seul but est de gagner une notoriété; je voudrais, quand j'écrirai ma psychologie, qu'une partie du public se dise : Il y a un animal à deux pieds muni d'une plume, ayant les idées d'une telle couleur et le style d'une telle façon; ce bipède dira peut-être là-dessus des choses claires et nouvelles. Lisons.

La dernière nouvelle d'About est charmante. Il est plus romancier que je ne l'aurais cru. Si les *Débats* le veulent, je ferai son article[2].

Pour mon imprudence Guizot[3], elle était volontaire et forcée. J'avais loué les jeunes gens, on a tout droit pour les débutants, et d'ailleurs, le public voyait que c'étaient des articles d'amitié. — Pour le père, c'eût été plat, peu honorable. On m'avait dit d'ailleurs qu'il était tolérant. J'avais prévenu Guillaume avant son départ, mais il était parti, je n'ai pu lui communiquer l'article. Je ne sais pas leur impression, ils sont absents. M. Guizot, d'ailleurs, ne prétend pas être romancier et sympathique. Il se tient froid et démontre. Regarde la deuxième partie; elle réfute la première, et dit que

1. Voir p. 132, note 1.
2. *Le Roi des montagnes*. Nous n'avons pas connaissance de cet article.
3. Voir la lettre précédente.

l'histoire étant philosophique et politique, il fallait être politique et philosophe. Et puis, j'ai risqué, ayant horreur et incapacité d'entortiller mon idée et d'exposer obscurément une idée claire.

Tu vas donc en Italie. Nous ne passerons jamais de vacances ensemble. Tâche de me donner deux ou trois jours en août.

Tu me trouveras au retour, en octobre, rue Saint-Louis, île Saint-Louis, à la pointe, en face de la cathédrale, et tu viendras voir la Seine de mes fenêtres......

Fais donc un bout de thèse. Tout le monde pioche. Monin[1], Villetard[2], Dupré[3] font des romans. Je ne te parle pas des thèses, articles, bouquins, etc.

A GUILLAUME GUIZOT

Paris, 25 juillet 1856

Je vous remercie, mon cher Guillaume, de votre *Alfred*. Je l'ai lu avec soin; et, selon le traité, je vais vous dire exactement ce que j'en pense.

Je le trouve grave, sérieux, solide, savant, bien composé. Il a ce qui manquait à Ménandre, l'ordre, la division régulière, le mouvement continu, l'entraînement

1. Monin (Alexandre), né en 1831, entré à l'École normale en 1850, mort en 1860.

2. Villetard de Prunières (Charles-Edmond) littérateur, né en 1828, entré à l'École normale en 1849, mort en 1889.

3. Voir t. I, p. 310.

logique, plus de précision et de vigueur. Vous me disiez que sur Alfred vous me réfutiez d'un bout à l'autre. Je ne le crois pas. Nos deux points de vue diffèrent, voilà tout; vous dites : A considérer les barbares parmi lesquels Alfred avait été élevé, on doit le tenir pour un homme très réfléchi, très sensé, inventif et lettré. — J'essayais de dire : quoiqu'il soit le Charlemagne de son siècle, on trouve dans ses écrits et dans sa vie les traces de la barbarie qui l'entourait. — Selon vous il est civilisé par rapport aux barbares, selon moi il est barbare par rapport aux civilisés. Les deux jugements peuvent très bien aller ensemble, et pour moi j'accepte le vôtre de bon cœur.

J'arrive aux reproches. Je vous avoue que le livre me paraît inférieur à Ménandre. Vous avez retranché la jeunesse qu'on voyait dans votre premier ouvrage, l'abondance, le luxe d'érudition et d'idées, le ravissement d'apprendre, de trouver, de penser, les mille finesses et délicatesses qui s'entrecroisaient et se surchargeaient les unes les autres, en un mot le genre d'excès et de force qui mettaient le livre hors ligne. Le bon raisonnement et le plan exact d'Alfred ne remplacent pas cela. Ils ne sont pas poussés assez loin dans leur genre pour faire saillie, pour vous constituer une originalité, un caractère personnel et tranché. Il me semble que vous vous êtes tenu en bride pendant 250 pages, que vous n'avez pas osé suivre votre allure, vous lancer.

Je crois qu'un talent consiste dans un ensemble de qualités ordinaires, plus une ou deux facultés énormé-

ment développées. Vous en avez deux : l'une que montre votre Ménandre, la grâce, la finesse, la multitude des idées, le sourire, tout ce que je disais à la fin de mon article sur la vieille Indienne. — L'autre que vos lettres attestent, qui me semble la plus puissante et que vous n'avez pas encore employée : le plaisir et la faculté de développer avec acharnement, de démontrer avec excès, d'entrer bon gré mal gré dans l'intelligence et dans la conviction que vous attaquez, la multitude des formes servant à expliquer la même idée, l'art de retourner une idée sous toutes ses faces, bien plus, le talent de la présenter à la fin sous une forme paradoxale et piquante. Vous ferez quelque chose de supérieur quand vous vous servirez de ce don-là. Je vois d'avance mon Guillaume; j'aperçois la formule que j'aurai à trouver sur son compte : L'art oratoire au service de la finesse et de la grâce d'esprit.

Pour achever, certaines phrases me paraissent embarrassées. La gravité en est cause. Par exemple, 84 : « Ils lui devaient et ils savaient lui devoir.... »

J'espère que j'accomplis le traité à la lettre. Vous me devez paiement et depuis longtemps, entre autres au sujet de l'article sur Richard Cromwell. J'y compte.

Si vous jetez les yeux sur mon Shakespeare de la *Revue des Deux Mondes*, passez l'exorde qu'ils m'ont forcé à mettre, qu'ils ont remanié, transformé trois ou quatre fois, et lisez en tête de la deuxième page : *Je vais décrire* au lieu de *c'était*. Ils font des corrections

de leur autorité privée et ajoutent leurs sottises à celles qu'on fait déjà.

J'ai appris chez Hachette qu'About écrit votre article. Je me serais proposé, mais comme j'ai fait Ménandre, il vaut mieux qu'il ait Alfred.

Que faites-vous? Vous êtes venu à Paris sans doute, je ne vous ai point vu. J'ai passé Juin dans la forêt de Fontainebleau. Depuis le 1er juillet je travaille ferme, et j'achève mes *Philosophes classiques contemporains*, Maine de Biran, M. Jouffroy, un article sur les causes du spiritualisme, plus deux articles de conclusion sur la méthode.

A SA MÈRE

Biarritz, 27 septembre 1856

.... Comme vous voyez, S. M. l'Empereur a l'honneur d'habiter la même ville que moi.

Je suis parti des Eaux-Bonnes avant-hier à cinq heures du matin, et pendant quinze heures, perché sur la banquette, j'ai vu la plus belle partie du Béarn ; un ciel bleu d'abord, puis des nuages de nacre, point trop de chaleur, un vent doux, un bon roman dans ma poche pour les moments d'ennui : voilà une des plus agréables journées de mon voyage. Nous avons suivi la riche vallée du Gave, sorte de coupe regorgeante, pleine de moissons de maïs, ayant pour bord des collines à droite, puis la longue chaîne vaporeuse des Pyrénées à gauche.

Décidément il n'y a rien de tel que les paysages ; je suis paysan de cœur, et quand je vois des bois, des prés, de l'eau, des cultures, je ne demande plus rien, je suis content.

Bayonne est une ville assez proprette, moitié espagnole ; partout des Espagnols en veste et culotte courte de velours ; presque toutes les enseignes sont en espagnol, le français en regard. Pour monument, une horrible cathédrale, non finie, avec un clocher arrêté au milieu depuis trois siècles, ayant l'air d'un moignon ; de lourdes masses de pierres maladroitement collées, des boutiques nichées dans les creux comme des champignons parasites ; et tout à côté, comme contraste, un frais, joli, moderne palais épiscopal. Les grandes rues sont bordées d'arcades comme la rue de Rivoli, mais écrasées et laides. Ce qu'il y a de charmant ce sont les quais. La rivière est très large, remplie de navires qui flottent comme des oiseaux. Les mâts effilés, les vergues se détachent avec une grâce infinie contre le ciel blanc, rayonnant, qui a tous les sourires et toute la fraîcheur du matin. Le soleil se lève sur la rivière ; elle resplendit comme une nappe d'argent. Il y a de petites bandes de nuages, lisses et éclatantes comme des coquilles à perle, enchâssées dans le bleu lumineux lointain qui semble transparent, aussi beau qu'une pierre précieuse de lapis-lazuli. Tout le quai est bordé d'une triple allée de vieux arbres. Personne le matin ; rien de plus gracieux que cette longue promenade solitaire où les feuilles tremblent sous le faible vent de la mer, auprès

de l'eau luisante qui coule sans flots et sans effort entre deux rangées de collines, pendant qu'à l'horizon s'allongent des forêts de pins d'un vert tendre, et que le fleuve courbé s'enfonce en tournoyant dans une perspective indistincte. Pourquoi ne vient-on pas vivre sur le quai à Bayonne? Je me réponds qu'au bout de huit jours je ne sentirais plus ce charme, et qu'au lieu de regarder je penserais à mes affaires et à mes tracas. Il y a cent choses amusantes: des matelots qui grimpent et arrangent leurs voiles, des bateaux de poutres que des bœufs déchargent, des navires en construction, élevés en l'air comme des carcasses qu'on dissèque ; des corderies en plein air, où les ouvriers, le corps entouré d'une liasse de chanvre, reculent serrant les fils et allongeant la corde qu'ils tissent ; et par-dessus tout la nouveauté et la distraction.

J'ai passé deux heures à la bibliothèque. Le bibliothécaire, avec une extrême complaisance, m'a fourni une pile de livres et documents sur un joli petit massacre du xive siècle qui pourrait faire une nouvelle dans la deuxième édition du voyage aux Pyrénées[1]. Malheureusement, pour la faire bonne, il faudrait avoir vu tuer cinq ou six hommes, et je ne sais pas si je l'écrirai.

....La mer s'aperçoit à une demi-lieue pour la première fois, pareille à un nuage bleu. La côte est aride; du mauvais gazon déchiré, quelques brins de tamarin ra-

1. C'est l'histoire de Pé de Puyane, ajoutée au 1er chapitre.

bougri, voilà la végétation. Le port consiste en deux ou trois criques, l'une fort large ; je n'ai encore découvert, ni en mer ni à terre, aucun navire. A cinquante pieds de la plage, il y a d'énormes morceaux de terre et de pierres détachés par la vague, mordus, usés, fouillés, creusés de cavernes où l'eau s'engouffre en aboyant et sort en gerbes d'écume. Quelques-unes, très hautes, semblent formées par les grandes marées de l'hiver ; ce sont des arcades où l'on va s'asseoir. Ce grondement de l'eau engouffrée, clapotante, brisée par d'autres vagues, est éternel. De loin on croirait entendre le mugissement d'un troupeau d'éléphants. Rien d'agréable au goût moderne ; le village est éparpillé en haut, en bas, à droite, à gauche, pêle-mêle, comme des soldats en déroute ; partout des hôtels et des murs blancs régulièrement percés de fenêtres régulières. Il faudrait un peintre du XVIIe siècle pour y prendre plaisir. Regardez un Sébastien Le Clerc : deux ou trois longues collines sèches, quelques bâtiments d'aspect monumental, la côte à perte de vue, un phare, puis la mer sans bornes, cela ferait pour lui un paysage ; pour nous, non. Certainement la mode seule et Sa Majesté y attirent le public.

Mais vers le soir l'aspect du Midi est sublime. On découvre la côte d'Espagne, bande blanche presque indistincte, onduleuse, et les contours des montagnes en pyramides irrégulières, adoucies par la distance. Rien de plus vaporeux, de plus aérien, de plus tendre. La côte française, toute sablonneuse, se courbe mollement et se fond dans la mer.

La mer bleue rayonnante, rayée sur le bord par des rangées d'écume, étale ses petits flots innombrables sous le plus puissant soleil, et des nuages blancs comme des cygnes balancent leur duvet de neige dans l'air transparent. Cette transparence de l'air et cet éclat du ciel font autour d'eux comme une gloire angélique. Avec un peu d'imagination, on les prendrait pour des êtres supérieurs nageant dans l'extase de la béatitude; ce vol sublime et immobile dans cette inondation de lumière a dû donner aux gens du Midi l'idée de leur paradis.

Le soir, je suis monté sur une plate-forme verte où il y a une croix ; point de lune, mais des étoiles partout qui laissaient entrevoir vaguement l'immensité de la mer. La côte noire, semée de lumières, est une grande masse indistincte; la lampe du phare brille et baisse par intervalles mesurés. On ne voit autour de soi que des choses grandioses et douteuses, et le sourd roulement de la mer qui descend fait comme la basse de ce spectacle nocturne. Ce matin le ciel est nuageux, le vent violent, les vagues déferlent lourdement. La mer, d'un gris terne et verdâtre, blanchit à l'horizon avant de se joindre au ciel plombé.

Voilà toutes mes sensations.... Si j'étais About, j'écrirais des choses amusantes. La plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Je prends des bains de mer, et je vais employer ces deux ou trois jours-ci à courir.

A ERNEST RENAN

Paris, 3 janvier 1857

Un de vos collaborateurs[1], Monsieur, qui a le plaisir de vous lire beaucoup, et l'honneur de vous admirer toujours, vous prie de vouloir bien accepter ce livre. Ce qu'il pense des vôtres, il n'ose pas vous le dire, par pure politique. Il a besoin, pour parler de vous, que vous ayez le dos tourné. En attendant, jugez-en par ses lectures : il aime passionnément l'histoire et dans l'histoire les choses générales; il a vécu la moitié de sa vie dans la psychologie, et a touché la physiologie pour comprendre ce que sont les crânes, l'hérédité et les races; il a lu les philosophes allemands et à peu près tous les philosophes. C'est vous dire ce qu'il pense d'*Averroès*, de l'*Histoire des langues sémitiques*, des articles sur le *Langage* et de tant d'autres choses. Aujourd'hui il offre un petit livre de critique à un critique, un petit livre de philosophie à un philosophe qui, sous prétexte d'éviter la philosophie, la fait entrer partout, même à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, un petit livre d'histoire à celui qui importe la psychologie dans l'histoire ; et il vous prie d'agréer cet hommage, non pas de votre serviteur dévoué (il a horreur des phrases), mais de votre lecteur le plus ancien et le plus attentif.

1. Cette lettre, déposée chez M. Renan avec le volume des *Philosophes français*, est le début des relations de MM. Renan et Taine; ils collaboraient tous deux au *Journal des Débats*.

A SAINTE-BEUVE

Paris, janvier 1857

Monsieur[1],

Quand un commençant, son livre en main, vient trouver un maître, il tourne son chapeau entre ses doigts, il ne sait où s'asseoir, il cache et découvre le pauvre volume, il commence des phrases et se trouve sot. Tout à l'heure, dans l'escalier, il pensait tout haut et sans trop de peine : « Inventeur d'une méthode de critique, le plus fin des psychologues, le peintre le plus amoureux et le plus délicat de la vie. » Sa conscience marmottait tout cela et bien d'autres choses. Une fois dans le salon, la voilà muette. Il tend le livre, salue vite et s'en va. Je salue et je voudrais bien m'en aller. Hélas, j'en ai vingt raisons. J'ai parlé ici de philosophie; à ce nom, je sors encore plus vite. Mais j'écouterais bien volontiers aux portes, s'il s'agissait d'écouter votre jugement, quel qu'il fût.

1. Première lettre de H. Taine à Sainte-Beuve, déposée avec le volume des *Philosophes Français*; M. Taine ne fut présenté à Sainte-Beuve qu'après les deux grands articles que celui-ci lui consacra dans le *Moniteur* (9 et 16 mars 1857). Voir p. 93.

CHAPITRE III

(1857-1859)

Premières traces de fatigue : M. Taine est forcé d'interrompre ses travaux. — Articles parus dans cette période. — Publication des *Essais de critique et d'histoire.* — Voyage en Belgique, en Hollande et en Allemagne. — Correspondance et Notes de Voyage.

Au moment où nous sommes parvenus, il semblerait qu'après tant de traverses, Hippolyte Taine eût enfin atteint le port; il avait à peine vingt-neuf ans et sa renommée littéraire était presque incontestée. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, sauf celle de l'enseignement officiel auquel il ne tenait plus; et il avait sur le chantier deux grandes œuvres dont une seule eût suffi pour illustrer son nom. — Mais si les Eaux-Bonnes avaient guéri sa laryngite, il ne devait pas tarder à payer plus chèrement la rançon de ses excès de travail; au lendemain de ses premiers succès, il fut arrêté par une crise de fatigue cérébrale et de dépression nerveuse qui dura pendant plus de deux ans : elle le contraignit à suspendre complètement ses travaux philosophiques, qu'il ne devait reprendre que dix ans plus tard; il lui fallut renoncer aussi en partie à ses études littéraires; il n'écrivait plus que de loin en loin, achevant des articles déjà esquissés, retouchant ses premiers livres pour des éditions nouvelles, et condamné à de longs mois de com-

plète inaction pendant lesquels il était incapable même d'une lecture suivie. — L'été, il se réfugiait à la campagne, courant les collines d'Orsay ou la forêt de Fontainebleau; il herborisait à l'aide de la petite Flore de Mérat, causait médecine avec son beau-frère[1], l'accompagnait dans ses courses, interrogeait les paysans et les petits artisans des villages qu'il visitait, et se consolait un peu des misères de sa condition actuelle en s'emplissant les yeux de verdure et en écoutant les graves harmonies des arbres qu'il aimait tant. Mais dans les mauvais jours d'hiver, l'inaction devenait un véritable supplice pour cette âme avide de connaître et de répandre la manne recueillie laborieusement. Il trompait son ennui avec quelques visites amicales, un peu de musique, des promenades au Jardin des Plantes et sur les quais de l'Ile Saint-Louis où il habitait alors; penché sur la Seine, il regardait décharger les lourds bateaux de pommes descendus des vergers normands : bien des années après, l'odeur des pommes entassées évoquait en lui le souvenir de ces courses solitaires et de ce temps d'épreuve; — ou bien, pendant de longues heures, étendu dans son cabinet, les yeux clos pour éviter le grand jour qui blessait sa tête endolorie, il se faisait lire par un petit secrétaire à la voix monotone, de lourdes compilations historiques; entre autres le *Journal de Dangeau*, le *Moniteur universel* et les quarante volumes de l'*Histoire parlementaire de la Révolution Française* par Buchez et Roux, dans lesquels il puisa ses premières opinions sur les principaux acteurs du grand drame révolutionnaire. — Parfois encore, pour essayer de retrouver le sommeil disparu, il se livrait à des exercices fatigants; il descendait à la cave et fendait du bois comme un manœuvre; il disait plus tard en souriant que ces heures de travail dans les ténèbres lui avaient appris à discerner les dégradations

1. Le docteur Letorsay, médecin à Orsay.

infinies de la lumière et de l'ombre, et lui avaient révélé les beautés supérieures de l'art de Rembrandt.

Pendant les premiers mois de 1857 parurent quelques travaux préparés l'année précédente : d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur Thackeray[1], suivie d'une seconde sur Milton[2]; puis le *Journal des Débats* publia successivement un article sur la princesse de Clèves[3] et trois autres sur M. Troplong et M. de Montalembert[4]. Ceux-ci avaient été déposés l'année précédente, comme nous l'avons vu, à la *Revue des Deux Mondes*, qui, finalement, n'avait pas osé les insérer. Enfin un article sur l'esprit de la Réforme en Angleterre[5], dans la *Revue de l'Instruction publique*, complète, avec la préface des *Essais de critique et d'histoire*[6], le maigre bilan littéraire de cette année 1857. Le volume d'Essais de critique et d'histoire parut à la librairie Hachette en février 1858[7].

1. *William Thackeray, son talent et ses œuvres*, 1er janvier 1857; reproduit dans la 1re édition des *Essais de critique et d'histoire*, il disparut de la 2e édition et forme maintenant, avec de nombreux changements, le second chapitre du Ve volume de l'*Histoire de la Littérature anglaise*.

2. *Milton, son génie et son temps*, 15 juin 1857. Très remanié dans l'*Histoire de la Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre VI.

3. 25 février 1857; recueilli dans les *Essais de critique et d'histoire*. Voir page 154, lettre du 24 février.

4. 28, 29 et 30 avril 1857; recueillis dans les *Essais de critique et d'histoire*. Voir page 136, lettre du 8 juillet 1856.

5. 4 juin 1857; refondu dans la *Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre V, *la Renaissance chrétienne*.

6. 24 janvier 1858. Cette préface disparut des éditions suivantes; nous la rétablissons, conjointement avec la préface de 1866, dans l'édition définitive des *Essais de critique et d'histoire*.

7. Le livre contenait, outre la préface, les articles suivants : M. Macaulay, Fléchier, Charles Dickens, M. Guizot, Thackeray, les Jeunes Gens de Platon, Saint-Simon, Mme de la Fayette, M. Michelet, M. Troplong et M. de Montalembert. Ce volume a subi au cours des différentes éditions de profonds remaniements; les

Au commencement de 1858, après une année de repos, M. Taine put pendant quelques mois travailler deux ou trois heures par jour. C'est alors qu'il écrivit son important *Essai sur Balzac*[1] et qu'il prépara la seconde édition, entièrement refondue, du *Voyage aux Pyrénées*[2]. Il publia également à cette époque des articles sur Marc-Aurèle[3], Racine[4], Assolant[5], M. de Sacy[6], et enfin deux grandes études pour la littérature anglaise : Swift[7], et Dryden[8].

A la fin d'août de la même année, se sentant toujours

articles sur la Littérature anglaise disparurent et d'autres qui les remplacèrent furent à leur tour supprimés, ou fondus dans les deux autres volumes d'*Essais*. L'édition définitive comprend avec les deux *préfaces* : *La Bruyère*, Michelet, *Jean Raynaud*, Platon, M. Guizot, *Xénophon*, Saint-Simon, Fléchier, Mme de la Fayette, M. Troplong et M. de Montalembert.

1. *Journal des Débats*, 3 février 1858, *la Vie et le caractère de Balzac*; — 4 février, *l'Esprit de Balzac*; — 5 février, *la Doctrine de Balzac*: — 23 février, *le Monde de Balzac*; — 25 février, *les Grands personnages*; — 3 mars, *la Philosophie de Balzac*. Recueillis dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*.

2. Parue en juillet 1858. Voir page 5 note 1, et page 159, lettre du 2 avril.

3. *Journal des Débats* du 25 mars. Article sur le livre d'Édouard de Suckau, recueilli dans les *Nouveaux Essais*.

4. *Id.* du 23 juillet, *Racine*. — I. *Esprit de son théâtre*; — 24 et 27 juillet, *Id.* II et III. *Mœurs de son théâtre*; — 11 août, *Id.* IV. *Les Bienséances de son théâtre*. Recueillis dans les *Nouveaux Essais*.

5. *Id.* du 15 novembre : *Scènes de la vie aux États-Unis*; non recueilli.

6. *Revue de l'Instruction publique* du 18 novembre : *Variétés littéraires, morales et historiques*, par M. de Sacy, recueilli pour la première fois dans les *Derniers Essais*, puis placé à son rang dans les *Nouveaux Essais*, édition définitive.

7. *Revue des Deux Mondes* du 15 août : *Swift, son génie et son œuvre*; refondu dans la *Littérature anglaise*, tome IV, livre III, chapitre v.

8. *Id.* 1er décembre. *John Dryden, son talent, son caractère et ses œuvres*; refondu dans la *Littérature anglaise*, tome III, livre III, chapitre II.

souffrant, M. Taine chercha dans les voyages à la fois une distraction et un renouvellement intellectuel. Il fit une excursion de quelques semaines en Belgique, en Hollande et sur les bords du Rhin; il y étudia les maîtres avec quelque idée de faire un livre sur la peinture hollandaise; mais ce n'est que dix ans plus tard qu'il utilisa pour ses leçons de l'École des Beaux-Arts et pour la Philosophie de l'Art les notes recueillies en 1858. Il rentra en France par Cologne, Heidelberg et Strasbourg; on trouvera plus loin ses premières impressions sur l'Allemagne[1].

Malheureusement, la diversion du voyage ne suffit pas à conjurer la crise menaçante : M. Taine se trouva bientôt plus malade qu'auparavant et l'année 1859 fut la plus triste et la plus stérile de sa vie; il crut sérieusement alors que le ressort intellectuel était tout à fait brisé; il essayait parfois de reprendre son travail, une étude sur Addison, quelque lecture intéressante; mais la plume ou le livre lui glissaient bientôt des mains et il retombait dans sa cruelle inaction. Ce n'est qu'à la fin de l'année qu'il put, avec des ménagements infinis, recommencer à écrire; depuis, il eut souvent encore des périodes de repos forcé, mais jamais avec la persistance et l'intensité de cette première atteinte.

A M. A. HATZFELD

Paris, 24 février 1857

Vous êtes d'une obligeance charmante, mon cher Monsieur; j'ai profité de votre cadeau[2], j'ai entendu la

1. Une partie des notes du voyage en Belgique et en Hollande ont paru dans la *Revue de Paris* (15 juin et 15 juillet 1895).
2. Un billet pour le Conservatoire de musique.

symphonie en si bémol, et je vous remercie cent fois. Mais pourquoi une lettre si courte? C'est à vous de me causer. Songez que je suis malade depuis quatre mois, incapable d'écrire et même de lire, ayant une calotte de plomb sur la tête et en outre des névralgies fréquentes. Rien n'y a fait, ni hydrothérapie, ni pilules ferrugineuses, ni régime. Les médecins me disent de me tenir tranquille et d'avoir patience. J'ai renoncé à tout travail, je ne m'occupe plus qu'à faire passer à la *Revue des Deux Mondes* deux articles qui ont six ou huit mois de date; je donne trois ou quatre leçons par semaine, et le soir je vais bâiller, dire et écouter des niaiseries dans le monde. A peine si en huit jours de répit accidentel, j'ai fait un petit article sur *la Princesse de Clèves* pour les *Débats*. Écrivez-moi et ne m'en veuillez pas de ne pas écrire. C'est vous qui pensez, qui avez des idées nouvelles et qui faites des lectures; dites-moi ce que vous décidez sur votre manuscrit, si en même temps vous faites Thucydide. M. Villemain tient beaucoup à ce second sujet, il m'a engagé à le traiter, mais je suis trop malade. Quel beau travail, si l'on compare cet homme et son pays aux républiques d'Italie du moyen âge et à leurs historiens. Les arts sont nés à deux reprises sous des climats semblables, sous des constitutions semblables, parmi des mœurs semblables. C'est un des plus heureux sujets de philosophie historique, et je serais bien content de le voir tomber sous votre main.

Adieu, et pardonnez-moi de finir si vite; je ne suis

plus un homme, mais un mollusque d'ordre inférieur, et je ne sens plus ma cervelle que pour en souffrir.

A ERNEST HAVET

Orsay, 19 juin 1857

Un malade qui plante des choux et fait cinq lieues par jour vous prie d'accepter, Monsieur, cet écrit[1] composé il y a huit mois, du temps où il avait encore un peu de cervelle. Aujourd'hui, un estomac, une paire de jambes, une langue dont il se sert deux fois par semaine pour donner des leçons, voilà tout ce qui lui reste. Il les exerce le mieux qu'il peut afin de redevenir gratte-papier au plus vite, et le médecin lui promet que ce sera l'hiver prochain.

Il a pourtant, contre les ordonnances, usé dernièrement de cette pauvre cervelle; jugez si sa raison n'était pas bonne : il retrouvait à la campagne votre Pascal. Il s'est rappelé la bonté charmante que vous lui avez témoignée en lui envoyant ce livre[2], à lui, pauvre régent de collège, noyé dans les méchancetés d'une petite ville. Il a relu ce modèle d'exposition, de critique, de psychologie, de sympathie et d'éloquence; et il vous offre, comme autrefois à l'École, un essai

1. L'article sur Milton. Voir p. 151.
2. Voir tome Ier, p. 224, lettre du 24 mars 1852.

d'élève pour une leçon de maître, un protestant pour un janséniste, Milton pour Pascal.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 9 octobre 1857

Mon cher Édouard, il y a en outre un article sur Chaucer, deux sur Spenser, deux sur Ben Jonson, un troisième article sur Macaulay (*Histoire d'Angleterre*).

Tu me flattes, du reste cela est permis quand il s'agit d'une épitaphe. Je ne vis plus, je survis.

Mon idée principale était celle-ci : écrire les généralités, et les particulariser par les grands hommes, laisser le fretin. Le but était d'arriver à une définition de l'esprit anglais. Je t'envie ton voyage, tu verras par les yeux du corps ce que j'étais forcé de deviner.

Rien de neuf; je suis toujours exactement aussi malade, je ne sais quand je pourrai écrire Marc-Aurèle[1]. — Je t'ai dit qu'Hachette allait m'imprimer un recueil d'articles[2]; je tâcherai, en travaillant un quart d'heure par semaine, d'écrire une préface.

Je t'embrasse. Écris-moi d'Allemagne, je te garderai tes lettres pour ton livre au retour.

1. Voir p. 152, note 3.
2. Les *Essais de critique et d'histoire.*

A J.-J. WEISS

Paris, 25 janvier 1858

Mon cher Weiss, M. Robinet[1] m'a montré le passage de ta lettre qui a rapport à moi. Je suis si peu choqué que je te remercie. Quoique rangé dans la *littérature brutale*, je suis traité honorablement, et avec un bon vouloir visible, de façon à donner envie de te serrer la main. J'avais bien compris la note sur X., et tu peux croire que je fais la différence grande entre la loyauté de ton article et la malignité du sien. Si la compagnie de M. Baudelaire est mauvaise, celle de M. Flaubert est très bonne; je ne connais pas de plus beau roman[2] depuis Balzac.

Je regrette seulement ce que tu as dit sur Renan; le connais personnellement; je sais que ses mains sont un peu trop gantées, et à l'ecclésiastique; mais il est très ardent, très convaincu, très dévoué à ses idées, immensément savant, très riche en idées générales, ayant avec cela la finesse d'un artiste et d'un homme du monde; ce sera un des hommes supérieurs de ce siècle. Je serais fâché de voir un homme comme toi, si vif, si brillant, si érudit, en guerre avec un homme comme lui. Qu'importe une différence de philosophie? J'adore Balzac qui était chrétien, absolutiste, mystique,

1. Robinet (Edmond), littérateur (1811-1864), dirigeait alors la *Revue de l'Instruction publique* et M. Weiss venait d'y publier un article sur M. Taine.

2. *Madame Bovary*.

et Beyle qui était libéral, matérialiste et athée. Je voudrais que tous les hommes loyaux et qui pensent pussent se serrer la main à distance et dans tous les camps.

Je sers la tienne et j'espère que ce sera pour longtemps.

A M. ÉMILE DESCHANEL

Paris, 22 février 1858

Cher Monsieur, je n'ai pu encore vous remercier de votre bon souvenir[1]; croyez que je suis sensible à votre obligeance; je reconnais le maître de l'École normale qui de loin tend encore la main à ses élèves.

Vous voyez un convalescent qui recommence à peine à travailler quelques heures par jour. J'ai passé un an entier inerte dans un fauteuil, ou bâillant au soleil dans la campagne, incapable d'écrire et même de lire. La pauvre machine devient patraque dès qu'on la pousse un peu vite.

Écrasé dans ce monde
Faute d'être assez grand.

Là-dessus, on grimpe; ajoutez quelques chagrins; arrivé aux premières branches on se trouve les reins malades et les mains en sang.

1. M. Deschanel avait publié dans *l'Indépendance belge* un article sur *les Philosophes français*.

Tout le monde m'a parlé de vos succès de parole. J'en savais quelque chose par la façon dont vous nous aviez traduit le discours d'Ulysse. Que n'êtes-vous ici? Sauf M. Havet qui a le cœur et le souffle d'un orateur, nos cours sont des hôpitaux de vieux imbéciles qui se chauffent ou de jeunes niais qui prennent leurs grades. Le beau temps que le bon temps!

La librairie Hachette vous envoie au bureau de *l'Indépendance* les *Essais de critique et d'histoire* que je viens de publier. Si vous leur faisiez le même honneur qu'aux *Philosophes*, ayez, je vous prie, l'obligeance de m'avertir; je n'ai pu lire votre article, et croyez-moi, personne plus qu'un critique n'a besoin d'être critiqué.

Vous êtes venu une fois à Paris, il y a deux ans, je pense; Michel Lévy me donnait votre adresse, mais il ajouta que vous partiez le jour même. Serais-je assez heureux, si votre voyage se renouvelait, pour pouvoir vous serrer la main.

A M. ÉMILE DESCHANEL

Paris, 2 avril 1858

Je vous remercie vivement, mon cher maître, de votre article[1] si obligeant, si aimable. Puisque vous me faites l'honneur de vouloir bien lire *le Voyage aux Pyrénées*,

1. Sur les *Essais de critique et d'histoire*.

faites-moi la grâce d'attendre encore deux mois; je l'avais mal fait, dans de mauvaises conditions. Il y avait tout au plus une soixantaine de pages que j'aurais signées volontiers; je n'osais encore, et puis c'était un *Guide*. On le réimprime, et je l'ai refait de fond en comble; aussitôt publié, j'aurai grand plaisir à vous l'offrir et à mettre *Tite-Live* dans le paquet.

Les articles sur Fléchier et Platon n'ont point été faits ni préparés à l'École; mais Platon est extrait en grande partie de ma thèse latine. *Tite-Live* est neuf, les beaux yeux de l'Académie l'ont seuls inspiré.

Merci de vos conseils et de votre discussion, quoique à demi indiquée. J'y pense, et pour vous le prouver, je vais vous marquer en deux mots comment j'essaierais de me défendre.

Si par système on entend une hypothèse, Voltaire a mille fois raison; supposer quelque chose de non observable, la matière annelée de Descartes, ou la monade de Leibnitz, est ridicule, et la science tous les jours se purge de ces belles choses indigestes.

Mon système, si l'on veut lui infliger ce nom, n'est qu'une loi, c'est-à-dire un fait général, observé un grand nombre de fois sur plusieurs siècles, nations ou individus. Selon toutes les règles de l'induction scientifique, on peut l'admettre pour les autres cas non étudiés encore. Ce n'est pas là une supposition, une hypothèse gratuite, une invention.

Toute mon ambition est de demander pour cette méthode une place au soleil; j'admire les peintres, je n'ai

pas le talent de l'être; je ne suis qu'anatomiste, et je soutiens seulement qu'à côté des pinceaux on peut tolérer les scalpels.

Pour ce qui est de mes sympathies, je n'aime point à crier mes confidences comme M. de Lamartine, en plein vent, avec tambours et trompettes. Trente millions de confidents sont trop pour mon goût; voilà pourquoi je fais, dans ce que j'écris, abstraction de ce que j'aime; la dernière page du livre n'était point ironique, mais sincère. Cette manière de s'abstraire console; on oublie le présent et beaucoup d'autres choses. Je vous jure qu'on a souvent besoin d'oublier.

A propos, me permettez-vous de réparer un oubli de votre part? Je n'étais point élève à Charlemagne; l'élève dont vous me décrivez la figure n'était point moi; j'y perds sans doute, mais tant pis. Votre serviteur, cher Monsieur, était à l'École Normale en deuxième année, au coin du banc à votre droite et regardait votre cravate blanche, pendant que ce pauvre Rieder, qui croyait n'avoir sur le dos qu'une seule rédaction, s'en trouva vingt-trois à propos de Wolf et d'Homère. Moi, je fis un travail sur le 1er livre de l'*Iliade*; j'ai encore vos coups de crayon; j'avais alors, et j'ai encore un grand nez, des lunettes bleues, et un ardent amour pour les raisonnements philosophiques. Une fois, en pleine conférence, j'ai discuté avec vous sur la liberté!

Reconnaissez votre homme à son signalement, et si jamais une permission de quelques jours vous ramène à Paris, soyez assez bon pour m'en avertir; j'irai me

faire vérifier par vous, et j'aurai le plaisir longtemps attendu de vous serrer bien affectueusement la main.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 29 avril 1858

Mon cher Édouard, je t'ai pardonné ton silence de quatre mois, pardonne-moi mon silence de six mois. Je suis fort loin d'être guéri, comme tu l'as cru ; je travaille deux à trois heures par jour, le matin, et avec de grandes précautions ; le reste du temps, je me frotte d'eau froide, je dors, je digère longuement à table, je fais quelques visites, et je donne quelques rares leçons ; je me couche à neuf heures, et je ne vais dans le monde qu'en cas d'extrême nécessité. Voilà ce qui m'empêche d'écrire ; encore une fois pardonne-moi.

J'ai présenté Marc-Aurèle[1] à M. Villemain et à M. Guizot ; je tâcherai par M. Meissonier[2] de le faire présenter à M. Émile Augier ; M. Simon parlera à M. de Rémusat. Je compte sur Prévost pour d'autres académiciens. Malheureusement, M. Villemain n'a pas l'air bien disposé. Il m'a dit qu'on n'avait jamais couronné qu'une thèse, celle de Kastus[3], à cause du travail énorme (ajoute la volonté de Cousin), et que d'ailleurs tu n'avais pas parlé des gens du XVIe siècle qui ont parlé de Marc-

1. Le livre de M. de Suckau, présenté pour un prix d'Académie.
2. Le peintre Ernest Meissonier.
3. M. Waddington Kastus.

Aurèle! Ajoute cent concurrents au moins; mais nous jouerons des coudes.

Mon bon ami, rien de neuf ici : l'Université est de plus en plus féroce; le ministre a défendu lui-même à Weiss et à Talbot[1] d'écrire dans la revue d'Hachette; juge par ce petit fait. — Prévost va reprendre son premier Paris, M. Bertin me l'a dit avant-hier. Il cherche une place industrielle ou dans les chemins de fer, en cas de déconfiture du journal ou au journal; il a déjà quelque chose dans les chemins de fer suisses; voilà deux fois que je le manque, il est toujours en voyage, peut-être a-t-il accroché une place plus importante. — Il demeure 8, rue Guy-Labrosse; il a perdu sa deuxième fille, sa femme a été fort malade; du reste, il est toujours nerveux et actif.

About est en Italie; il gagne beaucoup d'argent par son drame (*Germaine*); il a moitié des droits d'auteur, mais il mange ferme; Bary[2] m'a dit que l'an dernier il tenait table ouverte deux fois par semaine. — Son *Maître Pierre* est fort joli, c'est sa meilleure chose depuis *le Roi des Montagnes*.

Renan fabrique des livres, un avec son *Langage* de la Liberté de Penser, un autre avec de petits articles; celui sur le Langage est curieux typographiquement : faire un volume in-8° avec deux articles de Revue!

1. Talbot (Eugène) (1814-1894), professeur et littérateur.
2. Bary (Arthur), né en 1829, entré à l'École Normale en 1848, mort en 1887.

J'ai refait de fond en comble le *Voyage aux Pyrénées*. Hachette en imprime deux éditions, une sans gravures, une autre de luxe pour étrennes, à laquelle il ajoute toutes sortes d'illustrations[1]. Cela m'a pris six semaines et me vaudra un peu d'argent. L'ennuyeux, c'est la censure du colportage; il faut s'y accommoder pour être vendu dans les chemins de fer. Par exemple, Templier[2] dit qu'il faut supprimer la phrase que voici : « Malgré moi, j'ai pensé ici aux religions perdues qui étaient si belles ». *Si belles* est insolent pour le christianisme. Je vais être tracassé et malheureux.

M. Hachette m'a pris à partie un de ces matins, m'a parlé de mes funestes tendances, des bruits qui lui en revenaient, des conseils que ses amis me transmettaient par lui. Il m'a d'abord prouvé par des arguments neufs la liberté, puis m'a engagé à ne plus écrire une seule allusion philosophique, rien que de la critique littéraire. « Je vous donnerai de l'ouvrage. Dans deux ans, ayant réfléchi, vous serez corrigé.... »

Pauvre Ed, qui bâilles à Bayreuth! Tu m'effraies par la difficulté d'entendre au vol la langue et les nuances, moi qui voulais visiter l'Allemagne dans quelques années. Mais enfin te voilà les oreilles longues, armé de bons réceptacles auditifs, et tu vas dans un mois courir les cours et les grandes villes. Cher Ed, je crois que

1. Par Gustave Doré.
2. Templier (Émile-François), gendre de M. Louis Hachette et associé de la maison (1821-1891).

toute conversation te semblera lourde et toute vie insociable auprès des nôtres; je juge d'après quelques Allemands et Allemandes que je vois ici. Mais leur idée s'exprime ailleurs, notamment par la musique; en l'étudiant bien, on y voit tout le cœur et l'esprit de l'Allemagne; on m'a joué et fait jouer du Bach, du Schumann, du Mendelssohn qui valent tous les entretiens du monde; l'animal, là-bas, rêve et sent, et pénètre les ensembles, au lieu de causer, préciser, juger, découper comme ici. Puis, tu as les journaux et revues, on doit y apprendre le goût public. Qu'est-ce que l'administration, comment rend-on la justice, quel est le degré de coquinerie dans ton petit État? Comment une fille se marie-t-elle? Quelles sont les carrières pour les jeunes gens? Il y a énormément à remarquer, tu te plains d'aise; j'espère que tu vas arriver avec un chariot de faits.

Je n'ai reçu que les trois premiers numéros de la *Revue germanique*; je n'y ai encore rien vu de toi; n'y signe pas, prends un pseudonyme; elle est mal vue; son exégèse, sa philosophie, sentent le fagot.

Politiquement, rien; les gens d'opposition attendent; le maître est un homme d'esprit, de sang-froid, mais mal entouré de coquins qui volent et le poussent en avant n'importe où et comment. On lui a fait faire une faute par ces adresses contre l'Angleterre; il l'a effacée tant qu'il a pu, mais l'irritation reste, témoin le procès Bernard. Le gros mal, c'est l'argent; le quart d'heure de Rabelais viendra; on en jette par les fenêtres, le

budget croît, tout est imposé, à la moindre secousse il faudra se serrer le ventre; puis, dans l'enchérissement universel, les employés commencent à mourir de faim; la ville de Paris s'obère; il faudra un jour augmenter les octrois; les capitalistes, gênés partout, restreindront leurs dépenses; alors que dira le peuple, les ouvriers, pour lesquels on est censé faire tout cela?

Reviens et accroche quelque place fixe l'an prochain; dans notre beau pays, il faut se tenir ferme sur ses pieds, et s'attendre aux secousses.

Cher Ed, j'ai repris ma littérature anglaise, c'est une lourde besogne, et je vais bien lentement; je viens pourtant d'achever un long article sur Swift que je porte à Buloz. Il est fort tracassé. « Nous ne souffrirons « pas, a dit le Ministre, que nos professeurs écrivent « chez cet homme-là. »

Je m'habitue à vivre, même souffrant; je deviens patient, je courbe le dos, j'ai la trentaine; ma vie, mon travail, mon avenir sont tout dessinés; je suis un soldat à sa troisième étape; je vois d'avance en imagination la poussière, les durillons, la cantinière, et le grade de caporal, et j'emboîte le pas. — Et toi?

Je vais chez ma sœur à la campagne passer l'été, pour avancer ma guérison; je viendrai deux fois par semaine à Paris, comme l'an dernier.

Écris-moi, n'est-ce pas? Morin[1], que j'ai rencontré chez Robinet, me parle d'une nouvelle tendance phi-

1. Morin (Frédéric), philosophe et littérateur (1823-1874). Entré à l'École normale en 1844.

losophique allemande, une restauration de la volonté à la Maine de Biran. Tâche de voir Michelet[1] de Berlin.

Les Mémoires que publie M. Guizot sont très beaux.

J'ai parcouru Richard Owen[2], naturaliste anglais. Très fort; c'est du Geoffroy Saint-Hilaire remanié et de plus haut. Qu'est-ce qu'on dit chez toi en histoire naturelle? Moleschott[3] et Forscher font du bruit; j'ai lu aussi un bon livre de Kuno Fischer[4], sur la logique de Hegel.

Dis-moi franchement ce que tu penses et penseras de Balzac, Marc-Aurèle, Swift.

A SA MÈRE

Anvers, 29 août 1858

... Mon voyage est agréable, cette Flandre a de beaux paysages et me fait pousser des idées. Je ne m'ennuie point, et j'évite de me fatiguer.

A Bruxelles, M. Deschanel m'a reçu à bras ouverts; il m'a fait dîner avec Hetzel, le libraire artiste, l'auteur de *Bêtes et Gens*. J'ai passé une soirée bien amusante.

Voici un journal horriblement griffonné sur papier

1. Michelet (Charles-Louis), philosophe allemand, 1801-1893.
2. 1804-1892.
3. Moleschott (Jacques), physiologiste hollandais (1822-1893).
4. Fisher (Ernest-Kuno-Berthold), philosophe allemand, né en 1824.

qui tache. Lis-en le moins possible. Ceci est un memento pour moi, nous en causerons au retour.

Les gens ici ne ressemblent pas aux têtes de Rubens, mais plutôt à celles de Téniers; un de leurs biftecks suffirait à un caporal et à quatre hommes.

Tout cela est amusant à voir. Les rues sont propres merveilleusement. Anvers est pleine de maisons dont le pignon fait devanture. On ne voit que choses solidement commodes et agréables. — Ils sont bien lourds et flegmatiques; mais, au fond, ils me font trouver notre vie de Paris bien artificielle.

Je passe mes journées aux musées, aux églises, dans les rues, sur le port; le soir je bois de la bière dans une taverne; j'éprouve un grand plaisir à ne pas lire, et à ne causer à personne.

Je pars demain pour Gand, j'y passerai deux jours, autant à Bruges, puis un jour à Rotterdam; après quoi je serai à Amsterdam.

A SA MÈRE

Amsterdam, 7 septembre 1858

... Je ne m'ennuie pas encore; au contraire, je regorge, si bien que je suis fatigué. Aujourd'hui je n'ai rien voulu visiter; je suis allé m'asseoir sur le port, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, regardant, songeant, bâillant aux corneilles, ou plutôt

aux mouettes qui volent ici avec de bien fines ailes. La mer change de couleur chaque demi-heure, tantôt lie de vin pâle, tantôt d'une blancheur crayeuse, tantôt jaunâtre comme du mortier détrempé, ou noirâtre comme de l'encre délayée. Les nuages ressemblent exactement aux masses rondes et déchirées de vapeur qui sortent d'une locomotive; tout cela est grand, étrange, malade; l'eau gorge et noie tout; on aperçoit au bord du ciel une bande de vert imperceptible qui semble nager sur la mer; la terre ici n'est rien.

Pardon de décrire; j'ai une indigestion de spectacles; c'est parce que tu es littéraire que tu n'entends pas les descriptions; ce ne sont que des notes de voyage.

Je compte partir après-demain; j'ai encore ici le musée à voir, et une excursion à Saardam; c'est fête, pour la majorité du prince héréditaire; on s'étouffe dans les rues. J'irai à Dusseldorf, puis vite à Cologne, en trois ou quatre jours, pour me reposer des villes et voir du paysage à loisir; je m'arrêterai au plus bel endroit du Rhin, probablement à Kœnigswinter. — J'en ai trop des tableaux et des courses sur les pavés; il faudra que tout cela se tasse dans ma tête. Mais je suis bien content d'avoir fait ce voyage sans camarade.

Mon anglais m'a servi à Rotterdam et ici; cela est tout singulier de se trouver parmi tant de gens qui ne vous entendent pas. Mon allemand m'aide encore.

Ici tout coûte le double de la Belgique; le pays est si mauvais que les mêmes objets exigent deux fois plus de travail.

Voici deux feuillets de mon journal. — J'ai pêché beaucoup d'idées que je compléterai à Paris. Si j'ai de la santé pour écrire, j'aurai sur les peintres d'ici un travail tout préparé.

Je n'éprouve le besoin de causer à personne. Je regarde et songe. Cependant, la fine sensibilité des premiers jours s'émousse.

A SA MÈRE

Heidelberg, 18 septembre 1858

.. J'ai laissé la pluie en Hollande; depuis que je suis en Allemagne, je grille. Tout s'est bien passé. J'ai vu des gens singuliers et de toutes espèces, une Genevoise à Amsterdam, modèle de bon sens, de raison, de naturel, sans façon et aimable. Quelle différence avec nos Françaises! — Trois familles anglaises en bateau à vapeur, types d'aristocratie riche, fière, digne, habituée à la richesse et au commandement. — Des fiancés ou jeunes mariés allemands qui s'embrassent en public. — Un bon négociant allemand avec qui j'ai passé une soirée, qui m'a montré l'éducation et l'intérieur de la famille allemande. Un journaliste allemand maladroit et docte. De blondes jeunes filles rêveuses, ou hautes en couleur et en chair. — Enfin j'ai fait des provisions intellectuelles; j'ai relu le *Faust* de Gœthe aux moments vides; c'est incroyable comme il peint vrai, et combien on apprend

à le lire dans son pays. Ce voyage m'aura été utile; j'en tirerai d'abord probablement quelque grand article sur Rubens; je sais les documents qu'il faut lire; et tout cela commence à se classer dans mon cerveau. — Au fond, pourtant, cette vie-là ne repose guère: on voit trop de choses, on en veut voir encore davantage, remarquer les gestes, les figures, les habits; on est comme un gourmand à une bonne table; moi surtout qui ai de mauvais yeux, j'en ai abusé; tu as raison, je tiens trop de mon père, je souhaite trop fort ce que je souhaite; mais sois tranquille, la machine va bien. Je vais rester ici deux jours encore; Heidelberg est le plus agréable endroit du monde, à l'entrée d'une vallée, entre deux chaînes de collines boisées de sapins et de chênes, à peu près deux fois plus hautes que celles d'Orsay. J'ai une chambre avec vue sur toute la vallée; et je flâne depuis hier dans les jolies routes tranquilles qui serpentent sur tous les versants.

Je resterai probablement trois jours à Bade. — En quittant Strasbourg, j'irai à Senones; j'y serai vers le 25, et j'y resterai une semaine; ainsi je reviendrai à Paris au commencement d'octobre.

Les villes du Rhin, Cologne, Mayence, Francfort, ne sont pas belles; vilaines églises, point de tableaux. Les gens des Pays-Bas ont un fond d'artiste et d'épicurien; la propreté, les belles couleurs harmonieuses, l'abondance, la vie grasse et facile y font plaisir à voir. Ici rien de pareil; mais le Rhin est admirable; je me suis arrêté à Kœnigswinter et à Bingen, aux plus beaux

points de vue; il coule entre deux rangées de solides montagnes qui l'enferment comme entre deux murs. Ces murs sont fendillés, écorchés, noircis, parsemés de châteaux en ruines, perchés sur les crêtes; tout cela par un soleil magnifique, sur une eau verte ou bleue, large comme un lac, et qui au soir ondule rouge ou dorée comme un fleuve de métal fondu.

Il ne faut pas s'imaginer pourtant que je viens de traverser des extases; j'avais souvent trop chaud, les yeux las ou les jambes lourdes; sauf un ou deux moments, c'était plutôt une rêverie tranquille et bien nourrie, comme celles qu'on a dans son lit, le matin, après un bon sommeil. En fait de plaisirs d'esprit, pour moi du moins, tout est accident; j'ai eu cet hiver des sensations plus vives en voyant le soleil se lever sur les quais. De même les tableaux et les églises : ils m'ont fait plaisir plutôt par les idées et vues nouvelles qu'ils me suggéraient que par leur beauté propre. Je suis critique et non artiste.

Voici une page de mon journal; à partir de Rotterdam, je ne l'ai plus tenu.... Après tout, cette vie de lanterne magique à l'auberge ou en voiture ennuierait si elle durait plus d'un mois.

NOTES SUR L'ALLEMAGNE[1]

Senones, 29 septembre 1858

Voici mes remarques sur l'Allemagne; mais je n'ai vu qu'un coin du nord-ouest et en passant....

L'Allemand est tout primitif; il s'abandonne au premier mouvement. Nulle habitude contractée, nulle passion réfléchie n'altère ce jet; son naturel fait contraste avec l'orgueil anglais et la vanité française. Au plus fort de l'élan, l'Anglais songe à ce qu'il se doit, le Français à ce que penseront les autres; l'Allemand point. De là beaucoup de bonhomie, de naïveté, de grâce et aussi de niaiserie. Ils sont un peu enfants. Par exemple, j'ai vu deux ou trois accès de colère, entre autres un soldat furieux contre un étranger qui avait forcé une consigne: il rugissait, sa voix était comme une tempête, cela m'a rappelé les barbares de Chateaubriand et d'Augustin Thierry; de même l'amour, l'épanchement: les sentiments ici sont purs, dans la violence, dans la douceur, dans la générosité, dans la sottise. C'est une eau sans mélange; la race est à sa source, non transformée. Peut-être est-ce la cause de la ressemblance qu'il y a entre la prononciation et l'écriture; les racines et les idées n'ont pas été tordues comme en français et en anglais.

J'insiste sur ma remarque d'autrefois. L'amour est

1. Voir page 357 les notes de 1870.

infiniment ouvert et innocent. Deux fiancés fort riches et bien mis, à Heidelberg, m'ont étonné ; ce sont les façons d'un étudiant et d'une lorette hardie. *Unschuld*, me répétait mon voisin de droite ; tout le monde regardait la chose avec complaisance ; cette complaisance prouve de l'imagination, un bon cœur. Mais, bon Dieu ! quelle éducation que celle qui laisse une fille de vingt ans si enfant, si naïve ! Si ses enfants meurent, si son mari se ruine ou se casse le cou, sur quoi s'appuiera-t-elle? Ni volonté exercée personnelle, ni jugement net et désenchanté sur le monde et sur la vie, ni capacité commandante et raisonnante ; la véritable compagne est la Genevoise que j'ai rencontrée à Amsterdam : point minaudière ni vaniteuse à la française, un peu bornée d'esprit, mais sensée, solide, réfléchie, capable de donner un bon conseil, de le suivre quand on le lui donne, lieutenant de son mari et capitaine au besoin quand le mari tombe. Gœthe est un grand peintre ; j'ai relu ici son *Faust* : sa Marguerite est d'une vérité admirable ; aimer, s'abandonner, pleurer, rêver, souffrir, mourir, — voilà ce que prédisent toutes les têtes que j'ai vues parmi les Allemandes, depuis un mois.

Ses scènes de villageois et de buveurs sont toutes allemandes, profondes, parfaitement fausses en France. Les buveurs parlent d'amour et ils le sentent ; ce serait de la galanterie chez nous. Ils chantent ou on leur chante des chansons qui remuent l'imagination et la fantaisie, mais fades pour nous ; l'esprit, le piquant manquent absolument. — Ils hurlent et s'emportent

grossièrement, en ours, en taureaux ; le tempérament est plus fort que chez nous. — Leur rire est un éclat de bien-être physique ou un sourire calme de ventres bien remplis ; le rire chez nous vient du choc brillant d'idées drôles; ils digèrent, nous gambadons. — Valentin, pour tirer l'épée, a besoin de se secouer, de faire tapage avec ses souvenirs; nous dégainons plus vite. — Ils sont plus naturels, plus corporels et plus lents.

Rien d'amusant comme les soldats qui font l'exercice ou les garde-postes des chemins de fer. Ils portent armes avec un pieu, le corps consciencieusement droit d'une raideur mathématique, sans songer à prendre une tournure leste de crânerie militaire. — L'Allemand doit se battre par conscience et consigne, le Français par vanité et honneur.

De Bingen à Coblentz, j'ai causé avec un journaliste de Francfort et un négociant. Du bon sens, nul esprit; deux fois ils ont essayé une plaisanterie avec un épanouissement de cœur et un contentement d'eux-mêmes bien plaisants. Le journaliste qui boite m'a dit : « Vous n'avez peut-être pas vu mon pied; je suis le diable boiteux ». En vérité, il n'avait pas l'air diabolique. — Le négociant, arrivé avec moi au pied du Stolberg après une longue marche, a trouvé porte close. — Il a réfléchi et, en se frottant les mains, il m'a dit tout joyeux : « Nous avons été à Rome et nous n'avons pas vu le pape ». Ces deux exploits de style les émerveillaient.

Le journaliste (de troisième ordre) a l'air d'un vieux savant râpé ; chez nous il aurait l'air d'un bohème. Du

reste brave homme; il jouait avec une bonté touchante, caressant la petite fille de l'autre qu'il appelait Clärchen. Il y a un fonds de sensibilité imaginative chez tous; certainement ils ont meilleur cœur que nous. C'est toujours le même mélange : conscience avec un grain de niaiserie. J'ai lu beaucoup de leurs journaux, les nouveaux mariés se mettent dans les annonces ; un père « a l'honneur d'annoncer à ses amis que sa femme Élisabeth une telle, née une telle, vient d'accoucher d'un garçon bien portant ». Le ridicule n'est pas là pour faire justice de la sottise. Mais la conscience sauve tout. Les articles de critique, correspondances, comptes rendus, valent beaucoup mieux que les nôtres; point de bavardages, point de gambades pour faire rire l'abonné, ou de tirades à côté pour se faire admirer de lui. Un abrégé exact, complet, solide; le journaliste a lu tout le livre, est au courant de la science, vous évite la peine de le lire. Ils sont dix fois plus savants que nous et mieux savants. Ce dernier mot pourtant n'est pas absolument vrai. Beaucoup d'esprits sont des greniers à livres, collectionneurs, empileurs de faits. Un monsieur que j'ai vu à Strasbourg faisait collection de voyages à pied, il était allé en Norvège, aux monts Karpathes, ayant rapporté des ampoules et point d'idées. Tel, par distraction, un jour, apprendra le berbère ou le copte. Ce sont des engloutisseurs en fait de science, plutôt que des gourmets.

Mon négociant est excellent ; il m'a conté sa vie de famille, le soin que sa femme prenait de lui ; comment

tout le monde était content quand il l'était, etc. J'ai fait naturellement l'avocat du diable, je lui ai décrit nos mariages de convenance, la froideur des deux époux, la coutume de n'avoir qu'un ou deux enfants, l'habitude d'aller le soir dans le monde, les doubles familles de Belgique et de Hollande; il levait les mains au ciel, scandalisé. — On doit être bien heureux et bien honnête chez eux, en famille. — Beaucoup de sens, des paroles justes, rares, réfléchies. Quel contraste avec deux familles françaises, l'une à table à la Haye, l'autre au Musée d'Amsterdam, bavardes, grognonnes, avec une admiration de commande devant les tableaux, parlant haut pour être entendues, visiblement stupides et encore plus ennuyées! Nos Prudhommes sont la lie de l'espèce humaine; leur vanité est à souffleter.

En gros, voici les trois points frappants dans l'Allemand : 1° Le tempérament flegmatique (sensations ternes, action lente, trop d'eau dans le sang). Il est commun à l'Anglais, au Flamand, au Hollandais. — 2° La conscience ou habitude d'obéir à une consigne qu'on vous donne ou que vous vous donnez ; elle sert à l'Anglais dans l'action politique et commandante, au Flamand et au Hollandais dans l'industrie et le balayage. — 3° Enfin, ce qui est proprement allemand, les sentiments primitifs. L'Anglais, le Belge et le Flamand ont agi sur la nature et la société. L'Allemand est resté à l'état originel, exclu de la mer, des affaires politiques, du bien-être pratique, enfermé et conservé dans la

rêverie et la science. — Il n'y a pas de race plus *jeune.* Le bien et le mal sont tout dans ce mot.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 20 novembre 1858

Cher Édouard, nous sommes à blâmer tous les deux, mais toi surtout. Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre et tu te portes bien.

Je suis fort souffrant, mon ami, toujours de la tête ; je lis ou j'écris à peine deux heures le matin, le reste du jour je m'ennuie, et je tue tristement le temps. Ces deux pauvres heures, je les garde comme je peux à ma Littérature anglaise, contre les demandes d'articles qui me pleuvent de tous côtés. Vacherot vient de faire deux gros volumes de Métaphysique, qui ne me plaisent pas. Ce n'est qu'une décoction de Hegel, délayé, à demi compris, sans connaissance des sciences positives; l'école Cousin, même dans ceux qui la quittent, reste toujours parmi les généralités-tartines. — Rigault[1] est malade comme moi. — Sarcey est dans *le Figaro* sous le nom de de Suttières[2]. — About finit un roman et une comédie. — Renan achève ses langues sémitiques,

1. Rigault (Ange-Hippolyte), littérateur (1821-1858). Entré à l'École normale en 1841. Il mourut le 21 décembre.

2. Il signa de ce nom un article sur M. Taine (*Figaro* du 27 février 1859).

et va publier une traduction de Job. Voilà, mon ami, tout ce que je vois d'intéressant.

Écris-moi longuement, ne nous séparons pas trop; qu'as-tu fait en Allemagne, qu'as-tu appris, que veux-tu, qu'étudies-tu, quelles sont tes espérances universitaires? Parle-moi beaucoup, à moi qui ne peux te parler. La vie nous éloigne l'un de l'autre; Prévost est froid pour moi, à cause de sa passion politique; je lui répugne comme tiède et occupé ailleurs.

Je suis allé en septembre et octobre en Belgique, en Hollande, et je suis revenu par le Rhin; j'ai vu beaucoup de tableaux, j'ai pêché quelques idées sur le Moyen Age et la Renaissance, sur les caractères nationaux; mais je ne me suis pas guéri; c'était le but principal; je suis forcé de passer encore ma vie à me promener sur les quais.

Nulle passion ici; en politique les uns se résignent, les autres dorment; *l'Univers* fait toujours du fracas et on le regarde avec curiosité, comme un pantin bruyant; il n'y a point de drapeau; les jeunes gens des écoles songent à passer leurs examens, et les autres à faire leur chemin. — Tout cela est bien terne; mon plus grand plaisir est de causer avec les gens spéciaux. Mais que veux-tu qu'on apprenne quand on se couche à neuf heures? Je vis plus en provincial que toi.

Encore une fois, cher Ed, écris-moi.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 30 janvier 1859

Mon cher Édouard, tu vois que je t'écris par la main d'un autre; tu avais bien deviné, je suis tout à fait à plat, défense m'a été faite d'écrire ni de lire, et je m'ennuie fort.

J'ai été passer un mois dans le Midi, à Hyères, Marseille et Nîmes; en ce moment je suis à la campagne, je bêche le jardin, je vais en voiture et je joue avec ma nièce.

Merci de tes politesses; mais ce ne sont que des politesses, que l'on t'a faites parce que tu es mon ami. Prévost porte le drapeau d'un parti politique; About gagne trente mille francs par an et vend *les Mariages de Paris* à quarante mille exemplaires; je n'en suis pas là.

Tu as tort de passer tes examens de droit, c'est flâner laborieusement; à ton âge il faut produire, c'est le seul moyen d'apprendre. Recommence ce que tu as fait sur Marc-Aurèle, en prenant des Allemands à peu près inconnus, demi-littérateurs, demi-philosophes, Jean-Paul, Lessing, Jacobi, Schleiermacher, etc. Cela passera à la *Revue des Deux Mondes* et ailleurs; tu en arriveras plus vite aux facultés et à Paris.

About fait une Italie contemporaine contre le pape. Prévost est un peu souffrant; sa femme est accouchée d'un garçon; il est retourné à Aix depuis le 15.

Je vis en huître; je n'ai plus de leçons, j'évite de penser, de causer, je ne puis que te serrer la main. — J'étais fort triste d'abord de mon état et de l'avenir; depuis je me suis fait de la morale et j'ai repris mon équilibre.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 30 juin 1859

Mon bon Édouard, je vais un peu mieux, pas beaucoup mieux; je lis une heure par jour, peut-être vais-je essayer, bien lentement, de finir pour *les Débats* mon travail sur Addison[1]. Je flâne et cours les bois assez tristement; mes réimpressions traînent; tu imagines ma vie; je suis une machine à vapeur sans chaudière, et je me rouille ou je pourris.

Ton article de la *Revue germanique* est plein de faits intéressants, mais à mon avis pas assez systématisés, ne faisant pas boulet, n'aboutissant pas à quelque grosse idée générale sur la différence de la France et de l'Allemagne, sur le caractère de la poésie primitive, etc. Tu vois que j'enfourche mon dada. Pour sortir du compte rendu, il faut démontrer une thèse, ou faire une découverte.

Prévost-Paradol ne m'a pas envoyé son livre, je n'ai

1. M. Taine fut contraint d interrompre de nouveau; l'article ne parut qu'en janvier 1860. Voir p. 185, note 1.

pas lu l'introduction. — Le livre d'About[1] est amusant, un peu faible ; il n'en a passé que six mille à la frontière, de sorte qu'il n'a pas gagné beaucoup d'argent. Aujourd'hui les exemplaires coûtent 15 francs à Paris.

Je te félicite de la part glorieuse que tu prends aux processions. Sanctifie-toi, mon ami, c'est ainsi que tu reviendras à Paris, professeur de philosophie.

Rien de neuf pour moi, ni autour de moi. Je lis les traductions chinoises, parce qu'elles sont ennuyeuses, et aussi parce qu'elles ouvrent des cases nouvelles dans l'esprit. Ces bonnes gens, il y a trois mille ans, avec leur sèche langue algébrique, avaient trouvé notre panthéisme abstrait : le Tao, ou Raison abstraite génératrice de toutes choses. Mais faute de sciences positives, ils en sont restés à ce premier pas. J'ai du plaisir à trouver en Inde et en Chine la confirmation de mes idées sur la liaison des différents ordres de développement qui composent une civilisation.

L'Empereur a bien de l'esprit ; il fait comme Meyerbeer qui lâche un ouvrage tous les trois ans pour se tenir haut dans l'opinion ; voilà comme on règne, en France, à coups de succès.

1. *La Question romaine.*

A J. J. WEISS

Paris, 20 décembre 1859

Mon cher ami, je te remercie et je te félicite bien sincèrement de ton article[1]. C'est de la critique *définissante*. Tu as trouvé le moyen de plaire aux gens et de leur dire des vérités, d'être agréable et indépendant.

Au fond, je pense à peu près comme toi sur tes reproches. Je ne suis pas un artiste, je n'y ai jamais prétendu. Je fais de la physiologie en matières morales, rien de plus. J'ai emprunté à la philosophie et aux sciences positives des méthodes qui m'ont semblé puissantes, et je les ai appliquées dans les sciences psychologiques. Je traite des sentiments et des idées comme on fait des fonctions et des organes. Bien mieux, je crois que les deux ordres de faits ont la même nature, sont soumis à des nécessités égales et ne sont que l'envers et l'endroit d'un même individu, l'Univers. Voilà tout, les défauts sortent ici de la même donnée que les mérites; j'accepte très bien les premiers; toute mon ambition est d'écrire mon idée. Quant à la forme, ce n'est qu'un moyen de me faire mieux comprendre. J'en fais aussi bon marché qu'on voudra.

Cet article et celui sur Prévost me semblent si excellents que j'ai envie de les lire à M. Bertin; si tu veux, j'en

1. M. Weiss avait publié dans la *Revue de l'Instruction publique* du 15 décembre un article sur les *Essais de critique et d'histoire*.

parlerai à M. Cuvillier-Fleury. Il ne s'effrayera pas de lire deux articles seulement, et sur deux de ses rédacteurs. Tes deux gros paquets étaient peut-être trop gros.

En tout cas, je crois pouvoir te répondre que ton entrée aux *Débats* ne peut être que retardée. Il y a de vieux fruits passés qui tomberont, il y a une ou deux places actuelles mal remplies. Je vois d'avance ta case; elle te reviendra.

Je vais beaucoup mieux, et je travaille quelques heures par jour.

CHAPITRE IV

(1860-1863)

Reprise du travail. — Premier voyage en Angleterre. — Achèvement de l'*Histoire de la Littérature anglaise*. — Autres écrits : Articles, Étienne Mayran, les Lois en histoire. — Nomination d'examinateur à l'École de Saint-Cyr; première tournée d'examen. — Relations mondaines. — Premiers articles de *la Vie parisienne*. — Correspondance et Notes.

Vers la fin de 1859, l'état de santé de M. Taine s'était assez amélioré pour qu'il pût terminer son étude sur Addison[1]. Il avait écrit également une *préface*[2] pour la seconde édition des *Philosophes français* et un article sur la *Liberté de conscience* de M. Jules Simon[3]. Au commencement de 1860, il refit presque entièrement sa thèse sur les Fables de La Fontaine; il la considérait comme une ébauche imparfaite, pour laquelle le travail de sa pensée avait été entravé par les nécessités d'ordre universitaire dont il a été question dans le précédent volume. Quatre grands morceaux

1. Parue dans les *Débats* des 2, 4, 6 et 7 janvier 1860, sous le titre : *Addison, son talent et ses œuvres*. Ces quatre articles furent refondus dans la *Littérature anglaise*, tome III, chapitre IV.

2. Publiée dans la *Revue de l'Instruction publique* du 12 janvier. Voir p. 92, note 1.

3. *Journal des Débats* du 1er février, non recueilli en volume.

furent insérés dans les *Débats*[1] et cette troisième édition, qui était presque un livre nouveau, parut en 1861 sous son titre actuel : *La Fontaine et ses Fables*[2]. — M. Taine publia quelques semaines plus tard une grande étude sur la Comédie anglaise sous la Restauration[3].

Tous les matériaux de l'*Histoire de la Littérature anglaise* étaient accumulés, mais d'importants morceaux restaient encore à rédiger et il fallait ensuite les coordonner en un plan d'ensemble. M. Taine comprit que, pour faire vraiment une œuvre vivante, il ne devait pas se contenter de l'information livresque, qu'il possédait aussi complète que possible, mais qu'il lui fallait en plus étudier sur place la vie et les mœurs de la race et voir de ses propres yeux le sol qui l'avait nourrie. Il partit donc pour l'Angleterre au mois de juin 1860 et y fit un premier séjour de deux mois.

On trouvera dans la correspondance peu de lettres datées de ce voyage et de ceux qu'il fit ultérieurement. Il travaillait énormément, courait les musées et les églises, faisait de longues lectures au British Museum afin d'analyser quelques auteurs anciens dont les œuvres n'existaient pas dans nos bibliothèques parisiennes ; il voyait beaucoup de monde dans toutes les classes de la société, il courait les faubourgs et la province. Le soir en rentrant, il écrivait de sa fine écriture serrée, sur de petits cahiers cartonnés, les im-

1. 28 avril. *La Fontaine :* l'*Esprit Gaulois*. — 2 mai, *id. L'Homme*. — 3 et 4 mai, *Id. Son talent et ses œuvres*.

2. La 3e édition est précédée de ces deux lignes d'*avertissement* : « Ce livre, comme le *Voyage aux Pyrénées*, a été refondu et récrit presque en entier ».

3. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1860. *La Comédie anglaise sous la Restauration des Stuarts* : I. *Le Public*. — *Id.* 15 mai ; *La Comédie*, etc. : II. *Les Poètes*. — Refondus dans la *Littérature anglaise*, tome III, chapitre I : § 1 : *Les Viveurs*, § 2 : *Les Mondains*.

pressions et les renseignements recueillis dans la journée; il n'envoyait à sa famille et à ses amis que de courts bulletins de santé, se réservant de leur communiquer ses notes au retour. Ces petits cahiers, si pleins de faits sur la vie anglaise, ont servi d'abord de fondement au chapitre de conclusion du IVe volume de la Littérature anglaise; onze années plus tard, cédant aux demandes réitérées de ses amis, il les reprit, les refondit et les publia : ce sont les *Notes sur l'Angleterre.*

A son retour de Londres, M. Taine écrivit son étude sur Carlyle[1] et, dans les premiers mois de 1861, celles sur John Stuart Mill[2] et sur Tennyson[3]. — Les trois années qui sui-

1. *Journal des Débats*, 5 articles. — 30 et 31 octobre 1860, *Carlyle*, I et II : *Son style et son esprit.* — 6 novembre, *Id.* III. *De l'Introduction des idées allemandes en Europe et en Angleterre.* — 7 novembre, *Id.* IV. *Le Philosophe.* — 8 novembre, *Id.* V. *L'Historien.* Ces articles, recueillis d'abord en un petit volume paru à la librairie Germer-Baillère sous ce titre : *l'Idéalisme anglais, Étude sur Carlyle*, formèrent ensuite le chapitre IV du cinquième volume de la *Littérature anglaise.* Ce chapitre intitulé : *la Philosophie et l'Histoire*, *Carlyle*, porte comme sous-titres : § I. *Son style et son esprit.* § II. *Son rôle.* § III. *Sa philosophie, sa morale et sa critique.* § IV. *Sa conception de l'histoire.*

2. Paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1861. *John Stuart Mill et son système de logique.* Voir p. 207, lettre à É. de Suckau. — L'étude sur Stuart Mill fut, comme la précédente, imprimée d'abord en volume chez Germer Baillère sous ce titre : *Le Positivisme anglais, étude sur Stuart Mill.* C'est maintenant le chapitre V du tome V de la *Littérature anglaise* avec le titre : *La Philosophie*, *Stuart Mill*, et ces sous-titres : § I. *L'Expérience*; § II. *L'Abstraction.* — *Le Positivisme anglais* était précédé d'une préface qu'on trouvera à l'Appendice II, p. 381, avec une lettre de John Stuart Mill.

3. *Journal des Débats*, 3 avril 1861, *Tennyson* : I. *Son talent.* — 4 avril, *Id.* II : *Son œuvre.* — 6 avril, *Id.* III. *Son public.* — Ces trois articles sont refondus dans le Ve volume de la *Littérature anglaise*, chapitre VI, qui a pour titre : *La Poésie*, *Tennyson*, et comme sous-titres : § I. *Le Talent et l'Œuvre*; § II. *Le Public.*

virent ce premier voyage en Angleterre[1] furent consacrées presque exclusivement à la rédaction de son grand ouvrage ; il en publia successivement des parties séparées, comblant les lacunes de son travail antérieur et faisant des études nouvelles sur les périodes qu'il n'avait pas encore traitées. Ainsi parurent, en 1861, *les Mœurs et les Lettres à la fin du XVIIIe siècle en Angleterre*[2] ; en 1862, *les Poètes anglais au XVIIIe siècle*[3] ; *les Saxons en Angleterre, leurs mœurs et leur poésie*[4] ; *la Réforme en Angleterre au XVIe siècle*[5] ; *la Poésie moderne en Angleterre*[6] ; *Chaucer et son temps*[7]. — Après un second voyage en Angleterre, dans l'été de 1862, il publia en

1. Sur ses hésitations à cette époque, voir p. 207, lettre à Édouard de Suckau.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 décembre. *Les Mœurs et les Lettres* etc. : I : *la Religion et la Politique. Id.* II. *les Romanciers.* — Refondus dans la *Littérature anglaise*, tome III, livre III, *l'Age classique*, chapitre III, *la Révolution*, et tome IV, *Id.* chapitre VI : *les Romanciers.*

3. *Journal des Débats*, 3, 4 et 8 janvier : *les Poètes*, etc., *Pope* ; 9 janvier, *Id. les Successeurs de Pope* ; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome IV, livre III, chapitre VII, *les Poètes.*

4. *Revue nationale* du 10 mars. C'est le premier article de M. Taine dans cette revue. Refondu dans la *Littérature anglaise*, tome I, livre I, *les Origines*, chapitre I, *les Saxons.*

5. *Id.* 10 avril et 10 mai ; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome I, livre II, *la Renaissance*, chapitre V, *la Renaissance chrétienne.*

6. *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre ; *la Poésie*, etc. : I, *les Précurseurs et les chefs d'école.* — 15 octobre, *Id.* II. *Lord Byron* ; refondus dans le tome IV, livre IV, de la *Littérature anglaise*, chapitre I, *les Idées et les œuvres* ; chapitre II, *Lord Byron.*

7. *Journal des Débats* du 16 décembre : *Chaucer*, etc. *En quoi Chaucer est du Moyen Age : Poèmes d'imagination.* — 17 décembre, *Id. Ibid. Poèmes d'amour.* — 18 décembre : *Id. En quoi Chaucer est Français : Poèmes satiriques et gaillards*, — 24 décembre ; *Id. En quoi Chaucer est anglais et original ; ses portraits et son style.* — 25 décembre : *la Décadence du Moyen Age* ; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome I, chapitre III, *la Nouvelle langue.*

1863 *les Mœurs et les Lettres en Angleterre au Moyen âge*[1]; *les Poètes anglais de la Renaissance*[2]; *le Théâtre anglais de la Renaissance*[3], une nouvelle étude sur *Milton*[4], complétant celle de 1857; *les Prosateurs anglais de la Renaissance*[5]; *Sheridan*[6]; puis les trois articles intitulés : *Voyage en Angleterre*[7], qui forment la conclusion du quatrième volume, et enfin la célèbre *Introduction* de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, qui devait soulever tant de polémiques[8]; elle parut dans la *Revue germanique* sous ce titre : *l'Histoire, son présent et son avenir*.

Le grand travail qui avait absorbé sept années de la vie

1. *Revue germanique* du 1er janvier 1863; refondu comme les précédents dans le chapitre de *la Nouvelle Langue*.

2. *Journal des Débats*, 22 janvier 1863. *Les Poètes*, etc.; *les Causes, les Mœurs et l'Esprit de la Renaissance*, — 23 janvier, *Id. La culture et les modèles de la Renaissance. Les Précurseurs, Surrey.* — 15 mars, *Id. Sir Philippe Sydney.* — 10 mars, *la Poésie pastorale.* — 24 mars, *Id. Spenser, son Esprit.* — 25 mars, *Id. Ibid, Son Poème*; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome I, livre II, chapitre I, *la Renaissance païenne*, § I : *la Poésie.*

3. *Revue germanique*, 1er avril et 1er mai; refondu dans la *Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre II : *la Renaissance païenne, le Théâtre.*

4. *Revue de l'Instruction publique* du 9 avril; refondue dans la *Littérature anglaise*, tome II, livre II, chapitre VI.

5. *Journal des Débats*, du 3 juin. *Les Prosateurs anglais de la Renaissance* : I, *la Fin de la Poésie et le commencement de la Prose.* — 4 juin, *Id.* II, *Robert Burton et Sir Thomas Browne.* — 5 juin, *Id.* III, *Bacon*; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome I, livre II, chapitre I, § II, *la Prose.*

6. *Revue de l'Instruction publique*, du 5 novembre; refondu dans la *Littérature anglaise*, tome III, livre III, chapitre III, *la Révolution.*

7. *Journal des Débats*, 30 octobre : *Voyage en Angleterre.* I, *Le Climat et l'Homme* — 31 octobre, *Id.* II, *l'Industrie et l'État.* — 3 novembre, *Id.* III, *l'État et la Religion*; refondus dans la *Littérature anglaise*, tome IV, livre IV, *Conclusion*, § II, *le Présent.*

8. Elle fut particulièrement attaquée par Mgr Dupanloup.

de M. Taine était terminé, et les trois[1] premiers volumes furent déposés à l'Académie française, le 31 décembre 1863, pour le prix Bordin. Le dernier volume, *les Contemporains*, ne devait paraître qu'au mois d'octobre de l'année suivante. L'ouvrage est dédié à M. F. Guizot, à qui M. Taine était heureux d'offrir un témoignage public de sa gratitude.

Pour mener à bien une œuvre aussi vaste et aussi approfondie, ce n'était pas trop de tout son temps : aussi M. Taine dut-il renoncer presque complètement à la critique et nous n'avons de cette période qu'un petit nombre d'essais à signaler. Un en janvier 1861, sur le *Voyage au pays des Mormons*[2] de M. Jules Remy, et quelques articles sur Cournot[3], Ritter[4] et le *Jefferson*[5] de M. Cornélis de Witt. En 1862. deux articles seulement sur *la Grèce ancienne* de Victor Duruy[6] et sur un roman de M. Camille Selden[7], *Daniel Vlady*.

A ce moment, M. Taine était de nouveau assez souffrant, et pendant une période de vacances et de demi-repos, entraîné par l'exemple de beaucoup de ses camarades d'École, il voulut s'essayer à son tour dans le roman. Il prisa toujours

1. La première édition, in-8°, ne comprenait que trois volumes divisés en quatre livres. Nous rappelons que toutes les références sont données sur l'édition in-16, formant quatre volumes pour la première partie, plus le cinquième volume : *les Contemporains*.

2 *Journal des Débats*, 30 et 31 janvier; recueilli dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*.

3. *Id.* 5 août; Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*; non recueilli.

4. *Id.* 28 août. *Histoire de la Philosophie moderne* de Ritter, traduite par Challemel-Lacour; non recueilli.

5. *Id.* 3 septembre; recueilli dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*.

6. *Journal des Débats* du 23 mars; non recueilli en volume.

7. *Journal des Débats* du 2 août; recueilli dans la 2e édition des *Essais de critique et d'histoire*, cet article a été supprimé dans les éditions suivantes.

très haut ce genre littéraire ; on connaît sa grande étude sur Balzac et son admiration pour Stendhal. Il semble plutôt avoir pris ce dernier pour modèle dans sa tentative, si nous en jugeons par les huit premiers chapitres d'Étienne Mayran, les seuls qu'il ait achevés [1]. Ce début est l'histoire d'un écolier pauvre, orphelin, sans amis, d'une intelligence précoce et d'une sensibilité souffrante ; le milieu dans lequel il se meut, pension et lycée, les portraits des maîtres et des élèves, sont des réminiscences personnelles mêlées aux souvenirs de la jeunesse de Julien Sorel [2]. Nous n'avons pas le plan du roman complet ; nous savons seulement que le héros, ayant atteint l'âge d'homme, devait, comme Julien, se mêler à la haute société parisienne. M. Taine ne tarda pas, du reste, à abandonner son entreprise, soit qu'il ait voulu réserver toutes ses forces intellectuelles pour la Littérature anglaise, soit qu'il craignît de tomber dans l'autobiographie, si peu conforme à ses habitudes de réserve, soit enfin qu'il se rendît compte de son impuissance. Il a dit bien souvent, en effet, qu'il ne se reconnaissait pas de facultés créatrices, et cette tentative avortée fut peut-être un des fondements de sa conviction.

Il avait conservé de sa jeunesse [3] l'usage de s'analyser et de faire en quelque sorte son examen de conscience littéraire et philosophique ; cette habitude satisfaisait la probité de son esprit et ses scrupules scientifiques. Nous avons retrouvé, dans des carnets de 1862, des notes précieuses qu'on lira plus loin [4], sur la façon dont il se jugeait lui-même à cette époque de sa vie. — Nous y avons découvert aussi les traces des travaux auxquels il songeait, pour le jour où il aurait achevé l'histoire de la Littérature anglaise : outre

1. Environ 80 pages.
2. Stendhal, *le Rouge et el Noir*.
3. Voir tome I, p. 20, l'*Introduction de la Destinée humaine*.
4. Voir pages 259 et suivantes.

l'Intelligence, vers laquelle il inclinait toujours, mais qu'il n'osait entreprendre dans l'état de fatigue où il se trouvait, il pensait à un autre sujet qui l'avait déjà occupé au temps où il lisait à l'École normale les premiers volumes de Hegel, et dont il avait ébauché des esquisses à plusieurs reprises; nous voulons parler des *Lois en histoire*; nous avons un plan du livre[1] dans un cahier de 1861; un autre plan de 1862, *la Religion et la Société en France*[2], rentre dans le même ordre d'études. Ces projets de furent jamais réalisés, mais les idées qui fermentaient alors dans l'esprit de M. Taine se retrouvent dans toutes ses œuvres ultérieures.

Comme nous l'avons vu plus haut, il avait renoncé tout à fait à l'enseignement privé; mais il sentait à quel point le travail exclusif de cabinet et de bibliothèque, poussé à l'extrême, épuisait ses forces. Il souhaitait donc une situation qui, tout en lui permettant de garder la plus grande part de son temps pour ses œuvres personnelles, lui offrirait des occupations demandant moins de tension d'esprit. Déjà, en 1861, il avait été question de le charger d'un cours de littérature à l'École militaire de Saint-Cyr[3]; les préventions contre lui s'étaient un peu atténuées, M. Guizot avait appuyé très énergiquement sa candidature et le ministre de l'Instruction publique, M. Rouland, paraissait particulièrement bien disposé; mais le ministre de la guerre décida qu'on garderait le titulaire. — L'année suivante, la place correspondante à l'École polytechnique étant devenue vacante, les amis de M. Taine y songèrent pour lui. MM. Sainte-Beuve, Ernest Havet, Saint-Marc-Girardin, Renan, Joseph Bertrand, Michel Chevalier, etc., se mirent en campagne; la princesse Mathilde elle-même, à qui il avait été présenté l'année précédente par Sainte-Beuve et qui l'accueillait avec une

1. Voir l'appendice n° 3, page 384.
2. *Id.* n° 4, page 386.
3. Voir page 216, lettre du 18 octobre 1861.

extrême bienveillance, s'entremit en sa faveur; mais les préventions contre ses doctrines le firent échouer cette fois encore[1].

Enfin, en mars 1863, les amis zélés qui l'entouraient réussirent à le faire nommer examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr[2]. Cette situation avait le grand avantage de n'occuper M. Taine que trois mois par an et, par l'obligation des tournées d'examen à travers la France, elle le forçait à suspendre pendant l'été l'épuisant travail auquel il s'était assujetti. Il entra en fonction au mois de juillet, mais dès le mois d'avril, il s'était préparé à sa tâche: « Je rentre de ma commission de Saint-Cyr pour faire un thème », écrivait-il le 27 avril. « Je ne sors pas de l'allemand, soir et matin. Le progrès est visible, je lis couramment Mommsen; mais j'aurai aussi à repasser l'histoire... »

Quelques semaines après la nomination de M. Taine, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, publia son *avertissement à la jeunesse et aux pères de famille,* attaque violente contre les doctrines de MM. Littré, Maury, Renan et Taine. Le *Journal des Débats* prit leur défense dans deux répliques parues au mois d'avril, répliques à la rédaction desquelles les auteurs incriminés n'étaient pas étrangers. Cet incident fit beaucoup de bruit en son temps et fut la source de cer-

1. La lutte fut chaude et les rancunes anciennes se donnèrent carrière; nous lisons dans les lettres de M. Taine à M. Havet: « J'ai eu deux voix sur cinq, celles de M. Duruy et de M. Favé. — « A l'unanimité, dit la note qu'on m'envoie, on a reconnu que votre notoriété et votre valeur littéraire étaient supérieures à celles des deux autres »... « Toutes les armes dont on se sert contre moi ne sont pas loyales. Un article de l'*Union* a déclaré que ma présence à l'École effaroucherait les familles ».... « M. B. que j'ai vu a été réservé, mais bienveillant, grâce à vous je suppose. Il m'a demandé franchement si mes opinions philosophiques étaient compatibles avec un enseignement public. Vous voyez la belle réputation qu'on me fait.... »

2. Le ministre de la Guerre était alors le maréchal Randon.

taines difficultés que M. Taine devait encore rencontrer sur sa route, à l'Académie et ailleurs.

Il avait, à cette époque, légèrement modifié ses habitudes de réclusion et depuis quelques années, il se mêlait un peu plus au monde. Outre les fins d'après-midi au *Journal des Débats*, dont il a fixé le souvenir dans ses articles sur M. de Sacy et sur M. Édouard Bertin, il était l'un des hôtes les plus assidus du salon de l'éminent artiste, devenu en 1854 le directeur du journal. M. Bertin lui témoignait une estime particulièrement affectueuse et ses collègues de la rue des Prêtres le surnommaient en riant « le favori ». Les réunions du jeudi soir, présidées par la maîtresse de la maison avec un tact, une grâce et une bonté inoubliables, étaient le rendez-vous de tout ce que l'opposition comptait d'hommes distingués dans la politique, les lettres et les arts. Outre MM. de Sacy, Cuvillier-Fleury, Jules Janin, John Lemoinne, Saint-Marc Girardin, Léon Say, Philarète Chasle, Michel Chevalier, Renan, Weiss, Prévost-Paradol et les autres rédacteurs du *Journal des Débats*, on y rencontrait le comte et la comtesse d'Haussonville, Berlioz, Gounod, Reyer, le docteur et Madame Trélat, Henry Lehmann, Eugène Delacroix, Bénouville, Amaury Duval, MM. Guizot, Jules Simon, Ernest Picard, etc. M. Taine fréquentait aussi le salon très littéraire de la comtesse d'Haussonville; celui de M. Guizot, plus exclusivement politique; celui de Madame Mohl où, à côté de nos savants français, se donnaient rendez-vous l'élite de la société anglaise et les philologues du monde entier; les matinées du président Benoît-Champy, charmantes réunions dans lesquelles les premiers artistes de Paris et des amateurs distingués offraient aux gens du monde le plaisir le plus délicat; enfin le salon de Madame la princesse Mathilde, si largement ouvert à tous ceux qui faisaient honneur à la France, quelle que fût leur origine politique, et où la princesse ne semblait se souvenir de sa haute situation que lorsqu'elle pouvait rendre service à un

ami. En dehors de ces salons, M. Taine allait régulièrement aux dîners du restaurant Magny, à ces célèbres mardis présidés par Sainte-Beuve, que l'on a tant et souvent si mal dépeints. Renan, Berthelot, Tourgueneff, Théophile Gautier, Flaubert, About, le prince Napoléon, George Sand, Scherer, Paul de Saint-Victor, les frères de Goncourt en étaient les convives les plus assidus. D'autres ont protesté contre le tableau que M. Edmond de Goncourt a tracé des dîners Magny : il nous suffit de rapporter ce que nous avons entendu dire à M. Taine, après la lecture des Mémoires : « Si nous n'avions échangé que de pareilles platitudes, ni mes amis ni moi n'y serions allés trois fois. »

Souvent, en sortant de ces réunions ou de visites particulières, M. Taine reprenait ses petits carnets pour décrire un salon élégant, noter une conversation intéressante, une sensation artistique, un trait de mœurs qu'on lui avait rapporté ou dont il avait été le témoin. Ces notes [1] avaient été communiquées à Marcelin qui, lorsqu'il songea à fonder la *Vie Parisienne*, supplia son ami de mettre au point pour son journal les petits tableaux qu'il avait esquissés. M. Taine y consentit surtout par amitié pour Marcelin, dont il souhaitait ardemment le succès ; il compléta son enquête à son intention, en observant les différents aspects de la vie élégante dans la capitale. Le premier article de ces *Notes sur Paris* parut dans le numéro d'inauguration de la *Vie Parisienne*, le 3 janvier 1863, sous le pseudonyme de Frédéric-Thomas Graindorge.

1. On en trouvera quelques extraits, donnés à titre de spécimens, pages 223 et suivantes.

A M. ALLOURY[1]

Journal des Débats. Lundi, 5 mars 1860

Cette lettre, cher monsieur, a pour sujet l'article que vous venez de publier sur les *Philosophes français du* XIXe *siècle.* Je sais qu'un écrivain a mauvaise grâce à réclamer contre un jugement, et que j'aurais deux fois mauvaise grâce à réclamer contre le vôtre. Vous l'avez entouré d'atténuations obligeantes. Vous avez été jadis mon « parrain littéraire[2] ». J'ai le plaisir de voir que vous consentez à garder ce titre. Toutes ces raisons sembleraient m'ôter le droit de vous répondre. Elles me le donnent et vous me l'accorderez volontiers vous-même, puisqu'il s'agit pour moi de montrer que je ne suis point votre adversaire autant que vous l'avez cru.

Il y a un nom que vous m'épargnez « pour ne rien gâter, ne rien envenimer » ; mais vous ne m'épargnez pas la chose ; si la politesse et la bienveillance ont retenu sur vos lèvres le mot de matérialiste, tous vos lecteurs l'ont prononcé. Non, mon cher maître, je ne suis pas un matérialiste. Je croyais avoir dit assez souvent et assez haut à quelle école j'appartiens pour

1. Alloury (Jean-Louis-Antoine), 1805-1884; il publia deux articles sur les *Philosophes français*, dans le *Journal des Débats* du 22 février et du 6 mars. Cette lettre répond au premier seulement.

2. M. Alloury avait publié antérieurement dans *les Débats* un article sur la thèse de M. Taine (1853).

n'être pas mis dans une école à laquelle je n'appartiens pas. Je ne pensais pas que quelqu'un aujourd'hui pût confondre Hobbes et Hegel, Helvétius et Spinoza. Ce sont les deux extrêmes; et ordinairement quand on les assemble, c'est de force, de parti pris, par politique, pour jeter sur les uns le discrédit qu'ont encouru les autres. De toute autre part que de la vôtre, cette confusion semblerait volontaire, et j'y verrais une manœuvre de guerre, si je ne connaissais par expérience votre sincérité et votre bonne foi. Les deux philosophies qu'on veut brouiller en une se contredisent par l'esprit et la méthode, par la métaphysique et la morale, par le sentiment et le style. Qu'est-ce au fond que le matérialisme? Une sorte de bon sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles. Dire avec Hobbes ou Helvétius que tous les êtres sont des corps; que ces corps sont des amas de boules ou de dés à jouer, diversement accrochés les uns aux autres; que le sentiment est le trémoussement d'un petit filet blanchâtre; que la pensée est la sécrétion d'un petit tube mollasse; que le bien, comme le droit suprême, est la conservation de notre vie et de nos membres, voilà de grosses idées bien palpables qui réduisent les grandeurs et les délicatesses de la nature humaine à des ordures anatomiques, comme elles réduisent la magnificence et l'harmonie de la nature éternelle au pêle-mêle d'un amas de billes secouées dans un panier. Mais sérieusement est-ce qu'on peut attribuer aux stoïciens, à Spi-

noza, à Hegel, des vulgarités semblables? J'ai exposé ici même la doctrine d'un stoïcien, Marc-Aurèle; quelqu'un peut-il nier qu'il ait considéré la raison comme l'âme et l'ordonnatrice du monde, comme la substance et la souveraine de l'homme? Il suffit d'avoir feuilleté Spinoza pour savoir qu'il regarde la pensée divine comme absolument distincte de l'étendue infinie qu'elle représente, et la pensée humaine comme absolument distincte du corps limité qu'elle réfléchit. Faut-il enfin répéter, après tant d'autres, que pour Hegel, l'esprit, c'est-à-dire le système des grandes idées qui composent la philosophie, la religion et l'art, est le principe ainsi que le but des choses, que tout y aboutit et que tout en dérive, que toute forme en est la préparation, l'ébauche ou l'image, qu'il est le moteur de tous les changements, le terme de toutes les transformations, la raison de toutes les vies, et que le monde entier est suspendu à lui comme une chaîne à son aimant? Vous dites que la pierre de touche d'un système est sa doctrine sur l'esprit; ne mettez donc point ensemble la philosophie qui réduit l'esprit à la vibration d'une pulpe, et la philosophie qui l'érige en cause de l'univers. Ce sont deux conclusions et ce sont aussi deux méthodes opposées. L'une consiste à écraser sous quelques faits brutaux toutes les vérités délicates; l'autre, à démêler au sein des choses le fil délié qui les unit; la première s'appesantit sur la lettre, la seconde pénètre jusqu'à l'esprit; si quelqu'un est spiritualiste dans le vrai sens du mot, ce sont les penseurs dont je

défends la cause. Ils adorent l'idéal, mais ils ne l'épaississent pas en allégories. Ils tâchent de comprendre la beauté suprême, mais ils ne l'enferment pas sous des images. Ils mettent une raison créatrice et divine à la source et au terme des choses, mais ils n'ont pas besoin de la personnifier pour la saisir. Au fond ils peuvent être vos alliés, car ils donnent le même but que vous à la vie humaine. Ils vont vers les mêmes objets par une autre voie. Leur route n'est guère séparée de la vôtre que par l'épaisseur d'une métaphore. Ils traduisent vos opinions anciennes par des formules nouvelles, mais le sens reste le même parce que le cœur n'a pas changé. C'est par ces ressemblances intimes qu'une association ou si vous voulez une « Église » d'esprits très différents peut subsister et vivre. S'il y a une « orthodoxie » étroite pour réunir les gens qui récitent le même symbole, il y en a une large pour assembler les hommes qui participent au même esprit. Au plus glorieux moment de la rénovation allemande, un traducteur de Platon, un ministre de l'Évangile, Schleiermacher, se déclarait disciple de Spinoza sans se trouver séparé pour cela de ceux qui conservaient leurs croyances littérales. J'aspire à la même tolérance, et cette lettre n'a d'autre but que de l'obtenir. J'aurais trop de regrets de me croire entièrement séparé par les idées de ceux à qui je suis étroitement uni par l'amitié et l'estime. Le propre de la philosophie que je suis est d'apercevoir les liens qui la joignent à la vôtre ; ce n'est pas là, à mes yeux, un de ses moindres

mérites, et c'est du moins une des raisons qui m'engagent à la servir.

A SA MÈRE

Londres, 25 juin 1860

Ce grand Londres me fatigue et m'attriste ; j'y remplis activement mon devoir d'anatomiste, mais c'est tout. Tout est trop grand, trop noir, trop entassé ; on y voit partout les marques de trop de travail, d'effort. Les contrastes eux-mêmes me blessent. Ces belles jeunes femmes, si magnifiques de parure, si fraîches, si bien encadrées de luxe, me semblent des fleurs exagérées et voyantes, produites par l'art à force de terreau. Je viens d'une promenade à Hyde-Park et j'ai les yeux lassés de ces gazes, de ces soies étincelantes, de ces carnations éblouissantes, de ces ceintures d'or, de ces dentelles. J'écris de l'Athenæum, c'est un grand club dont on m'a fait membre pour un mois. J'ai vu le Parlement, les littérateurs, les Écoles, l'Université, les prisons ; je vois les tableaux. Je suis allé à la campagne chez un révérend clergyman qui a épousé une fille de Lord Campbell et vit, avec 30 000 francs par an, dans le plus joli nid du monde. Je lis à l'Athenæum toutes sortes de théologiens, d'historiens et d'érudits ; je m'imbibe de faits comme une éponge, tout en me couchant de bonne heure par précaution d'ancien malade. J'ai dîné cinq ou six fois en ville et dans deux ou trois maisons. J'ai

rencontré des femmes charmantes : Miss T., la fille du romancier, Mrs C., la femme de mon nouvel ami, m'ont fait voir une cordialité, un bon cœur et un bon sens qui m'ont beaucoup touché. J'étais si habitué à nos petites gentillesses parisiennes que j'ai été tout reposé et tout étonné de rencontrer l'affabilité véritable et la simplicité parfaite.

Dans dix ou douze jours, j'irai passer une semaine à Manchester, pour voir les ouvriers et les étais de cette grande machine politique.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Londres, Athenæum Club, 5 juillet 1860

Mon cher Édouard,

Voici bientôt trois semaines que je suis à Londres, et j'ai employé mon temps le mieux que j'ai pu. Les gens pour qui j'avais des lettres m'ont bien reçu; j'ai dîné souvent dehors, et j'ai vu les mœurs; je suis allé à Oxford, à Richmond, à Woodstock, à Puttenham; j'ai regardé des villages, de petites villes, la grande ville, une Université, des prisons, des écoles, des clubs, etc. Je rentrerai comblé de faits; je vais aller à Manchester et à Liverpool pour compléter mon impression par la vue des classes ouvrières. S'il me reste du temps, je pousserai jusqu'en Écosse, où M. Clark, fils du mé-

decin de la Reine, m'a engagé à aller le trouver; c'est un homme charmant et plein d'idées.

Je lis vigoureusement à l'Athenæum, dont on m'a fait membre; je lis des théologiens, des historiens, des prédicateurs, des philosophes. On vante beaucoup ici la *Logique* de Stuart Mill et la *Psychologie physiologique* de Bain. Il y a du mérite, mais ce ne sont pas des génies. En théologie, au contraire, M. Jowett[1] et M. Stanley[2] chez qui je suis allé à Oxford, sont avancés, historiens, critiques, presque allemands.

J'aurais trop long à t'écrire; je te montrerai au retour plusieurs petits cahiers noircis de pattes de mouche. Mon impression d'ensemble est l'étourdissement. Jamais on n'a tant fait, on n'a été si puissant sur la matière et sur l'homme. Deux ou trois grosses objections se forment pourtant. J'aurai fait un voyage fructueux; ce qui me plaît surtout, c'est que les formules tirées de la littérature et de l'histoire se trouvent vraies. Le principal point, le seul presque à corriger, c'est l'idée que les Anglais sont raides et désobligeants. On ne peut être plus obligeant. — Dis à Prévost qu'on l'aime bien ici, que sa condamnation a paru bien odieuse[3]. Des gens graves m'ont dit : « Nous lui ferions un pont d'or s'il venait chez nous. » Je ne lui ai pas

1. Jowett (Benjamin), 1817-1893, Master of Balliol college, Oxford.
2. Stanley (Arthur Penrhyn), 1815-1881, théologien et historien, doyen de Westminster.
3. Prévost-Paradol venait d'être condamné à un an de prison pour une brochure intitulée : *Les anciens partis*.

écrit mes sympathies, j'espère qu'il y croit, et que cela est inutile entre nous.

A GUILLAUME GUIZOT

Manchester, 15 juillet 1860

Mon cher Guillaume,

Je viens de passer un mois à Londres de la manière la plus agréable et la plus utile, grâce aux lettres de M. Guizot, de Cornélis, et aux vôtres. M. Clark[1] surtout a été admirable pour moi; il m'a plu infiniment et, si je veux l'en croire, je ne lui ai pas déplu. Il veut que j'aille le retrouver en Écosse. M. Milman[2] et M. Stanley m'ont montré Oxford, et m'ont donné tous les renseignements possibles sur l'Université et la théologie. M. Milnes[3] m'a patronné et piloté ensuite, depuis le Parlement et la maison de Lord Palmerston jusqu'aux *Ragged schools*. J'ai lu, j'ai regardé, j'ai écouté de mon mieux; j'ai vu la chambre des Lords et la chambre des Communes, Harrow-school et Eton, des prisons et des hôpitaux, des meetings religieux et charitables, des salons bourgeois et aristocratiques, des presbytères et

1. Sir John Clark, ancien diplomate, fils de sir James Clark, médecin de la reine Victoria.
2. Milman (Le Dean Henry-Hart), littérateur, 1791-1868.
3. Milnes (Richard-Monckton), poète et homme politique, 1809-1885.

des musées, des clubs et des bibliothèques, quatre ou cinq villages et villes aux environs de Londres, toutes sortes de gens et surtout des gens distingués. Je vous dois tout cela, mon cher ami, et je vous remercie sans compter.

Je ne vous parlerai guère de mes conclusions; je laisse mes idées au fond de ma mémoire, se clarifier, déposer et cristalliser. J'ai tenu un petit journal, que vous feuilleterez si cela vous amuse, plein d'impressions prises à la volée. En ce moment, je suis à Manchester où l'un de mes camarades[1] me montre les classes ouvrières. Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai pris de l'estime pour la littérature et les renseignements qu'elle peut donner; il me semble que les jugements qu'elle me suggérait à Paris n'étaient point faux; la vue des choses n'a point démenti les prévisions du cabinet; elle les a confirmées, précisées, développées; mais les formules générales restent, à mon avis, entièrement vraies. J'en conclus que les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre de la Renaissance, sont exactes, et qu'un historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets.

Il y a un point sur lequel j'essaierai de vous contredire; votre article des *Débats* parlait de la raideur des

1. Son cousin, M. Aimé Seillière.

Anglais. Vous disiez, ce me semble, que chacun d'eux marche entouré d'une sorte de barrière qui le rend inaccessible à tous ses voisins. Eh bien, pour mon compte, j'ai trouvé en eux des gens aussi affables, aussi communicatifs que les Français. Je ne parle pas seulement des personnes à qui vous m'aviez adressé. La bonne éducation et l'envie de vous faire plaisir a pu les rendre aimables. Mais partout, en voiture, en bateau à vapeur, à la ville, à la campagne, les gens m'ont paru complaisants et accueillants ; j'ai demandé cinq cents renseignements dans les rues, toujours les gens me les ont donnés, se sont dérangés pour me les donner; j'entends des gens de toute condition, en habit ou en blouse, gentlemen ou pauvres diables, vingt fois, trente fois ils ont engagé la conversation avec moi, sur la pluie, le beau temps, l'empereur Napoléon, les orphéonistes et autres sujets; il m'a semblé encore qu'ils causaient et riaient entre eux, inconnus avec inconnus, et de fort bon cœur. Je ne les trouve pas plus tristes que les Français; ils sont certainement aussi *civils*. Au total, ils me semblent avoir des nerfs plus rudes que nous, ils sont plus difficiles à émouvoir, plus amateurs de gros plaisirs, de hourras et de joie physique. Mais la *Merry England* dont parlent les écrivains du XVIe siècle subsiste encore, et nous avons tort de croire que les affaires et le protestantisme l'ont submergée.

Je ne sais, mon cher ami, si je pourrai, comme je l'espérais, aller vous remercier au Val-Richer cette année. Je serai à Paris vers la fin de juillet, et ma

mère doit faire à cette époque un voyage dans les Ardennes, pour lequel ma présence lui sera utile. Si vous avez du loisir, répondez-moi un mot, ne serait-ce que pour me dire comment vous passez cette heureuse année, et me donner des nouvelles de Cornélis et de tous les vôtres. Mon adresse est, pour cette semaine, à Manchester, 5, Beaufort Terrace, Cecil Street, chez M. Seillière ; mais si votre lettre arrivait plus tard, on aurait soin de me l'envoyer.

Offrez, je vous prie, mon respect et mes remerciements à M. Guizot, et acceptez pour vous et pour Cornélis une cordiale poignée de main.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, fin janvier 1861

Mon cher Édouard, je suis bien affligé de ta lettre. Il faut faire attention à toi, mon ami, et planter là ta boutique si tu sens ta poitrine se prendre. La santé avant tout. Mais que me dis-tu là de ton cours public? Est-ce que le dégoût te fait exagérer ? Je croyais que c'était une sorte de faculté pour les gens bien élevés d'Angers, et Goumy[1] m'avait dit que ta première leçon avait eu grand succès. — Comment te semblent tes autorités, proviseur, recteur, etc. ? Sont-ce des gens du monde, compren-

1. Goumy (Jean-Édouard), 1832-1891, entré à l'École normale en 1852.

nent-ils les ménagements qu'il te faut? Quelles misères! C'en est à quitter la France. Voilà Barni[1] professeur d'histoire à Genève et Denis[2] à Turin. Avant tout soigne-toi et tiens-moi au courant.

Depuis ton départ, j'ai été assez vexé. Stuart Mill paraîtra je crois le 15, mais j'ai perdu deux mois à le faire, il ne pourra terminer mon volume sur les Écrivains anglais modernes. C'est trop spécial, cela ne t'a pas choqué parce que tu es spécial. Jamais le public ne lira des théories, de la définition, du syllogisme, etc. J'ai même été obligé, pour ne pas trop rebuter les lecteurs de la *Revue*, de le mettre en dialogue, et la scène à Oxford. Avec tout cela, l'aridité naturelle du sujet est invincible; je chercherai quelque autre chose, je pense à un moraliste, au fondateur de Rugby, au Dr Arnold[3]; un moraliste terminera bien des études sur l'Angleterre.

Par contre-coup, cela m'a fait réfléchir sur mon *Histoire de la Littérature anglaise*; j'hésite à la faire, ce sera trop long, il faudra entrer dans des jugements sur de trop petits personnages. Les idées générales se trouvent dans les grands hommes, et l'on n'a qu'à les répéter, quand on rencontre les petits ou les genres accessoires. Peut-être ne ferai-je qu'une suite d'articles sur les grands hommes et les grands genres, une

1. Voir tome Ier, page 265, note 2.
2. Denis (Jacques-François), philosophe, 1821-1897, entré à l'École normale en 1841.
3. M. Taine renonça à cette étude.

série de spécimens au lieu d'une carte détaillée. Quel est ton avis? Je suis incertain, c'est l'état que j'aime le moins....

Tu sais ma vie, je vais dans le monde le moins que je peux. J'avance lentement dans Tennyson, qui aura trois articles[1]. J'ai été repris par mes idées sur la Philosophie de l'histoire[2], et j'en ai mal à la tête. C'est mon vice, il m'a déjà fait bien du mal et bien du plaisir.

Les articles sur les Mormons paraîtront, j'espère, cette semaine[3]. Il y a engorgement de rédacteurs aux *Débats*.

Je viens de lire ton article sur le théâtre allemand; c'est intéressant, clair et neuf. Il faut tâcher d'en faire d'autres. Néanmoins, mon avis est que tu n'as pas profité de tous tes avantages. La règle fondamentale, en littérature comme en stratégie, est de charger par masses. Tu pouvais te moquer bien plus de l'histoire du diamant et d'une tragédie fondée sur la chaise percée. Cela devait faire quatre pages de caricature sérieuse, retournée en vingt façons. Vois Macaulay, là est toute sa force. De même pour la sentimentalité, et les somnambules. Tu ne développes pas, tu laisses ce soin au lecteur. Tu ne t'imposes pas à lui, tu crois qu'il est convaincu avec deux mots. Il faut le presser, l'assiéger, l'accabler, réfuter, railler, admirer à fond, avec un surcroît de sensations et de preuves. Ton article

1. Voir p. 187, note 3.
2. Voir p. 384, appendice III.
3. Voir p. 190, note 2.

est intéressant pour moi et les gens du métier, plutôt que pour ton voisin le sous-préfet, ou le juge d'instruction.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 8 février 1861

Cher Ed, j'ai bien tardé à t'écrire et tu aurais dû me dire si tu vas bien ; j'ai grande envie de le savoir. J'ai pioché comme un sourd, depuis ton départ, et je viens de finir mon grand diable de chapitre sur la poésie anglaise au XIXe siècle[1]. Ces exposés généraux sont très fatigants; j'étais si las que j'ai planté là Paris pour deux ou trois jours. Ajoute le monde ; il est bien difficile de refuser certaines invitations à dîner, ce qui exige en plus une visite de digestion. Les veilles et les agitations démontent ma triste machine nerveuse, et je suis obligé souvent d'enrayer comme aujourd'hui.

J'avais commencé à noter mes souvenirs de Belgique et de Hollande, j'ai lu un peu à droite et à gauche, dans les vieux bouquins, pour connaître les anciennes mœurs du pays ; mais j'en suis resté aux huit premières pages. J'ai écrit vingt pages d'un roman, qui finira ou ne finira pas, à la grâce de Dieu. J'ai griffonné le soir en rentrant, sur les soirées et sur les gens que j'ai vus,

1. Voir page 187, note 3.

quelques bouts de notes. Voilà ma vie, pour les idées intéressantes, je n'en ai eu guère; ce qui m'a le plus amusé, c'est le *Livre des Rois* de Firdousi, le *Voyage en Espagne* de Mme d'Aulnoy (XVIIe siècle) et Shelley. Cet Anglais, qui est médiocrement loué dans son pays et inconnu en France, est un poète rare, et tout à fait de premier ordre. Quand il met en scène des hommes, il est mauvais, mais quand il s'agit de choses idéales et naturelles, quand il parle du ciel et des nuages, il vaut les plus éthérés de tes Allemands.

Tu vois ma vie, mon cher ami, c'est notre ancienne vie d'École; creuser dans un trou, tous les jours à la même place, et s'obstiner à faire ce trou. Je doute que, cette année, j'y arrive; du moins j'y ferai tous mes efforts; je me sens serf, je voudrais en être hors. J'ai encore lord Byron à faire, ce sera un grand article isolé, comme ceux que j'ai écrits sur Swift, Milton, etc. Après cela, il faudra refondre et récrire les cinq chapitres du commencement, deux tiers de volume.

De nouvelles que te dirai-je? Assollant, que j'ai vu hier, fait des romans et doit tenter, aujourd'hui vendredi, une seconde leçon rue de la Paix, sur Courier; sa première il y a six mois a été un fiasco. Ces leçons se paient 60 francs. — Challemel-Lacour va partir pour Pau, la vie y est moitié moins chère qu'à Paris; il pourra peut-être l'hiver faire là un cours pour les étrangers riches, et cependant travailler pour les libraires. — Renan est revenu d'Orient triste comme un hibou. Berthelot est échiné. — Je ne vois plus

Prévost qu'en passant. — Boissier a ouvert son cours au Collège de France par une leçon bien écrite; il aura 60 personnes. — L'homme le plus en vue, ce mois-ci, a été About. Il s'est retiré sous sa tente et fait à Saverne un nouveau roman; on le représente comme un Machiavel, c'est le plus imprudent des hommes. — Ce qu'il y a de mieux certainement cette année, ce sont les Lundis de Sainte-Beuve; en ce temps-ci les plus vieux sont les plus jeunes, Sainte-Beuve, Michelet, George Sand, etc.

Tu crois qu'il y a dans tout cela une pâture intellectuelle, j'en doute; la conversation se compose de cancans et de discussions usées pour nous; mon plaisir cette année a été d'observer, en vue d'un roman futur; j'allais dans les salons comme à l'amphithéâtre. Je pense que tout homme cultivé et intelligent, en ramassant son expérience, peut faire un ou deux bons romans, parce qu'en somme un roman n'est qu'un amas d'expériences. Regarde les Anglais et Anglaises. On voit pulluler chez eux les romans, les voyages, tous passables; cela entre dans l'éducation comme le talent d'écrire un article ou de faire un speech.

Pourquoi n'essaierais-tu pas comme moi, dans tes longs loisirs? Un livre est toujours bon quand on y met des faits vrais que d'autres n'ont point observés, et chacun possède de tels faits, ayant vécu dans un certain monde spécial ignoré des autres.

Et Cowper! En avant Cowper. Lis Cowper. As-tu emporté Cowper? Que dis-tu de Cowper? Aimes-tu

Cowper? Tu es un chien, une oie, un dindon, un acacèphe, un recteur, un proviseur, tout ce qu'il y a de plus gélatineux, si tu ne fais pas Cowper.

Il pleut, je regarde la rue par ma fenêtre; pas un passant, de temps en temps une voiture de roulier. Nous vivons cloîtrés ici; la société y est intolérable : des épiciers retirés qui font les gens d'importance. De temps en temps l'enveloppe polie crève et laisse voir la vilaine bête commerciale. La personne la plus intéressante est un chat de ta connaissance, nommé Zizi, fourré et majestueux comme un domestique de bonne maison.

Bonjour, mon bon Ed, et courage; à la fin de l'année, tu auras ta Faculté, tu feras la coqueluche des dames, tu épouseras la fille du maire, tu m'inviteras à tes noces, et nous philosopherons ensemble sur les futurs contingents. B., L., qui se sont mariés récemment, ont chacun un futur contingent en train d'arriver à la lumière.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 20 juillet 1861

Mon bon Edouard, voilà trois mois que nous ne nous écrivons pas. Mon excuse est ma maudite tête; elle ne va qu'à moitié bien, j'ai passé plusieurs semaines sans rien faire, et encore maintenant je travaille tout au plus

trois heures par jour; de sorte que je rechigne quand il s'agit d'écrire, même à mon excellent ami.

Mais toi, tu es sans excuse, puisque tu as la tête libre et que tu t'ennuies à Angers. Quoi de neuf?... J'ai vu un article de toi dans la *Revue*, voilà ton seul signe de vie. Donne-moi donc de tes nouvelles.

Pour moi, mon cher ami, je suis depuis quatre mois dans le XVIIIe siècle anglais jusqu'au cou. Lire est déjà long, mais il faut tant de temps pour digérer! Cela fera deux articles pour la *Revue des Deux Mondes*, j'en ai écrit à peu près cinquante pages, tu vois que je n'avance guère. Le métier d'écrivain est échinant et ne rapporte point d'argent. Les seuls profits, ce sont les lettres et visites de gens gantés ou non gantés qui viennent vous demander un article ou une recommandation, et je me passerais bien de ces profits-là.

Je suis à Orsay depuis six semaines; j'herborise un peu, mais j'aurais grand besoin de ta direction, pour cela comme pour l'allemand que j'écorche dans un de tes Gœthe.

Prévost est toujours nerveux; tu as remarqué son absence d'un mois aux *Débats*; sa maladie l'avait repris. Par bonheur il en est quitte. Mais il dîne tous les jours en ville, il a les succès de la politique, de la famille, de l'argent, du plaisir. Je crois que son train de vie n'est pas sain; il le sait, il n'y a rien à lui dire. M. Havet a été tout à fait malade. M. de Sacy a eu une fièvre bilieuse. Notre métier tue. Ah! que je te souhaite dans

une bonne Faculté, bien coi et paisible! Sais-tu quelque chose à ce propos?

D'idées intéressantes, je n'en ai guère. J'ai écrit dans *Stuart Mill* celle qui m'avait le plus attaché cette année, à savoir qu'il n'y a que des phénomènes, que la matière est un système d'attractions et de répulsions ordonnées par rapport à des formes géométriques, etc. J'ai trop peu de santé pour méditer longuement sur ma théorie des Lois en histoire. Tout cela est resté cru, non digéré; il faudrait que je t'aie là comme à l'École pour en bavarder librement, par aperçus et tâtonnements. Le temps de la grande fermentation et production est passé. Cette nouveauté fleurie de la première intuition s'est fanée, et nous piochons bourgeoisement, patiemment, chacun dans le sentier que nous nous sommes tracé.

La seule grande belle découverte dont j'entende parler est celle de M. Kirchhoff[1] sur les raies du spectre solaire, sur la désignation de chaque corps simple par un système de raies spéciales, et sur la composition de l'atmosphère du soleil. On étudie vigoureusement en ce moment la lumière; il y a les expériences de Fizeau[2] qui prouvent qu'elle va plus vite dans l'eau que dans l'air, et celles de Becquerel fils[3] qui prouvent que tous les corps sont phosphorescents. Vois aussi les rapports

1. Kirchhoff (Gustave-Robert), physicien allemand, 1824-1887.
2. Fizeau (Armand-Hippolyte-Louis), membre de l'Institut, 1819-1896.
3. Becquerel (Alexandre-Edmond), physicien, membre de l'Institut, 1820-1891.

de la Société de biologie sur la reviviscence; la conclusion très claire est que la vie n'est que l'organisation en action.

Je te serre la main, mon bon Ed, et je t'embrasse avec un grand désir de recevoir des nouvelles de toi.

A M. CORNÉLIS DE WITT[1]

Orsay, 20 septembre 1861

Mon cher ami,

Je te remercie des lettres que tu m'as renvoyées. Il y en a une de M. Duruy; il paraît qu'on n'était pas encore absolument décidé à faire une vacance à Saint-Cyr. Il pousse vigoureusement à la roue, et le général Blondel aussi. L'affaire va se décider, je pense que la lettre de M. Guizot sera d'un grand poids.

Je vous suis bien obligé, mes chers amis, de votre accueil si franc; je vous dois encore autre chose; il me semble que j'ai appris chez vous ce que c'est que la famille, la maison et l'héritage; je n'avais encore vu que des rassemblements, des logements, et des successions; j'ai vu pourtant déjà bien des intérieurs; mais la vraie concorde, le vrai bon sens, la vraie autorité y manquent. Ce qu'il y a de mieux, c'est que je vous crois capables de subir le malheur, sans vous désorganiser ni vous troubler.

1. Écrit en revenant d'un séjour au Val-Richer, chez M. Guizot.

Veux-tu rappeler à Guillaume sa promesse pour octobre? Je resterai probablement ici jusqu'au 15 ou au 20; s'il me donne un bout d'après-midi, je lui montrerai un paysage bien fin et bien gracieux.

Je suis allé à la *Revue de l'Instruction*. Ton Jefferson y était. J'ai parcouru la liste des rédacteurs; d'après mon avis, on priera M. Dreyss de faire l'article; c'est un homme réfléchi et instruit.

Il y aura peut-être des tiraillements pour mes articles à la *Revue des Deux Mondes*. M. de Mars a ouvert des yeux grands comme des coquilles de noix, quand je lui ai dit que ma demande était une condition *sine qua non*. Il en référera au grand souverain, qui maintenant ne revient à Paris que la veille du numéro, et trône dans sa terre de Savoie.

Mon respect à ces dames et à M. Guizot; une bonne poignée de main à toi et à tes frères.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 18 octobre 1861

Mon cher ami,

J'ai eu une audience de M. Rouland qui s'est montré fort aimable.

Il m'a d'abord répété les objections contenues dans sa réponse à M. Guizot. J'ai vu qu'il considérait le nouveau cours comme un cours de collège et je l'ai

détrompé. Je lui ai expliqué qu'il était analogue à celui de l'École polytechnique, qu'il s'agissait d'ouvrir et d'exciter des esprits, etc. Là-dessus, il a changé entièrement de ton, il a déclaré qu'il ne s'opposait plus à ma candidature, que même il l'acceptait, qu'il était heureux de me voir rentrer dans l'enseignement, que plus tard même il pourrait se présenter quelque chose à l'École normale ou ailleurs; de sorte que je regarde la nomination comme presque absolument certaine.

La seule objection est contre la trop grande étendue du cours, et mon avis est un peu le même.

Je n'ai pas besoin, je crois, d'abuser une seconde fois de la bienveillance de M. Guizot. Je n'ai plus qu'à le remercier; son obligeance est égale à son accueil.

Les professions de foi et le ton de la conversation de M. Rouland m'ont paru beaucoup plus libérales et plus aimables pour moi que le ton de sa lettre. Il n'y avait plus la moindre nuance de blâme, il exprimait simplement un dissentiment personnel, et approuvait les investigations libres et même hardies de l'esprit scientifique.

J'ai vu Guillaume ici. Il abonde dans le sens du Casaubon.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 31 octobre 1861

Mon cher Cornélis,

Au dernier moment mon affaire de Saint-Cyr a manqué. Le maréchal a conservé le titulaire.

Le général directeur de l'École, le général inspecteur, et l'inspecteur d'Académie ont alors fait une charge d'ensemble qui n'a pas abouti non plus. M. B... a eu un frère tué en Crimée, ce qui milite en sa faveur; d'ailleurs il est plus difficile à la Guerre que dans l'Université de mettre un homme en retrait d'emploi. En attendant, il reste, branlant dans le manche. Il n'y a plus rien à faire de ce côté.

Je travaille sur les poètes du XVIIIe siècle, Pope et Burns. Je me rappelle que tu souhaitais un sujet, assez français et sur la Révolution. Pourquoi ne prendrais-tu pas Fox? Il ne nous est pas hostile, et il est très éloquent. Un travail très intéressant serait : « De l'attitude de l'Angleterre en face de la France pendant la Révolution française. »

Qu'est-ce donc que ce livre de M. Guizot que je vois annoncé : « Trois rois, trois peuples, trois siècles »? Son dernier ouvrage me paraît très élevé et bien beau de style; sur plusieurs points que tu devines je n'ai pas été convaincu.

Quand tu reviendras à Paris, voudras-tu me rapporter le 1er et le 2e volume du *Pictorial history*?

Mille respects et amitiés chez toi; je te serre la main bien affectueusement.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 3 décembre 1861

Mon cher Édouard, si tu peux et si tu veux faire des démarches à propos de ta Faculté promise, je t'engage à demander Caen plutôt que Grenoble. Les Guizot y ont un parent, des amis, c'est une ville libérale et assez pensante, je crois que tu y seras mieux.

Weiss qui connaît ton affaire ne paraît pas certain que tu aies une Faculté cette année, je suis bien contrarié de te dire cela; il croit que M. Rouland voudra d'abord assoupir le bruit d'Angers, et pense qu'il a été prodigue de bonnes paroles, mais qu'il est mou, timide, et te laissera attendre jusqu'à l'an prochain. Il fallait, à son avis, laisser Sarcey redoubler, on aurait eu la chose de force. Il paraît que Sarcey, About, Assollant vont chacun dans leur journal faire une charge à fond sur l'Instruction publique.

Combien as-tu de classes par semaine[1]? Je comprends bien ton dégoût, il faut pouvoir enseigner quelque chose pour enseigner volontiers. Pourtant, est-ce qu'il

1. M. de Suckau venait d'être envoyé en disgrâce au lycée de Nantes.

n'y a aucun de tes jeunes gens qui aime à lire et à raisonner?

Voudrais-tu traduire Stuart Mill, la *Logique* sur laquelle j'ai fait un article dans la *Revue des Deux Mondes*? A cette époque, Guillaumin le libraire désirait la faire traduire. Veux-tu que j'y aille pour savoir s'il n'a pris personne, et pour te présenter?

Mon XVIIIe siècle anglais va paraître en deux articles de la *Revue* et quatre des *Débats*[1]. Le premier article de la *Revue* a paru hier, après de rudes débats avec Buloz.

J'étudie le XIXe, je lis les poètes, il y en a trop, et ces gredins-là font tous quinze volumes. Un bon pour cent médiocres. Cela dégoûte d'écrire. J'ai jeté plusieurs années de ma vie dans ce travail, qu'est-ce qu'il en sera dans cinquante ans? Connais-tu l'*Histoire d'Angleterre* de Smollet? A moins d'avoir du génie et de la chance, un livre, même soigné, devient vite un torchon. Peut-être nous sommes-nous trompés; peut-être la vraie vie était de gagner de l'argent, d'avoir une jolie maison de campagne, de chercher une femme à peu près douce et sensée, et de mettre nos pieds sur les chenets paternellement et conjugalement, le soir, en robe de chambre.

La tête est dans l'état ordinaire; je me fais lire, je me couche à neuf heures, je me promène sur les quais. En fait d'idée, je cherche la formule de mon XIXe siècle; j'ai lu l'*Histoire de la littérature grecque* d'Ottfried

1. Voir p. 188, notes 2 et 3.

Müller par comparaison, et l'*Histoire des Druses*, de M. de Sacy. Je me confirme dans l'opinion que je t'exprimais; indépendamment des circonstances spéciales et *infléchissantes*, il y a chez les Grecs, les Arabes, les gens du moyen âge, et les modernes, une série de périodes intellectuelles qui est partout la même. Chaque élément succède au précédent, en vertu de l'existence du précédent, comme le fruit à la fleur, et la graine au fruit. Le XIXe siècle chez nous, panthéistique, scientifique, critique, historique, correspond à Alexandrie. Les XVIIe et XVIIIe siècles chez nous, oratoires, classiques, correspondent aux siècles d'Auguste et d'Euripide. Le caractère des siècles classiques, c'est de faire la classification nette, régulière de toutes les idées, avec leur subordination, leur ordre, leur développement, leurs étiquettes exactes. Cela achevé, les nouveaux venus, les esprits qui arrivent, sentent qu'il y a autre chose à faire, sont inquiets, cherchent, s'élargissent par la connaissance des civilisations passées ou voisines, et trouvent des idées embrassantes, des universaux assez vastes, mystiques ou panthéistes, pour expliquer et réunir toutes les choses divisées par la classification. De là naît un genre d'imagination et de poésie distinct, des passions neuves, une façon nouvelle de comprendre la religion, la société et le reste.

Tu vois que je bavarde comme à l'École, mais tu m'y invites. Boissier remplace Havet au Collège de France. Pour moi, je doute fort que je puisse jamais atteindre rien d'officiel. En attendant, je prends des notes, je

suis allé aux églises, au Palais de Justice, je vais aller au Casino, les lorettes sont probablement la gloire de Paris, il faut les connaître; cela fera peut-être une France contemporaine; mais j'ai peur de mes notes, elles sont peu patriotiques, point gaies et encore moins respectueuses.

About loue, avec Sarcey, le petit hôtel d'Alexandre Dumas fils, Sarcey paie un tiers, About les deux tiers et le mobilier. Il a 12000 francs au *Constitutionnel*, plus 4000 francs d'entrée. Renan est nommé au Collège de France. Assollant a fait un joli roman bien fou et fantastique, *Marcomir*. Weiss gagne une douzaine de mille francs et fait des économies. Sarcey est dans son feuilleton comme un poisson dans l'eau, et publie un volume, *Mots et Idées*, inséré par fragments dans l'*Illustration*. Prévost a le plus frais des gilets blancs, et devient tout à fait officiel. Nous n'avons plus un seul point de contact.

Mon bon Ed, en avant le goudron et l'huile de foie de morue; garde ta santé, c'est le fond de l'essence de la substance. As-tu besoin d'une lettre pour M. Schmidt, ton inspecteur, le beau-frère de mon beau-frère? Il passe pour un homme d'esprit. Je parlerai de ton frère à M. Bertrand.

NOTES SUR PARIS

Soirée chez M. Mohl.

Décembre 1861

Conversation avec M. Mignet, que je vois pour la première fois.

Il y a un fonds de stérilité; on voit qu'il n'a pas vécu dans les idées générales, qu'il y est impropre. Il n'est pas artiste non plus, voyez son histoire de Marie Stuart, sa Révolution française; c'est glacé. Il est propre à digérer des matériaux indigestes, à exposer clairement, en bel ordre. Il a le talent français de la classification parfaite et de l'élégance noble académique.

On sait qu'il travaille depuis vingt ans à une histoire de la Réforme. Je lui demande pourquoi, de 1520 à 1620, après Reuchlin, Ulrich de Hutten, Luther, Albert Dürer, l'Allemagne est restée stérile, quoique en paix et à peu près libre, tandis qu'en France, en Angleterre, en Espagne, en Hollande, il y a un si grand mouvement d'esprit. Il paraît étonné de cette vérité, il la reconnaît, mais ne peut donner aucune explication, même aucune de ces explications ordinaires qui viennent à la bouche de M. Duruy, de M. Challemel-Lacour par exemple. Pareillement je lui demande si la cause universelle profonde de la Réforme n'est pas l'inquiétude de conscience propre surtout aux races germaniques. Il a l'air encore dépaysé, répond oui pour Luther, nie pour Zwingle,

(avec raison; il y a conjointement l'essor d'esprit et de science qui est la Renaissance); mais il est clair que l'histoire psychologique, comme l'histoire philosophique, est fermée pour lui.

Il se lève à cinq heures du matin pour travailler. Tous les soirs il passe une demi-heure chez M. Thiers, son grand ami. Il va très peu dans le monde. On cite une dame qui l'a fait solliciter deux ans pour l'avoir à dîner. Selon M. Mohl, il était fait pour la vie domestique et regrette le mariage. Il a été très beau, il a encore une belle tête régulière qui représente bien. Il a plus de soixante ans, on lui en donnerait cinquante. Quelque chose de convenable et un peu compassé. Le diable au corps manque.

Cette soirée était curieuse par le contraste des types. A côté de M. Mignet était M. de Loménie, avec ses moustaches militaires et son entrain, causeur, rieur, diseur d'anecdotes; puis un petit avocat rondelet content de soi et qui prenait le dé de la conversation; enfin M. Mohl, honnête Allemand, profondément savant et de plus capable de généraliser, à qui j'ai parlé de sa Perse et de son Orient : son idée est que la civilisation a été grêlée habituellement en Perse, que les Arabes ne sont pas élevés au-dessus d'une sorte de Moyen âge, que les documents indiens sont trop altérés et dépourvus de chronologie, que je n'aurai de données nettes pour trouver les lois de la civilisation que dans le monde grec, romain et moderne. Il est triste, même, d'apparence, morose et grognon, lourd de corps, sans

finesse et flexibilité, difficile à faire parler, prompt aux gros coups de boutoir assénés juste. M. Brook, vigoureux Américain, grand lévrier énergique et actif de cinquante ans, avec ce fonds de modestie douce que j'ai vu ordinairement chez les Anglais, et qui fait contraste avec notre pétulance bavarde. Madame Mohl, Irlandaise ayant vécu à la française, type de vieille marquise XVIII[e] siècle, célèbre pour l'excentricité de ses *habits*, mais aimable, bonne au fond, de bonne humeur, avec une étourderie, une vivacité, des gaietés, des inimitiés et des engouements d'enfant. Ici elle ne choque pas, du moins elle ne me choque pas. A Oxford, Mrs. W. la trouvait grotesque, et comme je disais : « Madame Mohl n'a pas l'air d'une Anglaise. » — « Je vous remercie, Monsieur. »

10 Janvier 1862

Déjeuner avec Pierre Leroux.

Il a désiré me connaître pour me parler de son grand dernier ouvrage, il nous en a lu au dessert.

Un gros homme à torse d'Hercule, cheveux ébouriffés et infinis, brave et loyal garçon, mais parfaitement dépourvu de tact et de finesse. Il court à droite et à gauche sur les idées qu'on lui présente, se détourne du droit chemin qu'il avait enfilé, etc. Il juge à tort et à travers, prétend réfuter les savants, n'est pas au courant de la science : « L'hypothèse d'une masse liquide centrale est absurde. » On lui répond que, sous une pression d'un million d'atmosphères, l'état d'un corps,

quelle que soit la chaleur, ne peut pas être soupçonné, l'analogie manquant tout à fait. « Les métaux précieux de cette pâte devraient par la force centrifuge percer et suinter à la surface de la terre. » On lui répond que l'attraction surpasse énormément et annihile en cet endroit la force centrifuge. — « Renan n'a rien entendu au livre de Job, il a tout traduit à faux. » On lui fait avouer qu'il apprend l'hébreu en amateur depuis deux ou trois ans, qu'il n'a pas lu un commentaire allemand, qu'il en est resté à Richard Simon du xviie siècle, etc.

Bref, un cerveau creux, qui nous lance à la tête son « Sensation — Sentiment — Connaissance », et nous assomme de sa préface. Cette préface est une conversation entre lui et une protestante morte qui lui a envoyé la Bible. Ils commentent tous deux en rêve le livre de Job. Ce livre à un sens philosophique par delà le sens réel, les trois amis de Job symbolisent le sentiment, la sensation, la connaissance, etc.

Parfaite ignorance des méthodes et de la prudence critique.

Assez d'imagination et d'esprit, mais de seconde qualité.

Il vit d'une souscription de ses amis qui donnent chacun quarante sous par mois. Il a quatre enfants, auxquels il ne donne pas d'éducation par système. « L'homme n'est pas fait pour jouir, mais pour lutter. » Il a écrit vingt-cinq volumes que les libraires ne veulent plus réimprimer. Il a été dupé toute sa vie, il a

vendu pour 300 francs à Charpentier sa traduction de Werther et Charpentier y a gagné 15 000 francs.

Il faut qu'il imprime son livre dans une librairie protestante, cela se vendra en Amérique, en Prusse, en Australie, chez les Unitaires, les Mormons et tous les mystiques.

Il a été ouvrier, il a été en Angleterre pour fonder un journal avec 150 francs dans sa poche; il a été de la Charbonnerie, ami de Fortoul, l'ancien ministre, depuis transfuge. Nul sens pratique, mais courage, verve, force physique indomptable. Il avait de quoi ne pas réussir et durer.

22 Février 1862

Ouverture du cours de Renan au Collège de France.

Les étudiants libéraux sont allés demander à M. Despois s'il fallait siffler. Les catholiques de même à M. de Laprade.

Il y avait un groupe de siffleurs, mais les applaudisseurs avaient une majorité écrasante. Le torrent entre : la foule à la porte était si violente, ayant arraché un candélabre, que les sergents de ville tombent dessus et la chassent de la cour à force de bourrades. J'ai vu un homme la tête en sang.

Pendant trois quarts d'heure, tempête de vociférations, cris de sauvages et rires : Vive Quinet, Michelet, Prévost-Paradol, Laprade; vive Guéroult, à bas Guéroult, à bas les Jésuites.

Renan entre, c'est un tonnerre, on agite les chapeaux, on se lève, on hurle. Quelques sifflets; le tonnerre d'applaudissements recommence plus fort. Impossible pendant vingt minutes d'ouvrir la bouche. Il s'épuise en gestes inutiles pour demander le silence. Ses gestes sont un peu ceux d'un évêque (un évêque *in partibus infidelium*), de même quelques phrases de sa leçon. Elle est aux *Débats*.

Il donne trop la bénédiction.

Sa leçon est fort bien (ce que les Sémites ont donné à la civilisation générale). Phrases hardies sur le Christianisme et le Pape. — Les étudiants applaudissent comme des abonnés du *Siècle*, grossièrement. Après la leçon, une colonne énorme avec des parapluies va l'applaudir rue Madame.

3 mars 1862

Conversation avec Charles Robin,
l'anatomiste à microscope et positiviste.

Quarante et un ans, lunettes, moustache et royale, à demi policé; c'est le savant encore enfoncé à demi dans ses dissections, un peu carabin, revenant indéfiniment sur son idée, même d'une façon importune et devant une femme, ne voyant pas nettement les délicatesses et les ménagements de la société. « Moi, je trouve cela admirable, les cerveaux; j'en avais encore ce matin sous la main, etc. »

Très convaincu, pas marié à cause de cela. Il y a un

peu de fanatisme. Il blâme X... qui va trop dans le monde et ne travaille plus.

Deux idées : 1° Il a suivi toute la machine nerveuse depuis le filet extérieur superficiel, jusqu'à la moelle, et dans tout le trajet de la moelle, à travers la protubérance, jusque dans les hémisphères (avec le microscope). La substance blanche perçoit les impressions, la grise est le foyer de l'élaboration et de la réaction volontaire et musculaire.

2° Le grand principe est le renouvellement incessant de toute la substance du corps. A cause de cela, la nouvelle substance arrivante se coule comme dans un moule sous la forme de geste, d'action, d'état voulu ou non, accidentel ou non, qui est présente et qui est répétée. De là l'acquisition des instincts et des habitudes transmissibles. De là les races, etc.

Impossible de lui faire comprendre, non plus qu'à Verneuil[1], qu'il y a une difficulté dans l'équation qu'ils établissent entre la sensation, la douleur, le plaisir, et une trépidation, une contraction, un mouvement étendu quelconque.

Visite de Gustave Flaubert.

Un grand vigoureux homme un peu carré, à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capi-

1. Verneuil, Aristide-Auguste-Stanislas, membre de l'Académie de médecine, 1823-1893.

taine de cavalerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres.

De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation, de son ton, de ses gestes. Rien de fin, mais de la franchise, du naturel ; c'est un homme primitif, « un rêveur et un sauvage ». Il a dit lui-même ces deux derniers mots. C'est un piocheur obstiné, qui force son imagination et qui en subit les accidents.

Il sort peu le soir, travaille la nuit, énormément, dans une grande chambre solitaire, bien chauffée, faisant du bruit, « gueulant, suant, buvant de l'eau ». Quand la veine vient, il ne dort plus, il se réveille la nuit pour écrire, il mange à peine. « Ce n'est pas trop de tout son corps pour écrire. » Au contraire quand vous le voyez bien marcher, manger, boire et dormir, c'est que l'invention, l'inspiration sont arrêtées.

Après les moments de verve, les moments de dépression ; il reste couché sur un divan, inerte « comme une bête », horriblement triste. Dans sa jeunesse, il a eu le spleen. Il marquait sur un calendrier un jour « pour se faire sauter la margoulette », puis le jour venu il reculait le cran. « En somme vous voyez que je suis encore sur mes quilles. »

Ceci donne le ton, il a le style de Théophile Gautier, un peu gros et cru.

Il a travaillé trente-six heures de suite pour écrire le commencement du *Défilé de la Hache*, et n'avait pas même les yeux rouges. Il a évidemment une organisation de taureau.

Il voit les yeux fermés trop d'objets ; sa tête est une photographie, il imagine aussi nettement la moindre fêlure du parquet que les grandes lignes de la chambre. C'est pourquoi, quand il commence à écrire, il est encombré, il ne sait quoi dire d'abord ; il en met trop, il est obligé de réduire, il ramène cinquante pages à quatre.

Il a des caprices d'imagination ; il verra en sortant une affiche de concert, cette affiche lui trottera dans la tête et l'empêchera, une fois rentré, de rien faire de toute la journée.

Il est très artiste, très amateur du beau, de l'effet. Il blâme dans *Salammbo* des manques de crescendo, par exemple les deux visites d'Hannon et de Giscon aux mercenaires ; des manques de proportion, Salammbo est trop petite pour son piédestal.

Il a surtout le sentiment des dehors, de la nature : « Elle ne me repose pas, elle me mange. » Il en est absorbé ; sur le sable, au bord de la mer, il n'a pas une idée, il reste comme une bête, couché, et de temps en temps prenant un bain.

Il n'est pas « cochon » comme on l'a dit ; il a été vexé de voir « la Bovary » lue à cause des gravelures ; avant tout il est physiologiste, artiste ; il veut le vrai, le réel, la nature humaine telle qu'elle est, instinctive, et tâche d'en tirer de grands effets pittoresques ou dramatiques. Il disait : « J'aime tous les excès, pas pour longtemps, ce ne seraient plus des excès. Mais un excès, quel qu'il soit, m'attire. » De là son amour pour Lord

Byron. Il sent la force, il veut voir la force effrénée, cabrée.

Son moyen c'est l'étude obstinée ; il a mis six ans à *Salammbo*, cinq ans à *Madame Bovary*. Il empile les notes, rature infiniment. Il a voyagé en Orient; il allait à Constantinople voir tous les jours les derviches tourneurs ; un d'eux avait une tête admirable, extatique. Il finit par le connaître, l'invite à prendre le café, lui fait boire de l'eau-de-vie, l'autre en boit comme un trou : interrogé sur ce qu'il sent, sur les pensées qu'il a quand il tourne, il répond qu'il ne pense à rien, qu'il songe simplement à l'eau-de-vie qu'il boira. Flaubert ajoute qu'il en est ainsi dans l'Orient, que maintes fois les têtes et surtout les costumes sont magnifiques, mais que la tête est vide. C'est pour cela qu'il a fait de Salammbo une simple statue, avec des commencements d'hystérie. Selon lui, les femmes antiques n'avaient que des dehors, point de *dedans*.

Ne jamais partir comme Hugo, Schiller, d'une généralité qu'on individualise, mais d'une particularité qu'on généralise, comme Gœthe, Shakespeare; voilà sa maxime.

Il n'est pas marié, il ne s'est pas trouvé assez riche ; il vit avec sa mère et sa nièce, reste quelquefois des mois seul à la campagne, voyage beaucoup, ne songe pas à l'argent. *Madame Bovary*, tous frais payés, lui a rapporté trois cents francs de dettes.

Je le loue surtout d'être sincère, non sophistiqué. Il n'est pas parisien, il a l'air même un peu grossier,

paysan élevé dans les ateliers de peintres, point du tout homme du monde. Il dit qu'il a horreur de mettre le soir un habit et une cravate.

Ma thèse avec lui est de lui dire (avec des ménagements) que son style s'écaillera, que la description sera inintelligible dans cent ans, qu'elle l'est déjà pour les trois quarts des esprits, que la narration et l'action comme dans *Gil-Blas* ou Fielding sont les seuls procédés durables.

Il répond qu'aujourd'hui il n'y a pas moyen de faire autrement, que d'ailleurs il n'y a pas d'art sans pittoresque, que l'idée doit atteindre les dehors, se manifester par une forme corporelle et visible.

Toujours est-il que c'est de la littérature dégénérée, tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science et des arts du dessin.

Bien des petits traits le prouvent; il a fatigué son intelligence, il l'a épressée comme un citron, il en est devenu nerveux comme une femme, lui si fort, si bien musclé. Il tressaille au bruit d'un verre qui grince, d'un bouchon qu'on coupe, etc.

Il admire *Apulée* comme un chef-d'œuvre, à cause de la couleur, de la réalité, de l'audace sensuelle. — Preuve d'affinité. Tous deux sont de la décadence.

Il va faire un roman sur Paris[1], comme il en a fait un sur la province. Mais d'abord il a besoin d'emprein-

1. *L'Éducation sentimentale.*

dre tout le Paris actuel dans son imagination; il va acheter des cartes de Paris, etc.

Vous voyez les procédés matériels, la topographie.

Visite à Gustave Flaubert.

Un troisième, boulevard du Temple, au midi; grande vue (ancienne maison de Fieschi). — Un appartement garni de tapis partout, de divans en cuir rouge et fauteuils pareils, médaillons, armoires de bois sculpté, dieu indien sur la cheminée.

J'ai encore été plus frappé de l'énergie brutale de sa face, et de ses yeux lourds de taureau. Il était en jaquette, tout tombant, un col de chemise rabattu et ouvert, on voyait la poitrine velue.

La face s'injecte de sang, les cheveux sont presque partis; on voit l'excès du travail, et l'imagination contrainte.

Il a travaillé la nuit dernière de deux heures du matin jusqu'à aujourd'hui quatre heures du soir, pour répondre à la *Revue Européenne* qui lui reprochait de ne pas savoir l'archéologie. Il travaille toujours de nuit, et bruyamment. Il a tellement crié, hurlé cette nuit (sans le savoir), que sa nièce, au-dessous de lui, n'a pas dormi.

A la campagne, près de Rouen, il reste quelquefois, pendant la neige, trois mois sans voir personne, se levant à midi, se couchant à trois, quatre heures du

matin. Le dimanche il va dîner, passer quatre heures chez son frère.

Très brave garçon, très naturel, point outrecuidant; il souffre les objections et n'est pas complimenteur.

Ma thèse est toujours que son état d'esprit, la vision du détail physique, n'est point transmissible par l'écriture, mais seulement par la peinture. Sa réponse est que c'est là son état d'esprit, et l'état d'esprit moderne.

Il a un style singulier : « La mère Sand, le père Guizot; un homme d'aplomb, des gens raides. » (Cela signifie un esprit complet, des gens excessifs dans leur genre.) Il a des mots assez grossiers et rapins.

Ce qui est frappant, c'est son singulier état d'imagination, puissant, forcé, maladif. Il ne peut pas encore écrire son roman sur Paris parce qu'il n'a pas trouvé les noms de ses personnages. — Le livre de Renan sur sa sœur lui paraît vague, abstrait ; il voudrait savoir la taille, la figure, l'habillement. « Mais rien, c'est une généralité, cela devrait s'appeler : le moral de Mlle Renan. » Il trouve *Candide* « délicat, fin ». Il adore La Bruyère et Montesquieu, donnerait tous ses écrits pour avoir fait le morceau de l'Amateur de fleurs. Il aime par tempérament Chateaubriand « orages du cœur, etc. », tout en reconnaissant que c'est du goût faux ; mais on peut avoir du goût pour la viande faite, faisandée. — Dans ce mot de La Bruyère « Césonie est jeune, belle, sérieuse, » il voit « des obscénités magnifiques, énormes ». Il se figurait Homais avec des mar-

ques de petite vérole, et a été tout étonné quand on lui a dit que cela n'était pas dans le livre.

Tout ce qui n'est pas une forme physique, minutieusement vue par une vision de visionnaire, est pour lui non achevé, vague.

Il écrit d'une manière extraordinaire, avec un premier jet incomplet, maladif, mettant des carrés, des losanges, un mot en vedette, un bout de phrase, attendant que le chant vienne, raturant, revenant avec un labeur énorme et insensé.

Janvier 1863

Artistes.

M. Delacroix chez M. Benoît-Champy. M. Berlioz chez M. Bertin.

M. Delacroix (64 ans) a encore les cheveux tout noirs. Il est doux, modéré, fin; on le dit très spirituel; il est certain qu'il est du monde, qu'il a du tact. — Il fait le classique, le raisonnable; il l'est peut-être, ayant découvert trop tard qu'il ne sait pas la partie positive et mécanique de son art.

Il loue le latin, l'éducation classique par les modèles, dit que tous les chefs-d'œuvre sont dans l'antiquité, lettres et arts, qu'il faut s'en nourrir. — S'il a pris ses sujets dans Shakespeare, et non dans Racine, c'est que Racine ne lui fournissait point d'action.

Il blâme beaucoup son biographe Silvestre, dit qu'il s'est introduit chez lui, qu'en tout cas c'est un homme sans goût.

Il conseille le travail incessant, la retouche continue, surtout en peinture. « On ne trouve le vrai, le simple qu'à la fin, après cent études. — Je suppose qu'au bout de vingt ans un littérateur a sa forme toujours prête, sait tout exprimer. Pour toute pose, tout sujet nouveau, un peintre doit étudier. »

Il me demande pourquoi on trouve dans Shakespeare ces *concetti*, ces inégalités choquantes. Il loue par contraste la sûreté de main, la perfection, l'ordre de Molière.

Rien de moins semblable que sa conversation et les explosions passionnées que lui prête Silvestre....

Mais Berlioz a été complet; d'abord il a fait un feuilleton admirable[1], tout de confidences personnelles, que je piquerai ici contre. Il nous a avoué que c'étaient des confidences. — Il a en effet gagné vingt mille francs à son premier concert de Russie (ôtez sept mille francs de frais). Il avait quitté la France à l'improviste à cause de ses dettes.

Voici de ses mots : « La musique est un jeune homme de vingt-deux ans qui a devant lui un avenir immense; les autres arts sont éreintés, vieux. » — « La musique aujourd'hui est au-dessus des nationalités, du siècle, en dehors de toute influence; un compositeur pousse tout seul comme un champignon; ne la comparez pas aux autres arts qui sont des plantes nationales. Les lois ordinaires n'ont pas prise sur elle. »

1. Dans le *Journal des Débats*.

« Je déteste, je méprise Rossini et j'en suis bien content. Son talent n'est que de l'art, c'est un viveur, il n'a pas d'âme ; la musique n'a d'autre but que de rendre visible une âme passionnée et malheureuse.

« A la cour de Hanovre, après l'adagio de *Roméo et Juliette*, je sens un tiraillement aux basques de mon habit, je me retourne, c'étaient deux musiciens qui les baisaient en disant : « Respect, respect ». Cela n'est pas vil en Allemagne.

« Adam fait de la musique de cuisinière, Auber de la musique de lorette. Auber répond à une invitation de dîner près de Luciennes : « C'est trop loin, je ne vais à la campagne qu'en dedans des fortifications. »

« A Londres, conduisant l'orchestre de Drury-Lane, une chanteuse dit : « *Voi che sapete* » avec des fioritures, etc. — J'arrête tout : « Mademoiselle, c'est votre maître de musique qui vous a écrit au crayon ces traits-là sur votre air? — Oui, Monsieur. — Eh bien, dites-lui de ma part que c'est un imbécile. Vous allez chanter l'air comme il est ou nous ne vous accompagnerons pas. »

Une grande idée dans un homme est comme le pieu de fer que les sculpteurs mettent dans leurs statues; elle l'empale et le soutient. Voyez Renan, Berthelot, Robin, Wœpke et Berlioz ! — Il est souffrant, nerveux, malade. Il a toujours l'air d'être sur le pal. Songez à ses deux affreux mariages, à l'histoire de son fils. Ses

fièvres intérieures amènent d'horribles coliques. Alors il fait des calembours.

Pourtant quelle fine et belle tête passionnée!

Dîner avec Sainte-Beuve, Gavarni, etc. Visite chez les Goncourt.

Les Goncourt (32, 40 ans) sont frères jumeaux d'esprit, de cœur, etc. Ils écrivent le même livre, vivent dans le même appartement. Le deuxième est fort joli, tous deux sans brillant, un peu empâtés, leur style manque de limpidité et d'élan. Ils ont des mots amusants[1]; ils ont été frottés aux artistes.

Dix mille cinq cents francs de rente. Ils vont l'été se refaire chez leurs parents, économiser, canoter, manger, faire des armes. Leur vice est la manie des collections. Ils collectionnent dans le xviiie siècle, livres, estampes, dessins et gouaches originales, manuscrits précieux. Tel livre des Contes de La Fontaine illustrés par Eisen vaut cinq cents francs. Ils estiment leur collection à cent mille francs.

« Je suis le premier après le Louvre. »

En effet, ils ont des choses charmantes, des Beaudoin, des Watteau, des Boucher, des Moreau, etc., exquis.

Rien n'enseigne mieux l'histoire. Il semble qu'on

1. Jules de Goncourt, disait de Montégut : « C'est le Murger des salons. » Voilà un mot, le type de son esprit.

vient de vivre dans le siècle. La finesse, la gaîté, le goût du plaisir, ces trois données engendrent le reste. Rien de délicieux comme ces toilettes, ces levers de jeunes femmes avec les grands lits à rideaux brodés, les jolis meubles dorés, tournés, etc. C'est la cuisine exquise du plaisir. Voilà la vraie France. — Gavarni est un peu maniaque. Il s'est jeté dans les hautes mathématiques, veut contredire Newton. Il a écrit un mémoire : « De la vitesse dans la vitesse. » Son autre passion ce sont les mouvements de terrain; quand il travaille, c'est pour payer les jardiniers. — Il ne se soigne pas, un jour il s'est évanoui place du Havre; il était sept heures du soir, il n'avait pas mangé depuis le matin. Les Goncourt le trouvent un soir sans feu, à jeun dans une petite chambre. (Il en a quantité de telles). « Mais pourquoi restez-vous ainsi? » — « Bah, quand on a faim et froid, on est près de la congestion cérébrale et alors les idées arrivent! » Séparé de sa femme, il va être riche; la ville lui paie sa maison quatre cent mille francs....

Sainte-Beuve a toutes les qualités de l'esprit, même la modestie; il dit : « Je ne sais rien, je n'ai pas appris; je sais seulement où en sont les choses parce que j'ai vu des hommes spéciaux. »

Il est passionné pour Voltaire; déclare qu'il n'y aura de civilisation en France que lorsque Voltaire aura une statue sur la place de la Concorde.

Il disait d'About : « C'est un maladroit; il y a trois villes historiques, Athènes, Rome, Paris, il se les est

mises toutes les trois à dos. — En tout il est trop pressé. »

Il nous reproche d'être dupes à l'endroit de Musset, Balzac, etc. Musset, selon lui, a commencé par l'affectation ; il n'est devenu naturel que lorsque la force lui manquait et quand son talent s'en allait. Du reste, mauvais coucheur, désagréable et brutal avec Hugo, avec des frasques, des foucades et des étrangetés sardanapalesques chez les filles. Il me dit : « Vous croyez que les hommes sont tels qu'ils le disent, vous concluez de l'écrit à l'homme, prenez garde. — Pour vous, déliez-vous, vous y viendrez, vous l'êtes déjà de façon, cela viendra dans le style. »

Sainte-Beuve disait comme Stendhal : « La part de la forme devient plus petite chaque jour. Tout le monde finira par savoir écrire, écrire une brochure comme aujourd'hui une lettre, alors on ne vaudra plus que par les faits et les idées qu'on apportera. »

Il voudrait supprimer le grec et le latin dans l'éducation ordinaire, réserver cela pour les spécialistes et une petite élite, avoir des écoles Turgot. La princesse Mathilde dit de lui qu'il tourne au socialisme. Il est contre la propriété littéraire et aussi territoriale.

Il est timide par tempérament, mais s'enhardit par conviction et réflexion. La jeunesse lui arrive à cinquante-cinq ans.

L'impression dominante quand on le voit, c'est qu'il est timide ; il parle doucement, bas, avec insinuation et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a

quelque chose d'un chanoine ou d'un gros chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise, crâne nu, avec de petits yeux malins, et un sourire doucereux, fin. Positivement, il y a un fonds ecclésiastique, homme du monde. Puis des éclats et des éclairs, la franchise, la force de croyance font explosion.

Conversations avec E. Renan et M. Berthelot.

Août

J'ai bien vu Renan chez lui à Chalifer et chez moi toute une soirée.

Avant tout c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautante. Il est bien différent de Berthelot qui se tient tranquille comme un bœuf patient de labour, mâchonnant son idée, appuyant dessus. C'est l'inspiration par contraste avec la méditation.

Aucun des deux n'a les habitudes analytiques de Condillac, comme Bertrand le mathématicien. L'un fermente lentement, obscurément, l'autre fait explosion. Aucun d'eux ne va en avant méthodiquement, passant du connu à l'inconnu.

Renan est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout. La phi-

losophie, les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations.

En métaphysique, il est tout à fait flottant; de preuve, d'analyse, aucune. En gros, c'est un Kant poète et sans formule, tout à fait comme Carlyle; je lui ai lu des morceaux du *Sartor resartus,* il les a trouvés admirables. — Il admet que nous n'apercevons que les phénomènes et leurs lois, qu'au delà est un abîme, un X d'où ils dérivent, que par le sentiment sublime du devoir nous en soupçonnons quelque chose, peu de chose; nous savons seulement que dans cet au-delà quelque chose de sublime correspond à la sublimité de notre sentiment du devoir.

En tout cas, ce n'est pas une personne. La personnalité, l'individualité ne se rencontrent qu'au bout de la physiologie, à l'extrémité des phénomènes et non à leur commencement. Ainsi pas de Dieu-personne.

Pour l'âme, il ne croit pas à l'immortalité personnelle. Il n'admet que celle des œuvres : « Mon idée, l'idée à laquelle je me suis dévoué me survit; je me survis en elle, à proportion de l'amour que je lui ai porté, et des pas que je lui ai fait faire. »

Néanmoins, il laisse toujours une lacune que la foi, le symbole seuls peuvent remplir, quoique par de simples allégories et des présomptions pures : c'est la nature de cet X suprême et de la correspondance de l'âme noble avec cet X.

Un sceptique qui, à l'endroit où son scepticisme fait

un trou, le bouche avec son mysticisme. Berthelot a ri et m'a appelé homme à casier, à étiquettes, quand j'ai dit à Renan que c'était là sa définition.

Pour tout le reste, pour tous les faits psychologiques, historiques et autres, il est purement positiviste, et ne croit qu'aux lois naturelles; il nie absolument toute intervention surnaturelle.

Des trois, je suis le plus positiviste, le moins mystique. J'admets que les causes ne sont que les abstraits ou universaux. — Berthelot dit que le type de la cause est notre volonté dans l'effort, notion irréductible. Son originalité est de regarder la force, non seulement comme un principe, mais comme produit. Ainsi le corps vivant composé de forces élémentaires est néanmoins dans sa totalité une force individuelle. L'espace et le temps n'existent qu'en regard de notre esprit. En somme, il n'y a qu'une force unique, non divisée, parfaite, qui nous apparaît divisée et par parcelles et qui est Dieu.

Renan n'est pas du monde, il ne sait pas causer aux femmes; il lui faut des gens spéciaux. Il n'a pas le tact des opportunités, de l'intrigue. C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre et autant qu'il faut.

Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrases, des têtes de paragraphes par-ci par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout.

Il m'a lu un grand morceau de sa Vie de Jésus. Il

refait cette vie délicatement, mais arbitrairement. Les documents sont trop altérés, incertains. Il met ensemble sur l'époque de Nazareth toutes les idées douces et agréables de Jésus, en écarte les tristes, fait une pastorale mystique aimable. — Puis dans un autre chapitre, il met toutes les menaces, toutes les amertumes, qu'il rapporte au voyage à Jérusalem.

En vain Berthelot et moi nous lui disons que c'est mettre un roman à la place de la légende; qu'il gâte les parties certaines par un mélange d'hypothèses, que tout le parti clérical va triompher et le percer à cet endroit faible, etc. — Il n'entend rien, ne voit que son idée, dit que nous ne sommes pas artistes, qu'un traité simplement positif et dogmatique ne rendrait pas la vie, que Jésus a vécu et qu'il faut le faire revivre, que tant pis si l'on criaille, etc. — Manque de prudence et de politique.

La bonne vieille Madame Renan est douce et digne; elle a quatre-vingts ans, me fait conter l'histoire de mon patron saint Hippolyte, lève en souriant les bras au ciel en voyant ce qu'est devenu son fils si pieusement élevé.

A N...

30 Avril 1862

Il est difficile de répondre d'une manière exacte aux questions que vous avez bien voulu m'adresser. La per-

sonne dont il s'agit emploie le mot *vérité* dans un sens très vaste et très vague; j'ai relu sa lettre et si je la comprends bien, c'est une source de consolations qu'elle cherche beaucoup plutôt qu'un système de connaissance. Elle voudrait de la force plutôt que de la science et ne souhaite les démonstrations que pour arriver au calme. Je vais donc répondre à sa demande cachée et non à sa demande ouverte; veuillez m'excuser auprès d'elle si je me suis trompé.

Tout dépend de son état présent; j'espère, quoique sans indiscrétion, le comprendre. Elle a perdu sa patrie, et cette infinité de sympathies qu'on rencontre dans les gens, dans les idées, dans les sentiments, dans les mœurs, dans les physionomies et jusque dans l'esprit des maisons et des arbres. Elle a perdu sa fortune, en partie du moins, et en même temps cette confiance, cette liberté et cette ampleur d'action, cette facilité de diversions et de vie qui allègent beaucoup de maux, qui délivrent de bien des servitudes, qui conviennent à des sens délicats, qui instituent des habitudes d'élégance, et qui, une fois supprimées, laissent derrière une longue contrainte et comme un malaise journalier. Elle a souffert de chagrins plus intimes, elle en souffre encore et toutes ces peines ont rencontré une âme extrêmement sensible, sensible à tous égards, par finesse d'esprit, par culture artistique, par bonté innée, par noblesse instinctive, par générosité naturelle. Beaucoup d'autres circonstances ont encore accru cet état maladif. Elle a choisi pour art principal la musique, le

moins raisonnable de tous, le plus propre aux rêves, aux émotions, et, parmi les compositeurs, elle a aimé les plus douloureux, les plus fantastiques et les plus inquiets. Elle a goûté dans la littérature les écrivains qui ressemblaient le plus à ces maîtres, et s'est nourrie longuement de rêveries et de sensations. Pour comble, elle a évité de sortir, par dégoût pour la platitude des objets qu'on voit et pour la grossièreté des gens qu'on rencontre; en sorte qu'elle s'est ôté l'occupation et le renouvellement d'esprit que le changement, l'activité et le commerce des hommes ne manquent jamais de donner. Enfin son sexe, son âge, sa naissance et sa famille l'ont empêchée d'avoir un emploi et un but, un ménage, un métier, des intérêts d'enfants, de fortune; son ardeur d'esprit, sa capacité de dévouement n'ont su à quoi se prendre; et les très grandes forces qu'elle possède, s'étant retournées contre elle-même, ont insensiblement altéré sa santé.

Vous jugerez vous-même si ce portrait est exact. S'il l'est, il est visible que cinquante volumes de bons raisonnements ou de hautes idées ne pacifieront pas cette âme; elle n'y trouvera qu'une distraction; autant vaudrait conseiller l'opéra pour guérir la migraine. Le mal de cette personne provient de l'inaction de ses hautes facultés et de l'impuissance où elle est de prendre intérêt à quelque chose. Elle a besoin de juger que quelque objet est bon et beau, de vouloir l'atteindre, d'y travailler tous les jours, d'employer à ce travail toute sa volonté, toute sa sensibilité, tout son esprit; le

retentissement des anciens chagrins n'est si fort et la blessure des chagrins présents n'est si vive que parce que toute son attention est concentrée pour écouter l'un et sentir l'autre; le seul remède est de tourner son oreille et sa pensée ailleurs.

Une seule chose le peut, qui est un système d'action, de travail, avec un noble but à atteindre, celui dont j'ai déjà parlé, l'art et d'écrire et d'inventer. Il faut qu'elle se dise résolument et tous les matins : je veux être écrivain. D'autres l'ont pu, toutes voisines, sur des idées modernes, avec honneur, miss Brontë, Mrs. Gaskell. Elle le peut aussi, j'en suis certain, et je le lui affirme loyalement sans flatterie ni arrière-pensée. Cette sensibilité si délicate, si souvent blessée, si originale, si ennemie du vulgaire est la plus vive source d'invention; l'invention consiste uniquement à avoir une impression spontanée, subite, toute personnelle et indépendante, sur chaque objet et chaque événement. Elle l'a, vous le savez. Mais cette impression ne sait pas encore se traduire, se résoudre en idées, se décomposer en petites phrases exactes, se classer; il y a un métier à apprendre, un beau métier, car il est fondé sur l'observation de toutes les lois de la vie et de la nature humaine. C'est une philosophie en action; c'est en l'étudiant qu'elle apprendra ces vérités qu'elle aime; c'est pour le posséder qu'elle doit lire ces livres philosophiques qu'elle demande. Elle peut y rapporter tout; elle y trouvera tout; les artistes sont les premiers des philosophes, car ils savent mieux les faits que les philo-

sophes, ils les vérifient plus souvent, de plus près, ils sont plus pratiques et moins obscurs. J'ose encore ajouter une raison qui serait de l'emphase pour tout autre, mais qu'elle comprendra. On doit quelque chose à sa nation, à son siècle, à son espèce et cela par strict devoir de probité; on en a reçu immensément; il n'y a pas une idée juste, humaine ou vraie, qui n'ait coûté aux hommes qui nous les ont acquises toute une rançon de labeurs et de misères. Tout ce que nous estimons dans nos pensées et dans nos sentiments vient d'autrui; et il est de simple équité de rendre à ceux qui viendront ce que nous avons reçu de ceux qui sont morts. C'est pourquoi quiconque pense doit élaborer sa pensée de manière à la rendre utile et publique : celui qui connaît les mœurs, qui a pénétré la nature humaine, qui peut mettre en scène des vérités, construire un idéal, celui-là doit aux autres cet idéal et ces vérités; mettre au monde quelques âmes nobles et fines, c'est enseigner la psychologie et prêcher la morale; Olivier Goldsmith a fait plus avec son *Vicar* que cent prédicateurs avec cent sermons. C'est insensiblement, par les légères impressions que laissent ces lectures, par les observations qu'elles fournissent ou suggèrent, que le niveau de l'intelligence et de l'honnêteté monte; et si je pouvais choisir pour quelqu'un entre tous les avantages de la fortune, de la puissance, du succès, du repos, de l'amitié, je n'en prendrais aucun : je voudrais qu'il fût artiste, écrivain plutôt qu'artiste, romancier plutôt qu'écrivain, et je croirais pour lui-même comme pour

les autres ne pouvoir rien choisir de meilleur et de plus beau.

Je ne croirais pas non plus pouvoir choisir quelque chose de plus consolant. La seule chose qui puisse déprendre l'esprit de lui-même et l'absorber, c'est un système. Un coup de volonté isolé peut chasser un instant la peine, elle revient. La consolation n'arrive que lorsqu'on se met à son travail involontairement, par attrait; et le système produit seul cette disposition. Un plan de travail et de vie, un ordre systématique d'études, de recherches, saisit l'esprit comme un engrenage; on a dit par exemple : aujourd'hui je sais faire les descriptions, mais point le dialogue. Comment apprendre le dialogue? Tel l'a su : La Fontaine, Molière, Balzac et ils l'ont réussi spécialement dans tel passage. Je vais analyser ce passage, savoir quelle méthode, quelle espèce d'émotion, quel but les a fait réussir à cet endroit. Cette méthode trouvée, je vais l'essayer sur un autre de leurs morceaux. Je vérifierai par comparaison en quoi j'ai manqué, je comprendrai plus clairement et plus complètement cette méthode; je vais m'y exercer; dans tant de mois, j'en serai maître. — Le dialogue maîtrisé, voyons le récit. Puis les caractères, puis la subordination des personnages. Puis la dépendance des caractères par rapport à la patrie, à l'éducation, au tempérament, etc. — Peu après, le système d'idées engendrées dans l'esprit est assez abondant et fort pour vivre par lui seul, sans l'aide de la volonté; involontairement, en marchant, en rêvant, on trouve telle idée qui le com-

plète ou le rectifie; de celle-là on passe à une autre; le désir vient; on manque de telle connaissance, on veut l'avoir; et ce goût est d'autant plus fort que cette connaissance est sollicitée et exigée par un plus grand nombre de remarques antérieures; tout l'Être acquis se soulève pour les réclamer. Il ne s'agit donc que d'acquérir cet être, c'est-à-dire de vouloir systématiquement, sérieusement, tous les jours pendant un an, deux ans, trois ans; j'en suis convaincu, l'homme peut se refaire, bien plus se faire; c'est une grande puissance et un noble emploi d'un esprit élevé et d'un cœur généreux. Je trouve heureux celui qui reçoit son bonheur de la nature, mais j'admire et j'aime celui qui se l'est créé lui-même, qui l'a implanté en soi par volonté et par courage, qui n'a pas permis au découragement ou au chagrin de le flétrir ni de le déraciner, qui l'a nourri, qui l'a affermi, qui le doit tout entier à lui-même et à lui seul. Dites à la personne dont nous parlons qu'elle est digne de se proposer ce but et de tenir cette conduite, que pour elle ce n'est pas assez de se tenir debout contre les accidents extérieurs et dans la régularité de la simple vie honnête, que la plus grande difficulté et le plus beau travail est contre soi-même, que tant de dons si rares, une si prompte et si délicate intelligence, un si vif sentiment de tout ce qui est généreux et grand, une large éducation, une ouverture d'esprit si facile et si naturelle vers toutes les hautes vérités modernes méritent, non pas d'être employées par elle et contre elle de manière à la détruire et à la

consumer, mais d'être conservées avec soin comme des plantes précieuses, d'être cultivées, d'être fortifiées pour fleurir, pour porter les fruits qu'elles doivent aux autres et qu'elles leur ont promis. J'ose lui dire que s'il est dans sa vie passée quelque chagrin intime, elle trouvera dans cette affection générale qu'on porte à la beauté et à la vérité une compensation large; que toute tendresse personnelle, fût-elle méritée, finit par sembler étroite; que la seule chose qui puisse combler un esprit complet, ce sont les grandes vues qui embrassent l'ensemble et les grandes sympathies qui nous font participer à la vie de l'ensemble. Les femmes ordinairement ne s'y associent et n'y pénètrent que par la traduction que leur en donnent leurs pères ou leurs maris. Il est plus beau d'y pénétrer par soi-même. Au bout de toutes ces lectures et de tant de raisonnements qui paraissent secs, il y a la sensation d'un grand mouvement qui nous emporte et qui emporte toutes choses; on y contribue par un effet très petit, peu importe; l'important est d'y contribuer et de s'y sentir compris; ce n'est pas le soldat qui gagne la bataille, mais la bataille gagnée, s'il s'est bien battu, il est aussi joyeux que s'il avait tout fait tout seul.

J'éprouverais peu de plaisirs aussi vifs que celui que je ressentirais en voyant la personne que vous savez, prendre cœur à la vie et accepter mon raisonnement; je tiens à elle comme un peintre à la Sainte Anne de Vinci; je voudrais ouvrir les volets pour faire entrer

l'air, la lumière, pour empêcher l'humidité de la détruire. Dites-moi ce qu'elle décide.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Orsay, 15 juin 1862

Mon cher Édouard, je te réponds bien tard ; c'est que j'arrive d'Angleterre où j'ai passé quinze jours, et je n'ai trouvé ta lettre qu'au retour. Je suis parti à l'improviste, j'allais chez des amis, des parents qui avaient là-bas une maison.

Je suis bien content que tu n'aies pas donné ta démission, ou pris un congé. *Les frais sont faits*; c'était comme si on fermait un théâtre la veille de la première représentation, après toutes les répétitions préalables. D'après tout ce que tu m'as dit, il me paraît certain que tu auras une Faculté à la rentrée; c'était recommencer la vie à nouveau et jeter à l'eau dix ans de galères. Vois-tu, mon cher Ed, la vie littéraire ici, la nécessité de gagner son pain par des lignes noires extraites de la cervelle est trop rude. On n'y gagne presque rien, on vide vite son sac, tandis que dans une Faculté on peut répéter ses cours.

Je suis à Orsay pour une semaine encore. Après, nous retournerons à Paris. Pourrai-je travailler? Depuis un mois je n'ai pas écrit une ligne; j'avais trop mal à la tête, il avait fallu enrayer. Voilà ma fêlure,

tu vois, mon bon ami, que moi aussi j'ai ma misère. Je ne sais pas quand je pourrai reprendre mon livre, et l'oisiveté involontaire, la rêverie à vide finit par ronger.

J'ai tâché d'occuper mon loisir forcé, j'ai rapporté de Londres un nouveau petit cahier. J'avais pris la voie de la Tamise; j'ai été au Derby, dans les bals de lorettes, dans le quartier des pauvres, aux Docks et dans deux maisons de campagne. J'ai copié au British Museum un auteur anglais du moyen âge qui nous manque ici. Tout Paris était à Londres, M. Bertin, M. Say, Achard, Théophile Gautier, Marcelin, Guillaume Guizot, etc.

Puisque tu parles de lectures à faire, tâche d'avoir : 1° *Voyage en Espagne*, de Mme d'Aulnoy, vers 1700; 2° *Mémoires sur Frédéric le Grand et sa cour*, par M. Thiébault; 3° Le Play, *les Ouvriers européens*.

Ta lettre me fait bien plaisir à plusieurs égards; je te vois un ami, une promenade, un travail. Qu'est-ce que M. Bertin[1] ? Il n'était pas de notre temps.

J'imagine que tu n'as pas quitté ni abandonné notre cher *Cowper*. Il faut l'envoyer à Charpentier, le signer; tu as besoin d'appuyer ta candidature par des titres littéraires. Demande à Prévost s'il est dangereux de rien publier chez Charpentier; en ce cas tu essayerais ailleurs. Je pense qu'à la rigueur on pourrait, sans déshonneur, avoir recours à la *Revue Contemporaine*.

1. M. Bertin (Ernest), professeur et littérateur, né en 1834, entré à l'École normale en 1854.

Une étude simplement littéraire et psychologique n'engage à rien.

As-tu lu un roman de Fromentin, le peintre, dans la *Revue des Deux Mondes*, intitulé *Dominique*? Je n'ai fait que le parcourir, mais cela me semble bien. Il est joli d'avoir deux talents et à un tel degré.

Il y a deux articles curieux de Sainte-Beuve sur Renan; ils sont bons aussi, pourtant c'est du Sainte-Beuve deuxième qualité, et tirant à la ligne. De plus, il n'a pas voulu être entièrement franc, et son analyse a un but trop visible : être agréable à l'Empereur, préparer la réouverture du cours[1]. Impossible de faire de la critique vraie et de ménager les gens. Il faut n'avoir à faire qu'aux morts.

Après un voyage en Angleterre, les journaux français semblent toujours ridicules; mes pauvres *Débats* eux-mêmes me semblent gentils, passables en littérature; mais en fait de politique, pour les discussions, les faits réels, la connaissance de l'étranger, ils sont bien chétifs.

Marcelin prépare son journal, il était à Londres prenant des notes; il aura une foule d'articles, présentant en contraste toutes les parties de la vie à Londres et à Paris. C'est un esprit bien fin, bien original, un réactif bien curieux. Il veut pour sa prose des esquisses, des photographies prises sur place, de petits faits réels. Tu pourrais en rassembler, tu as tant vu la vie de pro-

1. Le cours de M. Renan au Collège de France, qui avait été suspendu par ordre supérieur.

vince! On signe d'un pseudonyme. Son idée est que le fait réel copié tout nu, en style nu, abréviatif, est ce qu'il y a de plus intéressant.

Adieu, cher bon Ed, écris-moi quelquefois, et tâche de te bien porter, je ferai un effort pour te donner l'exemple.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 24 juillet 1862

Mon cher Édouard, à mon retour d'Angleterre, comme je le prévoyais dans ma lettre, j'ai été obligé d'enrayer un mois; avec le mois précédent cela en fait deux de perdus. Enfin, vers le 10 juillet nous sommes revenus à Paris, et je suis mieux ; je travaille la matinée à peu près entière et je refais mes Normands; j'aurai fini, je pense, un peu après la fin du mois. J'attaquerai alors mon Seizième Siècle, j'ai là trois longs chapitres à refaire, tous les alentours de Shakespeare et de Milton; je n'arriverai pas à temps pour l'hiver, ce qui détruit mes projets de cours public. Enfin, tant pis.

Parle comme tu voudras de M. X...; je t'avoue que toutes ces bonnes gens me semblent au-dessous du dédain; il n'y a pas six personnes à Paris avec qui je voudrais causer de Hegel et de sa logique.

Mes idées ont été formulées dans la préface de la

2e édition des *Philosophes*, que tu as. Ma thèse est que les *Éléments* des êtres, les *Begriffe* sont des *abstraits*, et à ce titre inclus dans les faits, dans les choses observées, qu'on peut les en isoler par l'abstraction, que partant ce n'est pas une opération d'un genre extraordinaire. Cela ne m'empêche pas de croire, avec Hegel, que les abstraits premiers, les simples, les éléments indécomposables, par exemple *Sein*, *Nichts*, *Werden*, etc., peuvent être considérés *a priori*, puis combinés, jusqu'à ce que l'on retrouve les types et lois expérimentales. Il n'y a là toujours que les mêmes éléments, les *abstraits*, lesquels, à titre d'abstraits, sont inclus dans l'expérience, comme de petits cristaux élémentaires dans un gros cristal. On peut refaire le gros avec les petits, ou extraire les petits du gros, mais en somme, quelle que soit l'opération, quand on a l'un des termes dans la main on a toujours l'autre, et l'on ne va ainsi que du même au même.

Pour le mot *intuition* (insight), je commentais, je crois, une idée de Carlyle, qui est que l'homme de génie a l'*insight*, l'aperception immédiate de l'essence des choses, c'est-à-dire des abstraits primitifs générateurs, de ce que j'ai appelé le type, la faculté maîtresse, etc.

Toi qui connais bien mes idées, tu sais bien qu'en somme je suis un idéaliste. A proprement parler, les faits, les petites coupures isolées n'existent pas; ils n'existent qu'au regard de notre esprit; au fond il n'existe que des abstraits, des universaux, des choses

générales lesquelles nous apparaissent comme particulières. C'est là la propre doctrine de Spinoza. J'ai dit expressément dans *Stuart Mill* que nous n apercevions les choses qu'à l'*envers*.

Pareillement je me suis tout à fait séparé de Comte, qui nie la possibilité de la métaphysique. J'ai dit également dans *Stuart Mill* que Hegel était, de tous les philosophes, celui qui s'est le plus rapproché de la vérité. Mais les spiritualistes veulent toujours avoir une raison, une intuition sublime séparée de toutes les facultés; et ils voient dans les choses une substance, une force, un arrière-fond tout à fait séparé, distinct des faits, ce qui est parfaitement faux.

Il y a eu un bon article sur Schopenhauer dans la *Revue germanique* : il développe l'idée de la force qui a la volonté pour type. C'est du Maine de Biran arrangé à la Fichte. Il est plus simple d'analyser la force, et de montrer que ce n'est pas un Être, mais une phrase abréviative, qu'il n'y a que des relations d'abstraits.

Avant de sauter hors de l'Université, réfléchis qu'une fois professeur de Faculté tu auras 5000 francs pour deux leçons d'une heure pendant neuf mois, et tout le reste de ton temps pour lire ou écrire, tandis qu'écrivain à Paris tu deviens pur cheval de fiacre. Mais nous causerons, n'est-ce pas, mon bon vieux?

Je vais peut-être me brouiller avec Buloz, qui depuis cinq mois ne m'imprime pas.

NOTES PERSONNELLES

18 février 1862

Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières avec progression à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement.

Je me souviens très bien qu'à dix ou onze ans, chez ma grand'mère, dans l'arrière-chambre humide de Rethel, je lisais avec intérêt une discussion de je ne sais plus qui, sur *le Paradis perdu* de Milton. C'était un critique du XVIII[e] siècle, qui démontrait, réfutait, en partant de principes.

L'*Histoire de la Civilisation* de M. Guizot, les cours de Jouffroy, m'ont donné la première grande sensation de plaisir littéraire, à cause des classifications progressives.

Le surplus vient de la philosophie : mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime assaut, mais par une grande route unie, carrossable. Remplacer l'intuition (insight), l'abstraction subite (Geist Vernunft), par l'analyse oratoire. Mais cette route est dure à creuser.

Depuis dix ans (24 à 34) tout le courant de ma réflexion et de mon éducation a tendu à transformer l'idée abstraite, sèche, en idée développée et vivante. C'est le passage de la formule à la vie ; il y avait un squelette qui a pris de la chair.

De là, inconvénients et avantages.

10 octobre 1862

Peut-être me suis-je trompé, et suis-je dans une mauvaise voie.

Il y a plusieurs raisons de croire cela, du moins en partie.

Les critiques ont dit en général de moi : trop systématique, forcé. Ils l'ont dit même étant bienveillants; et il faut faire grande attention, accorder grande confiance à l'impression générale du public.

Je me suis épuisé la tête, je suis obligé de m'arrêter, de rester oisif plusieurs fois par an, parfois trois ou quatre mois; je suis resté deux ans entiers incapable d'écrire et même de lire. Il me faut un effort énorme pour écrire, et au bout de deux heures, trois heures, quelquefois d'une heure, je suis obligé de quitter, je ne puis plus mettre deux idées ensemble. Probablement mon genre d'écrire est contraire à la nature, puisqu'il me fait tant de mal.

Plusieurs personnes, des amis, m'ont dit qu'il est fatigant, tendu, qu'on a de la peine à me lire. Assollant me disait : « C'est du café trop concentré, trop fort, il est amer ». — Ou bien encore : « Tu as un tonneau de bon vin, tu en fais de l'eau-de-vie ».

J'ai beaucoup plus de peine à écrire, à aligner des faits ou des idées qu'autrefois. Par exemple, j'essaie en ce moment d'analyser le livre de Kœppen sur le bouddhisme, ce qui est un travail d'écolier, et c'est comme un poids énorme que je ne soulève qu'avec effort.

Quand je me regarde intérieurement, il me semble que mon état d'esprit a changé, que j'ai détruit en moi un talent, celui de l'orateur et du rhétoricien. Mes idées ne s'alignent plus par files comme autrefois, j'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images; bref, mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que d'un écrivain. Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Je tâche, par principe, d'aligner les idées à la Macaulay, et en même temps je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. Cela fait que je cherche beaucoup; je ne trouve pas toujours; et ordinairement l'état nécessaire, quand j'y arrive, ne dure qu'une heure, une demi-heure; en tout cas il me tue. Probablement j'ai voulu allier deux facultés inconciliables. Il faut choisir, être artiste ou orateur.

Je crois que j'ai mis le doigt sur mon mal. En effet, mon idée fondamentale a été qu'il faut reproduire l'émotion, la passion particulière à l'homme qu'on décrit, et de plus poser un à un tous les degrés de la génération logique, bref le peindre à la façon des artistes et en même temps le construire à la façon des raisonneurs. L'idée est vraie; de plus, quand on peut la mettre à exécution, elle produit des effets puissants, je lui dois mon succès; mais elle démonte le cerveau, et il ne faut pas se détruire.

Si cela est vrai, il faut donc changer de style; grande entreprise; d'abord prendre du repos, beaucoup de

repos, puis chercher dans les facultés qui me restent celles que je puis mettre à profit.

Je finirai mon *Histoire de la Littérature anglaise* en gardant la première méthode; je n'ai plus que trois articles sur dix-huit à préparer; d'ailleurs, il faut éviter les disparates. Mais l'ouvrage fini je dois changer.

Qu'est-ce qui me reste? Quel talent, quelle facilité?

Il me reste l'habitude de prendre les notes au courant de la plume, d'écrire mes impressions comme je fais en ce moment; j'ai plusieurs cahiers de ce genre sur la France, l'Angleterre. Planat, M. Templier, voudraient les imprimer tels quels. M. Templier a dit de moi : « J'ai peur qu'il y change quelque chose; son vice est de trop piocher, il va les gâter ».

Je n'ai aucune peine à prendre ces notes; quand j'ai une impression, elle coule naturellement sur le papier, les mots viennent d'eux-mêmes. La difficulté commence pour moi quand je veux construire logiquement le système de mon idée et, de plus, éprouver en même temps l'espèce d'émotion convenable.

Ainsi il y a un genre littéraire de ce côté, exempt de fatigue, très bon en ce que les impressions, les idées y ont une fraîcheur, une sincérité extrêmes, c'est le genre de Stendhal et de ses notes. Le défaut c'est d'être décousu et obscur, de mal prouver, d'être trop abrégé, de ne jamais faire masse.

Pourrais-je à côté de cela reprendre en d'autres sujets le genre explicatif et oratoire simple, le talent du professeur et du vulgarisateur, l'art de démontrer

clairement et abondamment avec des classifications bien naturelles et bien tranchées? Voilà ce qu'il faudrait retrouver pour *le Journal des Débats* et la *Revue*. Toute ma première éducation me l'avait enseigné, et il est possible que je le retrouve.

Il me semble que je puis me fier à cet examen de conscience et prendre la résolution que voici : achever mes trois chapitres; remplacer ensuite mon style actuel par les notes courantes et par la classification simple. Employer les notes courantes pour mon Angleterre contemporaine et la classification simple pour la *Psychologie* et les *Lois en histoire*.

Octobre 1862

J'ai bien un idéal en politique et en religion; mais je le sais impossible en France; c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique.

Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre. — Les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissant à une représentation centrale.

Mais le protestantime est contre la nature du Français, et la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France.

Rien à faire sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler, à amoindrir la vio-

lence du catholicisme et de l'anticatholicisme, à vivoter avec des tempéraments.

C'est ailleurs qu'il faut porter ses forces : vers la science pure, vers le beau style, vers certaines parties des arts, vers l'industrie élégante, vers la vie agréable et joliment mondaine, vers les grandes idées désintéressées et universelles, vers l'augmentation du bien-être général.

A PHILARÈTE CHASLES

Paris, 28 octobre 1862

Cher Monsieur,

Je serai charmé d'être critiqué de votre main, je préviendrai M. Hachette et M. de Sacy que vous voulez bien vous en charger.

Combattez-moi. Une discussion pareille est un honneur. Veuillez pourtant remarquer que ce volume[1] n'est qu'une *Esthétique*, la philosophie pure est tout à fait à l'arrière-plan. Vous m'avez souvent reproché de nier le beau en mettant au même rang les fous et les grands hommes, les Chinois et Shakespeare. Mon livre répond, je crois, à cette objection ; je suis si loin de nier le beau que j'en donne la *formule* (p. 319) et tout l'ouvrage a pour but de prouver et d'expliquer cette formule. Seulement elle est large et admet toutes sortes

1. La troisième édition de *La Fontaine et ses Fables*.

de types. A mon avis le beau est une relation fixe entre des variables, une *fonction* comme disent les mathématiciens, quelque chose comme le cube, le carré et les puissances, lesquelles sont des choses parfaitement définies et fixes, mais par rapport à des nombres variables.

Voilà le bout de l'oreille qui passe. Quelle profanation de mettre l'Algèbre au cœur de la Beauté! C'est qu'à mes yeux, il n'y a rien au monde que des rapports de ce genre. L'univers est un *a priori* que nous regardons *a posteriori*, un système de formules qui nous paraît un monceau d'êtres et d'événements. Mais quand on vous parle, on peut oser bien des choses. Un critique entend tout, et souvent pardonne tout.

Je serai bien heureux de vous recevoir un jour dans mon hermitage, si vous lui faites l'honneur de le visiter.

A M. F. GUIZOT

Paris, 4 janvier 1863

Monsieur,

Vous avez eu la bonté, l'an dernier, de présenter à M. le maréchal Randon ma candidature pour la chaire de littérature de Saint-Cyr[1]; il l'avait acceptée et la nomination était presque faite, lorsqu'on s'est aperçu que le titulaire n'avait pas l'âge de la retraite; en sorte

1. Voir p. 215 et suivantes.

que, s'il n'y a pas eu de nomination, c'est seulement parce qu'il n'y a pas eu de vacance. Je tiens tous ces faits de M. Duruy, inspecteur général, et de M. le général Blondel, chef du personnel.

Cette année, ces Messieurs, dont la bienveillance pour moi est extrême, ont d'eux-mêmes pensé à moi pour une autre place actuellement vacante, celle d'examinateur d'histoire et d'allemand pour l'entrée de Saint-Cyr. Ils ont présenté mon nom au maréchal, qui ne lui a point fait le même accueil que l'an dernier. Il paraît que, dans ces derniers temps, quelque personnes fort passionnées ou médiocrement sincères m'ont représenté comme un homme dangereux et imbu d'opinions perverses. Quoique l'emploi vacant soit simplement une vérification toute matérielle de l'instruction acquise, le maréchal s'est inquiété, et ma candidature est compromise.

Vous me connaissez, Monsieur, j'ai pensé tout haut devant vous dans la conversation familière ; j'ose dire que j'ai toujours pensé aussi loyalement, la plume à la main, et devant le public ; je persiste à croire que les écrits sont libres, et que c'est faire une action honorable que de chercher, de toute sa force et n'importe où, la vérité. Mais je comprends les convenances d'un cours, à plus forte raison celles d'un examen, et il me semble qu'il faudrait être bien sot pour faire de la propagande ou afficher du scepticisme dans un interrogatoire sur les dates de l'histoire de France, ou sur les règles de la grammaire allemande.

Si vous croyiez à propos de présenter ces raisons au

maréchal, et si vous jugiez, comme je l'espère, que la libre recherche historique et philosophique n'est pas incompatible avec un emploi public, ce serait, Monsieur, un nouveau service ajouté aux obligations que je vous ai déjà, et que je suis heureux de vous avoir.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon attachement et de mon respect

---

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 22 février 1863

Mon vieil Édouard,

Merci de ton souvenir et de tous ces détails; j'étais bien sûr que tu ferais ton trou à Aix, mais je croyais que par Prévost tu aurais quelques relations. A propos, tu ne me dis rien des chances de son élection à Aix.

Pour mon compte, tu sais mes malheurs; j'ai échoué à l'École polytechnique de bien peu; le général était pour moi, c'est M. Leverrier qui, par sa véhémence contre les dernières pages de mon *Lord Byron*, a entraîné deux voix flottantes. Il y a eu outre cela une intrigue de femme, entends de femme catholique. — Une autre candidature pour la place de professeur d'histoire à l'École des Beaux-Arts a échoué également. En ce moment, M. Duruy, le général commandant de l'École et le général chef du personnel à la Guerre me patronnent

pour la place d'examinateur d'histoire et d'allemand, vacante à Saint-Cyr. Ce serait une manière de compensation. Par malheur, au moment décisif, le maréchal a été prévenu contre moi; je suis décidément un monstre. L'affaire va se décider dans quelques jours; je ne sais pas du tout ce qui arrivera.

J'ai voulu me mettre en règle vis-à-vis de moi-même; sans cela je n'aurais pas tenté ces trois candidatures; je voulais savoir si j'étais possible ou non, si définitivement mes opinions m'excluaient de toute place publique. Si cela est, je rentre dans ma vie de moine, et je renonce à toute carrière d'argent.

J'ai beaucoup travaillé depuis quatre mois, et sans trop de fatigue. J'ai fait un article de quatre-vingt-dix pages sur la Renaissance en Angleterre, un autre de quatre-vingts sur le drame, et la moitié d'un autre long article sur la Réforme. C'est mon dernier. J'aperçois donc la fin, mais on rencontre des trous sur sa route; j'aurai encore un grand bout d'article à faire sur Milton et trois petits sur Temple, Otway, Sheridan.

Que de temps j'ai mis à ce livre! Ai-je eu raison? J'y ai appris beaucoup d'histoire. Mais la philosophie valait mieux, et certainement je vais y revenir.

J'ai connu assez intimement cet hiver Renan et Flaubert, Flaubert surtout, qui est un bien brave et loyal garçon. Mais je ne vais guère plus que toi dans le monde, à cause de la fatigue. Juges-en : je suis allé trois fois en tout aux Italiens, et j'y ai mes entrées!

Tu ne me dis rien du travail que tu fais ou que tu

veux faire en dehors de ton cours. Et *Cowper*? J'imagine que tu vas trouver des sujets d'articles dans ton xvie siècle.

A SA MÈRE

Marseille, septembre 1863

Je suis à Marseille, occupé en ce moment à faire passer des examens. Le métier est toujours le même, machinal, un peu fatigant à la fin de la journée par la continuité d'attention qu'il exige. Le grand nombre d'objets que nous voyons, la variété des paysages, les changements d'hôtels, tout cela lasse vite des nerfs faibles. Mais en somme je vais bien.

Je trouve assez souvent d'anciens camarades; il y en a un à Marseille, Ponsot[1], un brave garçon, professeur de philosophie; j'ai dîné hier chez lui, il dîne demain chez moi. — J'apprends beaucoup de choses sur les mœurs de chaque ville; ils me content tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils savent; cela les intéresse et cela m'intéresse aussi. Je prends des notes. Je vous en enverrais, si cela n'était trop spécial et destiné à me fournir plus tard des matériaux[2].

Je n'ai pas lu un journal; je ne sais ce qui se passe en politique. — Le bon de l'affaire, c'est que ce grand

1. Ponsot, Francis, 1829-1868; entré à l'École normale en 1849.
2. Ces notes ont été publiées en partie, après la mort de M. Taine, sous ce titre : *Carnets de voyages*

changement et cette forte absorption me rendront probablement des forces pour mon travail de tête de l'an prochain. Mais il me faudra travailler ferme et tout de suite à mon retour; l'imprimerie va lentement, et je ne suis pas là pour la presser.

Marseille est une ville énorme, avec des maisons plus grandioses et plus magnifiques dans les principales rues que la rue de Rivoli à Paris. On y gagne énormément d'argent dans le négoce et les spéculations, et la ville grandit à vue d'œil. Beaucoup de luxe; mes amis disent qu'il n'y a pas de ville plus matérielle et plus grossière. — J'ai été tellement pris jusqu'ici que je n'ai pas eu le temps de visiter le port. — Nous aurons une journée libre samedi, je projette une excursion avec Ponsot, mais le soleil est accablant.

CHAPITRE V

(1864-1866)

Voyage en Italie. — Échec de l'*Histoire de la Littérature anglaise* présentée pour le prix Bordin. — Professorat à l'École des Beaux-Arts. — Articles de critique. — *La Philosophie de l'Art.* — Incident de Saint-Cyr. — Travaux divers. — Publication des *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, du *Voyage en Italie* et de la *Philosophie de l'art en Italie.* — Correspondance.

M. Taine venait d'achever une de ses œuvres maîtresses, l'*Histoire de la Littérature anglaise*; il ne lui restait plus à imprimer que le volume des Contemporains. Il résolut alors de s'accorder quelques mois de vacances, si l'on peut appeler ainsi son voyage d'étude en Italie, travail d'ordre différent, mais presque aussi absorbant que son labeur habituel; il le prépara tout d'abord par des lectures et des visites au Louvre et au Cabinet des Estampes. Il feuilletait dans ses cartons la collection de gravures qu'il avait rassemblée avec tant de peine et d'amour depuis sa jeunesse et à laquelle il avait consacré ses premières économies d'étudiant. Pendant ses longues périodes de souffrance et d'oisiveté forcée, il avait souvent rêvé devant elle à ces nobles paysages d'Italie, cadres harmonieux de cette humanité classique qui avait été la grande nourricière de son esprit. Il allait enfin les contempler, et avec eux les chefs-d'œuvre artistiques dont il ne possédait que les pâles images.

Il écrivit encore avant de partir ses articles sur Stendhal[1] et sur le Bouddhisme[2], quitta Paris vers le 10 février, s'embarqua à Marseille pour Civita-Vecchia et arriva à Rome le 16. Le temps y était mauvais et les promenades peu engageantes; comme il avait avant tout besoin de repos et de grand air, après deux ou trois jours d'arrêt pendant lesquels il prit un premier aperçu de la Ville Éternelle, il partit pour Naples où il devait trouver un climat plus doux. Il y passa une dizaine de jours et revint à Rome par le Mont-Cassin[3]. Ce fut pendant ce second séjour à Rome qu'il apprit la mort de Franz Wœpke, le savant philologue allemand qui était devenu son ami et dont il prisait si haut l'intelligence et le caractère; il lui consacra dans *les Débats*[4] quelques lignes émues, et son voyage en fut très assombri. — Il resta cette fois un grand mois à Rome et s'achemina ensuite à travers l'Ombrie vers Florence, Parme, Bologne, Padoue et Venise. — Les lettres qu'on trouvera plus loin et les deux volumes du *Voyage* nous dispensent de parler plus longuement de ces trois mois d'excursions et d'études : M. Taine rentra à Paris par le Simplon dans la première quinzaine de mai, muni d'une ample moisson d'impressions notées, comme de

1. *Nouvelle Revue de Paris*, 1er mars 1864, *Stendhal, Rouge et Noir*. L'article, recueilli dans la 2e édition des *Essais de critique et d'histoire*, disparut des éditions suivantes. Il a été inséré de nouveau dans l'édition définitive des *Nouveaux Essais*.

2. *Journal des Débats*, 3 mars. *Die Religion des Buddha*, par M. Kœppen. I. *Les Origines*. — 4 mars. *Id*. II. *Caractères du Bouddhisme*. — 5 mars. *Id*. III. *La Spéculation*. — 6 mars. *Id*. IV. *La Pratique*. — Recueillis dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, sous le titre : *le Bouddhisme*, avec les mêmes sous-titres que les articles.

3. Voir p. 281, lettre du 7 mars.

4. *Débats* du 11 mai, *Franz Wœpke*; recueilli dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*. Plus tard M. Taine rendit un nouvel hommage à la mémoire de son ami en lui dédiant l'*Intelligence*

coutume, dans de petits cahiers; il devait en tirer plus tard une partie de ses cours de l'École des Beaux-Arts et le *Voyage en Italie.*

A peine de retour, il eut le déplaisir de voir refuser à l'*Histoire de la Littérature anglaise* le prix Bordin qu'il avait sollicité de l'Académie française; défendu par MM. Guizot et Sainte-Beuve, vivement combattu par M. de Falloux et par Mgr Dupanloup, le livre fut repoussé[1]: cette fois comme pour *Tite-Live* l'Académie, ne voulant pas le couronner, ne décernait pas le prix et le reportait à l'année suivante; mais M. Taine ne jugea pas à propos de se soumettre à une nouvelle épreuve. Il eut du moins la satisfaction de voir son œuvre appréciée à sa juste valeur par des hommes de haute compétence comme Schérer, Montégut et surtout Sainte-Beuve dont les trois beaux articles[2] furent pour lui la meilleure des récompenses. — Il s'était remis au travail, corrigeait le dernier volume de la *Littérature anglaise*, continuait les Notes sur Paris qui paraissaient par fragments dans *la Vie parisienne*, et donnait au *Journal des Débats* un article sur le *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte[3]. — Interrompu par sa tournée d'examen de Saint-Cyr qui lui laissait à peine le loisir de rédiger quelques pages pour le journal de Marcelin, ce ne fut qu'à son retour à Paris, à la fin de septembre, qu'il commença à coordonner ses notes d'Italie; il s'entendit avec M. Buloz pour les publier dans la *Revue des Deux Mondes*, où elles parurent successivement du 15 décembre 1864 au 15 mars 1866.

Il trouva bientôt une autre utilisation de ses études sur la peinture en Italie, en Belgique, en Hollande et dans

1. Voir p. 303, lettre du 17 mai 1864, et dans Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, tome VIII, la fin du 1er article sur l'*Histoire de la Littérature anglaise.*

2. *Moniteur* du 30 mai, 6 et 13 juin 1864, et *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 66-138. — Voir p. 307, lettre du 30 mai.

3. 6 Juillet. Non recueilli en volume.

les Musées de Paris et de Londres : le ministre des Beaux-Arts était à cette époque dans un grand embarras ; le surintendant, M. de Nieuwerkerke, avait fait modifier profondément, par le décret du 13 mars 1863, le règlement de l'École des Beaux-Arts. Les élèves se croyaient lésés par ces innovations et, à tort ou à raison, imputaient à l'influence de Viollet-le-Duc[1] les transformations qu'ils blâmaient. Celui-ci avait été nommé professeur d'esthétique et d'histoire de l'art. Quand il voulut monter dans la chaire de l'hémicycle, de violentes protestations éclatèrent parmi les jeunes auditeurs, et le maître, lapidé de pommes cuites, la voix couverte par les huées, dut renoncer à prendre la parole après deux ou trois séances aussi tumultueuses que la première. Le décret ne fut pas rapporté, mais on résolut en haut lieu de donner à Viollet-le-Duc un successeur qui fût *persona grata* auprès de la jeunesse des Écoles. M. Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, persuada au maréchal Vaillant, son collègue des Beaux-Arts, que M. Taine était, parmi les candidats possibles, un des plus capables de rallier les suffrages des mécontents : la nomination fut signée le 28 octobre 1864. Les sages prévisions de M. Duruy ne tardèrent pas à se réaliser : lorsque M. Taine, un peu anxieux d'aborder pour la première fois un nombreux auditoire dans des conditions en apparence peu favorables, parut en janvier 1865 dans la chaire de l'hémicycle, il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements ; la leçon d'ouverture sur *l'Œuvre d'Art*[2], ne fut qu'une longue ovation qui ne resta pas con-

1. Viollet-le-Duc (Eugène-Emmanuel), architecte, 1814-1879, auteur du *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, restaurateur de Notre-Dame, des murailles de Carcassonne, etc. On le considérait alors comme un chef d'École et l'adversaire des classiques, représentés surtout par les membres de l'Académie des Beaux-Arts ; le décret du 13 mars diminuait les privilèges de l'Institut et son influence sur l'enseignement de l'École.

2. Cette leçon parut les 4 et 11 février dans la *Revue des Cours*

finée dans l'enceinte de l'École; à la sortie, malgré une pluie battante, les auditeurs suivirent en courant le fiacre qui emportait M. Taine, poussant des cris et des vivats, jusqu'à la paisible rue Bretonvilliers, peu coutumière de si nombreuses et de si bruyantes visites. L'entente cordiale ainsi établie entre le professeur et les élèves ne s'affaiblit pas pendant les vingt années de son enseignement et il fut toujours écouté avec un respect religieux[1]. Il débuta dans la série de ses leçons par *la Peinture en Italie*, à laquelle il consacra trois années; il compléta son enseignement par une année de cours sur *l'Art dans les Pays-Bas* et une année sur *l'Art en Grèce*. Il recommença quatre fois ce cycle de cinq années, remaniant souvent de fond en comble les plans des leçons[2], s'appuyant de documents nouveaux puisés dans des lectures récentes, toujours à la recherche du mieux, avec la conscience qu'il apportait dans son enseignement comme dans ses écrits.

La préparation du cours et la rédaction du *Voyage en Italie* absorbèrent la plus grande partie de son temps jusqu'à la tournée d'examen de 1865; il écrivit cependant quelques

littéraires (aujourd'hui *Revue bleue*) que venait de fonder un des camarades d'École de M. Taine, M. Eugène Yung. — Elle a été refondue dans la *Philosophie de l'Art*.

1. Un article de Marcelin, paru dans *la Vie parisienne* du 18 février 1865, nous décrit ainsi une de ces leçons : « Les assistants, étagés en un vaste demi-cercle, font face au professeur qui, devant sa table, dans l'enfoncement formé par deux colonnes de porphyre, rappelle assez volontiers un ministre protestant dans sa chaire, portant barbe et lunettes, et parlant simplement à des hommes comme lui. L'assistance est recueillie plus qu'on ne l'attendrait de ces jeunes têtes barbues, chevelues, aux yeux vifs, aux bouches moqueuses. Le professeur semble aussi jeune que ses élèves. L'éloignement efface les traces que la fatigue ou la maladie ont pu laisser sur son visage. Du reste, vêtu de noir, habit boutonné; sur la table, son chapeau, ses gants, quelques feuillets de notes au crayon : c'est toute la mise en scène.

2. Notamment après la guerre de 1870.

articles que nous devons signaler ici, sur les *Mémoires de Dumont de Bostaquet* et *la Cité antique* de Fustel de Coulanges[1], sur *la Vie de Jésus* de Strauss[2], *Renaud de Montauban*[3], *l'Esprit des femmes de notre temps* par Camille Selden[4], le *Christ* d'Émile Barrault[5], *les Fondateurs de l'Astronomie* par Joseph Bertrand[6], *Léonard de Vinci*[7]. Enfin M. Taine donna avant son départ l'imprimatur du petit volume de *la Philosophie de l'Art*[8] qui contenait les idées générales de sa première année de cours. Ce livre représentait environ deux de ses leçons récrites avec soin sur la sténographie; pendant les quatre années qui suivirent, il refondit ainsi la partie la plus intéressante de son enseignement et réunit ultérieurement ces dix leçons en un seul ouvrage sous le titre général de *Philosophie de l'Art*.

La troisième tournée d'examen pour l'École de Saint-Cyr faillit ne pas avoir lieu. Les adversaires de M. Taine n'avaient pas désarmé; nous avons vu qu'ils venaient de triompher à l'Académie. La renommée croissante du jeune penseur, les attaques de Mgr Dupanloup, peut-être le succès

1. *Journal des Débats* du 11 novembre 1864. Non recueilli en volume.
2. *Id.* 3 décembre. Non recueilli.
3. *Id.* 30 décembre. Recueilli dans les *Nouveaux Essais de Critique et d'histoire.*
4. *Journal des Débats* du 26 janvier 1865. Recueilli dans la 2e édition des *Essais de Critique et d'histoire*, cet article a disparu des éditions suivantes.
5. *Id.* 4 février. Non recueilli en volume.
6. *Id.* 26 avril. Non recueilli.
7. *Revue des Cours littéraires* du 27 mai. Cette leçon, professée à l'École des Beaux-Arts, a été recueillie pour la première fois dans l'édition définitive des *Nouveaux Essais de Critique et d'histoire.*
8. *Philosophie de l'Art, leçons professées à l'École des Beaux-Arts.* Germer-Baillère, 173 p. Ce petit livre est devenu le Ier chapitre de l'ouvrage complet en deux volumes paru à la librairie Hachette en 1882.

même des leçons de l'École des Beaux-Arts, excitèrent de nouveau les animosités, et l'on parvint à circonvenir le ministre de la Guerre. Celui-ci, par une lettre du 25 mars 1865, annonça à M. Taine que, désireux d'augmenter l'élément militaire dans la commission, il mettait fin à sa mission et le remplaçait par un officier. Malgré la courtoisie du prétexte invoqué, d'autres lettres du maréchal Randon ne laissent aucun doute sur les dénonciations dont M. Taine avait été l'objet; le maréchal a parlé lui-même de cet incident dans ses *Mémoires*[1] et il y a inséré la lettre suivante qu'il reçut de l'empereur Napoléon III à cette occasion.

L'EMPEREUR AU MARÉCHAL RANDON

20 mai 1865

« Mon cher Maréchal, il y a de petites mesures qui créent au gouvernement des hostilités bien gratuitement. Je citerai parmi ces mesures, celle qui révoque M. Taine de ses fonctions d'examinateur à Saint-Cyr. M. Taine est un homme distingué qui compte beaucoup d'amis parmi tous les savants et littérateurs. Je désire qu'il conserve la place qu'il remplissait avec distinction.... »

Il est inutile d'ajouter que M. Taine fut maintenu à son poste. — Mais s'il ne lui convenait pas d'être encore une fois disgracié par suite de manœuvres peu loyales, il ne souhaitait pas conserver des fonctions très absorbantes qui, jointes au cours de l'École des Beaux-Arts, l'empêchaient d'entreprendre le grand travail qu'il méditait depuis si longtemps. Il renonça de lui-même à la place de Saint-Cyr, de beaucoup la plus lucrative des deux, après la tournée d'exa-

1. *Mémoires* du maréchal Randon, t. II, p. 87. La date de 1863, donnée dans les Mémoires, est erronée; l'incident est bien de 1865.

men de 1866, et il garda seulement sa chaire d'esthétique.

Après son tour de France de 1865, M. Taine publia ses *Nouveaux Essais de Critique et d'histoire* où il avait réuni les dix principaux articles[1] parus de 1857 à 1864. — Il écrivit aussi quelques nouveaux morceaux de critique : un sur l'*Histoire de la Littérature grecque* d'Ottfried Müller[2], traduite par Karl Hillebrand, ce jeune professeur allemand de haute distinction avec lequel M. Taine resta très lié jusqu'à la guerre franco-allemande ; d'autres articles sur les premiers romans d'Hector Malot[3], sur le cours de Guillaume Guizot[4], sur *les Apôtres* de Renan[5], puis une importante *Préface*[6] pour la deuxième édition des *Essais de Critique et d'histoire*. Enfin, le premier volume du *Voyage en Italie*[7], *Naples et Rome*, parut à la fin de janvier 1866. Le tome II devait suivre au mois de novembre, après la publication des derniers articles dans la *Revue des Deux Mondes*. — Le petit volume de la *Philosophie de l'Art en Italie*[8] date égale-

1. Jean Raynaud, La Bruyère, Balzac, Jefferson, Renaud de Montauban, Racine, les Mormons, Marc-Aurèle, le Bouddhisme, Franz Wœpke. — Les deux premiers articles font maintenant partie de l'édition définitive des *Essais* et ont été remplacés dans les *Nouveaux Essais* par deux études sur M. de Sacy et sur Stendhal, et par la leçon sur Léonard de Vinci, mentionnée plus haut.

2. *Journal des Débats* du 6 novembre 1865. Non recueilli en volume.

3. *Journal des Débats*, 19 décembre : *les Amours de Jacques* et *les Victimes d'amour* ; non recueilli.

4. *Id.* 12 janvier 1866 : *M. Guillaume Guizot et son cours sur Montaigne.* Non recueilli.

5. *Id.* 13 avril 1866. Non recueilli.

6. *Journal des Débats*, 29 mars. Voir p. 151, note 6. Dans cette seconde édition, la première préface avait disparu ainsi que les articles sur Macaulay, Thackeray, Charles Dickens, qui furent insérés dans le dernier volume de la *Littérature anglaise* ; ils avaient été remplacés par la nouvelle préface et les trois études sur Stendhal, Camille Selden et Xénophon.

7. La première édition est in-8.

8. Le volume, édité d'abord par Germer Baillière, forme main-

ment de novembre. On peut citer encore parmi les travaux de cette année des études sur Philarète Chasles[1], sur La Bruyère[2], sur Charles Clément[3] et sur les *Voyages en Espagne*[4] de Mme d'Aulnoy.

Libre de ces travaux et de ses examens, M. Taine put enfin à cette époque reprendre le travail de prédilection qu'il avait dû ajourner avec tant de regrets : *l'Intelligence*, à laquelle il devait consacrer plus de trois années, de 1867 à 1870.

A SA MÈRE

Naples, 21 février 1864

....Assez vilain temps à Rome, pluvieux et moite, ce qui gâte beaucoup le paysage. — Je t'assure que ce voyage est plutôt contre ma nature : il y a beaucoup de vide, de lassitude physique et morale, de spleen. — Jusqu'ici c'est un pays de gueux sales et de flibustiers

tenant la seconde partie de la *Philosophie de l'Art*. Les leçons qui le composent avaient d'abord paru dans la *Revue des cours littéraires* : — I, 13 janvier, *le* XVIe *siècle italien : État des esprits en Italie au commencement du* XVIe *siècle* : — II, 26 mai : *Philosophie de l'Art en Italie.*

1. *Journal des Débats*, 27 mai. *Philarète Chasles : Études contemporaines.* Non recueilli en volume.

2. *Id.*, 30 octobre. *Édouard Fournier : la Comédie de Jean de la Bruyère.* Non recueilli.

3. *Id.*, 11 novembre. *Charles Clément : Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.* Non recueilli.

4. *Id.* 16 et 18 novembre. Recueillis pour la première fois dans la 3e édition des *Essais de Critique et d'histoire*; cette étude fait partie maintenant de l'édition définitive des *Derniers Essais.*

tenaces; le soleil manque et le soleil seul peut réparer tout cela.

Je suis resté un jour de plus à Rome que je n'avais pensé, à cause des passeports. J'ai trouvé deux artistes pour qui j'avais des lettres de recommandation, M. Bellay et M. Coquard; le premier m'a fait les honneurs de Rome. J'en ai eu comme un aperçu dans ces trois jours. Je vais y revenir au commencement du mois prochain et étudier. — Étudier est le mot propre, j'ai déjà acheté quelques livres. Pour jouir, j'ai de trop mauvais yeux, et une imagination empressée qui déflore tout d'avance. Je t'avouerai par exemple que j'ai trouvé les choses plus belles dans les gravures que dans la réalité.

Ce qui est fâcheux, c'est que, sauf la tiédeur de l'air, le temps est aussi mauvais qu'à Paris. Je n'ai encore eu qu'un jour de beau ciel. Cette nuit il a venté si horriblement que les carreaux tombaient. Hier, de Rome à Naples, il a plu les trois quarts du temps. On aperçoit une campagne qui doit être bien belle en été, mais qui maintenant, dépouillée, sous des nuages mornes, semble un squelette.

Cependant, je ne crois pas avoir mal fait de partir; j'avais besoin de me secouer, je devenais malade. Probablement, je resterai en Italie moins de temps que je ne croyais : si cette pluie et ces vents continuent, il n'y a pas d'excursions possibles et je ne puis faire qu'un voyage de travail. — Or j'aurais besoin, avant de reprendre le collier, de me mettre au vert.

A SA MÈRE

Rome, 7 mars 1864

... Aie la bonté de m'acheter au bureau de *la Nation* le numéro du 22 février et au bureau du *Pays* le numéro du dimanche où est l'article de M. Barbey d'Aurevilly[1]. Je te prie de m'acheter ainsi tous les articles qui te seront signalés comme importants; garde la lettre de Madame de Witt et mets-la dans l'exemplaire de mon livre qui est dans ma bibliothèque : cela me servira pour une réimpression.

J'ai passé environ douze jours à Naples, accueilli malgré moi par M. Marc Monnier[2] avec l'hospitalité la plus libérale et la plus attentive. Je suis parti de Naples le mercredi, et je me suis arrêté un jour au couvent du mont Cassin; j'avais une lettre de Renan pour l'abbé, Dom Tosti, qui a été fort aimable; c'est le meilleur jour de mon voyage; l'abbaye est sur une montagne, on met une heure pour y monter à âne; et le matin, en ouvrant mes fenêtres, j'ai vu le soleil se lever sur un amphithéâtre de montagnes. Les plus belles œuvres d'art ne me touchent pas à beaucoup près autant que les spectacles naturels.

Enfin me voici de nouveau à Rome, cette fois par un meilleur temps. On se dirait au commencement de mai en France. Je suis logé Piazza Barberini, à côté d'un

1. Sur l'*Histoire de la Littérature anglaise.*
2. Voir p. 285.

capitaine français, chez d'assez pauvres gens qui ont mis toutes leurs économies pour embellir leurs chambres de devant et qui nichent dans des trous à rats par derrière. Sur la place est un triton noir et rococo qui lance un jet d'eau. Les équipages passent pour aller à la campagne. Des moines à barbe grise s'avancent dans leurs grandes robes brunes. On voit arriver des paysans en peaux de bique, les jambes serrées avec des cordes, chaussés de sandales, conduisant des buffles et des chariots primitifs. Les pigeons se promènent sur le pavé. Des charpentiers raccommodent dans un coin des roues de charrettes. En face est la porte monumentale des écuries Barberini et le palais lui-même montre à gauche les sommets de sa façade. Une quantité de maisons montent les unes sur les autres dans toutes les positions, avec toutes les formes, coiffées d'espèces de terrasses où sèche le linge. On aperçoit au bout de l'horizon un pin parasol, un campanile, deux dômes d'église. Je décris tout cela; c'est le meilleur abrégé que je puisse donner de Rome : un grand village avec des palais, des fontaines et des monuments oubliés depuis des siècles; le tout pêle-mêle et naturel à cause du hasard et de la variété. On tirerait de là, avec une photographie, toutes sortes de paysages de Sébastien Le Clerc, de Pérelle, de Callot, comme ceux qui sont dans mes cartons.

J'ai passé douze jours à Naples, voyant beaucoup de choses et prenant beaucoup de notes. — Deux jours complets de beau temps, l'un à Pompéi, l'autre à Sor-

rente; Pompéi est instructif, Sorrente est charmant, plein d'orangers chargés d'oranges, et la mer bleue tout à l'entour. Mes souvenirs classiques me revenaient et c'était par eux que tous les beaux objets devenaient beaux pour moi. Je pensais à Ulysse, à Circé, aux Sirènes; vous verrez tout cela dans mes notes au retour. Et pourtant, à parler exactement, ces notes sont fausses, elles ne représentent pas mon état d'esprit; elles n'en prennent que les moments saillants, les idées qui me semblaient intéressantes, les motifs qui pourront plus tard fournir des mélodies. C'est l'artiste et l'observateur qui s'y est peint, ce n'est pas l'homme. En vérité l'homme est tout autre et se sent enfoncer. Tous les matins et tous les soirs il est comme un violon dont les chevilles sont trop petites; à force d'avoir tourné avec effort, elles ne mordent plus sur le bois : elles se défont et les cordes deviennent lâches; quand on touche ces cordes, il n'y a plus que des sons aigres et parfois il n'y a plus du tout de sons.

Cette après-midi, je fais des visites officielles. Dans toutes ces opérations-là, il me semble que je suis un mannequin qui parle, ou plutôt que le *moi* reste à la porte et qu'il y a un monsieur ganté, chargé par lui de saluer et de faire des politesses. Je n'ai jamais si profondément senti combien tout cela est vide; ma jeunesse est loin maintenant, et cette curiosité, ce besoin de savoir qui me semblait tout l'homme, n'est plus en moi qu'un débris. Je me trouve ridicule de m'intéresser aux anciens Romains, à la question de savoir si l'Italie

formera un État libre; autant vaut résoudre des problèmes d'échecs, et après tout c'est la seule chose que je sois encore en droit de décider.

A parler sincèrement, le plaisir que j'éprouve n'est pas grand, ma machine est trop usée. Hier j'étais si courbaturé que je suis resté toute l'après-midi et ce matin toute la matinée dans mon lit ou dans mon fauteuil; il me faut un effort même pour écrire une lettre. Les yeux souffrent, l'attention s'épuise tout de suite, l'anxiété vient et avec elle le spleen. Ne t'inquiète pas pourtant. Comme je suis ici jusqu'à la fin du mois, je n'en prendrai qu'à mon aise; je fumerai, je dormirai, je lirai souvent dans ma chambre. — Néanmoins je crois que, pour un homme élevé comme moi, la désillusion est grande; les choses paraissent toujours plus belles dans le lointain; et de plus il faut être très accoutumé pour passer par-dessus certaines choses, par exemple sur l'odeur de choux pourris ou de vieille saumure qu'on respire partout à Rome, sur le braillement des chantres de la chapelle Sixtine qui recouvre, dit-on, une belle musique, sur la dégradation des fresques des plus grands peintres, ce qui leur ôte les trois quarts de leur effet, sur la ridicule et détestable ornementation des églises qui ne sont qu'un amas de consoles et de colifichets dorés, etc.

L'intérêt est dans les conversations; j'ai toutes sortes de détails de mœurs par les gens qui vivent ici depuis dix ans. Je passe cette soirée chez le duc Gaëtani. Je devais hier aller chez M. Schnetz à l'Académie, où le

général Bertin devait être; mais j'étais trop las. Somme toute, si ma machine physique et morale était en bon état, je devrais être content ici, et si je ne le suis pas, c'est ma faute.

Tâche donc de savoir des nouvelles de mon pauvre Wœpke par Planat, et de m'en envoyer.

A MARC MONNIER[1]

Rome, 15 mars 1864

Mon cher Monsieur,

J'ai fait d'abord comme les affamés, j'ai avalé de Rome autant que possible; maintenant que la première fringale est un peu passée et que me voici enfin installé dans une chambre supportable, laissez-moi me rappeler à votre souvenir et à celui de toutes les personnes si bienveillantes que j'ai rencontrées chez vous. Je leur dois beaucoup et je n'ai guère d'autre moyen de le leur témoigner que de le leur dire.

J'ai dîné chez l'ambassadeur qui, sachant que je revenais de Naples, a souhaité savoir ce que j'y avais vu. Je lui ai répété ce que vous m'aviez dit et ce que j'avais vu sur vos Écoles, votre Université, votre garde nationale, votre armée, etc. La grande objection qu'on fait

1. Monnier (Marc), littérateur et publiciste, 1827-1885 ; M. Marc Monnier habitait alors Naples, où il était le correspondant du *Journal des Débats* depuis 1858.

ici et qui m'est revenue par deux ou trois endroits est celle-ci · on pense qu'il y a trois ou quatre Italies, qu'un Napolitain ne peut regarder un Piémontais comme un compatriote et que ce corps, composé artificiellement et de force, tombera un jour de lui-même en morceaux. J'ai répondu que la bourgeoisie qui mène le mouvement est patriote, non par instinct, mais par réflexion, que la révolution italienne a ses origines dans l'importation de la civilisation européenne et non dans un réveil de race, qu'à ce titre le libéralisme y est abstrait, non local, et qu'il ne s'agit point ici de colères de clocher, mais d'une proclamation de principes. — Voyez si cela est vrai et discutez cette question dans vos correspondances.

On m'a dit qu'à Paris, autour de l'empereur, on parle toujours de Fédération italienne.

Je vais ici un peu dans le monde, et j'y vois des gens fort libéraux. Leurs détracteurs prétendent qu'ils ne sont tels qu'en paroles, et que le talent d'un Romain consiste à faire des phrases sans jamais risquer sa peau ni donner un sou. Jugez vous-même; moi je ne puis ici apprendre que des ouï-dire; c'est sur le passé, sur l'antiquité, sur le XVIe siècle que je trouve de véritables documents.

Offrez, mon cher Monsieur, mes respects à Madame Monnier et à Madame Meyer. Je prie M. Écoffey et M. Monaco d'accepter toutes mes amitiés et vous de me croire votre bien affectionné et dévoué serviteur.

A SA MÈRE

Rome, Vendredi Saint, 25 mars 1864

Je pars vendredi prochain, 1er avril, pour Florence, en passant par Foligno, Pérouse et Sienne. J'y serai vers le 4, et j'y resterai jusqu'au 15 à peu près.

J'ai dîné une fois chez l'ambassadeur, une fois chez le comte de Campello, quatre fois chez le duc Gaëtani, qui me comble d'obligeances. C'est le seul prince romain libéral; une plume peut leur être utile. Je suis allé six ou huit fois en soirée, entre autres à la grande réception officielle de l'ambassade. J'ai vu des musées, des villas, des palais, des églises; je suis allé à Frascati, je vais demain à Albano, enfin je fais mon métier de touriste en conscience.

J'ai entendu le Miserere d'hier et celui d'avant-hier. Cela est terrible, il faut rester trois heures debout dans une presse étouffante; j'ai vu des gens après deux heures et demie d'attente, quelques-uns au commencement même du Miserere, s'en aller, parce qu'ils défaillaient. La musique en vaut la peine, tant elle est étrange et sublime.

Quand j'ai un peu de loisir, je lis chez moi; on m'a prêté ou j'ai acheté des livres. La Rome moderne est presque entièrement l'œuvre des papes et de leurs neveux depuis 1560; M. Odo Russel[1] m'a prêté l'excel-

1. Depuis lord Ampthill, alors secrétaire à l'ambassade britannique.

lente histoire de Ranke; je lis la *Vie des peintres* de Vasari, etc. Je tâche d'apprendre et j'apprends, mais moins qu'en Angleterre, parce que, sachant moins bien la langue, je lis avec plus de difficulté, et aussi, je crois, parce que ma machine est un peu émoussée.

Les officiers français m'ont fait entrer dans leur cercle; j'y lis les journaux; je vois que M. Sainte-Beuve n'a pas encore fait son article sur moi. La *Revue des Deux Mondes* ou d'autres revues ont-elles publié quelque chose? — Les revues anglaises et allemandes annoncent des articles prochains.

Ce que tu me dis de mon pauvre Wœpke me chagrine beaucoup. Je lui avais écrit pour lui dire que s'il avait besoin de quelque chose pendant mon absence, je le priais d'avoir recours à toi. Il a de la fortune, une pension assez large, je crois; mais seul, malade, servi par un portier!

... Probablement, j'emploierai cet été et les intervalles de mes examens à tirer parti de mon voyage.

A SA MÈRE

Florence, 7 avril 1864

Je suis arrivé hier soir à Florence; je suis resté six jours en route en passant par les montagnes de l'Ombrie, Assise, Pérouse et Sienne. J'ai trouvé là du vrai moyen âge, celui de Dante et de l'Imitation. Je l'ai beaucoup

admiré et aimé. Il est probable que jamais, en aucun temps, les hommes n'ont fait de plus touchants et de plus sublimes rêves. Si j'ai un éloignement contre le christianisme, ce n'est point contre celui-là ; il est sincère et poétique et vaut dans son genre tout ce que la Grèce et la Renaissance ont fait de plus accompli. Ce qui est déplaisant et irritant, c'est le catholicisme de Rome ; Saint-Pierre même est théâtral ; pour les trois cents autres églises, elles ont été presque toutes bâties, rebâties ou modernisées depuis l'époque du Tasse ; à partir de ce moment, les papes, qui jusqu'alors avaient vécu voluptueusement et librement en artistes, gens d'esprit et grands seigneurs, sont devenus dévots, ont comprimé toute hardiesse d'esprit, ont établi partout l'esprit prêtre, c'est-à-dire la décence extérieure, la religion de paroles et de rites ; en sorte que toutes les œuvres de ce temps, littéraires ou artistiques, sont froides, sans inspiration vraie, le plus souvent emphatiques et jésuitiques, simples machines de décoration et de parade, bonnes pour faire effet sur le public.

Au contraire, ce que je vois à Florence comme ce que j'ai vu à Sienne, à Pérouse, à Assise, me fait le plus vif plaisir ; après le christianisme vrai, le vrai paganisme ; la force et la sincérité des deux côtés. Mes lectures me reviennent ; j'essaie d'en faire quelques-unes, je commence à lire vite et couramment l'italien ; ce voyage est pour moi un cours d'histoire. Et en vérité, je ne sais pas ce que tous les gens qui ne sont ni artistes, ni historiens viennent faire ici. Ils doivent s'ennuyer à

mourir, admirer par contenance. J'ai vu beaucoup d'objets d'art, ma sensibilité artistique est dans la moyenne, ma culture artistique est plus grande que la moyenne, et pourtant je sens que sans l'histoire je ne m'amuserais guère ici ; la connaissance du passé et des vieilles mœurs me sert de milieu pour reconstituer et voir vivre les créateurs des belles œuvres ; j'arrive à sentir l'œuvre par un détour ; les figures et les formes entrent dans un système d'idées et d'observations qui leur donnent un relief ; j'étudie et j'apprends ; je me demande ce que font les autres touristes. J'ai vu à Rome, au haut des Thermes de Caracalla, une famille anglaise ; le père ayant gagné une fortune, fatigué, raidi, mais exécutant un devoir ; arrivé en haut, il est resté immobile sur sa canne, content d'avoir rempli sa tâche, suivi Murray et sa consigne ; la fille et la mère ont étudié et dénommé d'après le guide les collines et emplacements circonvoisins, comme on tâche de trouver sur une carte les noms d'un manuel de géographie.

Quantité d'Anglais, d'Allemands, de Suisses et même de Français ici ; la table d'hôte en est bariolée et n'en est pas plus gaie ; on ne cause pas, on mange en se regardant sous une lumière crue. Pourtant je verrai quelques personnes : le consul de France, M. Poujade qui, me rencontrant dans ses bureaux, m'a prié d'entrer et m'invite à ses soirées. Je t'assure que je fais mon métier en conscience et que je pêche de toutes mains ; si je ne connais pas l'Italie au retour, ce ne sera pas faute d'avoir interrogé, lu, regardé et écrit. Mes

cahiers se gonflent à vue d'œil, mais il faudra jeter à l'eau une portion du bagage.

Il n'y a que le travail qui absorbe et renouvelle; du moins pour moi c'est la seule chose utile; ce qui me ranime ici, c'est que je fais de l'histoire; cette vue récente du christianisme sincère et passionné du XIIIe siècle, la magnifique originalité, l'invention audacieuse et prodigue de la cathédrale de Sienne, toute cette apparition d'un vieux peuple enseveli m'a remué. Il faut faire des rêves, bâtir dans l'avenir, secouer le présent, préparer des matériaux, quand même, comme Wœpke, on ne pourrait bâtir son édifice; cela soutient et pousse en avant.

Cette mort de mon pauvre Wœpke m'a fait un mal extrême. Je l'ai apprise tout d'un coup en lisant par hasard un journal au café; j'ai été comme suffoqué. Le lendemain, j'ai voulu au moins rendre hommage à sa mémoire, dire au public qui ne l'a pas connu ce qu'il était et ce qu'il valait. J'ai écrit un article que j'ai envoyé au *Journal des Debats*; je l'ai mis à la poste en quittant Rome, il doit être arrivé maintenant, j'ai demandé qu'il fut inséré le plus tôt possible. — Gardemoi son Dante, c'est la seule chose que j'aie de lui.

Je suis allé à pied de Pérouse à Assise, quatre heures de marche; j'ai causé avec des paysans, des marchands, des officiers, je suis entré dans de pauvres maisons, dans des maisons bourgeoises, afin de mieux voir le pays; il ressemble assez à la France, nos villes de province, nos villages, nos paysans, surtout dans le midi,

ne leur sont pas supérieurs en bien-être ni en propreté. La passion politique est très grande; toute la classe bourgeoise moyenne, tout ce qui peut lire un journal, sauf quelques nobles, est pour le nouveau royaume d'Italie. J'ai rempli de notes trois cahiers et demi et probablement j'en tirerai quelque chose.

A ERNEST RENAN

Florence, avril 1864

Mon cher Renan, le porteur de cette lettre est M. Challemel-Lacour, un de mes anciens camarades d'École. Il aspire à la chaire de Littérature française vacante à Turin, laquelle dépend de M. Amari : vous connaissez particulièrement ce savant; je vous demande instamment tout votre appui auprès de lui pour M. Challemel.

J'ai parlé de M. Challemel[1], il y a deux ans à peu près, dans le *Journal des Débats*, et je puis dire que de tous les jeunes hommes que j'ai connus, nul n'a donné de pareilles promesses d'éloquence. Je ne parle pas de son instruction qui est complète, ni de ses titres positifs qui sont nombreux. Je m'attache seulement à ce point, qu'il a un talent de parole de premier ordre, que pour l'excellence du débit, la perfection naturelle de la phrase, l'art d'intéresser, d'entraîner, il n'a pas de supé-

1. 28 août 1861.

rieur. Or, la chaire dont il s'agit est mourante; le titulaire, homme instruit du reste, l'a laissé tomber faute de talent; il faut quelqu'un qui la relève, et à mon gré M. Challemel est désigné de la manière la plus notoire pour être ce quelqu'un. Il a parlé cinq ou six fois à Paris, entre autres au Salon des Arts-unis, rue de Provence, et tous ses auditeurs en ont jugé comme moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il sait parfaitement l'allemand, et qu'il est spécial en philosophie comme en littérature allemande. L'Italie prend cette direction aujourd'hui, et ce sera un vrai cadeau à lui faire.

A SA MÈRE

Padoue, 19 avril 1864

Je serai demain à Venise, j'y resterai une dizaine de jours; je compte être à Paris le 10 mai; je repasserai par Milan, et très probablement par le Simplon et Genève.

Je suis resté dix jours à Florence, j'y ai vu quantité de tableaux et quelques palais. J'ai employé un jour à Pise, je suis allé deux ou trois fois au théâtre, qui est assez bon, et coûte 1 franc d'entrée pour la comédie et 2 francs pour l'opéra.

Florence est une jolie ville, gaie et pourtant pittoresque, bien plus agréable que Rome; les sensations intéressantes ont été nombreuses dans mon voyage; les

sensations agréables, point. J'ai beaucoup appris et peu joui.... Mille ennuis, les tracasseries, les petits vols, le malaise physique, la fatigue des yeux. Je crois bien que le seul bonheur que je doive me proposer, c'est l'action, et pour repos la campagne. — Aujourd'hui en venant à Padoue, la verdure, les peupliers bourgeonnants, les longues plaines vertes et humides m'ont ranimé.

De Florence, je suis allé à Bologne, puis de là à Ravenne pour voir des églises et des mosaïques byzantines du v[e] siècle. Quel plaisir peut-on trouver à cela quand on n'est pas critique, historien de profession? En vérité, je me demande pourquoi mes compagnons de route voyagent.

Demain, je vois des fresques de Giotto, et je pars à quatre heures pour Venise. Figure-toi un cours d'histoire italienne que je fais avec de la peinture pour documents, au lieu de le faire avec de la littérature, voilà mon voyage. Dans les moments de vide, je lis des mémoires italiens.

Je voudrais savoir si mon demi-article sur Wœpke a paru dans les *Débats*. J'y tiens, et je souhaiterais que la chose fût faite promptement; c'est comme un discours funèbre, qui ne peut se retarder.

J'ai trente-six ans après-demain; c'est la partie saine et forte de ma vie qui est passée. La seconde qui commence sera bientôt une descente; mais en travaillant, peut-être en ferai-je quelque chose, et si la force ne me manque pas, j'ai encore en tête deux ou trois idées que je souhaite laisser après moi.

Je n'ai écrit à personne, pas même à Planat, pas même une réponse à M. Havet. Quand j'ai vu pendant quatre ou cinq heures des monuments et des peintures, et que j'ai pris des notes, non seulement j'ai mal au cou, aux reins et aux talons, mais encore l'attention est épuisée, je suis incapable de toute idée, et j'ai besoin d'aller fermer les yeux sur un banc, ou fumer, avec une tasse de café.

A SA MÈRE

Venise, 26 avril 1864

J'ai beaucoup travaillé depuis que je suis en Italie; j'aurai six petits volumes de notes et je tâcherai d'en faire quelque chose; je lis couramment la langue à présent. Pour les gens, je ne leur suis qu'à demi sympathique; je ne le suis pas du tout pour les femmes; ce sont des Françaises renforcées, bien plus volontaires, bien plus disposées à la parade, d'une assurance et d'une loquacité singulières. Les hommes sont charmants de figure et de costume : ils ont l'esprit politique; c'est le courage militaire et l'esprit de discipline qui sont le point douteux. Il est certain que toute la classe moyenne, tout ce qui peut lire un livre, est contre les gouvernements renversés, contre le Pape et l'Autriche. Ces gouvernements, en effet, étaient leurs ennemis naturels; pas de débouchés pour eux, pas de carrière, beaucoup de prisons et une inquisition incessante. Ils

cherchent à convertir à leurs idées les paysans qui sont des sauvages; les prêtres et les très grands seigneurs sont naturellement absolutistes et cléricaux, mais perdent du terrain. Probablement la nouvelle machine sera cassée à la mort de Napoléon, par quelque grand accident politique; mais mon opinion est qu'elle se raccommodera et que, dans un siècle ou deux, elle fonctionnera passablement.

L'Autriche me paraît plus tolérante ici qu'on ne le dit. — J'ai trouvé à Padoue, sur la devanture d'un libraire, une estampe de Garibaldi et Alexandre Dumas, etc., Garibaldi étant comparé dans la légende à un Cincinnatus. La *Vie de Jésus*, le *Maudit*, *Littré*, etc. sont affichés aux portes. Il est vrai que le *Maudit* est défendu en italien. Je trouve ici, au café, le *Journal des Débats* et un autre journal, l'*Italie* (en français) très injurieux pour l'Autriche.

A M. ERNEST HAVET

Venise, 29 avril 1864

Mon cher maître, votre lettre a couru un peu après moi, et quand je l'ai reçue je courais moi-même. Pardonnez ce long retard que vous avez prévu. Un homme qui voit un pays nouveau, qui va dans le monde, qui passe la journée devant les monuments, qui est obligé de lire beaucoup et de prendre des notes sur toutes

choses, se trouve si fatigué le soir, surtout s'il a une santé médiocre, qu'il néglige sa correspondance, même la plus agréable, et s'en repose sur l'indulgence de ses amis.

J'ai donc vu presque toute l'Italie, Naples et ses environs, Rome, Assise, Pérouse, Sienne, Pise, Florence, Bologne, Ravenne, Padoue et Venise. Avant de revenir par Vérone et Milan, je prends un jour de repos complet et j'en profite pour vous écrire. Il serait bien difficile de résumer tant d'impressions; l'Italie en fournit sur presque toute l'histoire, sur l'antiquité, sur le moyen âge, sur la Renaissance, sur l'époque de la Restauration catholique; j'ai trouvé dans les monuments, dans les tableaux, dans les statues une seconde littérature qui commente et complète l'autre; mais tout cela ne peut se dire qu'en détail. Pour l'Italie présente et politique, mon opinion est que tout bourgeois, commerçant, fonctionnaire, rentier, tout homme qui est capable de lire un journal est pour l'unité de l'Italie et pour la monarchie constitutionnelle unitaire. Les Italiens ont un grand sens politique, et il n'y a peut-être pas, sur quinze, un républicain. Aucune racine pour le socialisme et pour les idées niveleuses en ce pays. Cela n'est pas dans le tempérament de la nation, et il y a une sorte de bonhomie générale, de familiarité ancienne entre les riches et les pauvres, entre les nobles et les roturiers, qui ne laisse aucun avenir à Mazzini et aux idées de 1793. Je ne crois pas non plus au provincialisme. Ils sentent tous que tant qu'ils ne feront pas une

grande nation armée, ils seront comme autrefois à la merci de tout envahisseur.

Une partie considérable de la noblesse, même dans les anciennes provinces papales, est constitutionnelle et libérale. Ce sont seulement quelques grands seigneurs arriérés, parents de tel ou tel cardinal, qui sont pour le pape. A Spolète, par exemple, on en compte deux. Seule la grande noblesse de Rome, à l'exception de quatre familles, est papaline. Joignez à cela la majorité du clergé, la foule de protégés qui vivent par ces grandes familles et, dans les provinces, la majorité des paysans, sorte de sauvages énergiques bien plus incultes que les nôtres.

C'est de ce dernier côté que se tournent tous les efforts de la bourgeoisie gouvernante. Ils comptent pour une recrue tout homme qui apprend à lire. C'est pourquoi ils établissent partout des écoles communales. Les Italiens s'instruisent très vite ; on a établi par expérience qu'un Napolitain peut apprendre à lire et à écrire en trois mois, même lorsqu'il est adulte. Deux autres institutions fort puissantes agissent dans le même sens, la garde nationale et l'armée ; l'homme du peuple y prend des idées d'honneur, des habitudes de propreté, une sorte d'éducation. J'oubliais de dire qu'ils comptent beaucoup, surtout à Naples, sur l'augmentation de la richesse publique. Dès que le paysan a quelque argent ou un peu de terre, il prend les idées d'un bourgeois. La plantation du coton, les grands travaux qui se font de toutes parts, l'élan nouveau de

l'activité privée et publique, la vente des biens ecclésiastiques, contribuent à ce grand changement. Si pendant dix ans encore la France empêche l'Autriche d'envahir l'Italie, ils comptent que le nombre des libéraux sera doublé et que la nation sera faite.

Voilà ce que je crois avoir démêlé de plus vraisemblable à travers un grand nombre de contradictions et d'exagérations, en causant avec des gens de toute classe, depuis le grand seigneur jusqu'au petit fabricant, depuis le journaliste jusqu'au prêtre. Mais je crois avoir besoin de lire et de réfléchir encore beaucoup avant d'avoir une opinion tout à fait ferme, et c'est ce que je compte faire au retour.

Je vous suis bien sincèrement reconnaissant de vos remarques et de votre critique[1]; j'y ai pensé plusieurs fois et j'y penserai encore; pour les parties que vous approuvez je n'ai rien à dire, sinon que l'admiration est trop vive; pour le point que vous contestez, j'hésite à rendre les armes, et ma raison est que je ne comprends votre objection qu'à demi. Vous distinguez ma philosophie, c'est-à-dire la tendance générale de mes idées, et mon système; vous admettez la première et vous rejetez le second. Là-dessus, j'aurais besoin de quelques éclaircissements. Je n'ai jamais prétendu qu'il y eût en histoire et dans les sciences morales des théorèmes analogues à ceux de la géométrie; l'histoire n'est pas une science analogue à la géométrie, mais à la

1. Sur l'Histoire de la littérature anglaise.

physiologie et à la géologie. De même qu'il y a des rapports fixes, mais non mesurables quantitativement, entre les organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluation numérique, entre les groupes de faits qui composent la vie sociale et morale. J'ai dit cela expressément dans ma préface, en distinguant les sciences exactes et les sciences inexactes, c'est-à-dire les sciences qui se groupent autour des mathématiques et les sciences qui se groupent autour de l'histoire ; toutes deux opérant sur des quantités, mais les premières sur des quantités mesurables, les secondes sur des quantités non mesurables. La question se réduit donc à savoir si l'on peut établir des rapports précis non mesurables entre les groupes moraux, c'est-à-dire entre la religion, la philosophie, l'état social, etc. d'un siècle ou d'une nation. Ce sont ces rapports précis, ces relations générales nécessaires, que j'appelle *lois* avec Montesquieu; c'est aussi le nom qu'on leur donne en zoologie et en botanique. La préface expose le système de ces lois historiques, la connexion générale des grands événements, les causes de ces connexions, la classification de ces causes, bref, les conditions du développement et des transformations humaines. Cet exposé est-il vrai? C'est là-dessus qu'à mon retour, je solliciterai votre jugement et votre critique. Vous citez comme exemple mon parallèle entre la conception psychologique de Shakespeare et celle de nos classiques français, et vous dites que ce ne sont pas là des lois ; ce sont des types,

et j'ai fait là ce que font les zoologistes lorsque, prenant les poissons et les mammifères par exemple, ils extraient de toute la classe et de ses innombrables espèces un type idéal, une forme abstraite commune à tous, persistante en tous, dont tous les traits sont liés, pour montrer ensuite comment le type unique, combiné avec les circonstances spéciales, doit produire les espèces. C'est là une construction scientifique semblable à la mienne; je ne prétends pas plus qu'eux deviner, sans l'avoir vu et disséqué, un être vivant; mais j'essaie comme eux d'indiquer les types généraux sur lesquels sont bâtis les êtres vivants, et ma méthode de construction ou de reconstruction a la même portée, en même temps que les mêmes limites.

Pardonnez cette défense à un auteur, ou plutôt vous n'avez pas à pardonner, et je crois pouvoir dire en conscience que là-dessus l'amour-propre d'auteur n'est pas en jeu. Je tiens à mon idée parce que je la crois vraie et capable, si elle tombe plus tard en bonnes mains, de produire de bons fruits. Elle traîne par terre depuis Montesquieu, je l'ai ramassée, voilà tout. Pour le talent dont vous me louez, je n'y crois guère et j'ai vu de trop près les vrais artistes, les têtes fécondes capables d'enfanter des figures vivantes, pour admettre que j'en sois un.

Je serai à Paris dans une douzaine de jours, et je tâcherai d'aller vous voir presque aussitôt. J'espère que la santé de Madame Havet est meilleure et que la vôtre se soutient. Pour moi je me suis raccommodé après m'être

cassé en plusieurs morceaux, et je tâche de maintenir le tout ensemble.

Croyez, mon cher maître, à tout mon respect et à mon sincère attachement.

A SA MÈRE

Paris, 10 mai 1864

Je me porte bien, j'ai rapporté sept petits volumes de notes; je pense en tirer quelque chose. Je compte aller ces deux mois-ci aux bibliothèques pour compléter mon voyage par des lectures; j'ai maintenant l'idée générale du pays et de son histoire, on pourrait faire un voyage comme les Pyrénées, mais plus au courant de la plume et plus en grand. Je vais consulter mes amis.

J'avais grand besoin de revenir, d'abord pour être chez moi, l'auberge et le déplacement continu finissent par être insupportables, mais encore pour faire mes affaires. Je viens de lire les articles parus, ils ne sont pas fort aimables, et si le livre s'est vendu, ce n'est pas leur faute. Mais surtout je vois que mes amis, Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Schérer, Montégut, m'ont oublié! Il faut être toujours sur la brèche; j'y suis à présent.

J'ai passé dix jours à Venise; c'est la ville qui m'a fait le plus de plaisir, parce qu'elle est dans l'eau et que j'aime l'eau par-dessus tout. Ajoute que, de toutes

les peintures, c'est celle que je sens le mieux. J'avais une lettre pour M. Locatelli, directeur de la *Gazette officielle*; il m'a donné beaucoup de renseignements statistiques et politiques. De là je suis allé à Vérone et à Milan; je ne suis resté que deux jours à Milan, je n'ai pu remettre ma lettre d'introduction à la comtesse M.... En revanche, j'avais trouvé à Venise une marquise milanaise qui depuis six mois habitait l'hôtel pour sa santé; l'air de Venise est très doux, et l'hiver à Milan est très rude; elle a fort bien remplacé, sans le savoir, la comtesse M....

De là je suis allé aux lacs, j'ai passé un jour et demi sur celui de Côme et un jour et demi sur le lac Majeur. Ce dernier, et le voyage de retour à travers le Simplon, voilà les plus belles impressions que j'ai rapportées d'Italie. Les grandes choses naturelles me plaisent plus que les monuments. Ces vallées qui terminent les Alpes du côté de l'Italie sont d'une fraîcheur incomparable, et le cadre de montagnes neigeuses qui les enserre fait encore mieux ressortir leur beauté et leur éclat.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 17 mai 1864

Mon cher Cornélis,

J'arrive à point d'Italie pour recevoir la petite leçon de tolérance que Mgr l'Évêque d'Orléans et ses amis

ont bien voulu me donner [1]. De cet accident, il me reste beaucoup de reconnaissance pour M. Guizot; c'est à peu près l'issue ordinaire de mes candidatures; j'espère que tu le lui diras de ma part.

Tu comprends bien que si les théories morales avaient été en cause, je ne me serais pas présenté; mais, d'après les paroles de M. Bordin, le prix était uniquement et expressément réservé à l'ouvrage qui réunissait « les connaissances les plus étendues, et le mérite de style ». Cela posé, comme j'avais lu la plus vaste littérature de l'Europe, passé sept ans dessus, et qu'on ne disait point mon livre ennuyeux, j'étais excusable d'envoyer mon livre au concours.

Quant aux phrases que tu blâmes, mon cher ami, considère seulement une chose : crois-tu qu'on ferait le métier que je fais, si l'on ne croyait son idée vraie? Non, cent fois non. Mieux vaudrait mille fois être banquier, épicier; au moins on gagnerait de l'argent, on aurait une maison, une famille, le teint frais, et le plaisir de digérer pacifiquement au dessert. Nous n'avons qu'une seule compensation, la croyance intime que nous sommes tombés sur quelque idée générale très large, très puissante, et qui d'ici à un siècle gouvernera une province entière des études et des connaissances humaines. Autrement ce serait faire un métier d'oie que de juger pour la centième fois Shakespeare, ou d'aller ramasser d'illustres inconnus comme Barrow ou

1. Le refus du prix Bordin à l'Académie française.

Sidney pour les déterrer et les mettre en file. Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. Or la mienne est que tous les sentiments, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois, et que tout l'avenir de l'histoire consiste dans la recherche de ces causes et de ces lois. L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà mon objet et mon idée maîtresse; que les deux classes de faits soient d'ordre et dignité différents, je n'y contredis pas; mais quant au mode de génération, j'ai passé dix ans à prouver la ressemblance; je te donne ma parole que je n'ai jamais songé en écrivant à faire du scandale; j'ai toujours cherché l'expression la plus exacte, la plus nette, bref la formule; je n'ai jamais cherché autre chose; et je crois que le droit et le devoir d'un écrivain est, coûte que coûte, lorsqu'il a bien réfléchi, d'exprimer sa pensée avec toute la précision et toute la force possible, sans songer aux atermoiements et aux compromis.

J'ai trouvé à mon retour la petite lettre de Madame de Witt; je l'en remercie et je profiterai de ses remarques[1].

J'ai passé trois mois en Italie, voyant et interrogeant le plus possible, je complète en ce moment mon voyage par mes lectures; je tâcherai d'en tirer quelque chose.

1. Sur l'Histoire de la littérature anglaise.

Cela va me retenir à Paris tout le mois de juin et, cet été du moins, je ne pourrai avoir le plaisir d'aller vous voir et de te serrer la main. D'ailleurs, j'ai promis mon quatrième volume[1] et mes examens commencent le 1er juillet. Garderai-je cette place? A la première recrudescence cléricale, au premier livre que j'écrirai, au premier changement de ministre, on pourra fort bien ne pas me renommer. Je me prépare.

A SA MÈRE

Lagny, 20 mai 1864

Mon accident académique est un coup de parti[2]. Les cléricaux étaient furieux de n'avoir pu faire nommer à la dernière place vacante M. Autran, un de leurs amis; ils ont saisi l'occasion de mon livre pour prendre une revanche. La Commission avait fait à l'unanimité un rapport favorable. Ils ont fait traîner la chose en longueur, rassemblé tous leurs partisans et profité d'un jour où cinq des miens étaient absents. Ils ont eu 13 voix contre 11. Le prix est reporté à l'an prochain et sera de 6000 francs. Mais je ne pense pas que je puisse me représenter. M. Guizot et M. Villemain ont très bien parlé pour moi. Mgr Dupanloup, M. Cousin,

1. Le dernier volume de la Littérature anglaise, *les Contemporains*.
2. Voir la lettre précédente.

M. Berryer et M. Dupin ont parlé contre moi. Trois d'entre eux ont avoué qu'ils n'avaient pas lu le livre. Cela est fâcheux pour l'argent; quant à la réputation, ou quant à la vente du livre, cela n'est pas très regrettable; les journaux ont parlé de l'affaire et cela fait une réclame. — Hachette et Germer Baillière sont fort contents de leur vente. M. Templier offre d'imprimer tout de suite le quatrième volume.

Mon pauvre Marcelin est épuisé, il travaille à l'excès, il a des douleurs de tête, il veille trop; je suis cruellement inquiet, il s'use; sa mère est très tourmentée. Pourtant leur affaire va très bien; les abonnés viennent, et aussi les annonces, l'estime, le succès. Pourvu que, comme Wœpke, il ne tombe pas au moment d'arriver. Je n'y sais que faire; il est excédé de visites d'affaires pendant la journée; il faut qu'il soit commerçant et directeur de journal; ce n'est que vers minuit, en rentrant, qu'il se retrouve artiste; alors il ne peut pas résister au besoin de noter ou dessiner ses idées. Et les veilles font tant de mal!

A SAINTE-BEUVE

Paris, Lundi soir, 30 mai 1864

J'étais au théâtre ce soir, on m'a annoncé votre article[1], je viens de le lire avant de rentrer, et je veux

1. Le premier article de Sainte-Beuve sur la Littérature anglaise avait seul paru; voir p. 273, note 2.

vous en remercier tout de suite, sans attendre demain. Merci donc simplement et de tout cœur.

Pour les objections littéraires, je crois que vous avez raison, et je tâcherai, je tâche d'apprendre et de me corriger.

Pour l'objection de fonds, je crois qu'il y a un malentendu. Je n'ai jamais eu l'intention de déduire l'*individu*, de démontrer qu'un Shakespeare, un Swift devaient apparaître en tel temps, en tel pays. Cela est bon pour les gens qui admettent une providence ingénieuse, quelque semeur céleste qui, par bonté et calcul, dépose une graine dans un trou qu'il a fait exprès. Je suppose qu'il y a à peu près dans chaque époque le même nombre d'enfants supérieurement doués, comme le même nombre de bossus ou de phtisiques. Cela donné, le hasard travaille ; probablement, il est mort deux ou trois Shakespeare et deux ou trois Swift de la petite vérole ou du gros ventre. Deux ou trois autres ont été enrôlés sur la flotte et ont eu la tête cassée dans la guerre, etc. Un hasard de plus aurait fort bien pu supprimer le Swift et le Shakespeare qui ont vécu.

Ma thèse est simplement que la température ambiante varie. Ainsi, à telle époque, la température étant mauvaise, vingt-cinq phtisiques sur trente arriveront au complet développement de la maladie. A telle autre époque, l'air étant plus doux, il n'y en a que quinze chez qui les tubercules se développeront.

De même pour la race. Telle race renferme 2 pour 100 de phtisiques ; telle autre en renferme 8 pour 100.

De même enfin pour le moment. Tel moment d'une époque est comparable à tel âge climatérique de la vie humaine. Par exemple, vers dix-huit ans, les tubercules se développeront plus que vers cinquante.

Au lieu de tubercules, mettez grands hommes, grands esprits, de telle ou telle espèce, et je ne vois plus de difficulté!

Maintenant, qu'est-ce que le tubercule, c'est-à-dire le grand homme? et faut-il dire que l'analyse est impuissante à le décomposer? Là-dessus, j'ai essayé de répondre dans la *préface* des *Essais de critique et d'histoire*. Oui, l'analyse est impuissante, si l'on veut représenter complètement et dans toutes les nuances l'empreinte absolument spéciale, personnelle, infiniment multiple et ondoyante qui constitue le caractère humain. Mais remarquez que cette difficulté se rencontre partout, pour un animal, une plante, une coquille. L'art lui-même, la peinture la plus minutieuse, un portrait de [Clouet?] ne donne qu'un résumé, un à peu près. Non, l'analyse n'est pas impuissante si l'on cherche simplement à noter les grands caractères qui rangent l'individu dans son genre et dans son espèce, si l'on marque les forces génératrices et régulatrices de son action, et si l'on indique les degrés de ces forces.

J'ai essayé de peindre des individus dans mon livre, Bunyan, Shakespeare, Byron, Fielding. Ils n'en sont pas moins individuels, quoiqu'ils soient d'une classe, et cela parce qu'une classe se compose d'individus. Ils

n'en sont pas moins spontanés, quoiqu'ils soient régis par des lois générales, et cela parce que ces lois ne s'exercent qu'à travers les individus.

Vous voyez que je vous discute, c'est que je puis vous renvoyer votre « courage » ; vous supportez, vous acceptez et vous approuvez la discussion.

Encore une rectification, celle-ci de fait : vous me faites trop savant. J'ai à peine touché les mathématiques, je n'ai fait qu'effleurer l'analyse, j'en entends l'idée et la marche, voilà tout. Mes études se sont presque toutes concentrées autour de la psychologie, en dessus et en dessous.

A demain, je vous serre les deux mains, mon cher maître.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, 27 juin 1864

Mon cher Cornélis,

Je suis allé quatre ou cinq fois au Journal, sans rencontrer John Lemoinne. On dit qu'il n'y paraît pas trois fois par an. C'est à toi de lui écrire directement.

Je te proposerais bien de le remplacer. Mais j'entre dans mes examens, et j'y suis tenu assis de huit heures du matin à six heures du soir. — De plus ce serait traiter un sujet que j'ai déjà rebattu. Mon troisième volume est sur le même sujet que le tien.

J'ai lu ton livre[1], et plusieurs choses m'ont fait un vif plaisir, par exemple l'ironie grave avec laquelle tu décris d'Argenson. Pour le fond, tu sais nos différences; ce n'est pas seulement au gouvernement libre que j'attribue l'amélioration des mœurs anglaises au XVIIIe siècle, c'est à tout un ensemble de causes, notamment au caractère national, et à la religion. De même en France, la dégradation des mœurs. Je pourrais m'appuyer à cet égard sur l'exemple de l'ancienne Rome; ce n'est pas seulement la ruine de la liberté qui l'a gâtée; c'est un ensemble de causes, en premier lieu la conquête, et la destruction de la classe moyenne; la ruine de la liberté et la corruption des mœurs sont deux effets d'une même cause, et non la cause l'une de l'autre.

On pourrait aussi te discuter sur Voltaire; il a des méchancetés, des imprudences, des gamineries, toutes les violences et tous les excès du tempérament nerveux, c'est souvent un singe. Mais il n'a pas été bon seulement en paroles; vois ses établissements à Ferney: c'est la conduite d'un grand seigneur anglais humanitaire qui fait du bien autour de lui et gratuitement. — De même la vie de Diderot, il a fait beaucoup d'actions généreuses; ce sont des polissons et des enthousiastes, mais est-ce que la générosité pratique a manqué en 89?

Pour la forme, il me semble que tu l'acquières chaque jour davantage. Cela est tout à fait solide et

1. *La Société française et la Société anglaise au* XVIIIe *siècle*.

serré. Regarde cependant si, en vertu du principe qui ordonne de grouper par masses, il n'aurait pas mieux valu mettre d'un côté toute la France en bloc et de l'autre toute l'Angleterre en bloc. L'impression est alors plus nette.

Voici un service que je te prie de me rendre. Quel est le nom de l'éditeur de Londres qui fait traduire les livres de M. Guizot? Quel est le nom du traducteur? — Il s'agit de faire traduire mon gros livre; je n'ai pas le temps en ce moment d'aller en Angleterre; je n'y ai qu'une relation très légère avec M. Murray; je serai obligé d'écrire. D'après mon traité avec Hachette, c'est moi seul qui dois me charger de ce soin.

Du reste les choses ont bien marché en France; l'édition est presque vendue; il y a eu beaucoup d'articles partout. Le *Westminster Review* a publié une longue analyse avec les conclusions les plus aimables. Le quatrième volume (*Les Contemporains*) va s'imprimer.

J'ai rapporté quantité de notes d'Italie; je pense écrire un voyage, demi-descriptif, demi-historique.

A M. CORNÉLIS DE WITT

Paris, juillet 1864

Mon cher Cornélis,

Je te remercie beaucoup de ton intervention présente et future auprès de M. Reeves. A défaut de traduction, un article sera très utile.

Émile Boutmy fera dans la *Presse* un article sur le livre de M. Guizot[1]. Je pense que tu n'as pas oublié M. Levallois, de *l'Opinion nationale*.

Je viens d'achever le livre; tu ne t'étonneras pas, je pense, si je garde l'opinion que j'avais auparavant. Le raisonnement fondamental qui se trouvait déjà dans *l'Église et l'État* ne me paraît pas suffisant. Dire, comme M. Guizot, que l'homme a été créé tout d'un coup complet, à la vérité par miracle, c'est, à mon sens, contredire toutes les analogies, et dans les sciences positives on ne procède que par analogie. Le corps du premier homme se composait, j'imagine, comme le nôtre, de carbone, d'oxygène, d'azote, d'hydrogène, de phosphates, etc. Il faut bien admettre que les éléments se trouvaient dans le milieu ambiant, à moins de prétendre qu'ils ont été tout d'un coup surajoutés à la matière ou descendus d'en haut dans une cloche. Représentons-nous alors l'événement, tel qu'il a dû se passer. Il a donc fallu que tout d'un coup, comme par un coup de baguette magique, ces divers éléments se soient rapprochés, combinés, proportionnés, que les tissus, les organes se soient construits, disposés, balancés, etc. Se figurer un monde comme le nôtre, ou analogue au nôtre, avec des plantes, des animaux et le reste de ce qu'il faut pour la nourriture de l'homme, avec des rivières, une atmosphère, un soleil et le reste, et croire que tout d'un coup une pareille transformation et pro-

1. *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne.*

duction se soit opérée dans un pareil monde, cela est inouï. Dès qu'on a vu fumer une cornue, ou disséquer une articulation, la conception même en devient impossible. Il n'y a plus de lois dans la nature, s'il y a eu jamais un tel renversement des lois de la nature. — Ici, comme ailleurs, il y a eu des transitions, des préparations, des progrès; là intervient l'explication de Lyell et de Darwin, fondée sur l'incommensurable longueur et la prodigieuse durée des périodes géologiques, sur les milliers de milliards de siècles, tels que l'étude de la croûte terrestre les constate aujourd'hui.

De même pour la persistance des espèces. Je crois que M. Guizot n'a consulté qu'un groupe d'avocats; M. Flourens est un si pauvre homme, si peu considéré dans la science, que les hommes spéciaux en font des gorges chaudes. Les naturalistes éminents considèrent aujourd'hui les classifications et les espèces, non comme des données primitives, mais comme des produits. J'indiquerai seulement sur cette question deux mémoires de M. Broca, un des fondateurs de la Société d'anthropologie : 1° *Rapport à la Société de biologie sur les animaux ressuscitants*, et partant sur la nature de la vie. 2° *Mémoires sur l'hybridité*. Entre autres réfutations de la séparation radicale des espèces, il y a ce fait : un spéculateur d'Angoulême fabrique depuis plusieurs années des métis de lièvre et de lapin, trois quarts lièvre, un quart lapin, lesquels se reproduisent indéfiniment, quoique le lièvre et le lapin soient des genres tout à fait différents, bien plus que le loup et le

renard, le cheval et l'âne. — Bref les idées actuelles viennent de tout un ensemble de recherches de physiologie et de zoologie que les réfutations du livre ne me semblent point toucher.

Je n'ai pas besoin de demander pardon de ces objections; je sais que M. Guizot et toi vous êtes franchement et foncièrement libéraux, et que vous admettez la contradiction.

A M. GABRIEL MONOD[1]

Toulouse, 30 août 1864

Votre lettre, Monsieur, m'a suivi dans ma tournée d'examinateur; je ne l'ai reçue qu'hier, et voilà pourquoi j'y réponds un peu tard.

La confiance que vous me témoignez m'honore beaucoup, et je n'en suis que plus embarrassé pour vous répondre. Je n'ai point l'honneur de connaître votre famille, je ne sais rien de votre situation et de votre caractère. Ce sont là des données de premier ordre dans une délibération. — En dehors de la question de science et d'éducation, il y a la question de fortune et d'avenir. Le chemin de traverse que vous voulez prendre est beaucoup plus difficile; probablement à votre retour

1. M. Monod, Gabriel-Jacques-Jean, membre de l'Institut, né en 1844, entre à l'École normale en 1862, terminait alors sa seconde année d'École.

vous serez dans l'Université un homme suspect; un historien ne peut vivre de sa plume. Presque toujours il faut faire de la science et de la littérature son luxe et tirer sa subsistance d'ailleurs.

Je prends donc votre question tout à fait abstraitement. Il s'agit simplement de savoir si, étant donné un homme intelligent, instruit, muni de la meilleure éducation française, cet homme fera bien d'aller achever son éducation en Allemagne. Je réponds oui, sans hésiter.

La plupart des grandes études historiques ont aujourd'hui leur centre et leur source en Allemagne. Cela est incontestable pour les études sanscrites et persanes, pour l'exégèse biblique tout entière, pour toute l'histoire et la philologie grecque et latine. Lorsqu'on arrive à l'histoire moderne, cela est moins vrai. Chaque nation, l'Angleterre, la France, a ses historiens originaux, et néanmoins, même dans ces provinces étrangères, dans l'histoire de l'Italie, de la Provence, de l'Espagne, les Allemands font autant que les nationaux

Leur supériorité historique a deux causes. En premier lieu, ils sont philologues, ils vont aux textes mêmes, ils lisent les manuscrits et les documents inédits, ils viennent à Paris, à Oxford, à Dublin, étudier les variantes. Leurs études sont de première main. Le défaut de l'éducation universitaire est de donner la science de seconde main, par des manuels, des résumés, des cours, des éditions toutes faites. Avant tout, un écrivain, un historien doit se mettre face à face et sans intermé-

diaire avec les monuments et les documents, tels qu'ils sont, frustes et mutilés, avant toute rectification et restauration.

En second lieu, ils sont philosophes. — Presque tous ont suivi à l'Université, ou suivent pendant leurs études, un ou deux cours de philosophie, ce qui leur donne l'habitude de généraliser, de voir les objets par masses. De là, leurs idées sur l'ensemble et le développement d'une civilisation entière; et vous savez que dans les époques éloignées et sans chronologie, comme l'antiquité hébraïque et hindoue, c'est par ces considérations qu'on parvient à classer et à dater les documents.

Au retour, la France vous donnera quelque chose qui manque à l'Allemagne; voyez des artistes, des peintres, des voyageurs, des gens du monde, surtout des romanciers, des observateurs comme Flaubert et Sainte-Beuve. Ceux-là seuls, et bien mieux que Gervinus ou Lassen, vous enseigneront à connaître l'individu, le personnage réel et vivant, et à le mettre en mouvement.

Voilà, Monsieur, quelle est, à mon avis, la meilleure culture historique. C'est une entreprise noble, périlleuse, que de faire effort pour l'acquérir. Un de vos camarades, M. Bréal[1], vient d'y réussir. Il vous renseignera beaucoup mieux que moi sur toutes ces matières. Quoi qu'il en soit, la responsabilité tout entière doit porter sur vous qui seul connaissez vos forces, vos ressources, vos difficultés et le reste.

1. M. Bréal, Michel-Jules-Alfred, membre de l'Institut, né en 1832, entré à l'École normale en 1852.

Recevez seulement ici le témoignage de ma vive sympathie et mes meilleurs souhaits d'avenir.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 8 juin 1865

Mon vieil Édouard, il y a six mois que toutes les semaines je veux te gronder de ta paresse. C'est Paris qui est absorbant, la tranquille vie d'Aix devrait te donner le loisir de m'écrire. — Enfin, faute d'en trouver le temps, j'allais t'envoyer l'avertissement suivant, en manière de dédicace, sur mon petit livre intitulé : *Philosophie de l'art*[1], que Germer Baillière va publier : *A mon ami Édouard de Suckau, auteur d'une étude sur Schopenhauer*.

Sérieusement tu as grand tort de ne pas achever ce petit livre, cela t'aurait valu un billet de mille francs tant d'une Revue que de Germer Baillière. Le sujet est intéressant et actuel. — Tu as fait comme ce gredin de Ponsot qui devait écrire un petit livre sur Hamilton. Il ne l'a pas fait, il s'est perdu en leçons; et voici que Stuart Mill vient justement de publier un volume critique sur Hamilton[2], admirable pour la pénétration, la justesse, l'abondance et la liaison des idées. Il y a toute une philosophie nouvelle qui pousse en Angleterre,

1. Paru au mois d'août. Voir p. 276.
2. *Examination of sir William Hamilton's philosophy.*

avec Stuart Mill, James Mill son père, Herbert Spencer, Bain (*The emotions and the will; The senses and the intellect*). — En gros, ils refont Kant, en remplaçant les catégories et formes *a priori* de l'intelligence par des acquisitions et incrustations de l'expérience.

Je compte que nous serons vers la fin d'août ou le commencement de septembre à Marseille. Tu viendras me voir, n'est-ce pas? Et nous redînerons à la Réserve. Tu as reconnu dans le commencement de mon *Voyage en Italie* la soirée que nous avions passée ensemble au bord de la mer.

J'ai encore un volume à faire sur l'Italie; j'ai fait Naples et Rome, il reste Florence et Venise, et les dix ou douze villes intermédiaires. Je tâcherai d'écrire cela en revenant de ma tournée. Mais je suis trop occupé maintenant; mon cours m'occupe trois mois pleins et mes examens plus de trois mois. Dans l'intervalle je suis d'abord un peu las, puis cet intervalle est trop court pour entreprendre quelque chose d'important. Aussitôt après mon second volume sur l'Italie, je veux commencer mon ouvrage de philosophie [1], et il me faudra beaucoup de temps et toute ma force. Je devrai lâcher une de mes deux places, et Saint-Cyr, qui est la seule lucrative, sera intolérable l'année prochaine avec le nouveau programme Duruy.

Voilà une masse de détails sur moi et tu ne m'en donnes presque pas sur toi, sur le sujet de ton cours,

1. L'Intelligence.

sur les raisons qui t'ont empêché de faire Schopenhauer, sur tes lectures, sur ta vie. Prends ton courage à deux mains et écris-moi avant ma venue.

A SAINTE-BEUVE

La Flèche, 14 août 1865

Mon cher Maître,

M. Charles Robin, l'anatomiste, croit avoir besoin d'une lettre de moi pour vous être présenté, comme s'il avait besoin de quelqu'un pour être présenté à quelqu'un, comme si tout le monde, et vous le premier entre tous, vous ne connaissiez pas ses grands travaux micrographiques, et surtout sa méthode originale, la logique et la portée de ses vues biologiques. Les physiologistes et les anatomistes sont nos maîtres à tous, et la critique morale a pour point de départ la critique physique. Vous, ancien interne, vous l'avez prouvé mieux que personne. Jetez les yeux sur son cours publié cette année dans le journal de Germer Baillère, et vous verrez que, pour chercher des modèles d'investigation raisonnée et de classification méthodique, c'est là que tout historien de l'âme doit puiser. Comme Claude Bernard, il dépasse sa spécialité, et c'est chez des spécialistes comme ceux-là que la malheureuse philosophie, livrée aux mains gantées et parfumées d'eau bénite, va trouver des maris capables de lui faire encore des

enfants, opération inusitée et scandaleuse en France. En ce moment, cet indécent mari qui depuis vingt ans fait *in petto* des enfants à sa femme, voudrait l'épouser publiquement, officiellement, académiquement, bref, pour parler sans métaphore, entrer à l'Académie des sciences. MM. Milne-Edwards et de Quatrefages le trouvent trop parent de M. Littré et tâchent de mettre à sa place M. Lacaze, un homme de leur bord. On lui objecte qu'il est professeur à la Faculté de médecine, et qu'on le nommera à la prochaine vacance de la section de médecine. On oublie qu'il a travaillé toute sa vie dans l'anatomie et la physiologie générale. Claude Bernard et Joseph Bertrand sont ses champions, et peut-être pourraient savoir si la princesse veut bien dire un mot dans les élections académiques. Vous êtes plus à même que personne de juger ce qui est opportun et possible. Mais voici encore un de ces cas sensibles qui nous touchent au vif. Un homme supérieur dans sa spécialité, un anatomiste qui est en anatomie ce que Littré est en philologie, attaqué parce qu'il porte dans sa science des vues philosophiques et qu'il n'a pas trouvé la petite monade appelée âme, dans un recoin de la substance grise! Qui nous délivrera des Épigones, fils d'Épigones, dont la Sorbonne, le Collège de France, les Académies et les salons sont sanctifiés! Ce sera vous, j'espère; pour cela ménagez-vous, et gardez-moi pour mon retour de tournée ce sourire auquel vous nous avez habitués chez Magny.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 27 novembre 1865

Depuis que tu m'as quitté, j'ai travaillé d'arrache-pied. Je viens justement de finir mon second article qui est trop long, et encore j'ai écourté plusieurs passages. Florence est un monde, ce qu'on peut voir en quinze jours est surprenant. Je vais maintement préparer mon cours, mettre à jour ma correspondance, finir l'article Graindorge[1] que tu as vu commencé et faire un autre article[2] sur un romancier du premier mérite, Hector Malot, peu connu, et qui a tant de talent que, sans le connaître, je veux, si je puis, lui rendre service.

Prévost va bien, sa figure est florissante, je l'ai vu. About est à Paris, je vais tâcher de l'avoir à dîner ou à déjeuner. Renan publie le 15 décembre ses *Apôtres*.

Lis dans la *Revue contemporaine* une série d'articles de Sainte-Beuve sur Proudhon[3], du plus grand intérêt, avec toutes sortes de lettres inédites, etc. Sainte-Beuve n'a rien fait de mieux.

J'ai trouvé un docteur allemand fort aimable et fort instruit qui traduit ma *Philosophie de l'Art*. On vient

1. *Un tête à tête*, paru dans *la Vie parisienne* du 9 décembre 1865.
2. Voir p. 278, note 3.
3. En octobre, novembre et décembre; ces articles n'ont pas été recueillis dans les *Nouveaux lundis*, mais, après la mort de Sainte-Beuve, on les a réunis en un petit volume.

de la publier en anglais[1]. J'imprime pour le 15 janvier le premier volume de mon Italie[2].

Voilà, mon ami, toutes mes nouvelles. Je voudrais être à portée pour aller te serrer la main et savoir des tiennes ; ne m'en laisse pas trop chômer. Si l'attention ne te fatigue pas, écris-moi un peu plus souvent. Si tu peux reprendre ton Schopenhauer sans faire d'effort, parle-m'en, donne-moi ton plan, je lirai Schopenhauer pour te répondre. Une pensée me fait plaisir pour toi, c'est le bleu du ciel et de la mer que vous avez l'hiver, tandis que nous pataugeons dans la boue et sous la pluie.

A ÉDOUARD DE SUCKAU

Paris, 22 avril 1866

Mon cher Édouard.

J'ai fini hier mon second volume sur l'Italie, et je t'écris pour avoir de tes nouvelles. Voilà l'hiver passé, comment te trouves-tu du printemps ? Ta leçon de chaque semaine t'a-t-elle fatigué ? Enfin où en es-tu ? As-tu quelque projet pour cet été, quelque séjour au bord de la mer, dans un endroit où la chaleur ne soit pas trop accablante ? Il y a une lacune sur toi dans ma tête, et j'ose dire, malgré l'emphase du mot, ailleurs aussi que

1. Traduction de M. John Durand.
2. Le tome I du *Voyage en Italie* parut à la fin de janvier.

dans ma tête. Tâche de trouver une heure pour la combler.

J'ai beaucoup travaillé cet hiver, j'ai fait un volume de six cents pages qui paraît dans la *Revue*[1] et sera publié en novembre. Je vais commencer un petit livre intitulé *Philosophie de l'Art en Italie* pour Germer Baillière[2]. Mais je suis las et je n'ai guère cœur à l'ouvrage; cependant il faut travailler, sans quoi on se ronge; le spleen est toujours à ma porte, et quoique je tâche de le chasser et même de l'étrangler, il rentre souvent; les raisonnements n'y font rien, c'est constitutionnel, et il remonte à l'École; en somme la machine est moindre que la volonté, voilà la cause. Je m'absorbe tant que je peux dans l'occupation; mon cours m'a pris beaucoup de temps, et quoique j'aie laissé tomber beaucoup de relations, faute de pouvoir veiller, je suis encore une ou deux fois par semaine obligé de sortir le soir.

About est à Paris depuis trois mois. On joue la comédie chez lui, il suffit à tout et il est florissant. Tu as lu son *Turco* dans les derniers numéros de la *Revue*; c'est charmant, il n'a rien fait de mieux.

Tu as vu dans les *Débats*, il y a huit jours, un article de Prévost sur l'Esprit scientifique importé dans les lettres. — C'est son droit de me réfuter dans les *Débats*. Mais cet article avait été lu quelques jours auparavant dans une séance publique de l'Académie, comme une sorte de maiden-speech officiel; je trouve le pro-

1. Le *Voyage en Italie*, tome II.
2. Voir p. 278, note 8.

cédé singulier; je suis désigné si nettement que tout le monde m'a reconnu. Est-ce pour écarter publiquement toute communication possible avec Satan, ses pompes et ses œuvres ? Ce n'est pas d'un camarade....

... Nous ne sommes pas encore renommés à Saint-Cyr; mais probablement je garderai ma place encore cette année. Je vais aller respirer un peu d'air et voir les arbres aux environs de Fontainebleau pendant les deux mois qui me restent, et cependant apprendre le programme de l'histoire contemporaine qui est agréable au goût, suave et utile comme l'huile de ricin.

Cher Ed, voici une lettre qui ressemble à des « faits Paris ». Nous arrivons à l'âge où l'on remplace les dissertations par les gazettes; j'ai eu trente-huit ans hier, mon cher ami; une bonne poignée de main à ta trente-huitième année et laisse-moi t'embrasser en contemporain. Mais surtout, n'est-ce pas, donne-moi de tes nouvelles. A toi.

CHAPITRE VI

(1867-1869)

L'intelligence. — Cours à l'École des Beaux-Arts. — *De l'Idéal dans l'Art.* — *Notes sur Paris.* — *Philosophie de l'Art dans les Pays-Bas.* — Travaux divers. — Mariage de M. Taine. — *Philosophie de l'Art en Grèce.* — Voyage en Bavière, en Tyrol et en Italie. — Articles divers. — Publication de *l'Intelligence.* — Correspondance.

Au commencement de 1867, M. Taine avait près de trente-neuf ans : il était dans la plénitude de sa force et de son talent ; il avait mûri pendant vingt ans ses idées philosophiques et, dans de nombreuses esquisses sans cesse remaniées[1], il avait ébauché la grande œuvre à laquelle il allait désormais se consacrer tout entier. Il se plongea avec joie dans ce travail de prédilection ; nous avons vu par quelles fortes études il l'avait préparé dès sa première jeunesse : ses voyages en Angleterre et ses articles sur Stuart Mill l'avaient mis en contact avec l'École anglaise contemporaine ; il observait sans cesse d'un œil attentif le mouvement philosophique et scientifique à l'étranger et notamment en Allemagne ; enfin, il était en relations fréquentes avec l'élite de nos savants français : des physiologistes comme Vulpian,

1. Voir t. Ier, et dans le présent volume l'appendice n° I.

Claude Bernard, Robin, Verneuil, Broca, Paul Bert; des aliénistes comme Baillarger, Cerise, Luys; des mathématiciens comme Joseph Bertrand, Fizeau, Cournot; des philologues comme Renan, Bréal, Mohl, Gaston Paris; avec M. Berthelot et avec Maury[1]. Il suivait leurs travaux et les résultats de leurs expériences en vue de l'œuvre qu'il méditait. — Il avait renoncé aux titres de ses premiers écrits philosophiques : *Traité des Sensations* et *Traité de la Connaissance*, pour revenir au nom qu'il avait adopté lors de ses ébauches à l'École normale : *Théorie de l'Intelligence*, titre qu'il simplifia encore et qui devint : *De l'Intelligence.*

Malgré toute cette préparation, le travail n'en demeurait pas moins énorme : M. Taine le poursuivit sans relâche pendant plus de trois années, sauf de courtes interruptions pour son cours de l'École des Beaux-Arts où, pendant l'hiver de 1867, il parla encore de la peinture en Italie et particulièrement des Vénitiens. Il publia peu après la leçon sur le Titien[2] et deux autres de généralités sur l'Idéal dans l'Art, qui formèrent le petit volume[3] publié sous ce titre quelques mois plus tard.

Il écrivit en outre dans le courant de l'année des articles sur Paul de Saint-Victor[4], Camille Selden[5], *l'École des Beaux-*

1. Pour les lectures de cette période, voir les notes et renvois de *l'Intelligence.*

2. *Revue des Cours littéraires*, 9 mars 1867, Titien. — Non recueilli en volume.

3. *Id.*, 4 et 11 mai : *De l'Idéal dans l'Art.* Le livre parut sous ce titre à la librairie Germer Baillière. Il est dédié à M. Sainte-Beuve. C'est maintenant le chapitre de conclusion de *la Philosophie de l'Art.*

4. *Journal des Débats* du 28 janvier 1867 : Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux. Études d'histoire et de littérature.* Recueilli dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire.*

5. *Id.* 4 mars : Camille Selden, *Mendelssohn et la Musique allemande.* Non recueilli en volume.

Arts[1], sur *Quelques ouvrages de philosophie récents*[2], et enfin deux préfaces : l'une pour les *Notes sur Paris*[3] dont la publication venait de s'achever dans *la Vie Parisienne*; l'autre pour un ouvrage de son compatriote M. de Montagnac, *les Ardennes* illustrées[4].

Le cours de 1868 ayant pour programme la peinture dans les Pays-Bas, M. Taine pensa qu'il serait utile de revoir les musées de Belgique et de Hollande et de rafraîchir ses impressions de 1858[5]. Il alla donc y passer quelques semaines au mois d'octobre. — Au printemps précédent, il avait fait déjà un court voyage dans l'Est et se reposa quelques jours au couvent de Sainte-Odile, en Alsace; il avait encore les yeux tout éblouis de cet admirable paysage lorsqu'il écrivit, au commencement de l'année suivante, son article sur *Iphigénie en Tauride*[6].

Il résuma son cours de 1868 en un petit volume sur la *Philosophie de l'Art dans les Pays-Bas*[7] qui parut en octo-

1. *Journal des Débats* du 2 avril. Cet article avait été écrit pour le *Paris-Guide*, publié lors de l'Exposition de 1867 avec la collaboration des principaux écrivains français; placé en tête du chapitre VI, *les Écoles*, il est intitulé : *l'Art en France*. Il a été recueilli dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire* (édition définitive), sous le titre · *l'École des Beaux-Arts et les Beaux-Arts en France*.
2. *Id.* 27 juin. Non recueilli en volume.
3. *Vie Parisienne* du 11 mai; cette préface est signée H. Taine, tandis que tous les articles précédents ne portaient comme signature que Frédéric-Thomas Graindorge. Le livre parut en librairie quelques jours plus tard.
4. *Journal des Débats* du 18 novembre 1867. Recueilli dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire*.
5. Voir p. 153.
6. *Journal des Débats* du 2 mars 1868 : *Sainte Odile et Iphigénie en Tauride*; recueilli d'abord dans la 3e édition des *Essais de Critique et d'histoire*, l'article fait à présent partie de l'édition définitive des *Derniers Essais*.
7. Le volume est dédié à Gustave Flaubert. Il a été, comme les précédents, incorporé en 1882 dans le tome II de la *Philosophie de l'Art*.

bre ; comme les années précédentes, il en avait extrait d'abord deux leçons : *l'Histoire de la Peinture dans les Pays-Bas*[1] et *les Époques de la Peinture aux Pays-Bas*[2].

Depuis 1854, M. Taine avait toujours vécu à Paris avec sa mère ; ses goûts sédentaires lui rendaient plus nécessaires qu'à tout autre la régularité et l'intimité du foyer domestique, et Mme Taine, prévoyant le jour où elle pourrait lui manquer, l'avait souvent engagé à se marier. Mais l'état de santé du jeune philosophe avait été précaire pendant plusieurs années; ensuite l'absorption de son travail, la crainte d'amener une perturbation douloureuse dans l'existence de cette mère si dévouée, l'avaient détourné d'une recherche sérieuse. Cependant, il rencontra dans l'hiver de 1868, chez M. Henri Lehmann[3], la fille d'un artiste ami intime des maîtres de la maison[4], et il l'épousa bientôt après, le 8 juin. — Ces nouveaux liens ne changèrent rien à son existence laborieuse et il poursuivit avec ardeur son travail sur *l'Intelligence*, dont le premier volume seul était terminé.

Le cours de 1869 à l'École des Beaux-Arts, le dernier de la période de cinq ans que M. Taine s'était assignée dans le plan de ses leçons d'Esthétique, avait pour sujet *l'Art en Grèce*. Quelques-unes des leçons, refondues et récrites, parurent d'abord dans *le Journal des Débats*[5] et ensuite, au mois de décembre, elles furent réunies en un petit volume dédié à Henri Lehmann[6]. — Il publia également la même

1. *Revue des Cours littéraires*, 4 avril.
2. *Journal des Débats*, 16 juin, 23 et 31 juillet, 7 août.
3. Lehmann (Charles-Ernest-Rodolphe-Henri), peintre, membre de l'Institut, né en Allemagne, naturalisé français, 1814-1882.
4. M. Alexandre Denuelle.
5. 3, 4 et 5 juin 1869 : *la Civilisation et l'Art en Grèce.* — 20 et 22 juin; *Id., le Moment.* — 30 juin et 2 juillet; *Id., l'Éducation.* — 3 juillet : *Id., le Sentiment religieux.*
6. *Philosophie de l'Art en Grèce.* — Ce volume a été incorporé dans la *Philosophie de l'Art*, tome II.

année quelques articles et comptes rendus, un *Récit inédit de la mort de Voltaire* [1], *l'Esprit moderne en Allemagne* [2] de Camille Selden, *la Philosophie de Hamilton* [3] de Stuart Mill, *les Femmes de Gœthe* [4] de Paul de Saint-Victor, et un article nécrologique sur *Sainte-Beuve* [5] dont la mort lui causa une vive peine; il lui avait voué une respectueuse affection et une profonde gratitude pour la bienveillance que Sainte-Beuve lui avait témoignée au début de sa carrière littéraire; il admirait cet esprit si perspicace, ce talent si souple, et les *Causeries du Lundi* étaient pour lui une source perpétuelle de jouissance et de délassement: il se les faisait lire encore dans les derniers jours de sa vie, lorsque la maladie lui interdisait tout travail personnel et tout effort d'attention.

Au mois d'août 1869, M. Taine se rendit à Munich par Bâle et le lac de Constance et pendant plusieurs jours il prit des notes à la vieille Pinacothèque: après une excursion au Königsee, à Salzbourg et à Inspruck, il descendit en Italie par le Brenner, fit un court séjour sur le lac de Garde et à Milan, puis visita la Chartreuse de Pavie, Gênes et Turin, qui ne figuraient pas dans son itinéraire de 1864. Les notes recueillies dans ce voyage n'ont jamais été utilisées, sauf pour des leçons à l'École des Beaux-Arts postérieures à la guerre.

Au commencement de 1870, M. Taine signa avec M. Renan une *Lettre au Journal des Débats* [6] en faveur d'une souscription pour élever en Allemagne une statue à Hegel. Là, comme pour Sainte-Beuve, il acquittait une dette de reconnaissance envers l'homme qui avait été pendant plusieurs années le

1. *Journal des Débats* du 30 janvier 1869. — Non recueilli.
2. *Id.*, 7 février. — Non recueilli.
3. *Id.*, 12 octobre. — Non recueilli.
4. *Id.*, 24 décembre. — Non recueilli.
5. *Id.*, 17 octobre. — Recueilli dans les *Derniers Essais de Critique et d'histoire.*
6. 26 janvier 1870. — Non recueilli en volume.

grand excitateur de son esprit[1]. — Il publia vers la même époque deux courts articles sur la *Philosophie de l'Architecture en Grèce*[2] de M. Émile Boutmy et sur *la Psychologie anglaise contemporaine*[3] de M. Th. Ribot.

Enfin, au mois d'avril, parut à la librairie Hachette la première édition de *l'Intelligence*[4]: ce fut une grande joie pour M. Taine d'avoir pu mener à bien ce qu'il considérait comme le centre de toute son œuvre, le travail dont la pensée avait présidé à toute sa vie intellectuelle, et auquel il s'était appliqué avec un si complet désintéressement. — « Le livre sera lu par cent personnes en France et autant dans le reste de l'Europe, » disait-il en l'achevant. — Sa perspicacité se trouva cette fois en défaut: *l'Intelligence* eut des milliers de lecteurs et son succès semble s'être encore accru depuis que des générations nouvelles, imbues plus que leurs devancières des méthodes de M. Taine, ont voulu pénétrer jusqu'à la source de sa conception philosophique.

1. Voir tome I, *passim*.
2. *Journal des Débats*, 22 janvier 1870. — Recueilli dans les *Derniers Essais de Critique et d'histoire*.
3. *Id.*, 13 mars. — Non recueilli en volume.
4. Les deux premières éditions sont in-8°. La troisième, in-16, parue en 1878, comporte de nombreux changements et quelques additions. La quatrième édition (1883) a été également modifiée. Ces remaniements successifs témoignent de la sollicitude constante de M. Taine pour son œuvre philosophique.

A M. ÉCOFFEY[1]

Paris, 2 janvier 1867

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de votre souvenir, et je vous prie d'accepter pour vous et pour Mme Écoffey les souhaits de ma mère et les miens. Nous avons un temps affreux, de la pluie et puis de la neige; quel plaisir de voir la mer et la villa Reale!... Tout le monde ne peut pas vous imiter.

Quant à la page que vous approuvez sur les avantages de l'institution républicaine, je crains bien que de jour en jour nous ne nous écartions de ce régime. Nos États modernes sont trop grands, et forcément ils deviennent tous les jours plus réglementés. Vos municipalités et vos divergences provinciales vous servent encore un peu de contrepoids. En France, nous n'en avons plus et ceux qui veulent chez nous retrouver l'individu oublient que tout ici est poussière. En dehors du fonctionnaire, nous n'avons plus d'éléments d'association ni d'organisation. A mon avis notre rôle est fini, du moins provisoirement; l'avenir est à la Prusse, à l'Amérique et à l'Angleterre. Nous avons fait comme vos Italiens du XVIe siècle : nous avons été en avant, bien au delà des autres, dans une direction supérieure; nous avons eu le principat Européen; nous avons proclamé et appliqué l'égalité,

1. Consul de Suisse à Naples.

comme à la Renaissance vous avez proclamé et manifesté la haute vie intelligente et la belle vie sociale. — C'est un vin pur et généreux; mais nous avons bu trop du nôtre, comme vous du vôtre, et nous voilà abattus, retardés comme vous l'avez été, pendant que les voisins qui ont mis de l'eau dans leur breuvage gardent leur équilibre et nous devancent comme ils vous ont devancés.

A M. PAUL DE SAINT-VICTOR

Paris, 23 mars 1867[1]

Mon cher ami, c'est vous qui êtes le magnifique Italien de la Renaissance, accueillant un nouveau venu dans votre palais. Moi je suis l'homme du Nord venu du pays des boues et des chênes verts, et je ne puis que remercier, remercier encore. Tout ce que je puis vous dire, en échange, c'est que j'apprends et apprendrai. Tout jeune, quand j'avais vingt sous pour ma semaine, j'en économisais dix pour acheter une vieille estampe (elles étaient à bon marché, dans ce temps-là) et j'ai oublié, par elles, mes heures les plus tristes. Je note vos critiques et je vous en demanderai de plus détaillées. En attendant, remarquez seulement que je me suis dédit un peu, et par des réserves finales, de mon admi-

1. Remerciement pour l'article de Paul de Saint-Victor sur le second volume du *Voyage en Italie*.

ration pour Tintoret. J'ai reconnu, à la dernière page, que j'avais eu un coup de soleil dans les yeux.

Quant à Benozzo Gozzoli, j'ai rapporté sur lui quatre pages de notes, mais, à cause de l'encombrement, je l'ai omis, ainsi que bien d'autres choses. Mon livre devrait s'appeler : *Voyage d'un historien à travers la Peinture.* Je ne suis rien de plus et n'aspirerai jamais à être un critique d'art; il aurait fallu une éducation ou une demi-éducation de peintre; je ne l'ai pas, et depuis trois ans que j'étudie en détail des dessins originaux, Vasari et les textes environnants, je me persuade de plus en plus que, chez le sculpteur et le peintre de la Renaissance, le moule de la pensée était autre que chez nous. Ils pensaient par des formes colorées et nous par des mots abstraits.

Voilà pourquoi, à mon sens, il faut avoir peint, dessiné, modelé, ou tout au moins posséder, comme vous et Gautier, le moule intérieur à images, pour les juger en détail et pièce à pièce.

Leurs œuvres et les statues grecques ont produit sur moi l'effet d'une race distincte, absolument vivante, et comparable aux races réelles que j'avais vues, Français, Anglais, Allemands, Italiens. J'ai eu une sensation de physiologiste et de psychologue, et je l'ai rendue par les mots de mon métier.

Encore merci; je serre votre affectueuse et loyale main.

A M. ÉCOFFEY

Paris, 7 mai 1867

Mon cher Monsieur Écoffey,

Ma cousine m'a apporté hier l'orange qui a poussé dans votre jardin. Je me suis fait décrire votre petit jardin et votre terrasse. Il doit faire bien chaud à Naples, puisque nous étouffons à Paris, mais voir la mer le soir au coucher du soleil, cela compense tout.

Beaucoup de gens ici croient à la guerre; cependant je n'y crois pas, du moins pour cette année. L'opinion s'est calmée, l'irritation est moindre, et vous savez la puissance du bon sens et des intérêts lorsqu'on leur donne le temps de parler. Le paysan s'est beaucoup enrichi depuis vingt ans; il a acquis de la terre, payé presque toutes ses hypothèques, acheté quelques titres d'obligations de chemins de fer. Il prend des idées de bourgeois, se donne un peu de bien-être, limite le nombre de ses enfants, songe à l'avenir, commence à lire le journal. Une telle masse est bien plus difficile à lancer et à faire tuer qu'il y a soixante ans. De plus en plus, je crois, les choses se passeront comme en Angleterre, les politiques, les diplomates, les hommes d'État y sont à la queue de l'opinion au lieu d'être à sa tête. Il n'y a plus place pour un Pitt et une aristocratie qui fait des entreprises, des calculs d'équilibre politique à

longue portée. On souhaite la paix, le commerce, le travail, le bien-être pour soi et pour le moment, et l'on résiste de plus en plus énergiquement aux raisonnements qui, dans une tête de souverain, feraient tuer cent mille hommes pour le bénéfice des générations futures et pour le maintien d'une prééminence.

L'impression qui m'arrive de vos affaires italiennes n'est pas bonne. Il vous faudra du temps pour accepter les contrariétés auxquelles est soumis un peuple moderne indépendant; si je ne me trompe, tous les récits des voyageurs et toutes les observations convergent vers la même conclusion. Pour payer un grand gouvernement national et régulier, il faut que la nation travaille beaucoup, que chaque homme sache se contraindre, s'ennuyer, s'assujettir, s'enfermer dans un bureau, piocher son champ, étudier les méthodes nouvelles, pratiquer des améliorations, se priver d'oisiveté, de fêtes, d'amour, de danse et de rêverie. Il faut de plus que les fonctionnaires soient probes, zélés, bien disciplinés et obéissants. — Tout cela est contraire chez vous aux traditions et aux habitudes des trois derniers siècles, et rien n'est plus difficile que de changer une habitude qui a peut-être dégénéré en instinct. Mes amis s'accordent à dire que votre révolution se réduit pour le présent à deux choses : des impôts plus lourds pour tout le monde et le plaisir de parler politique pour les gens qui ont un habit. — Est-ce vrai? Rectifiez-moi, si je me trompe.

Acceptez encore une fois, cher Monsieur, mes remer-

ciements pour toutes vos obligeances, et présentez à Mme Écoffey mon souvenir et mon respect.

A SA MÈRE

Sainte-Odile, 24 mai 1867

Je suis au couvent depuis une heure et je m'y trouve bien. J'ai déjeuné avec deux œufs parfaitement frais et une tasse de lait excellent. Ce sont des religieuses qui vous servent. L'encre seule, comme tu vois, laisse à désirer. Ma fenêtre donne à droite sur deux montagnes et à gauche sur trente lieues de plaine. — Il fait un peu froid, vu la hauteur et le vent; mais j'ai dans ma chambre un bon poêle qu'on allumera tout à l'heure. J'attends demain Émile Boutmy, et ce soir je dînerai seul avec les religieuses; je suis le seul hôte. Tout ceci est comique, il faut raconter l'histoire aux gens qui m'appellent impie. J'ai déjà causé abondamment avec la supérieure, et je suis sûr d'être très bien avec elle. — Les montagnes et surtout les pins dont les branches verdissent par le bout m'ont fait un bien extrême. Je retrouvais ce matin l'enchantement ancien, le sentiment de la nature heureuse et bienfaisante. Beaucoup de choses y contribuent dans ce pays-ci. J'ai couché à Obernay, petite ville de 5000 âmes, vieillotte et patriarcale; j'ai causé le soir et à déjeuner avec la jeune fille de la maison, qui n'est pas belle, mais qui a l'air par-

faitement honnête, douce et sensée; ces sortes d'intérieurs pacifiques vous rendent la paix. Aucune prétention, aucune ambition; l'étranger est servi avec empressement, bienveillance, sans flatterie, ni mensonge. Aucune coquetterie, aucune affectation pour passer pour dame....

A LA MÊME

Sainte-Odile, 29 mai 1867

... Je pense rester ici jusqu'à samedi; j'y suis très bien, au mieux avec les sœurs et l'abbé directeur; on me fait des friandises, je leur parle allemand, je leur conte mon voyage au Mont Cassin et les légendes de Saint François; elles sont franciscaines, très bonnes, très aimables et point du tout bigotes. L'abbé me prête des livres de la bibliothèque; je fais trois ou quatre lieues par jour dans la montagne; je vois des pins de cent cinquante ans, de vieux châteaux ruinés envahis par les arbres et les lierres; je regarde les rocs qui sont de l'espèce géologique la plus curieuse (toute la vallée du Rhin était un glacier énorme, qui roulait et entassait les blocs sur les hauteurs). J'ai devant ma fenêtre trente lieues de pays, le Rhin au milieu qui paraît large comme le doigt, les montagnes de la Forêt Noire à l'horizon, le soleil qui se lève à quatre heures du matin en face de ma fenêtre. Il n'a plu qu'un jour, je suis

pourtant sorti avec un parapluie. Aujourd'hui le ciel est splendide; c'est la fête de l'été.

Édouard m'écrit; pauvre garçon, voilà sa lettre, j'ai bien peur que ce ne soit la fin[1].

Boutmy n'a pu venir. Je suis donc seul, mais le pays est si beau et les gens si bienveillants que je ne m'ennuie pas. D'ailleurs il est bon de quitter Paris de temps en temps. C'est le seul moyen de voir les choses en grand, par masses, et de bien raisonner sur soi-même.

A SAINTE-BEUVE

Barbizon, 15 juin 1867

Mon cher oncle,

Merci de votre merci[2]. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette dédicace était quelque chose de plus qu'une dette scientifique. Si je fais de la physiologie morale, c'est grâce à vous; — si j'ai trouvé, après beaucoup d'oppressions, beaucoup de bienveillance dans la vie, c'est grâce à vous aussi.

Maintenant une question bien sincère et qui appelle une réponse non moins sincère. Réfléchissez et, me connaissant comme vous me connaissez, vous verrez

1. M. Édouard de Suckau succomba quelques semaines plus tard.

2. M. Taine avait dédié à Sainte-Beuve son petit volume de *l'Idéal dans l'art*.

que j'y vais avec vous de franc jeu. — Vous avez reçu, j'espère, un volume intitulé *Vie et opinions de M. Graindorge*. 1° Est-ce bon ou mauvais? 2° Ai-je eu tort ou raison de le faire?

Des amis que j'estime et [qui] ont de l'esprit, ont porté sur ce livre des jugements extrêmes et absolument contraires, les uns pour, les autres contre. Je n'ai point lu encore de journaux; tout ce que je sais, c'est que l'édition est vendue. Je l'ai écrit pour deux raisons: d'abord parce qu'on louait mes peintures de mœurs à la cour d'Élisabeth, sous Charles II d'Angleterre, sous Charles II d'Espagne, etc. : raison de plus pour essayer de peindre un monde que je connaissais mieux, étant témoin. — Ensuite parce que je voulais essayer une forme nouvelle, l'expression de la sensation immédiate, ce qui ne se peut dans le style démonstratif et analytique de mes autres livres. — Quant au personnage qui est mis en scène, je l'ai copié d'après un homme de moi bien connu et longtemps pratiqué; et je lui ai donné des idées anglo-saxonnes, parce que ce sont les siennes, parce que ce sont celles que je connais le mieux, et enfin parce que ce sont celles qui, grâce au contraste, montrent le mieux le caractère des nôtres.

A vous de me dire si j'ai bien fait. Il est clair que je ne puis faire cette question qu'à vous, et vous admettez, n'est-ce pas, qu'en ce moment je ne pêche pas des compliments en eau claire ni en eau trouble. Dites-moi votre pensée sans atténuation ni restriction.

Je suis avec ma mère, à Barbizon, près de la forêt,

et j'écris mon traité de *l'Intelligence*; Condillac et de Tracy en savaient plus là-dessus que Jouffroy. Tout a été vicié par l'école antiscientifique de Royer-Collard et de M. Cousin. Par bonheur, les physiologistes ont travaillé, entre autres tout récemment Helmholtz, sur le son et les couleurs, et en outre les Anglais, Herbert Spencer, Mill et Bain. Mais il faut une concentration d'esprit complète et beaucoup de santé pour faire un pareil travail. J'y tiens, parce que là est la racine de toutes mes idées historiques et morales.

A vous de cœur[1].

SAINTE-BEUVE A H. TAINE

Ce 16 juin 1867

Cher ami,

Vous me demandez quelque chose de difficile, car il est toujours difficile de se mettre exactement à la place d'un autre.

En fait, *Graindorge* sera critiqué et vous sera reproché. Il se lira, il se vendra, mais vous aurez beau faire, la critique qui n'a pu s'attaquer à vos grands livres ou qui, en s'y attaquant, s'est cassé les dents, mordra sur celui-ci qui est

1. L'enveloppe dans laquelle cette lettre se trouve porte de la main de Sainte-Beuve :

H. Taine.

Grates maximas
Pro ope agit
Victus fugatusque.

tout à sa portée. Si c'était tactique, elle ne serait pas mauvaise, car l'éloge refluera d'autant plus vers vos autres ouvrages.

Quant au livre en lui-même, je ne suis pas très bon juge. Je n'aime pas ce masque de *Graindorge* qui n'est pas un masque du tout, qui est déplaisant par sa crudité et qui n'a aucune vraisemblance, car il est impossible qu'un homme ainsi fait écrive quantité de jolies choses et très fines, qu'il fallait tout simplement produire sous votre nom. Si vous avez connu tel homme en effet que M. Graindorge, rien n'était plus aisé que de le faire intervenir et de le montrer à la rencontre, mais vous-même tenant toujours le dé.

Ce livre de *notes sur Paris* a nécessairement l'inconvénient de tous les jugements où vous entrez au vif dans le contemporain. C'est une façon périlleuse d'éprouver vos théories ; à votre place, j'y prendrais plus garde. Il y a une infinité de manières de voir les choses et les hommes du jour : on n'y arrive pas du premier coup. J'ai peu vu de bals bourgeois, même à Paris, mais je ne crois pas que les femmes y aient des « pattes ». Ces crudités déplaisent. L'exquis talent d'analyse que vous montrez tout à côté en mainte page n'empêche pas cela de paraître dur. Pourquoi être si pressé de traduire des impressions en notes écrites, et ces notes elles-mêmes en lois ? De plus, il n'est pas mauvais, quand on écrit l'*Histoire de la Littérature anglaise*, l'*Histoire de l'Art*, la *Théorie de l'Idéal*, l'histoire et l'analyse de l'*Intelligence* humaine, d'en paraître assez occupé pour ne pas s'en distraire devant le public par des sujets qui sont le gibier des chroniqueurs. Ici, comme tactique, il y a peut-être une faute et qui compense l'avantage que je disais en commençant.

Vous voyez comme j'hésite et comme je flotte. Après tout, vous n'avez ni bien ni mal fait; vous avez obéi à votre

forme et à votre allure. Vous avez été pressé de réaliser, ce qui est la tendance aujourd'hui. Vous consultez là-dessus un homme de lettres qui est à moitié l'homme d'autrefois. Qu'en dit About, l'homme d'aujourd'hui? Approuve-t-il ou blâme-t-il?

Je sais bien que de grands penseurs d'autrefois n'y regardaient pas eux-mêmes de si près. Se sentant en fonds, ils se prodiguaient à tout propos : Leibnitz écrivait et imprimait sur toutes sortes de sujets à la fois et cela ne le diminue certes pas dans la perspective.

De près il y a du pour et du contre. Je vous demande pardon d'être aussi mauvais consultant. Je relirai bien des pages du livre où M. Graindorge est de trop et où je ne veux que du Taine.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

A MADAME C. COIGNET

Paris, 18 octobre 1867

Monsieur[1],

Je reçois les quatre articles que vous avez publiés dans *la Morale Indépendante* sur *l'Idéal dans l'art* et je

1. Madame C. Coignet a bien voulu, à notre demande, détacher de ses Mémoires destinés à paraître après elle les trois lettres qu'on va lire (voir plus loin, p. 346 et 352); ces lettres ont été écrites par M. Taine à Madame Coignet, en réponse a la critique qu'elle avait faite de certaines de ses œuvres dans *la Morale indépendante*. Cet organe ayant fait grand bruit au moment de son apparition, Madame Coignet, pour ne pas attirer l'attention en se posant en femme philosophe, dérobait son sexe sous la signature *C. Coignet*; M. Taine, en effet, s'y trompa, et de même M. E. Caro et M. Th. Ribot dont elle avait également analysé quelques œuvres.

vous remercie de la façon honorable et bienveillante dont vous traitez cette étude. La critique ainsi entendue ne peut être qu'agréable et je ferai mon profit de votre contradiction. Laissez-moi cependant vous présenter en abrégé les objections qu'elle me suggère. D'abord, troisième article, page 44 : je suis si loin de nier l'observation psychologique, que j'écris depuis un an une psychologie de l'Intelligence, ce sera mon principal travail ; et je suis si peu matérialiste qu'à mes yeux le monde physique n'est qu'une apparence, produite par le jeu de notre perception extérieure. — En second lieu, et c'est là l'essentiel, de ce que les événements moraux, idées, passions, aptitudes, instincts, facultés forment un monde à part, il ne s'ensuit pas qu'ils échappent à des lois ; ils ont des lois aussi rigoureuses que les événements physiques ; en d'autres termes, ils ont des conditions précises dont la présence ou l'absence entraîne leur présence ou leur absence. A cet égard, je vous prie de relire la discussion admirable de Stuart Mill dans son *Examination of Sir William Hamilton's philosophy*. — En troisième lieu, je ne pouvais à propos de l'Idéal dans l'art écrire une morale. J'indique seulement pour quelles raisons certaines qualités morales nous paraissent belles. Il s'agissait d'expliquer pourquoi une énergie malfaisante comme celle de Iago, de Richard III, se trouve belle ; je ne songe en aucune façon à les justifier.

P. 51, quatrième article. Même réponse : je n'ai pas à donner un critérium du vice et de la vertu ; je ne prétends en aucune façon « que le mobile soit indifférent à

la moralité de l'acte ». Mon unique affaire est de montrer parmi les mobiles ou principes moteurs d'actions exprimés dans les œuvres d'art, quels sont ceux qui sont bienfaisants et partant beaux. Toutes les questions et les difficultés de la morale sont réservées ; ce n'est pas à l'esthétique, c'est à une science distincte de chercher jusqu'à quel point la bienveillance et l'abnégation doivent être poussées, en quel cas il faut préférer la minorité à la majorité, etc.

Je crois donc, Monsieur, que là où vous voyez des objections, il y a des lacunes, lacunes volontaires et imposées par le sujet du livre. Permettez-moi de ne répondre que de mon esthétique; l'autre science est si grande qu'il faut la traiter à part.

Cette lettre, bien entendu, est personnelle; je ne réclame ni insertion, ni rectification, et mon seul but en vous l'écrivant est de vous dire que je suis peut-être moins éloigné de vous que vous ne le pensez. Le seul point où je pressens une différence foncière, c'est la question de la liberté: je crois qu'on est en cela dupé par les mots ; pour moi, je suis absolument déterministe, et j'appuie mon opinion sur l'observation psychologique autant que sur l'expérience physique. Je ne puis là-dessus que vous renvoyer à la *logique* et surtout à l'*Examen* de Stuart Mill; c'est un chef-d'œuvre de bon sens, de force et de netteté.

Agréez, Monsieur, je vous prie, toute ma considération et mon dévouement.

A M. C. COIGNET

Anvers, 20 octobre 1867

Monsieur,

Ma mère, que j'ai priée en mon absence de lire mes lettres, m'envoie un extrait de la vôtre. Celle que je vous ai écrite est trop visiblement personnelle pour être insérée dans un journal ; je vous le faisais remarquer en finissant. Mais s'il vous paraît intéressant de marquer « la position de la question », laissez-moi vous dire que j'ai touché ce point ailleurs, et avec toute l'attention que réclame un débat public ; c'est dans la préface de la deuxième édition des *Essais de Critique et d'histoire*. Là, vous trouverez, après l'exposition complète de la méthode, la réfutation des objections qu'elle soulève. J'y réponds entre autres aux reproches de supprimer l'individualité et la responsabilité, et je tâche de montrer l'erreur principale qui règne en ce sujet ; on prend des signes pour des choses, selon l'habitude scolastique, et l'on ne voit pas le sens exact des mots : loi, force, personne, etc.

Bien loin de refuser la discussion sur ce point, je l'accepte et de grand cœur, et s'il vous était agréable de vous en charger, après avoir lu les admirables chapitres de Stuart Mill, d'Herbert Spencer, de Bain, je serais heureux de voir le débat repris par un esprit attentif et convaincu. Ne pensez pas que mon opinion soit nouvelle ; la grande moitié des philosophes est

déterministe ; les stoïciens, Spinoza, Leibnitz au premier rang, tous les grands Allemands modernes; ajoutez des hommes de sens exquis, Voltaire et Vauvenargues; comptez encore tout le mouvement des sciences modernes, les psychologues anglais, les statisticiens, les trois quarts des aliénistes; la théorie actuelle des forces et de leur équivalence va dans ce sens, et, bien loin d'enchaîner l'homme dans la résignation fataliste, cette théorie augmente sa puissance et son espérance en lui montrant les conditions de sa transformation et de son action.

A MADEMOISELLE D.

Orsay, 22 mai 1868

Vous savez comment j'ai passé la soirée hier. Avec George Sand et le prince Napoléon, il y avait Renan et Marchal le peintre; Flaubert retenu à Rouen manquait. On a causé théâtre ancien et moderne, exposition de cette année (sur M. Lefèvre notamment; le portrait est celui de sa sœur, il paraît qu'il s'est donné des libertés de frère : l'original est plus joli et ne ressemble pas beaucoup); académie des Inscriptions et travaux historiques, enfin et surtout politique générale et affaires cléricales. Voici un seul mot de George Sand, bien généreux et naïf comme tout ce qu'elle sent et ce qu'elle dit. Nous comparions le théâtre au roman, et je lui disais qu'un romancier me semble descendre lorsqu'il écrit pour

le théâtre, parce qu'il est obligé d effacer ses finesses, ses analyses délicates, ses *dessous*, de subir les nécessités de la rampe, de la scène et les exigences d'un public de hasard. « Cela est vrai, dit-elle, mais j'aime le théâtre, parce qu'on y travaille en compagnie et qu'on est plusieurs à porter la même pensée. » — Vous reconnaissez ses instincts de fraternité et même de socialisme. Elle disait aussi à Renan qui est pessimiste sur la France et la politique : « Vous savez trop bien le passé ; pour croire, espérer et agir, il faut voir surtout l'avenir ». Toujours le même souffle de jeunesse et d'enthousiasme, avec un air calme et un grand goût pour le silence. Je vous avoue que j'aurais mieux aimé être seul avec elle et Renan ; on ne cause bien qu'à trois ; mieux vaut encore n'être que deux ; on peut alors questionner à fond, voir le dedans, laisser tomber tous les voiles et toutes les convenances de la politesse....

Renan et Berthelot ont besoin pour travailler, l'un de son laboratoire, l'autre de sa bibliothèque. Ils viennent de leur maison de campagne de Sèvres tous les matins à Paris, vers neuf heures, travaillent enfermés jusqu'à six heures du soir. — Pour moi, je n'ai besoin que de soixante volumes à peu près, j'en fais une caisse que j'emporte avec moi ; ajoutez quelques petits voyages à Paris pour causer avec les gens spéciaux ou aller aux bibliothèques, j'ai tout ce qu'il me faut de matériaux.... J'ai une sorte de chemin à creuser dans une côte dure, inégale, escarpée ; quelquefois une journée, une semaine se passe sans que j'avance ;

j'ai rencontré un roc contre lequel mes outils s'émoussent; par exemple hier, en toute ma journée j'ai fait une demi-page. Très souvent aussi, à cause de la difficulté du sujet, la matinée se passe à tourner en rond dans la chambre; je suis en train de ranger mes idées dans ma tête, de revoir l'ensemble de mon sujet, de choisir entre les percées possibles; c'est au bout de deux ou trois heures seulement que le choix et la lumière se font. Hier, à la fin de l'après-midi, j'ai eu la conclusion d'un chapitre essentiel, d'une grosse idée qui, si elle est juste, servira d'arc-boutant à tout un morceau de l'édifice. Mais en revanche vers quatre heures j'étais las et je n'étais plus bon à grand chose. J'ai joué un peu de piano, et fort mal.

A M. JOHN DURAND[1]

Orsay, 15 août 1868

J'ai fini le petit volume intitulé *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*. On va l'imprimer et j'aurai soin que Germer Baillière vous l'envoie. Je suis toujours enfoncé dans mon *Traité de l'Intelligence*; c'est une rude besogne et je ne la terminerai pas encore cette année.

1. M. John Durand, né aux États-Unis, d'une famille de réfugiés de la Révocation de l'Édit de Nantes, a traduit en anglais une grande partie des œuvres de M. Taine, notamment la *Philosophie de l'Art* et *les Origines de la France contemporaine*; il a été pendant plus de vingt-cinq ans l'un des plus fidèles amis de M. Taine.

Je vous remercie d'entreprendre la traduction de mon *Idéal dans l'art.* Ces théories abstraites trouveront-elles des lecteurs en Amérique? A vous d'en juger; pour mon compte, je crois qu'ils trouveraient plus d'intérêt à un livre de faits comme la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*. Probablement, mon cours l'an prochain aura pour sujet l'art antique.

Vous êtes aussi bien que moi au courant de nos nouvelles littéraires et politiques. — Le ton de la polémique devient violent comme aux approches d'une explosion; conservateurs et libéraux, catholiques et libres-penseurs semblent exaspérés. Plaise à Dieu qu'ils en restent aux paroles! Mais chez nous, vous le savez, l'action suit de près; on manque de patience et l'on finit par dire: « Tirons-nous des coups de fusil et que cela finisse ». — Or, à mon avis, toute violence réprimée ou victorieuse aura pour effet de retarder l'établissement du régime modéré et libéral qui est le seul passable. Une bourrasque républicaine nous mettrait aux mains d'un dictateur militaire et du clergé; des brutalités gouvernementales ou une inquisition cléricale provoqueraient une secousse révolutionnaire.

Mais les gens rassis se trouvent embarqués comme les autres dans le navire commun et sont obligés de subir ce qui arrive.

Adieu, cher Monsieur, veuillez nous tenir au courant, M. Germer Baillière et moi, du succès ou de l'insuccès de notre publication commune; ajoutez-y pour moi des nouvelles de votre santé et de tout ce qui per-

sonnellement vous concerne, et acceptez une cordiale poignée de mains.

A ERNEST RENAN

Viroflay, juin 1869

Mon cher ami,

.... Je viens de lire *Saint Paul*; je différais de vous en écrire, parce que j'achève un maudit chapitre qui tend toute mon attention. Je vous en parlerai. C'est prodigieux ce que vous avez tiré de petits textes insignifiants et épars partout, pour faire comprendre les *Épîtres* et l'*homme*. Vous avez un filet énorme et à mailles serrées que vous avez jeté sur toute la littérature et l'épigraphie du temps. Le tout très intéressant, très vivant, très solide. Il me manque ici un Saint Paul en grec, pour réfuter, comme sans doute elle doit l'être, la seule difficulté qui se soit présentée à mon esprit. Quand je l'ai lu autrefois, probablement à cause de mon habitude du grec classique, il me semblait plus âpre, plus saccadé que dans vos traductions, — une sorte de Victor Hugo. Je croyais entendre un cri continu, des soubresauts d'exclamations concentrées, un orage intérieur de logicien et d'exalté. Mais vous avez dit vous-même en note que toute traduction littérale serait inintelligible, que vous ne gardiez que le sens et le mouvement de la pensée.

Merci, et à vous bien amicalement.

A MADAME C. COIGNET

Viroflay, 31 juillet 1869

Monsieur[1],

Je vous remercie vivement de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant *la Morale indépendante*; je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt, et j'ai suivi avec sympathie les sentiments généreux, les convictions énergiques dont ce livre est le témoignage. Mais, au point de vue philosophique, mes idées sont tout à fait opposées; c'est ce qui m'empêchera d'en rendre compte dans *le Journal des Débats*. La question est trop grosse; il faudrait un volume entier pour l'exposer avec clarté. — Votre opinion est celle de l'école régnante; M. Caro, M. Janet, M. Simon surtout, dans ses cours et dans son livre sur *la Liberté*, soutiennent la même thèse. A mes yeux, elle est tout à fait fausse; je suis déterministe au sens le plus absolu du mot, non seulement comme Stuart Mill, mais comme Spinoza. Je n'admets aucune des conséquences immorales que l'on essaie ordinairement d'opposer à la doctrine; vous citez vous-même avec admiration une phrase de Marc-Aurèle; or, Marc-Aurèle et tous les stoïciens posent en principe l'enchaînement rigoureux de tous les événements et la nécessité de toutes les volitions humaines. — Vous avez posé dans votre livre la thèse contraire comme évidente de soi.

1. Voir la note p. 343.

Je crois qu'elle ne l'est pas, et que les philosophes de l'école se laissent duper par des mots. Le seul homme qui ait discuté la question avec de bons arguments, est M. Renouvier; et toute sa preuve est tirée d'une conception mathématique et métaphysique, l'impossibilité d'une série infinie, et la nécessité d'un commencement, en sorte que sa thèse de la liberté humaine n'est qu'une application de sa doctrine générale sur les origines et sur les facteurs initiaux. — Vous voyez, monsieur, ma difficulté; quelle que soit mon estime pour votre talent, vous trouvez en moi un adversaire; non seulement je vous contredirais sur la question abstraite, mais je vous attaquerais sur les conséquences; selon moi, si l'on nie la détermination absolue des volitions humaines, il n'y a plus de science morale, plus de prévision; si l'homme peut améliorer sa condition, son esprit et son âme, c'est seulement parce que les événements internes sont rigoureusement et mutuellement dépendants; la connexion des faits qui nous donne notre empire sur le monde physique nous donne aussi notre empire sur le monde moral.

Veuillez donc, monsieur, agréer mes excuses en même temps que mes remerciements, et me pardonner si je me renferme dans mon rôle naturel de sympathique et tacite contradicteur.

CHAPITRE VII

(1870)

Projet d'un livre sur l'Allemagne contemporaine. — Études préalables. — Voyage à Francfort sur le Mein et en Saxe. — La déclaration de guerre. — Notes sur l'Allemagne.

Pendant l'hiver de 1870, M. Taine, tout en corrigeant les épreuves de l'*Intelligence,* avait ébauché le projet d'un nouveau livre. — Il avait songé tout d'abord à une Théorie de la Volonté qui eût été la suite et le complément de son œuvre philosophique, telle qu'il l'avait conçue dans sa jeunesse[1]; mais il avait le cerveau un peu fatigué de ces trois années d'abstractions auxquelles il venait de le soumettre, et il décida d'ajourner à une époque ultérieure la seconde partie de sa psychologie. Il résolut alors d'entreprendre sur l'Allemagne contemporaine un travail analogue à celui qu'il avait fait sur la littérature anglaise: mais son enquête, plus restreinte, devait porter surtout sur le XIXe siècle et il ne voulait étudier la littérature allemande qu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Il savait, comme tous les esprits attentifs, quel formidable voisin veillait à notre frontière de l'Est et, sans prévoir l'imminence ni surtout l'étendue de la catastrophe qui menaçait notre pays, il pen-

1. Voir tome I et p. 377, appendice n° 1.

sait accomplir un devoir de bon Français en éclairant ses concitoyens sur la culture intellectuelle, les forces matérielles et les tendances nationales de nos futurs adversaires.

Il projetait pour l'été de 1870 un voyage de plusieurs mois en Allemagne ; il s'y prépara pendant l'hiver par des conversations et par de nombreuses lectures de littérature et d'histoire dont on trouvera plus loin quelques extraits. — Au mois de juin, il se dirigea vers Francfort sur le Mein, sa première étape, et de là, il partit pour Weimar et pour Dresde.

« J'ai quantité de lettres de recommandation et l'espoir de faire un voyage fructueux », écrivait-il à sa mère au moment de se mettre en route. « Je m'en vais donc refaire un voyage comme celui d'Italie ou d'Angleterre. Aurai-je encore la fraîcheur et la vivacité d'impression? Je suis fatigué de mon gros bouquin et ces trois mois de lectures allemandes ont achevé de me lasser. Je vais me remettre au vert en voyant du vivant; mais l'âge mûr est venu, et quantité de chocs, de sursauts que me donnaient les choses dans leur nouveauté, me manqueront peut-être maintenant... »

Quelques jours plus tard, il écrivait de Weimar : « J'ai toujours trouvé des gens charmants en voyage et ce sont eux qui me remercient de ma visite; nous nous sommes mis en perce comme des tonneaux, réciproquement. Cela m'a fait du bien, j'ai besoin de penser comme mon estomac a besoin de manger ; il me semble en ce moment que je suis en pleine chasse..... » En dehors du monde politique, on ne pressentait pas encore en Allemagne l'orage si prochain ; le 9 juillet, le voyageur écrivait à Mme H. Taine : « Croyez-moi, vous vous faites des chimères : j'étais en Angleterre en 1860, au plus fort de l'enrôlement des volontaires et des menaces de guerre par la France. Les Anglais me disaient tous : « L'Empereur nous pousse à bout. » — Et

rien que d'amical dans leur accueil; partout on sépare le particulier de l'homme public. Ce sont les journaux qui noircissent tout; les Allemands que je vois sont tous plus polis que leurs gazettes; de même chez nous..... M. Curtius viendra à Paris en septembre. »

Après un court séjour en Saxe, M. Taine se disposait à aller à Berlin où il comptait passer au moins un mois, lorsqu'un malheur de famille[1] le rappela brusquement en France le 12 juillet. — Les événements politiques se précipitèrent comme l'on sait dans la semaine qui suivit son retour; toutes les pensées se tournèrent vers la frontière; ce n'était plus l'heure des prévisions lointaines et ceux qui les avaient eues renfermèrent dans leurs cœurs attristés la prescience des prochains malheurs. — M. Taine renonça à tout jamais à son travail sur l'Allemagne : « Nous ne pouvons plus être impartiaux », disait-il, et sa haute probité intellectuelle ne lui permettait pas de porter un jugement dicté par un esprit prévenu, Les préoccupations patriotiques étaient trop vives pour qu'il pût concentrer sa pensée sur un travail nouveau, abstrait et difficile; il se contenta donc de reprendre ses cahiers d'Angleterre[2] et de rédiger sous une forme plus châtiée les notes hâtivement prises au courant de la plume; les *Notes sur l'Angleterre* ne parurent qu'en 1871-1872.

Dans le prochain volume, nous suivrons M. Taine pendant la douloureuse période de la Guerre et de la Commune.

1. La mort de sa belle-mère, Madame Denuelle.

2. « Dans mon cercle d'amis et dans tout mon voyage depuis la frontière, tout le monde était contre la guerre ; pour moi j'en suis désolé ; je sais par expérience ce que vaut un homme et ce qu'il en coûte à sa mère pour l'élever, et à cet égard comme à beaucoup d'autres un Allemand vaut un Français. J'essaie d'écrire mes notes sur l'Angleterre, cela fera un volume ; mais par cette chaleur et avec ces préoccupations je ne peux pas beaucoup travailler. » (*Lettre à sa mère*, 24 juillet 1870).

nous verrons comment le penseur, dégageant les leçons de cette cruelle épreuve, entreprendra cet examen de conscience national d'où sont sorties les *Origines de la France contemporaine*.

NOTES SUR L'ALLEMAGNE [1]

28 décembre 1869

Conversation avec Karl Hillebrand [2].

L'Allemand se transforme et change de caractère. Il devient orgueilleux, méprisant, injuste avec les étrangers. Il perd tout à fait la largeur d'esprit cosmopolite, la tolérance, la sympathie pour autrui qu'il avait sous Gœthe; ses motifs d'orgueil sont les suivants :

1° « C'est nous qui avons renouvelé l'Europe, tiré le monde de la décadence romaine, de la pourriture antique, par l'invasion du IVe et Ve siècle; notre sang a refait le vieux sang usé.

2° « Au XVIe siècle, nous avons fait le protestantisme, la rénovation morale. Voyez aujourd'hui les peuples en pleine sève : Prusse, Angleterre, États-Unis, tous ceux qui se sont délivrés du joug romain, et la France, qui,

1. Voir p. 173 les Notes du voyage de 1858.
2. Hillebrand (Karl) professeur et littérateur, naturalisé Français, était titulaire d'une chaire de littérature étrangère à la Faculté de Douai. Il quitta la France lors de la guerre de 1870 et se fixa en Italie où il mourut. Voir p. 278.

par contre-coup, a gardé la libre pensée étouffée en Espagne et en Italie.

3° « Nous sommes plus vertueux, plus sincères, plus attachés à nos devoirs de famille, à nos princes, plus laborieux, plus chastes, plus sujets de notre conscience et seulement de notre conscience. »

Depuis soixante ans, tous leurs livres, toutes leurs recherches historiques, philologiques, ethnographiques, philosophiques, leur répètent qu'ils sont la *race élue.*

La transformation est énorme. — L'Allemand a rêvé, pensé jusqu'ici, rien de plus. Maintenant, il agit. — Il y a deux types, deux ordres de facultés en lui : 1° Écouter les émotions de son cœur, spéculer sur l'absolu, vivre dans l'abstrait, en philosophe, ou sentimentalement, faire des livres, de la poésie lyrique, de la musique.

2° Être commerçant, banquier, industriel, colon, organiser un État, des sociétés, travailler, gagner. — Bref un fond anglais, américain, hollandais, hambourgeois, enseveli longtemps sous la rêverie, la curiosité abstraite, et qui enfin perce : c'est une nouvelle carrière.

Supérieurs aux Français pour le respect de la parole donnée non écrite. De là, bonne réputation du grand commerce allemand, grand crédit, sûreté et facilité des affaires.

Inférieurs en probité primitive, usuelle, en respect de la propriété. — Un petit employé, un donneur de billets au chemin de fer vous trompent sur le change, vous volent deux sous sur votre place ; — une servante

vous vole un mouchoir et le démarque; — rien de semblable en France.

Pas de comédies continuelles, de mensonges et d'affectations comme dans la société en France. — En revanche manque de politesse. — En conversation, on vous marche à chaque instant sur vos endroits sensibles.

Pudeur excessive sur certains points. *Monsieur, Madame et Bébé* de Droz feraient scandale sur la table d'une honnête femme. — C'est que Droz dévoile avec gaîté, raillerie, sensualité, la vie conjugale intime. — En revanche, mariés qui s'enlacent et se donnent des baisers sur le bateau, en public.

Ce qui est expansion de sentiments légitimes ou sincères est sacré. — Au bout de deux jours de connaissance un Allemand vous fera le portrait psychologique de sa sœur et de sa femme.

Lectures et conversations.

5 février 1870

Statistique du goût d'après les revues : La *Revue des Deux Mondes*, la *Revue contemporaine*, etc., la *Vie parisienne*, la portion littéraire du *Journal des Débats*, du *Temps*, toute notre critique me semblent choses spéciales à la France. — Ce n'est pas de la rhétorique, de la fantaisie agréable, comme le veut Gaston Paris. Le fond est l'esprit de Sainte-Beuve, Stendhal, Mérimée, Balzac. — De même dans notre critique d'art. L'auteur est psy-

chologue, amateur de curiosités morales, son centre est la connaissance du cœur et de l'esprit humain : à cause de cela le style, la forme délicate, nuancée, exacte est un instrument nécessaire. S'il écrit bien, ce n'est pas pour bien écrire; c'est pour rendre les nuances, faire des portraits. Portraits psychologiques, voilà le mot le plus juste pour exprimer notre besoin et notre talent. — Ce genre de recherche intéresse, non des savants spéciaux, non de simples lettrés et ornemanistes, mais des diplomates, des femmes distinguées, des gens du monde qui ont vécu et réfléchi, les quinze cents esprits supérieurs de l'Europe.

A mon sens, il manque ailleurs, encore plus en Allemagne qu'en Angleterre; les revues allemandes sont des recueils spéciaux pour des philologues, historiens, hellénistes, archéologues. — Ils sont philosophes et érudits, rien de plus, en cela bien supérieurs à nous; mais nous avons notre domaine à part.

Conversation avec Gaston Paris.

12 avril

Selon Gaston Paris, j'ai tort de considérer comme un acte d'abnégation, de vertu, la conduite du vrai philologue, la sienne, celle de Franz Wœpke, celle des philologues allemands qui font des éditions, des dictionnaires, des études sur la métrique de Plaute ou d'Aristophane, etc. Ce n'est pas simplement vertu, zèle du tailleur de pierre qui pense à la cathédrale future, c'est goût et passion.

Le philologue allemand, dans ses années d'Université et un peu après, s'est adonné à la philosophie; il s'est fait son système du monde, ses idées générales sur l'homme, la vie, etc. Ensuite il s'attelle à sa spécialité; il a du plaisir, un plaisir positif, à suivre l'histoire d'une diphtongue ou les permutations d'une consonne d'une langue à une autre, d'une époque à la suivante. — Cela lui suffit, ce genre de travail est celui qui l'intéresse le plus, et il porte avec lui sa récompense.

Ce n'est pas le plaisir du géologue, du botaniste, de l'entomologiste qui vit dans la nature et, en rangeant ses spécimens, imagine plus ou moins vaguement les terrains, les paysages auxquels ils appartiennent. C'est une joie toute abstraite. scientifique; il n'est pas artiste, il n'a pas le sentiment, la demi-vision du vivant, de l'ensemble. Gaston Paris dit qu'il ne s'intéresse pas à l'individu, à la voix maladroite et rauque du barbare estropiant une désinence latine, au costume et à l'attitude du jongleur récitant une chanson de geste dans une cour féodale. — C'est à la voyelle *o* en elle-même, à l'accent des pénultièmes ou antépénultièmes, à la loi qu'on peut trouver. « Si je faisais l'histoire d'une littérature, je voudrais faire abstraction des individus, les considérer comme des porte-voix, l'écrire comme un traité de chimie. » — L'individu, la personne particulière vivante et sensible n'intéressent pas un savant allemand; pour cela il faut être Français, élevé à l'école de Balzac et Mérimée.

A mon sens, voici les ressorts intérieurs d'une pareille vie.

1° Il y a telle lacune à boucher, telle pierre à tailler. Enthousiasme de la jeunesse : le jeune étudiant a causé avec son professeur, être grandiose et respecté, qui lui a montré telle tâche utile; avec le trop-plein de ses vingt ans, il se jette dessus en conscrit héroïque (Wœpke et ses quatorze heures d'arabe par jour pendant deux ans).

2° Fonds d'orgueil silencieux : « Je suis le seul, ou presque le seul à pouvoir faire cela, il n'y a que trois ou quatre savants en Europe qui soient préparés à défricher ce coin. — Il est mien, j'y travaille avec les bonnes méthodes; ce que j'y trouverai sera acquis et éternel. » — Sentiment du squatter anglo-saxon sur son terrain.

3° Capacité anglo-germanique de faire sans s'ennuyer les choses ennuyeuses. — C'est la patience de l'instrumentiste ou du copiste, ou mieux encore de l'ouvrier et de l'insecte. Le principe est qu'on n'a pas besoin de sensations vives, agréables. De là la différence entre l'ouvrier filateur de Manchester et celui de Paris. — De là la patience de Robinson Crusoé.

4° Les vues d'ensemble par des études collatérales. On veut avoir des vues complètes sur sa science. Voyez Mommsen sur les inscriptions, la numismatique, etc., et le professeur Werner dans *Die verlorene Handschrift*[1].

1. Roman de Gustave Freytag.

Lectures et remarques

19 avril

(Hettner, *Litteratur-Geschichte*; Burkhardt, *Die Cultur der Renaissance*; prose de Gœthe, Schiller, etc.)

La poigne leur manque, je veux dire la conception énergique, passionnée, subite, qui concentre. A cause de cela, deux choses leur font défaut : 1° Les personnages individuels, les caractères franchement taillés, les figures vivantes, si abondantes dans le roman français ou anglais, si faible chez eux. (*Die verlorene Handschrift*, etc); 2° le style, soit spirituel, soit saisissant; les mots qu'on retient, les petits résumés saillants, brillants, énergiques, leur manquent. Par exemple la prose de Gœthe est ennuyeuse.

En revanche ils sont les premiers de tous à deux points de vue : 1° Pour l'érudition, l'abondance des faits, la lecture énorme, l'épuisement des sujets. (Voir les deux premiers ouvrages cités, Lassen, Mommsen). 2° Pour l'esprit philosophique, les vues d'ensemble, les idées générales. Il y en a même dans des hommes de troisième ou quatrième ordre.

21 avril

Trait essentiel et qui, si j'arrive à bien en suivre les conséquences, me donnera la structure de l'esprit allemand : c'est la construction de leurs phrases.

Seuls dans l'Europe civilisée, ils n'ont pas la construction analytique, sujet, verbe en un bloc, régime

direct, régime indirect: — ce système de construction pénètre jusque dans chaque membre individuel de la phrase; au [lieu] de l'article, du substantif et de la série des régimes additionnés ensuite à la file, ils intercalent entre l'article et le substantif tous les adjectifs et régimes, souvent plusieurs emboîtés l'un dans l'autre. Cela est terrible, tout à fait fatigant pour notre cervelle française, surtout si l'on prend des phrases allemandes de 1700.

Voici ce que j'aperçois à première vue : 1° Il faut plus d'attention, une attention plus soutenue pour comprendre cette structure de phrase.

2° Il faut plus de mémoire pour garder l'impression du mot initial qui trouve son complément deux, trois, quatre lignes plus loin.

3° Ce que cette construction indique, c'est le profond sentiment du *Zusammenhang*, de la connexité des diverses parties de l'Idée. La connexion matérielle de la phrase traduit la connexion morale de l'Idée.

Il est évident que le substantif, placé d'abord, met devant les yeux la chose elle-même telle que l'expérience et le souvenir la donnent, que les adjectifs, venant ensuite, font remarquer des détails, des caractères, des extraits de la chose. Or, l'Allemand demande à voir l'extrait avant la chose dont il est l'extrait.

Cette construction est absolue et universelle en allemand. Toujours l'adjectif avant le substantif. Toujours les régimes avant le mot qui les régit. Toujours, dans les incidentes, le verbe rejeté à la fin et tous les ré-

gimes intercalés entre le sujet et le verbe. Même règle pour la proposition principale, quand elle est précédée d'une conjonctive. — Enfin séparation analogue en beaucoup de cas pour les verbes auxiliaires et pour les propositions verbales.

L'Allemand ne veut pas achever sa pensée avant d'en avoir tous les membres présents au préalable. Son besoin d'esprit essentiel est évidemment de sentir le *Zusammenhang*. A cela il sacrifie le reste.

Ce besoin est absolu; impossible de se soustraire à la règle grammaticale. La construction n'est pas lâche, à peu près *ad libitum* comme en grec et en latin; elle est obligatoire, forcée. Je traduirais du Lucien ou du Platon presque mot à mot en français; car les inversions du grec, les portions de sa construction qui ressemblent à l'allemand ne font que traduire les ondulations de l'Émotion, de l'Impression. Voyez La Fontaine et P.-L. Courier qui dans leur style rendent ces nuances. — L'allemand a une rigidité de construction qui pousse à la philosophie, à la science abstraite, systématique, rien de plus; la vie manque.

24 avril

Conversation avec Cherbuliez, etc.

Selon lui, la France est encore de tous les pays celui où l'on est le plus heureux : 1° parce que le sol est fertile et le climat bon; 2° parce que l'égalité y est pratiquée et que le caractère est sympathique.

En Prusse, surtout dans la Prusse orientale, un fabri-

cant a bien des déplaisirs. Il ne peut pas acheter une terre noble : le propriétaire noble conserve des droits de justice et de police sur la commune. — Le fils du fabricant ne peut devenir officier dans l'armée, sauf dans l'artillerie. — La morgue du noble est énorme, les nobles excluent de leur société tous les bourgeois. A Berlin, un homme comme Mommsen ou Ranke ne compte pas, hors de son cercle de savants ; il ne peut être invité à la cour ; il y a une séparation profonde entre ceux qui sont *Hoffähig* et ceux qui ne le sont pas. Ranke est un simple conseiller, estimé d'après son titre officiel ; l'esprit est celui d'une caserne monacale. M. Benedetti, notre ambassadeur, me disait la même chose, il ne voit pas les savants, les bourgeois éminents parce que, s'il les invitait, il ferait fuir de son salon les nobles et les gens titrés.

(Voir ces mœurs dans *Soll und Haben* de Freytag.)

Quand un Prussien aisé peut venir en France, il est charmé, il est en vacances ; de retour il dit pis que pendre de la France. — Ils sont maintenant aussi étroits d'esprit que nous en 1810, c'est nous qui avons repris les sympathies cosmopolites de Gœthe et Schiller.

Leur objection est toujours « Die Französische Frivolität ». Ils appellent frivole l'art, le style, le talent, l'exécution. Des idées ébauchées leur suffisent ; l'œuvre d'art n'est pour eux que la traduction d'un concept *a priori*, esthétique et surtout morale. — Hettner reproche à Gœthe de n'avoir pas su dégager complètement l'idée morale dans tel de ses drames.

Lu hier : *Michel Kohlhaas* et *la marquise d'O* de Kleist[1], deux chefs-d'œuvre de narration en prose, à ce qu'ils disent; c'est de deuxième ou troisième ordre : ils ignorent absolument l'art de composer, de faire un effet, de faire une phrase vivante; le discours indirect foisonne, on écrivait à peu près ainsi aux environs de Florian. — A mon sens la *Guerre de trente ans* de Schiller, *Dichtung und Wahrheit*, *Wilhelm Meister*, les *Affinités électives* de Gœthe sont mal écrits, ou plutôt ne sont pas écrits; il y a un fonds de phrase académique; ils ignorent la valeur d'un mot, d'un tour, ils ne savent pas syncoper, mettre un point en lumière, faire voir un geste, un bout de paysage. Vingt petits récits dans la *Vie Parisienne* sont supérieurs, et tous nos grands écrivains, Mérimée, Stendhal, Balzac, George Sand, les dépassent de cent pieds. — Mêmes différences entre leurs tableaux et les nôtres.

La cause en est qu'un écrivain français imagine devant lui son lecteur, c'est-à-dire un homme du monde, fin, qui a lu, difficile, dégoûté, impatient, ayant besoin de toute la forte et délicate cuisine intellectuelle, exigeant des émotions variées, du rêve, de la passion contenue, de courts et profonds aperçus jetés en passant, bref, une infinité de plaisirs d'espèce raffinée et supérieure dont un Allemand n'a pas l'idée. — L'Allemand veut manger, voilà tout, il se contente de viande à demi cuite, avec des pommes de terre à

1. Kleist (Henri de), 1777-1811, auteur dramatique.

l'eau, sur lesquelles parfois il jette une grosse pincée de poivre.

5 mai

Une idée d'Hillebrand qui s'accorde avec la note précédente.

Pas d'écrivain, en Allemagne, comme Scribe, Paul de Kock, Pigault-Lebrun ou About (*le Cas de M. Guérin*, etc.), qui songe seulement à amuser, à faire passer une heure agréable; or, c'est là tout l'emploi des simples talents, de la plupart des écrivains. — Le moindre littérateur ou romancier allemand a la prétention de mettre en scène, comme Gœthe, de grandes idées philosophiques, des vues sur la nature, l'humanité, la société, Dieu, la morale, etc. De là, ennui profond, quantité d'œuvres manquées, l'homme étant insuffisant; c'est vouloir faire tenir le monde dans une bouteille.

Articles excellents dans *Hermès*[1], l'un de Mommsen sur Clusius, document commun de Tacite (Histoire) et de Plutarque, pour la vie d'Othon et de Vitellius.

Voilà de la vraie philologie, exigeant avec une érudition minutieuse la sagacité, la finesse littéraire au plus haut degré. — Il s'agit d'estimer la valeur d'un historien, au lieu de l'admettre en bloc; on mesure son autorité, on remonte à ses sources, on devine délicatement l'auteur original d'après les concordances de deux récits transmis, puis on déduit de là la méthode de

1. Revue allemande.

l'historien, ses omissions, ses additions, son goût pour la couleur, ses faiblesses de dessin (Tacite), son instruction et sa passion dirigeante. — Voyez Lachmann et Niebuhr indiquant les sources de Tite-Live ou refaisant les légendes poétiques dont il s'est servi. Voyez tout le travail sur la composition et la rédaction des Évangiles. — Il y a là une science entière inconnue en France, tous les auteurs de l'antiquité grecque et latine sont à étudier mot à mot, il faut que le critique voie ses auteurs écrivant, et que pour cela il ait suivi tout le travail préalable de leur pensée. Un livre est un produit, on ne le comprend qu'en assistant mentalement à sa production ; c'est comme un lac final : quels sont les ruisseaux et les sources qui y ont versé leurs eaux?

Un esprit complet peut s'employer à cela, se proposer pour but la connaissance détaillée et systématique, la représentation mentale de l'antiquité latine, partant étudier les inscriptions, les médailles, l'architecture, le droit, par suite se livrer aux monographies, étudier comme Mommsen (dans le même cahier) les *Prefecti frumenti dandi* ou tel mauvais poème latin à centons virgiliens, découvert d'hier et du IVe siècle. Freytag a bien dépeint ce genre de vie et d'esprit dans le professeur Werner (*Die verlorene Handschrift*).

Nous faisons quelque chose d'analogue, mais à un point de vue spécial, tout littéraire. Par exemple, comparant les dieux dans Virgile et dans Homère, nous montrons que ceux de Virgile sont des Livies, des

Augustes, de grands seigneurs romains, des affranchis respectueux et pourtant haut placés.

10 mai

Hettner's Litteratur Geschichte.

Ce n'est pas là une histoire de la littérature au sens où nous prenons ce mot. — C'est une histoire des idées qui ont pour objet l'homme moral, qu'elles soient exprimées par le théâtre, la poésie lyrique, l'épopée, le roman, ou par la philosophie, la théologie, la science du droit, de l'éducation, par l'histoire, la théorie politique. — Seulement la partie technique et spéciale de ces dernières sciences est laissée de côté.

Cela fait un ensemble; on pourrait l'intituler : *Histoire des sciences morales en tant que revêtant une expression générale et accessible à tous.*

Un pareil sens du mot littérature est tout à fait allemand; chez nous le mot désigne d'abord le talent; par talent littéraire nous entendons l'art de faire voir au lecteur des sentiments, ou, pour parler tout à fait exactement, de provoquer en lui des sensations, des sentiments semblables à ceux de l'auteur.

C'est là le style : avoir une âme fine et passionnée, capable d'ironie, d'enthousiasme, de haine, d'admiration, passer en une page par vingt nuances d'émotion, mettre cinquante intonations différentes dans cinquante phrases successives, et transporter exactement cette série d'états dans le lecteur, voilà le talent ou le génie. Quiconque peut faire cela est écrivain, qu'il soit

biographe, poète, romancier, orateur, philosophe, etc.

Pour moi, l'histoire d'une littérature est l'histoire des écrits où ce talent se montre, l'explication complète de ces écrits par le portrait et la biographie individuelle de l'auteur, par la peinture des mœurs et du temps.

Tous les autres écrits sont non avenus, et ne servent que d'arrière-plans. — Ce que les Allemands appellent la forme est pour moi l'essentiel. — Pas l'ombre de talent ni de style, dans tous les écrivains dont je viens de lire des extraits et l'histoire; on bâille et puis on bâille. C'est raisonnable, instructif, savant, honnête, mais rien de plus.

Tout est acquis et voulu chez un Allemand. Voyez les efforts de Lessing, de Winckelmann pour créer la théorie, puis par contre-coup la pratique, l'un dans le théâtre, l'autre dans l'art. Voyez les anacréontistes, les gottschediens[1], Gœthe et Schiller eux-mêmes.

Ils se disent : « Nous ne sommes pas cultivés, cultivons-nous: créons chez nous des artistes, des écrivains, des poètes, un état unitaire, etc. » — Et avec des réflexions et des systèmes infinis, ils opèrent dans ce sens, parfois avec succès, mais sans fruit suffisant quand il s'agit d'art et d'artistes. On ne fait pas pousser

1. Disciples de *Gottsched* (Christian), critique et professeur allemand (1700-1766).

des oranges sur une terre bonne pour des sapins.... Voyez les Anglais aujourd'hui avec leurs efforts pour faire des peintres (Ruskin et les exhibitions, sociétés, etc.), ils prennent la peinture à rebrousse-poil.

Encore les Anglais ont-ils le bon sens de s'abstenir sur certains points; ils ne songent pas à déplorer le vide de leur théâtre.

L'Allemand se dit : « Je veux un théâtre, j'en aurai un. » — Le vice de toute notre renaissance du XIXe siècle a été aussi de vouloir créer de parti pris des choses qui ne peuvent naître que spontanément.

Partir de ceci : l'Allemand est une tête raisonnante, réfléchissante, ayant le goût de l'abstraction, du système, de la science, des livres, et d'après ses convictions élaborées, dirigeant sa vie. — On ne fait pas des artistes avec ces données-là.

Il y a quelque chose de parfaitement ridicule dans l'histoire de toute cette littérature, c'est comme un contre-sens continu : fabriquer un art au moyen d'une esthétique préconçue.

Lu le journal philosophique de Fichte et Ulrici. *Zur Logischen Frage.*

C'est la même faute et la même direction générale qu'en littérature. Ils commencent par la théorie : que doit être la science absolue? Partant de là, ils la construisent. Il faut faire une découverte, une étude de détail; Fichte, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Hartmann, commettent tous la même erreur.

Le principe de leur logique et de leur métaphysique est depuis soixante ans ceci : Faire la science de la science, chercher comment doit être la nature pour que l'esprit puisse connaître.

Il vaut beaucoup mieux chercher avec Stuart Mill comment l'esprit humain connaît, prendre comme exemples telles sciences et portions de sciences faites et définitives, puis là-dessus généraliser. Ils font le contraire; toujours la charrue avant les bœufs.

Si je veux raisonner sur la pensée et la connaissance, je dois d'abord étudier des pensées et des connaissances, admettre qu'en fait nous connaissons telles et telles choses. — Impossible d'examiner *a priori* si nous pouvons connaître. Le mot *connaître* ne signifie rien pour moi, tant que je n'ai pas observé, comparé des connaissances. Le fait seul, le tout petit fait bien net, fournit les idées générales.

Il est certain que par cette méthode je n'arriverai pas à la preuve absolue. Je n'aurai que des concordances, mais c'est tout ce que je puis avoir.

Étudier la méthode d'abord est une sottise. — Pratiquez et de votre pratique extrayez des règles. — Nous avons fait la même faute, et d'après leur exemple, en philosophie.

Voyez Jouffroy et Cousin et leurs leçons préalables sur la méthode. C'est une poétique avant la poésie, comme les préfaces de Victor Hugo.

Ce qu'on appelle le talent original, ce n'est pas seu-

lement une manière d'être agréable; c'est une méthode pour penser et imaginer, méthode que l'auteur ne pourrait pas toujours expliquer, qu'il pratique involontairement et qui prête tout son prix aux idées qu'il exprime. C'est cette méthode, ce procédé inné, qui fait tout le mérite d'un grand orateur, dramatiste, etc., de Macaulay, de Shakespeare, de Courier, de Balzac, de Flaubert, de Mérimée, etc.

En l'étudiant, on voit à nu les grands procédés de la logique et de la psychologie.

APPENDICES

I

PLAN DU TRAITÉ DE LA CONNAISSANCE

INTRODUCTION : De l'individu animal.

PREMIÈRE PARTIE

Fonctions théoriques. — *De la connaissance proprement dite ou des idées.*

1re Division. — *De la connaissance en général.*

Chapitre 1er. Modes illusoires, fait réel et distinct. — Ch. II. Acte de conscience. — Ch. III. Manière dont s'opère l'illusion. — Ch. IV. Cause de l'illusion. — Ch. V. Fonctions des modes illusoires. — Ch. VI. Propriétés des modes illusoires.

2e Division.

A. 1re Subdivision : *Extension de la connaissance dans le temps. — De la mémoire et de la prévision.* — Chapitre Ier. Le souvenir et la prévision sont des phénomènes réels et distincts. — Ch. II. Nature de la mémoire et de la prévision. — Ch. III. Génération de la mémoire. — Ch. IV. Développement ou histoire du souvenir.

B. 2e Subdivision : *Extension de la connaissance dans l'espace. — Connaissance des choses particulières et complexes. De la perception extérieure.* — Chapitre Ier. L'aperception

des objets extérieurs est un phénomène réel et distinct. — Ch. II. Nature de la perception extérieure. — Ch. III. Génération de la perception extérieure. — Ch. IV. Développement de la perception extérieure.

3e Division. — *Connaissance des objets abstraits.*

1re Subdivision : *Passage de la complexité à l'abstraction.* — Chapitre Ier. La connaissance des objets abstraits est un phénomène réel et distinct. — Ch. II. Nature des connaissances d'abstraits. — Des signes.

2e Subdivision. — *Passage de l'abstraction à la complexité.*

DEUXIÈME PARTIE

Fonctions pratiques ou *opérations par lesquelles l'idée se reproduit dans le réel.*

1re Division. — *De la passion.*

1re Subdivision. — Ch. Ier. La passion, fait réel et distinct. — Ch. II. Nature du plaisir et de la douleur en général. — Ch. III. Nature du désir en général.

2e Subdivision. — Ch. IV. Des plaisirs, douleurs, désirs en particulier. — § 1. Dans les sensations : A. Impulsion. B. Servant à la connaissance : Goût. Odorat. Tact. Vue. Ouïe. — § 2. Dans les images en général. Dans la conscience en général. Dans les idées en général.

3e Subdivision. — Chapitre V. Des passions en particulier en tant que causées par les idées : A. Par l'idée d'un bien. Du moi. D'autrui. Abstrait. — B. Par l'idée d'une beauté. Dans les choses étendues. Dans les opérations du moi. — C. Par l'idée d'une vérité. Par opposition à une chose fausse ou douteuse : Certitude. Par développement d'une idée donnée : Système.

2° Division. — *De la volonté.*

Chapitre I. *Conflit des tendances.* — 1° Sensations comparées à sensations. 2° Sensations comparées aux simulacres et aux idées. 3° Simulacres comparés entre eux, selon leur degré d'abstraction, et aux idées abstraites. 4° Idées abstraites pures comparées aux idées abstraites transformées en métaphores. 5° Connaissance d'un fait présent comparée à un souvenir ou à une prévision. Les souvenirs comparés entre eux, et les prévisions entre elles. Le souvenir comparé à la prévision. 6° Connaissance d'un fait comme plus ou moins probable ou possible, comparée à la connaissance du même fait comme réel et certain. 7° La même connaissance plus ou moins précise. 8° La même connaissance plus ou moins attentive. 9° La même connaissance abstraite, selon qu'elle est plus ou moins voisine des faits particuliers. 10° Résumé.

Chapitre II. *La tendance fixée.* — 1° Fixée sans aucun conflit. 2° Fixée après conflit, ayant pour objet une action immédiate et présente. 3° Fixée après conflit, ayant pour objet une action plus ou moins éloignée. 4° Fixée après conflit, ayant pour objet une action plus ou moins générale. 5° Règle de prépondérance. La tendance la plus forte d'après les lois données est la définitive.

a. Induction psychologique, (*b*) induction historique, (*c*) preuve *a priori*, (*d*) réfutations, (*e*) force de la tendance fixée.

Chapitre III. *Influence de la tendance fixée.* — 1° Sur les mouvements. Pourquoi? 2° Sur les connaissances. Pourquoi? 3° Sur les sensations, plaisirs, peines, tendances. Pourquoi? — Résumé.

3e Division. — *Des mouvements.*

Chapitre I. *Organes.* — 1° Os, articulations, ligaments, tendons, aponévroses. — 2° Muscles : Division. Structure. Contraction. Causes de la contraction. — 3° Nerfs rachidiens crâniens, grand sympathique. Leurs fonctions. — 4° Moelle épinière, bulbe, protubérance. — 5° Pédoncule, couches optiques, nerfs striés, cervelet, hémisphères. — Résumé. Le phénomène et ses lois sont connus pour les parties non nerveuses; les lois, mais non le phénomène sont connus pour les parties nerveuses.

Chapitre II. *Mouvements non déterminés par les opérations dont on a conscience* : 1° Déterminés par une irritation extérieure. 2° Automatiques. 3° Antagonistes. 4° Réflexes. 5° Lois de ces mouvements.

Chapitre III. *Mouvements déterminés par des opérations dont on a conscience* : 1° Involontaires et sans but. 2° Volontaires et simples. 3° Volontaires et complexes. 4° Gestes, attitudes, signes expressifs. — I. Effet des passions sur le geste. — II. Effet du geste sur la passion. — III. Penchant à imiter le geste. — IV. Interprétation. *a*) : du geste et de la physionomie. *b*) : de la voix. *c*) : de l'état permanent du corps et du visage. — V. Lois de ces mouvements. — Résumé.

États anormaux et inférieurs des fonctions théoriques et pratiques.

Chapitre I. Sommeil. — Folie.

Chapitre II. Instinct. — Magnétisme animal.

II

PRÉFACE DE L'ÉTUDE SUR STUART MILL[1]

Lorsque cette étude parut pour la première fois, M. Stuart Mill me fit l'honneur de m'écrire « qu'on ne pouvait donner en peu de pages une idée plus exacte et plus complète du contenu de son livre, comme corps de doctrine philosophique. Seulement, ajoutait-il, je crois que vous vous trompez en regardant ce point de vue comme particulièrement anglais. Il le fut dans la première moitié du XVIIIe siècle, à partir de Locke, et jusqu'à la réaction contre Hume. Cette réaction, commencée en Écosse, a revêtu depuis longtemps la forme germanique, et a fini par tout envahir. Quand j'ai écrit mon livre, j'étais à peu près seul de mon opinion et, bien que ma manière de voir ait trouvé un degré de sympathie auquel je ne m'attendais nullement, on compte encore en Angleterre vingt philosophes *a priori* et spiritualistes, contre chaque partisan de la doctrine de l'expérience ».

Cette remarque est fort juste; moi-même j'avais pu la faire, ayant été élevé dans la philosophie écossaise et parmi les livres de Reid. Ma seule réponse est qu'il y a des philosophes qui ne comptent pas, et que tous ceux-là, Anglais ou non, spiritualistes ou non, on peut les négliger

1. Cette préface est placée en tête du petit volume paru en 1864 chez Germer Baillère sous ce titre : *Le Positivisme anglais*, *étude sur Stuart Mill.* Elle a disparu lorsque l'étude a été incorporée dans le dernier volume de l'*Histoire de la Littérature anglaise.* Nous donnons à la suite la lettre complète de Stuart Mill, d'où est tirée la citation ci-dessus; cette lettre avait été adressée à M. Taine en 1861, quand les articles parurent pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes.*

sans grand dommage. Tous les demi-siècles, et plus ordinairement tous les siècles ou tous les deux siècles, paraît un homme qui *pense* : Bacon et Hume en Angleterre, Descartes et Condillac en France, Kant et Hegel en Allemagne ; le reste du temps la scène reste vide, et des hommes ordinaires viennent la remplir, offrant au public ce que le public désire, sensualistes ou idéalistes, selon la direction du temps, suffisamment instruits et habiles pour tenir le premier rôle, capables de rajeunir les vieux airs, exercés dans le répertoire, mais dépourvus de l'invention véritable, simples exécutants qui succèdent aux compositeurs. En ce moment, la scène est vide en Europe. Les Allemands transcrivent ou transposent le vieux matérialisme français; les Français, par habitude et dans une demi-somnolence, écoutent avec un air un peu ennuyé et distrait les morceaux de bravoure, les belles phrases éloquentes que l'enseignement public leur répète depuis trente ans. Dans ce grand silence, et parmi ces comparses monotones, voici un maître qui s'avance et qui parle. On n'a rien vu de semblable depuis Hegel.

Janvier 1864.

John Stuart Mill à H. Taine.

Blackheath Park, Kent, le 15 mars 1861

Monsieur[1],

Quoique je n'aie jusqu'à présent l'honneur de vous connaître que par vos écrits, vous ne trouverez, j'espère, pas déplacé que je vous exprime la très grande satisfaction personnelle, aussi bien qu'admiration désintéressée, que

1. Cette lettre est écrite en français.

m'a fait éprouver le compte que vous avez bien voulu rendre de mon système de logique dans la *Revue des Deux Mondes.* On ne saurait donner, en peu de pages, une idée plus exacte et plus complète du contenu de ce livre, comme corps de doctrine philosophique. J'ajoute qu'il était impossible de présenter aux lecteurs français cet ensemble d'opinions, de manière à lui attirer davantage leur attention, et c'est ce qui importe le plus à un penseur.

Quant à la critique que vous avez faite du point de vue psychologique qui caractérise l'ouvrage, il ne m'appartient point de la juger. Seulement je crois que vous vous trompez en regardant ce point de vue comme particulièrement anglais. Il le fut dans la première moitié du XVIIIe siècle, à partir de Locke, et jusqu'à la réaction contre Hume. Cette réaction, commencée en Écosse, a revêtu depuis longtemps la forme germanique, et a fini par tout envahir. Quand j'ai écrit mon livre, j'étais à peu près seul de mon opinion; et bien que ma manière de voir ait trouvé un degré de sympathie auquel je ne m'attendais nullement, on compte encore en Angleterre vingt philosophes *a priori* et spiritualistes contre chaque partisan de la doctrine de l'expérience. Pendant toute la durée de notre réaction de soixante-dix ans, on a regardé ici la philosophie de l'expérience comme française, de même que vous la qualifiez d'anglaise. A mon avis, on s'est trompé de part et d'autre. Les deux systèmes se suivent par la loi des réactions dans toutes les parties du monde. En effet, l'Allemagne se tourne aujourd'hui vers la doctrine *a posteriori*. Seulement les différents pays ne coïncident exactement ni dans les révolutions ni dans les contre-révolutions.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mon véritable respect et de ma considération la plus distinguée.

J. S. Mill.

III

PLAN DES LOIS EN HISTOIRE

PREMIÈRE PARTIE

Analyse de l'Actuel.

I. Il y a une action fondamentale et élémentaire dans chaque ordre de faits.

De même dans chaque cristal il y a un petit cristal primordial qui se répète partout. De même, dans chaque classe d'animaux, il y a un type abstrait, le vertébré par exemple.

(Les ordres de faits sont : 1° L'agriculture, l'industrie, le commerce (action de l'homme sur la matière). — 2° La famille et la société dans les différentes formes (action de l'homme sur l'homme). — 3° L'art, la religion, la philosophie (action de l'homme sur les universaux).

II. Définir pour chaque ordre de faits cette action élémentaire.

Par exemple, dans l'action sur la matière, l'action élémentaire est celle-ci : l'homme avec ses muscles modifie la matière d'après des remarques qu'il a faites sur ses propriétés et le plus souvent il la modifie en compagnie et avec l'aide d'autres hommes. De sorte que son succès en cela dépend : 1° de sa résistance musculaire et morale à la fatigue et à l'ennui ; 2° de sa sagacité et de son coup d'œil exact pour découvrir les propriétés de la matière ; 3° de son aptitude à l'association, c'est-à-dire au commandement et à l'obéissance.

Selon que le climat, la race, le milieu, le moment modifient cette action élémentaire et les dispositions morales

et physiques qui la produisent, toute l'action de l'homme sur la matière se trouve changée.

Idem pour les autres.

Par exemple, l'action élémentaire dans la religion, c'est : 1° Concevoir par une idée générale l'ensemble des choses, — ce qui dépend de l'aptitude métaphysique de la race et du moment intellectuel; 2° concevoir cet ensemble non abstraitement, mais le personnifier et le rendre sensible plus ou moins, — ce qui dépend de l'état de l'imagination et des aptitudes imaginatives; 3° concevoir cet universel personnifié, non comme une action artistique et poétique, mais comme une chose réellement existante, — ce qui dépend de l'état d'excitation, d'exaltation ou d'ignorance.

III. Chercher les relations entre les actions élémentaires, ce qu'elles ont de commun.

Par exemple, la religion, l'art et la philosophie ont une portion commune dans leurs actions élémentaires, la conception des universaux.

(C'est la première loi que j'ai trouvée, celle de la connexion des divers ordres de faits.)

IV. Chercher comment se produit et dure cette action élémentaire; elle a une histoire.

Par exemple, naissance, développement, décadence d'un art ou d'une religion.

La loi générale est que cette action produit une forme, un dogme, un établissement, etc., qui dure par la force d'inertie après qu'elle a cessé d'exister.

DEUXIÈME PARTIE

Analyse de l'Historique

Soit une religion, un art, une forme de société qui se produit; c'est une action élémentaire nouvelle qui paraît. De quelles conditions dépend-elle ?

Historiquement, elle dépend : 1° de la race, 2° du milieu, 3° du moment.

Trouvé dans un carnet (1862-63).

Le premier ou deuxième chapitre expose le fait typique de chaque ordre : industrie, famille, état, art, religion, philosophie.

Ce n'est pas dans l'histoire qu'il faut le chercher, ni dans les masses, mais dans la molécule intégrante qui est l'individu agissant, ou la biographie, l'ouvrier à son établi, Luther ou Cromwell cherchant sa foi, La Fontaine écrivant, tel jeune homme anglais se mariant. — C'est par l'observation actuelle qu'on peut le démêler.

Dans l'ouvrier, le travailleur sur la matière, le fait typique comprend : 1° la persévérance, pour persister dans l'occupation monotone malgré la fatigue, l'ennui, etc ; 2° La sagacité, pour découvrir le meilleur moyen de bien faire ; 3° l'aptitude à l'association, pour travailler sous un chef avec plusieurs.

IV

PROJET D'UN LIVRE

La Religion et la Société en France.

Novembre 1862

Les uns disent : Il faut décentraliser, nous rapprocher du christianisme protestant. — Les autres disent : il faut supprimer le budget des cultes, rétablir en France la religion de

Rousseau et de Voltaire, consulter le peuple sur les affaires publiques, établir la République, etc.

Appliquons à ces questions notre méthode scientifique. Faisons abstraction des mérites et défauts de la république, du christianisme, de la centralisation. Considérons-les comme de simples faits, dont il faut déterminer la nature et les conditions. Faisons en politique ce que nous faisons en littérature et en histoire.

1. En quoi consiste le catholicisme et le catholicisme en France?

Dogme immuable et précisé. L'interprétation du dogme aux mains du clergé. Le clergé point électif. La tiédeur religieuse, etc.

(Chercher tous les caractères, soit par des promenades et vues prises sur le vif, soit par l'examen des lois et dogmes, etc.)

2. Étant donnés les caractères constitutifs, de quelles dispositions morales et de quel état social dépendent-ils?

(L'esprit mouton. — Le manque d'éducation des femmes et du peuple. — La tiédeur française en matière d'infini et d'au delà, etc.)

3. Conséquences.

Plusieurs de ces conditions peuvent être changées; plusieurs non. Donc impossibilité d'établir, par exemple, le protestantisme.

Plusieurs de ces conditions changeront. Par exemple, la connaissance positive est en progrès et gagne les matières morales. Donc réduction du catholicisme.

(Tout cela, comme Machiavel, sans incliner dans un sens ou dans un autre, traiter la chose comme un état physiologique.)

De même pour l'État.

(Un pareil livre peut servir à tous les partis, en leur montrant les difficultés, les conditions de succès, etc.)

V

Note de Métaphysique.

Écrit à Sainte-Odile, mai 1867

La solitude absolue ramène *zum Höchsten*, à la métaphysique.

Principe de raison suffisante : il se ramène à celui d'identité.

1° Soit un objet déterminé A, survient une condition déterminée B. Expérimentalement, A devient C.

Soit le même objet A (exactement le même) à un autre moment (supposé que cette différente position dans le temps n'ait pas d'influence, puisse être considérée comme nulle), survienne la même condition B (avec les mêmes réserves) ; je dis que cet A deviendra aussi C. Car le second A est absolument substituable au premier et le second B au premier.

Notez que, pour que la substitution soit complètement possible, il faut éliminer la différence du lieu et du temps. — Il y a des cas où la différence de temps constitue une condition efficace nouvelle (second moment de la chute d'un corps). — De même pour la condition de lieu (oscillation différente du pendule sur une montagne et dans une mine).

2° Les axiomes de la mécanique dérivent de là et non de l'expérience, comme dit Stuart Mill.

Un corps en mouvement continue son mouvement à l'infini (sauf résistances d'autres corps).

Mû en droite ligne, il continue son mouvement en droite ligne (mêmes réserves) avec la même vitesse.

Pour le premier principe, le premier moment est le mouvement: les parties du temps étant données toutes semblables et substituables les unes aux autres, le second

moment est substituable au premier. Idem pour la direction droite et la vitesse.

Si après un mètre et une minute en ligne droite, le mouvement s'altérait ou s'arrêtait, le second mètre ne serait plus substituable au premier, ni la seconde minute à la première, ce qu'ils sont dans l'espace et le temps abstrait, c'est-à-dire considérés comme des grandeurs pures dont les parties sont respectivement substituables les unes aux autres.

C'est comme cela qu'on les traite en géométrie et en arithmétique. Soient le triangle A et le triangle B, ayant un côté égal compris entre deux angles égaux. On part de ce principe secret que le lieu dans l'espace est indifférent, et le second, étant prouvé substituable au premier, a toutes ses propriétés.

AU DUC DE SERMONETA[1], A ROME

Paris, 17 mai 1864

Monsieur le Duc,

Aussitôt après mon arrivée à Paris, j'ai porté chez le prince Gabrielli[2] la lettre dont vous m'aviez chargé pour lui. Il est à Rome.

Pendant tout le reste de mon voyage en Italie, j'ai porté avec moi comme un souvenir charmant la pensée de l'accueil que vous m'aviez fait et des bontés dont vous m'aviez comblé. J'en profiterai, je l'espère; à Pérouse, à Bologne, à Ravenne, dans toute la Romagne et dans la Haute Italie, j'ai beaucoup causé avec des gens de toute classe, et j'ai tâché de voir l'Italie présente en même temps que l'Italie passée. En ce moment à Paris, je lis beaucoup, et je tâche de comprendre votre situation en étudiant de nouveau votre histoire. Quant à mes sympathies, j'ose dire que vous les connaissez. Il est impossible de voir une nation si riche d'intelligence et de génie, sans lui souhaiter l'unité et l'indépendance, que ses voisines, presque toutes inférieures pour les dons naturels, ont conquises sans grands efforts. Il me semble que la cause de tout le mal c'est que le moyen âge, j'entends le moyen âge germanique, vous a manqué. Les

1. Dom Michel-Ange Caetani, duc de Sermoneta, né en 1804, décédé en 1882, père du duc actuel et de la comtesse Ersilia Lovatelli.

2. Le prince Placido Gabrielli, né à Rome en 1832, petit-fils de Lucien Bonaparte.

Barbares n'ont fait que vous découvrir, ils ne se sont point substitués à vous, ils vous ont laissés Latins, vous êtes restés engagés dans le régime municipal antique ; vous n'avez point eu de féodalité prépondérante et organisée ; vous n'avez point connu le sentiment de fidélité chevaleresque, puis de loyauté monarchique, qui, en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne, a groupé les vassaux autour de leur suzerain, puis les sujets autour du trône : sauf à Naples, vous n'avez eu que des essais de république à l'antique, puis de petits tyrans à l'antique. Faute d'une conquête suffisante, vous n'avez pas eu l'organisation convenable, et à la fin vous vous êtes trouvés plus faibles parce qu'au commencement vous étiez demeurés plus forts.

Mais depuis 1789, si je ne me trompe, l'organisation des États européens se transforme. L'ancien sentiment de fidélité monarchique disparaît : le roi ou l'empereur n'est plus qu'un grand juge de paix, une sorte de sergent de ville commode, obéi tant qu'il fait bien son office, au besoin remplacé par d'autres, et une nation n'est plus qu'une multitude de bourgeois ou de paysans, occupés à préserver leur terre ou leurs rentes, et payant des fonctionnaires de toute sorte avec un grand fonctionnaire central, pour jouir en paix de ce qu'ils ont acquis. Ce sentiment d'intérêt bien entendu, cette habitude de garder son bien, cette colère contre les voleurs domestiques et les pillards étrangers sont des sentiments qui peuvent se rencontrer en Italie aussi bien qu'au delà des Alpes. Ils ont pour source l'industrie et la culture générales, l'industrie qui enrichissant les hommes leur donne des biens à défendre, la culture qui en éclairant et en relevant les hommes leur persuade qu'ils ont des droits, et que des droits doivent être défendus. Ces deux circonstances font leur effet chez vous comme chez nous, et l'on peut en conclure que chez vous et chez nous l'issue sera la même. Si nous avons les éléments d'un État indépendant et régulièrement administré, vous les avez aussi. Si nous

pouvons nous grouper autour d'un juge de paix assis sur un fauteuil de velours, ou bien autour d'un sergent de ville assisté de trois cent mille soldats, vous le pouvez aussi. Les conditions sociales étant changées, l'avenir change; vous n'aviez pas comme nous les matériaux d'un état monarchique à la façon de Louis XIV; vous avez comme nous les éléments d'une espèce de démocratie centralisée, à la façon de Louis-Philippe ou de Napoléon III, et il me semble que si votre courant coule dans un lit plus obstrué que le nôtre, néanmoins, comme il coule sur la même pente, vous devez arriver tôt ou tard vers le même bas-fond.

Pardonnez-moi ce dernier mot; nous qui sommes arrivés, nous voyons nos misères; elles sont moindres que les vôtres, mais elles n'en sont pas moins réelles, et je trouve qu'on n'a guère en ce monde que le choix des maux, et non le choix des biens. Pardonnez-moi encore ce long raisonnement, et les erreurs qu'il peut contenir; je tâtonne, je cherche, et je vous soumets mes conjectures. Il me semble que je suis encore dans le grand salon demi-éclairé, où j'ai reçu tant de témoignages de votre obligeance, où votre famille m'a accueilli avec une grâce si prévenante, où j'ai joui si librement de votre science, de votre aménité et de votre esprit. Que ne puis-je vous avoir à Paris! Je sais bien d'autres gens que moi qui vous demanderaient la faveur des conversations que vous m'avez accordées. Si monsieur votre fils vient cet été ou cet automne à Paris, j'espère qu'il n'oubliera pas la rue Bretonvilliers, le n° 3; c'est un quartier perdu, une maison d'écrivain, et ce qu'il y trouvera de mieux, c'est le souvenir plein de gratitude et d'attachement que j'ai gardé de vous et des vôtres.

Mille respects affectueux.

A CHARLES BAUDELAIRE[1]

30 mars 1865

Cher Monsieur, je suis tellement occupé et ma santé est si médiocre, que je ne puis me charger d'un article important comme celui que vous me proposez. J'admire beaucoup Poë ; c'est le type germanique anglais à profondes intuitions, avec la plus étonnante surexcitation nerveuse. Il n'a pas beaucoup de cordes, mais les trois ou quatre qu'il a vibrent d'une façon terrible et sublime. Il approche de Heine; seulement tout, chez lui, est poussé au noir, l'alcool a fait son office. Mais quelle délicatesse et quelle justesse dans l'analyse! — Je n'aime pas *Eureka*, qui est de la philosophie comme celle de Balzac dans *Seraphita*, et de Hugo dans ses *Contemplations*. Puisque vous le demandez, c'est le seul des cinq volumes que j'aie reçu, et encore c'était de votre main; M. Lévy ne m'en a envoyé aucun. Mais je l'ai lu tout entier.

Quel malheur que vous n'ayez pas inséré en anglais les 108 vers de *Nevermore*! Mais quel traducteur vous faites, et comme l'accent y est avec toute son âpreté, toute son intensité et toutes ses inflexions!

Mille remerciements; j'ai lu déjà la moitié de ce nouveau volume[2] et je vais faire votre commission à Flaubert. Croyez-moi votre très obligé et dévoué.

1. Cette lettre est extraite du volume intitulé : *Charles Baudelaire. Etude biographique*, par Eugène Crépet, Paris, Léon Vanier, 1907.

2. Antérieurement déjà, Baudelaire avait demandé à Taine une préface pour Eureka. (Voir *Lettres*, 6 octobre 1863). Ici il s'agit évidemment d'un article sur Poë.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

(1853-1854)

CHAPITRE II

(1855-1856)

CHAPITRE III

(1857-1859)

CHAPITRE IV

(1860-1863)

CHAPITRE V

(1864-1867)

CHAPITRE VI

(1867-1869)

CHAPITRE VII

(1870)

APPENDICES

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.

61812. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 5-1908